





COLLECTION
DES CHRONIQUES

DE J. FROISSART.

TOME X.

TOUL, IMPRIMERIE DE J. CAREZ.

POÉSIES
DE
J. FROISSART

EXTRAITES

DE DEUX MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI
ET PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR **J. A. BUCHON.**



PARIS,

VERDIÈRE, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

~~~~~  
1829.

THE GETTY CENTER  
LIBRARY

---

# MÉMOIRE

SUR

## LA VIE DE JEAN FROISSART,

PAR M. DE LA CUNNE DE S.<sup>te</sup> PALAYE. (1)

---

**J**EAN FROISSART<sup>2</sup>, prêtre, chanoine et trésorier de l'église collégiale de Chimay, historien et poète, naquit à Valenciennes, ville du Haynaut, vers l'an 1337. Cette date qui paraît contredite par un seul passage de sa chronique, est constatée par un grand nombre d'autres<sup>3</sup> tant de sa chronique même que de ses poésies manuscrites. Quelque attention qu'il ait eue à nous apprendre les plus petites circonstances de sa vie, il ne dit rien de

<sup>1</sup> Extrait du t. X. des Mémoires de l'Acad. des inscriptions et belles lettres.

<sup>2</sup> Son nom se trouve écrit de plusieurs façons différentes dans sa chronique même, et dans ses Poésies mss, *Froissart*, *Froissard* et *Froissars*.

<sup>3</sup> Chron., liv. I, Prologue XIV, p. 154, Prologue du 4.<sup>e</sup> liv.

son extraction. On peut seulement conjecturer d'un passage de ses poésies<sup>1</sup>, que son père qui s'appelait Thomas, était peintre d'armoiries. Nous trouvons, dans son histoire, un *Froissart Meullier*, jeune écuyer du Haynaut, qui signala sa valeur à l'assaut du château de Figuières en Espagne, que les Anglais et les Gascons attaquèrent en 1381. Son pays et son nom donnent lieu de penser que notre historien pouvait bien être son parent, et comme lui d'une famille noble. Froissart est qualifié chevalier à la tête d'un Mss. de l'Abbaye de St.-Germain-des-Prez; mais comme il n'a ce titre dans aucun autre Mss., quoique nous en ayons de plus anciens et de plus authentiques, il est vraisemblable que le copiste le lui aura donné de sa propre autorité.

Son enfance annonça ce qu'il devait être un jour. Il montra de bonne heure cet esprit vif et inquiet, qui pendant le cours de sa vie ne lui permit pas de demeurer long-temps attaché aux mêmes occupations et aux mêmes lieux. Les différents jeux propres à cet âge, dont il nous fait un tableau également curieux et amusant, entretenaient en lui un fonds de dissipation naturelle qui exerça souvent, dans le temps de ses premières

<sup>1</sup> Dans une pastourelle à la page 234 de ses poésies Mss. n.º 7214 de la bibliothèque du roi, qui est celui que je citerai toujours, quoiqu'il y en ait un autre, n.º 7215.

études, la patience et la sévérité de ses maîtres. <sup>1</sup> Il aimait la chasse, la musique, les assemblées, les fêtes, les danses, la parure, la bonne chère, le vin, les femmes; et ces goûts, qui se développèrent presque tous dès l'âge de douze ans, s'étant fortifiés par l'habitude, se conservèrent même dans sa vieillesse, et peut-être ne le quittèrent jamais. L'esprit et le cœur de Froissart n'étaient point encore assez occupés, son amour pour l'histoire remplit un vide que l'amour des plai-

<sup>1</sup> *Tres que n'avoïe que douze ans  
 Estoïe forment goulousans  
 De véoir danses et carolles,  
 D'oïr menestrels et parolles  
 Qui s'apertiennent à deduit,  
 Et, de ma nature introduit,  
 D'amer par amours tous céauls  
 Qui aiment et chiens et oiseauls :  
 Et quant on me mist à l'escole,  
 Oï les ignorans on escole,  
 Il y avoit des pucelettes,  
 Qui de mon temps erent jonettes,  
 Et je qui estoïe puceaus,  
 Je les servoïe d'espinceaus,  
 Ou d'une pomme ou d'une poire,  
 Ou d'un seul anelet de ivoire;  
 Et me sambloit, au voir enquerre,  
 Grant proesce à leur grasce acquerre.  
 Et aussi es-ce vraiment ;  
 Je ne le di pas aultrement.  
 Et lors devoïe à par mi :  
 Quant revendra le temps por mi  
 Que par amours porai amer.*

Espinette amoureuse, p. 83 de ses poésies mss.  
 Et si destoupe mes oreilles,  
 Quant j'oc vin verser de bouteilles,

sirs y laissait, et devint pour lui une source intarissable d'amusements.

Il ne faisait que sortir de l'école et avait à peine vingt ans, lorsqu'à la prière de *son cher seigneur et maistre messire Robert de Namur, chevalier, seigneur de Beaufort*, il entreprit d'écrire l'histoire des guerres de son temps, particulièrement de celles qui suivirent la bataille de Poitiers. Quatre ans après, étant allé en Angleterre, il en présenta une partie à la reine Philippe de Haynaut, femme d'Edouard III. Quelque jeune qu'il fût alors, il avait déjà fait des voyages dans les provinces les plus reculées de la France; l'objet de celui qu'il fit en Angleterre, était de s'arracher au trouble d'une passion qui le tourmentait depuis long-temps. Elle s'alluma dans son cœur presque dès son enfance,

*Car au boire prens grant plaisir;  
Aussi fai-je en beaux draps vestir,  
En viande fresche et nouvelle,  
Quant à table m'en voi servir  
Mon esperit se renouvelle.  
Violettes en leurs saisons,  
Et roses blanches et vermeilles  
Voi volentiers, car c'est raisons ;  
Et chambres plainnes de candeilles,  
Jus et danses, et longes veilles,  
Et beaux lis pour li rafreschir,  
Et au couchier pour mieulx dormir  
Espices, clairet et rocelle;  
En toutes ces choses veïr  
Mon esperit se renouvelle.*

Ballade, à la p. 313 de ses poésies mss.

elle dura dix années, et les étincelles s'en réveillèrent encore dans un âge plus avancé, *malgré sa teste chenue et ses cheveux blancs*. Quand les poètes chantent leurs amours, on ne les en croit pas toujours sur leur parole : comme Froissart ne parle du sien que dans ses poésies, on pourrait traiter ce qu'il en dit de pure fiction; mais le portrait qu'il en fait est si naturel, que l'on ne peut se dispenser d'y reconnaître le caractère d'un jeune homme amoureux, et l'expression naïve d'une véritable passion. Il feint qu'à l'âge de douze ans, Mercure lui apparut suivi des trois déesses dont Pâris jugea autrefois le différend; que ce Dieu rappelant à sa mémoire la protection qu'il lui avait accordée depuis l'âge de quatre ans, lui ordonna de revoir le procès des trois divinités; qu'il confirma la sentence de Pâris, et que Vénus lui promit pour récompense une maîtresse plus belle que la belle Hélène, et d'un si haut rang que jusqu'à Constantinople il n'y avait comte, duc, roi, ni empereur qui ne s'estimât heureux de l'obtenir<sup>1</sup>. Il devait servir cette beauté<sup>2</sup>

<sup>1</sup> . . . *Je te donne don si noble ,  
Il n'a jusque Constantinoble  
Emperéour , roy , duc , ne comte ,  
Tant en doïte-on faire de conte ,  
Qui ne s'en tenist à payés .*

Esp'netto amoureuse, p. 92.

<sup>2</sup> *Et Venus adonc me regarde,*

pendant dix ans , et toute sa vie devait être consacrée au culte de la divinité qui lui faisait de si belles promesses.

Froissart avait aimé de bonne heure les romans ; celui de Cléomadès <sup>1</sup> fut le premier instrument dont l'amour se servit pour le captiver. Il le trouva entre les mains d'une jeune personne qui le lisait, et qui l'invita à le lire avec elle ; il y consentit ; de pareilles complaisances coûtent peu : il se forma bientôt entr'eux un commerce de livres. Froissart lui prêta le roman du *Baillou d'Amours* <sup>2</sup>, et en le lui envoyant, il y glissa une ballade dans laquelle il commençait à parler de son amour. Ce feu naissant devint un embrasement que rien ne

*Et me dit: Dix ans tous entiers,  
Seras mon droit servant rentiers;  
Et en après, sans penser visce  
Tout ton vivant en mon service.*

Ibid.

<sup>1</sup> Le roman de Cléomadès ne pouvait manquer d'être fort à la mode dans le pays de Froissart ; une princesse de Brabant (Marie, reine de France, seconde femme de Philippe le Hardi) en avait dicté l'histoire ou plutôt la fable au *roy Adenez*, menestrier de son père Henry III, dit le Débonnaire, duc de Brabant, et il était dédié à un comte d'Artois. Voyez dans Fauchet (Recueil des poètes français), un grand détail de ce roman et de son auteur. Parmi plusieurs Mss. curieux du cabinet de M. de Sardière, il y en a un de la fin du XIII.<sup>e</sup> siècle, in-fol. sur vélin, très-beau et très-bien conservé, qui contient huit ou dix ouvrages de nos plus anciens poètes, dont le premier est le roman de Cléomadès.

<sup>2</sup> Je ne connais point ce roman. Le *Baillou d'Amours* signifie le *Baillif d'Amour*.



put éteindre, et Froissart ayant éprouvé toute l'agitation qu'une première passion fait sentir, fut presque réduit au désespoir, quand il apprit que sa maîtresse était sur le point de se marier : l'excessive douleur dont il fut frappé, le rendit malade plus de trois mois. Il prit enfin le parti de voyager pour se distraire et pour rétablir sa santé. Comme il s'était mis en chemin avec plusieurs personnes, il fut obligé de s'observer pour cacher son trouble. Après deux jours de marche, pendant lesquels il n'avait cessé de faire des vers à l'honneur de sa dame, il arriva dans une ville que je crois être Calais<sup>1</sup>, où il s'embarqua. Une tempête qui survint, et qui menaçait le vaisseau d'un prochain naufrage, ne fut pas capable de suspendre l'application avec laquelle il travaillait encore à un rondeau pour sa maîtresse; la tempête était calmée, et le rondeau achevé, lorsqu'il se trouva sur une côte où *l'on aime mieux, dit-il, la guerre que la paix, et où les estrangers sont très-bien venus*; il parle de

<sup>1</sup> Elle n'est désignée que par ces vers :

*Que nous venins à une ville  
Ou d'Avolés a plus de mille,  
Et illec nous meismes en mer.*

Calais est le port où Froissart s'embarqua lorsqu'il repassa depuis en Angleterre en 1395. Le nom d'*Avolés*, suivant Froissart, liv. 1, fut donné à ceux que Jacques d'Arvelle avait bannis des villes de Flandres, parce qu'ils étaient contraires à son parti.

l'Angleterre. L'accueil qu'on lui fit, les amusements qu'on lui procura dans les *sociétés des Seigneurs, des Dames et des Damoiselles*, les caresses dont on l'accabla, rien ne charmait l'ennui qui le dévorait ; en sorte que ne pouvant supporter plus long-temps les tourments de l'absence, il résolut de se rapprocher. Une dame ( la reine Philippe de Haynaut ) qui le retenait en Angleterre, connut par un virelai qu'il lui présenta , le principe de son mal : elle y compatit ; et lui ordonnant de retourner dans son pays, à condition néanmoins qu'il reviendrait , elle lui fournit de l'argent et des chevaux pour faire le voyage. L'amour le conduisit bientôt auprès de la dame qu'il aimait. Froissart ne laissa échapper aucune occasion de se trouver dans les lieux où il pouvait la voir, et s'entretenir avec elle. Nous avons vu plus haut qu'elle était d'un rang si distingué , que *les rois et les empereurs l'auroient recherchée* ; ces termes pris à la lettre, ne conviennent qu'à une personne issue du sang des rois, ou de quelque souverain ; mais comment accorder l'idée d'une si grande naissance avec le détail qu'il nous fait des conversations secrettes, des jeux et des assemblées où il avait la liberté de se trouver et le jour et la nuit ? Comme si ces traits n'eussent pas suffi de son temps pour la faire connoître, il semble avoir voulu la désigner plus clairement par le nom

d'Anne<sup>1</sup>, dans des vers énigmatiques qui font partie de ses Poésies. On pourrait présumer que cet amour si vif et si tendre eut le sort de presque toutes les passions. Froissart parle dans un de ses rondeaux, d'une autre dame qu'il avait aimée, et dont le nom composé de cinq lettres, se rencontrait dans celui de Polixena<sup>2</sup> : ce pourrait être une *Alix* qu'on écrivait anciennement *Aélix*. Il y a lieu de croire qu'il en eut une troisième appelée *Marguerite*, et que c'est elle qu'il célèbre indirectement dans une pièce<sup>3</sup> faite exprès, sous le titre, et à l'honneur de la fleur de ce nom. Peut-être chercha-t-il dans des goûts passagers quelque remède à une passion, qui, selon lui, fut toujours malheureuse. Du moins nous savons que

1 ... *Plaisance m'a accusé  
A dire tout ce que je di :  
Autrement ne m'en escondi,  
Mais tellement nous pense mettre ,  
Sans nommer nom, sournom ne lettre,  
Que qui assener y saura,  
Assez bon sentement aura;  
Non pour quant les lettres sont dites  
En quatre lettres moult petites.  
Entre nous fusmes, et le temps  
Si venir y volés à temps,  
La trouverez n'en doutés mie,  
Pour congnoistre amant et amie.*

Dans les quatre lettres qui forment le nom de *Jean* que portait Froissart, on trouve celui d'*Ane*.

<sup>2</sup> *Ballade à la page 316 de ses Poésies manuscrites.*

<sup>3</sup> *Dittie de la fleur de la Margherite.*

désespéré du peu de succès de ses assiduités et de ses soins auprès de sa première maîtresse, il prit la résolution de s'éloigner encore une fois. Cette absence fut plus longue que la précédente; il retourna en Angleterre, et s'attacha au service de la reine Philippe. Cette princesse, sœur de la comtesse de Namur, femme de Robert, dont Froissart paraît avoir été domestique, voyait toujours avec plaisir les gens du Haynaut son pays; elle aimait les lettres; le collège d'Oxford qu'elle fonda, et qui est encore aujourd'hui connu sous le nom de *Collège de la Reine*, est un illustre monument de la protection qu'elle leur accordait. Ainsi Froissart réunissait tous les titres qui pouvaient mériter l'affection de la reine Philippe. L'histoire qu'il lui présenta<sup>1</sup>, comme je l'ai dit, soit au premier voyage, soit au second ( car il n'est pas possible de décider ), fut très-bien reçue, et probablement lui valut le titre de clerc ( c'est-à-dire *Secrétaire* ou *Écrivain* ) de la chambre de cette princesse, qu'il avait dès l'an 1361.

Au siècle de Froissart on était persuadé que

<sup>1</sup> Parlant des guerres de son temps. *Si empris-je assez hardiment. moi issu de l'escole, à dicter et à ordonner les guerres dessus dites, et porter en Angleterre le livre tout compilé, comme je feïs, et le présentay adonc à Madame Philippe de Haynaut, royne d'Angleterre, qui liement et doucement le receipt de moy, et m'en fit grand proffit.*

l'amour était le motif des plus grandes actions de courage et de vertu. Les chevaliers en faisaient parade dans les tournois. Les guerriers s'exposaient aux combats les plus périlleux pour soutenir la beauté et l'honneur de leurs dames. On croyait alors que l'amour pouvait se borner à un commerce délicat de galanterie et de tendresse. C'est presque sous cette forme que nous le voyons représenté dans la plupart des ouvrages d'esprit qui nous restent de ce temps : les dames ne rougissaient pas de connaître une passion si épurée, et les plus sages en faisaient le sujet ordinaire de leurs conversations. La reine d'Angleterre prenait souvent plaisir à faire composer par Froissart des poésies amoureuses; mais cette occupation ne devait être regardée que comme un délassement, qui ne ralentissait aucunement des travaux plus sérieux, puisqu'il fit, aux frais de cette princesse, pendant les cinq années qu'il passa à son service, plusieurs voyages, dont l'objet paraît avoir été de rechercher tout ce qui devait servir à enrichir son histoire. J'ai tiré ces dernières circonstances d'une préface<sup>1</sup> qui se lit

<sup>1</sup> Cette préface était indiquée dans la table des chapitres du 4.<sup>e</sup> volume de l'un des abrégés mss., sur lesquels Sauvage a corrigé son édition, mais elle n'y était pas rapportée. Voyez la première annot. de Sauvage sur le 4.<sup>e</sup> vol. On la trouve en partie au commencement du chap. 51, p. 168 du 4.<sup>e</sup> liv. de la même édition, mais elle y

dans plusieurs Mss. à la tête du 4.<sup>e</sup> volume de la Chronique de Froissart.

« A la requeste, contemplation et plaisance  
 » de très-haut, et noble prince, mon très-cher  
 » seigneur et mon maistre Guy de Chastillon,  
 » comte de Chimay et de Blois, seigneur d'Avesne,  
 » de Beaumont, d'Escounehove <sup>1</sup> et de la Gode <sup>2</sup>: je  
 » Jehan Froissard, prestre, chapelain à mon très-  
 » cher seigneur dessus nommé, et pour le temps de  
 » lors trésorier et chanoine de Chimay et de l'Isle  
 » en Flandres, me suis de nouvel reveillé et entré  
 » dans ma forge, pour ouvrer et forgier en la  
 » haulte et noble matiere de laquelle du temps  
 » passé je me suis ensonnié, laquelle traicte et  
 » propose les faits et les advenues des guerres de  
 » France et d'Angleterre, et de tous leurs conjoints  
 » et leurs adherans, et comme il appert clèrement  
 » par les traictiés qui sont clos jusqu'au jour de  
 » la présente datte de mon resveil. *Or considerez*  
 » *entre vous qui le lisez, et avez leu, ou orrez lire,*

est déplacée et tronquée. Ce que le Mss. contient de plus que l'imprimé se lit ici en caractères italiques. J'ai donné la préface entière dans mon édition.

<sup>1</sup> C'est Schone hove, petite ville des Provinces-unies, sur la rivière de Leck, à trois lieues de Rotterdam. Voyez *Maty, Dictionn. Géogr., les Délices des Pays-Bas*

<sup>2</sup> Goude, Gouda, ou Ter-gow, ville des Provinces-unies, à l'embouchure de la petite rivière de Gou d'où elle tire son nom, à trois

» comment je puis avoir sceu ne rassemblé tant de  
 » faits desquels je traicte et propose, et tant de par-  
 » ties; et pour vous informer de la verité je com-  
 » mençai jeune de l'âge de vingt ans; et je suis venu  
 » au monde avec les faitz et advenues, et si y ay tous-  
 » jours prins grant plaisance plus qu'à autre chose;  
 » et si Dieu m'a donné tant de grace que j'ay esté  
 » bien de toutes parties, et des hostels des roys, et  
 » par especial du roy Edouard, et de la noble royne  
 » sa femme madame Philippe de Haynaut, royne  
 » d'Angleterre, dame d'Irlande et d'Acquitaine, à la-  
 » quelle en ma jeunesse je fu clerks; et la desservoie  
 » de beaux dictiez et traitez amoureux; et pour  
 » l'amour du service de la noble et vaillant dame à  
 » qui j'estoie, tous autres grands seigneurs, ducs,  
 » comtes, barons et chevaliers, de quelconques nations  
 » qu'ils fussent, m'amoient et me vëoient volentiers,  
 » et me faisoient grant prouffit. Ainsi au titre de la  
 » bonne dame, et à ses coustages, et aux coustages de  
 » haulx seigneurs, en mon temps je cherchai la plus  
 » grande partie de la chrestienté, voire qui à chercher  
 » fait; et par-tout où je venoie je faisoie enqueste aux  
 » anciens chevaliers et escuyers, qui avoient esté ès  
 » fais d'armes, et qui proprement en savoient parler,  
 » et aussi à anciens heraux de crédence, pour vérifier

lieues de Rotterdam, et à cinq de Leyde. Voy. la Martinière,  
 Dict. Géogr. et les Délices des Pays-Bas, tom. 2, p. 291 et suiv.

» *et justifier toutes les matières; amsy-ai-je rassemblé*  
 » *la noble et haute histoire et matière; et le gentil*  
 » *comte de Blois dessus nommé y a rendu grant peine.*  
 » Et tant comme je vivray par la grace de Dieu,  
 » je la continuerai; car comme plus y suis, et  
 » plus y labeure, et plus me plaist. Car ainsi  
 » comme le gentil chevalier ou escuyer qui aime  
 » les armes, en persévérant et continuant il se  
 » nourrit et parfait, ainsi en labourant et ouvrant  
 » sur cette matiere je m'abilite et delite. »

De toutes les particularités de la vie de Frois-  
 sart pendant son séjour en Angleterre, nous sa-  
 vons seulement qu'il assista aux adieux que le roi  
 et la reine firent en 1361 au prince de Galles leur  
 fils, et à la princesse sa femme, qui allaient pren-  
 dre possession du gouvernement d'Aquitaine, et  
 qu'il était entre Eltham et Westminster en l'an-  
 née 1363 au passage du roi Jean, qui retournait  
 en Angleterre. On trouve dans ses poésies une  
 pastourelle, qui semble ne pouvoir convenir qu'à  
 cet événement. A l'égard des voyages qu'il fit  
 étant au service de la reine, il employa six mois  
 à celui d'Ecosse, et pénétra jusqu'à l'Ecosse qu'il  
 appelle *Sauvage* : il voyageait à cheval, ayant  
 sa malle derrière lui<sup>1</sup> et suivi d'un lévrier<sup>2</sup>. Le

<sup>1</sup> *Poës. manus. Buisson de Jonece, pag. 343, et sa Chronique, liv. 4, chap. I.*

<sup>2</sup> *Poësies manuscrites, Debat dou cheval et dou levrier.*



roi d'Écosse, et plusieurs seigneurs dont il nous a conservé les noms, le traitèrent si bien, qu'il aurait souhaité d'y aller encore une fois. Guillaume, comte de Douglas, le logea pendant quinze jours dans son château d'Alkeith à cinq lieues d'Edimbourg; nous ignorons la date de ce voyage, et d'un autre qu'il fit dans la Norgalle (North-Wales), que je crois du même temps. Il était en France à Melun-sur-Seine vers le 20 avril 1366; peut-être des raisons particulières l'avaient conduit par cette route à Bordeaux, où on le voit à la Toussaint de la même année, lorsque la princesse de Galles accoucha d'un fils, qui fut depuis le roi Richard II.

Le prince de Galles étant parti peu de jours après pour la guerre d'Espagne, et s'étant rendu à Auch<sup>1</sup>, où il demeura quelque temps, Froissart l'y accompagna, et comptait le suivre dans tout le cours de cette grande expédition; mais le prince ne lui permit pas d'aller plus loin; à peine était-il arrivé qu'il le renvoya auprès de la reine sa mère. Froissart ne dut pas faire un long séjour en Angleterre, puisqu'il se trouva l'année suivante dans plusieurs cours d'Italie. Ce fut la même année, c'est-à-dire en 1368, que Lyonel duc de Cla-

<sup>1</sup> On lit *Ast en Gascogne*. Ce même lieu est nommé *Ach*, liv. 4, et Sauvage dit que c'est *Auch*. Trois manuscrits de la bibliothèque du roy mettent *Dax*.

rence, fils du roi d'Angleterre, alla épouser Iolande, fille de Galéas II, duc de Milan; le mariage fut célébré le 25 avril, et Lyonel mourut le 17 octobre suivant. Froissart, qui vraisemblablement était de sa suite, assista à la magnifique réception que lui fit à son retour Amédée, comte de Savoie, surnommé le Comte Verd; il décrit les fêtes qui furent données à cette occasion durant trois jours; il n'oublie pas de dire qu'on y dansa un virelai de sa composition. De la cour de Savoie il retourna à Milan, où le même comte Amédée lui donna une bonne *cotte-hardie*<sup>1</sup> de vingt florins d'or, puis à Boulogne et à Ferrare, où il reçut encore quarante ducats de la part du roi de Chypre,<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Cotardie*, ou comme il se trouve plus souvent écrit, *cotte hardie*, espèce de cotte, habillement commun aux hommes et aux femmes, ici un pourpoint. C'était une des libéralités que les grands étaient dans l'usage de faire; ils mettaient de l'argent, comme on le voit par cet exemple, dans la bourse qui, suivant l'usage du même temps, y était attachée.

<sup>2</sup> *Et c'est raison que je renomme  
De Cipre le noble roy Père,  
Et que de ses bienfaits me père.  
Premiers à Boulongne la grasce,  
D'Esconflans monseignour Eustasce  
Trouvai, et cilz me dist dou roy  
Dessus dit l'affaire et l'arroi;  
Lequel me receut à ce tamps  
Com cilz qui moult estoit sentans  
D'omour et d'amour grant partie  
Lient en celle partie.  
Et me delivra à Ferrare  
Sire Tierceles de la Bare,*

et enfin à Rome <sup>1</sup>. Au lieu de l'équipage simple avec lequel nous l'avons vu voyager en Écosse, il marchait en homme d'importance, avec un *roussin* et une *haquenée*.

Ce fut à peu près dans ce temps que Froissart fit une perte dont rien ne put le dédommager : Philippe de Haynaut, reine d'Angleterre, qui l'avait comblé de biens, mourut en 1369. Il composa un lai sur ce triste événement, dont il ne fut cependant pas témoin, puisqu'il dit ailleurs, qu'en 1395, il y avait 27 ans qu'il n'avait vu l'Angleterre. Si on en croit plusieurs auteurs <sup>2</sup>, il écrivit la vie de la reine Philippe; mais cette opinion n'est fondée sur aucune preuve. <sup>3</sup>

Indépendamment de l'emploi de Clerc de la chambre de la reine d'Angleterre que Froissart avait eu, il avait été de l'*hostel* d'Édouard III,

*A son commant lance sus faultre,  
Quarante ducas l'un sur l'autre.*

Buisson de Jeunesse, pag. 314 de ses *Poésies manuscrites*.

Ce roi de Chypre était Pierre premier, qui mourut le 13 janvier 1368. *Voy. Hist. géneal. tom. 2, pag. 598 et 599.*

<sup>1</sup> Froissart rapporte dans son Temple d'honneur, qu'étant à Rome il y avait vu un empereur. Ce pourrait être l'empereur Charles IV, qui passa en Italie en 1368, s'il ne disait dans une de ses pastourelles, qu'il n'a jamais vu cet empereur; ainsi ce doit être l'empereur Paléologue, qui alla à Rome en 1369.

<sup>2</sup> *Vossius, de Historicis latinis, lib. 3, cap. 4.*

*Bullart, Académie des Sciences, tom. 1, pag. 124.*

<sup>3</sup> Il n'en est fait aucune mention dans le livre de Pitsens des historiens d'Angleterre, ni dans le catalogue des illustres écrivains de la grande Bretagne, par Baleus.

son mari, et même de celui de Jean, roi de France. Comme il se trouve encore plusieurs princes et seigneurs de l'*hostel*<sup>1</sup> desquels il dit avoir été, ou qu'il appelle *ses seigneurs et ses maîtres*, il est bon d'observer, que par ces façons de parler, il ne désigne pas seulement les princes et seigneurs à qui il avait été attaché comme domestique, mais encore tous ceux qui lui avaient fait des présents ou des gratifications, ou qui l'ayant reçu dans leurs cours, ou dans leurs châteaux, lui avaient donné ce qu'on appelle *bouche-à-cour*.

Froissart ayant perdu la reine Philippe sa bienfaitrice, au lieu de retourner en Angleterre, alla dans son pays<sup>2</sup>, où il fut pourvu de la cure<sup>3</sup> de Lestines<sup>4</sup>. De tout ce qu'il fit dans l'exercice

<sup>1</sup> Parlant du seigneur de Coney, il dit, *un de mes seigneurs et maîtres*, et du comte Beraud Dauphin d'Anvergne, *un mien seigneur et maistre*; *Chron. liv. 4, Chap. I.* On verra plus bas qu'il fut de l'*hostel* du comte de Foix.

<sup>2</sup> Froissart, à son retour d'Italie, ne suivit pas la même route qu'il avait prise en y allant. Pour voir de nouveaux pays, il était revenu par l'Allemagne, comme il le fait entendre dans son *Dict dou Florin*. Le sujet de cette pièce est un entretien que le poète feint d'avoir eu avec le seul florin qui lui restait de beaucoup d'autres qu'il avait dépensés, ou qui lui avaient été volés, et ce florin lui reproche de l'avoir bien promené, car il avait appris avec lui le français et le thiois, c'est-à-dire l'allemand.

<sup>3</sup> Robert de Genève transféré depuis peu de l'évêché de Terouenne à celui de Cambrai dont Lestines dépendait, avait pu donner cette cure à Froissart, en considération du comte de Savoie, son père.

<sup>4</sup> Lestines, antrefois un palais des rois de France, connu sous

de son ministère, il ne nous apprend autre chose sinon que les *taverniers* de Lestines eurent *cinq cents francs* de son argent dans le peu de temps qu'il fut leur curé. On lit dans un journal <sup>1</sup> manuscrit de l'évêque de Chartres, chancelier du duc d'Anjou, que *suivant des lettres scellées du 12 décembre 1381*, ce prince fit arrêter *cinquante - six quayiers de la Chronique de Jehan Froissart, recteur de l'église paroissiale de Lescines*, que l'historien envoyait pour être enluminés, et ensuite portés au roi d'Angleterre ennemi de la France.

Froissart s'attacha depuis à Venceslas de Luxembourg, duc de Brabant, peut-être en qualité de secrétaire, suivant l'usage dans lequel étaient les princes et les seigneurs, d'avoir des clercs qui faisaient leurs affaires, qui écrivaient pour eux, ou qui les amusaient par leur savoir et par leur esprit. Venceslas avait du goût pour la poésie : il fit faire un recueil de ses chansons,

le nom de *Liptinæ* ou *Lestinæ*. Froissart l'appelle Lestines, et d'autres auteurs Letines, Liptines et Lessines. Ce dernier nom est celui qu'elle a retenu. C'est une petite ville située sur la rivière de Denre, à deux lieues d'Ath au sud, et de Grammont vers le nord, et à quatre lieues d'Enghien. *L'église paroissiale est dédiée à saint Pierre, et son curé est un archiprestre de la chrestienté, sous le diocèse de Cambray.* Voy. Valois Not. au mot *Liptinæ*, les Délices des Pays Bas, tom. 2, pag. 60 et suivantes, et Maty, Dict. géog.

<sup>1</sup> N.º 587 de la bibliothèque de Colbert, réunie à celle du roi. Ce manuscrit est le même dont le Laboureur a rapporté un extrait à la tête de l'histoire de Charles VI, pag. 57, jusqu'à 70.

de ses rondeaux et de ses virelais par Froissart, qui joignant quelques-unes de ses pièces à celles du prince, en forma une espèce de roman, sous le titre de *Meliador*<sup>1</sup>, ou du *Chevalier au soleil d'or*; mais le duc ne vécut pas assez long-temps pour voir la fin de l'ouvrage, étant mort en 1384. Presqu'aussitôt Froissart trouva un nouveau protecteur : il fut fait Clerc de la chapelle de Guy, comte de Blois, et il ne tarda pas à signaler sa reconnaissance pour son nouveau protecteur,

<sup>1</sup> Le roman de Meliador est nommé de plusieurs façons différentes dans les manuscrits de la Chronique de Froissart, et dans ses poésies. L'historien parlant de son voyage chez le comte de Foix, qu'il fit depuis, en 1388, dit : *j'avoye avec moy apporté un livre, lequel j'avoye fait à la requeste et contemplation de Vincelaus de Boheme, duc de Luxembourg et de Brabant; et sont contenus audit livre qui s'appelle le Meliader (Meliades, ou Malliades dans quelques manuscrits), toutes chansons, balades, rondeaux et virelets que le gentil duc fit en son temps; desquelles choses, parmi l'imagination que j'avoye à dicter, en ordonnay le livre que le comte de Foix veit moult volontiers.*

Il fait encore mention de cet ouvrage dans ses Poésies manuscrites. On lit à la page 425 de son Diet dou Florin,

*Un livre de Meliador,  
Le chevalier au soleil d'or.*

Et quelques vers après,

*Dedens ce romant sont encloses  
Toutes les chançons que jadis,  
Dont l'ame soit en paradys,  
Que feït le bon duc de Braibant,  
Wincelaus, dont on parla tant;  
Car uns princes fu amoureux,  
Gracious et chevalerous ;  
Et le livre me fist jà faire,*

par une pastourelle <sup>1</sup> sur les fiançailles de Louis comte de Dunois, fils de Guy, avec Marie, fille du duc de Berry : deux ans après, le mariage s'étant fait à Bourges, il le célébra par une espèce d'épithalame assez ingénieuse pour le temps, intitulée *Le Temple d'honneur*.

Il passa les années 1385, 1386, et 1387, tantôt dans le Blaisois, tantôt dans la Touraine; mais le comte de Blois l'ayant engagé à reprendre la suite de l'histoire qu'il avait interrompue, il résolut en 1388, de profiter de la paix qui venait de se conclure, pour aller à la cour de Gaston Phœbus, comte de Foix et de Béarn, s'instruire à fond de ce qui regardait les pays étrangers et les provinces du royaume les plus éloignées, où il savait qu'un grand nombre de guerriers se signalaient tous les jours par de merveilleux faits d'armes. Son âge et sa santé lui permettaient encore

*Par très grant amoureuse affaire,  
Coment qu'il ne le véist oncques.*

Ayant demandé dans son *Paradis d'Amour*, pag. 16. col. 1 et 2, quels étaient plusieurs *damoiseaux* qu'il y voyait, il apprend que ce sont des sujets de l'Amour, et on lui nomme entre autres héros célèbres dans les romans, *Meliador*, *cils à ce beau soleil d'or*, par où était désigné certainement le héros de celui qu'il avait composé.

Il ne faut point confondre ce livre avec les poésies manuscrites de Froissart, qui renferment à la vérité un grand nombre de chansons, rondeaux, balades, virelais, lais et pastourelles, distribués chacun dans leur classe, mais où le titre de *Meliador* ne se trouve nulle part.

<sup>1</sup> Pag. 290 et 291 de ses *Poésies manuscrites*.

de soutenir de longues fatigues; sa mémoire était assez bonne pour retenir tout ce qu'il entendrait dire, et son jugement assez sain pour le conduire dans l'usage qu'il en devait faire. Il partit avec des lettres de recommandation du comte de Blois pour Gaston Phœbus, et prit sa route par Avignon. Une de ses pastourelles nous apprend qu'il séjourna dans les environs d'une abbaye <sup>1</sup> située entre Lunel et Montpellier, et qu'il s'y fit aimer d'une jeune personne qui pleura son départ : il dit dans la même pièce qu'il menait au comte de Foix quatre lévriers <sup>2</sup> pour lui en faire présent. Gaston aimait passionnément *le déduit des chiens*, il en avait toujours plus de seize cents, et il nous reste de ce prince un traité de la chasse, que l'on conserve manuscrit dans plusieurs bibliothèques, et qui a été imprimé <sup>3</sup> en 1520. Froissart alla de Carcassonne à Pamiers dont il fait une agréable description, et s'y arrêta trois jours, en attendant que le hasard lui fît rencontrer quelqu'un avec qui il pût passer en Béarn. Il fut assez heureux pour trouver un chevalier du comté de Foix, qui revenait d'Avignon, et ils marchèrent de compa-

<sup>1</sup> Probablement S.t Geniez, abbaye de filles, à une lieue et demie du chemin qui mène de Montpellier à Lunel.

<sup>2</sup> Ils y sont nommés *Tristan, Hector, Brun et Rollant*.

<sup>3</sup> *Voy. du Verdier*, à l'art. *Gaston, comte de Foix*, et la note 2 page 362, t. 12 de J. Eroissart.



gnie. Messire Espaing du Lyon (c'est le nom du chevalier) était un homme de grande distinction ; il avait eu des commandements considérables, et fut employé toute sa vie dans des négociations aussi délicates qu'importantes. Les deux voyageurs se convenaient parfaitement : le chevalier, qui avait servi dans toutes les guerres de Gascogne, désirait avec passion apprendre ce qui concernait celles dont Froissart avait connaissance ; et Froissart plus en état que personne de le satisfaire, n'était pas moins curieux des événements auxquels le chevalier avait eu part. Ils se communiquèrent ce qu'ils savaient avec une égale complaisance : ils allaient à côté l'un de l'autre et souvent aux pas de leurs chevaux : toute leur marche se passait en des conversations où ils s'instruisaient réciproquement. Villes, châteaux, mesures, plaines, hauteurs, vallées, passages difficiles, tout réveillait la curiosité de Froissart, et rappelait à la mémoire du seigneur Espaing du Lyon, les diverses actions qui s'y étaient passées sous ses yeux, ou dont il avait ouï parler à ceux qui s'y étaient trouvés. L'historien, trop exact dans le récit qu'il nous fait de ces conversations, rapporte jusqu'aux exclamations par lesquelles il témoignait au chevalier sa recon-

<sup>1</sup> Froissart en parle souvent dans le 3.<sup>e</sup> et le 4.<sup>e</sup> livre de sa Chronique.

naissance, pour toutes les choses intéressantes qu'il voulait bien lui apprendre. S'ils arrivaient dans une ville avant le coucher du soleil, ils mettaient à profit le peu de jour qui restait, pour en examiner les dehors, ou pour observer les lieux des attaques qui s'y étaient faites : de retour à l'hôtellerie, ils continuaient les mêmes propos, ou entre eux seuls, ou avec d'autres chevaliers ou écuyers qui s'y trouvaient logés; et Froissart ne se couchait point qu'il n'eût écrit tout ce qu'il avait entendu. Après une marche de six jours, ils arrivèrent à Orthez. Cette ville, une des plus considérables du Béarn, était le séjour ordinaire de Gaston, comte de Foix et vicomte de Béarn, surnommé *Phæbus* à cause de sa beauté. Froissart ne pouvait choisir une cour plus convenable à ses vues. Le comte de Foix, âgé de cinquante-neuf ans, était encore l'homme de son siècle le plus vigoureux, le plus beau et le mieux fait : adroit à tous les exercices, valeureux, consommé dans l'art de la guerre, noble et magnifique, il ne venait chez lui aucun guerrier qui n'emportât des marques de sa libéralité : son château était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de braves capitaines qui s'étaient distingués dans les combats et dans les tournois : les entretiens n'étaient que d'attaques de places, de surprises, de sièges, d'assauts, d'escarmouches, de batailles : les amu-

sements n'étaient que des jeux d'exercice, d'adresse et de force, des joutes, des tournois et des chasses, plus pénibles et presque aussi périlleuses que la guerre même. Ces détails méritent d'être lus dans Froissart; je ne puis que tracer imparfaitement ce qu'il a si bien peint.

Le comte de Foix ayant été informé par messire Espaing du Lyon, de l'arrivée de Froissart, qui était déjà connu à la cour d'Orthez par les deux premiers volumes de sa Chronique, l'envoya chercher chez un de ses écuyers <sup>1</sup> qui le logeait, et le voyant venir de loin, lui dit d'un air riant, et en bon françois: *qu'il le connoissoit bien quoy qu'il ne l'eust jamais veu, mais qu'il avoit bien ouï parler de luy; et le retint de son hostel.* Cette expression, comme on l'a déjà dit, ne signifie pas que Froissart eut un logement dans le château, car on voit le contraire, mais seulement qu'il fut défrayé aux dépens du comte durant l'hiver qu'il passa auprès de lui. Son occupation la plus ordinaire pendant ce temps, était d'amuser Gaston après son souper, par la lecture du roman de Meliador qu'il avait apporté : tous les soirs il se rendait au château à l'heure de minuit, qui était celle où le

<sup>1</sup> *Je descendy à l'hostel de la Lune chez un escuyer du comte qui s'appelloit Ernauton du Pin, lequel me receut moult joyeusement pour la cause de ce que j'estoye François.* Ce sont les propres paroles de l'historien.

comte se mettait à table : personne n'eût osé interrompre le lecteur. Gaston lui-même qui l'écoutait avec une attention infinie, ne l'interrompait que pour lui faire des questions sur cet ouvrage ; et jamais il ne le renvoyait qu'*il ne luy eût fait vuidier auparavant tout ce qui estoit resté du vin de sa bouche*. Quelquefois ce prince prenait plaisir à l'instruire des particularités des guerres dans lesquelles il s'estoit distingué. Froissart ne tira pas moins de lumières de ses fréquents entretiens avec les écuyers et les chevaliers qu'il trouva rassemblés à Orthez, surtout avec les chevaliers d'Arragon et d'Angleterre, de l'*hostel* du duc de Lancastre, qui faisait alors sa résidence à Bordeaux : ils lui racontèrent ce qu'ils savaient des batailles des rois de Castille et de Portugal, et de leurs alliés : entre les autres, le fameux *Bastard de Mauléon*, en lui faisant l'histoire de sa vie, lui faisait celle de presque toutes les guerres arrivées dans les différentes provinces de France, et même en Espagne, depuis la bataille de Poitiers où il avait commencé à porter les armes. Quoiqu'appliqué sans relâche à ramasser des mémoires historiques, Froissart donnait encore quelques moments à la poésie ; nous avons de lui une Pastourelle qu'il paraît avoir composée au pays de Foix, en l'honneur de Gaston Phœbus : il dit qu'étant

*En beau pré vert et plaisant  
Pardessus Gave la rivière,  
Entre Pau et Ortais séant,*

il vit des bergers et des bergères qui s'entretenaient de divers seigneurs et de leurs armoiries. Il se sert adroitement de cette fiction pour nommer avec éloge ceux de qui il avait reçu quelques bienfaits, et termine sa liste par le comte de Foix.

Après un assez long séjour à la cour d'Orthez, Froissart songeait à s'en retourner : il fut retenu par Gaston, qui lui fit espérer une occasion prochaine de voyager *en bonne compagnie*. Le mariage de la comtesse de Boulogne, parente du comte, ayant été conclu avec le duc de Berry, la jeune épouse fut conduite d'Orthez à Morlas, où les équipages du duc son mari l'attendaient : il partit à sa suite, après avoir reçu des marques de la libéralité de Gaston <sup>1</sup> qui le pressa instam-

<sup>1</sup> Page 429 de ses Poés. manus.

*Et quant j'oc tout parlit l'histoire  
Dou chevalier au soleil d'or  
Que je nomme Melyador,  
Je pris congé ; et li bons contes  
Me fit par sa chambre des comptes  
Delivrer quatre vins florins  
D'Arragon, tous pesans et fins,  
Des quels quatre vins les soissante  
Dont j'avoie fait francs quarante  
Et mon livre qu'il m'ot laissé,*

ment de revenir le voir : il accompagna la princesse à Avignon, et dans le reste de la route qu'elle fit à travers le Lyonnais, la Bresse, le Forez et le Bourbonnais, jusqu'à Riom en Auvergne. Le passage d'Avignon fut fatal à Froissart; on le vola : cette triste aventure fait le sujet d'une longue poésie <sup>1</sup>, dans laquelle il place plusieurs circonstances de sa vie, dont j'ai fait usage dans ce mémoire. On voit par cette pièce, que le désir de visiter le tombeau du cardinal de Luxembourg mort en odeur de sainteté, n'était pas le seul motif qui l'eût porté à repasser par Avignon en suivant la jeune princesse, mais qu'il avait une commission particulière du seigneur de Couci. Il aurait pu, dit-il, chercher à se dédommager de la perte de son argent, en sollicitant quelque bénéfice; mais cette ressource n'était pas de son goût : il faisait plus de fonds sur la générosité du seigneur de la Rivière et du comte de Sancerre qui accompagnaient la duchesse de Berry, et sur celle du vicomte d'Asci. Il se donne, dans la même pièce, pour un homme d'une grande dépense. Outre le revenu de la cure de Lestines, qui était considérable, il avait depuis vingt-cinq ans touché deux mille francs dont il ne lui restait plus rien : la composition de ses ouvrages

<sup>1</sup> *Dit dou Florin, pag. 423 et suiv. de ses Poésies manuscrites.*

lui en avait coûté sept cents, mais il ne regrettait pas cette dépense; *car aussi ay-je fait*, dit-il, *mainte l'histoire dont il sera parlé dans la postérité* : le reste avait été consommé tant chez les *Taverniers* de Lestines que dans ses voyages, qu'il faisait toujours en bon équipage, bien monté, bien vêtu, et faisant partout bonne chère.

Froissart avait été présent à toutes les fêtes qui furent données au mariage du duc de Berry, célébré la nuit de la Pentecôte à Riom en Auvergne. Il composa une pastourelle pour le lendemain des noces; puis *retournant en France* avec le seigneur de la Rivière <sup>1</sup>, il se rendit à Paris. Son activité naturelle, et sur-tout la passion de s'instruire dont il était sans cesse occupé, ne lui permirent pas d'y demeurer long-temps. Nous l'avons vu en six mois passer du Blaisois à Avignon, ensuite dans le comté de Foix, d'où il revint encore à Avignon, et traversa l'Auvergne pour aller à Paris. On le voit, en moins de deux ans, successivement dans le Cambrésis, dans le Haynaut, dans la Hollande, dans la Picardie, une seconde fois <sup>2</sup> à Paris, dans le fond du Languedoc, puis encore à Paris et à Valenciennes; de là

<sup>1</sup> *Chron. liv. 3 dans le manuscrit N.º 8325 de la bibliothèque du roi.*

<sup>2</sup> *Chron., liv. 4, ch. 2 et une pastourelle à la page 293 de ses poés. mss.*

à Bruges, à l'Ecluse, dans la Zélande, enfin dans son pays. Il accompagne dans le Cambrésis le seigneur de Couci au château de Crèvecœur que le roi venait de lui donner : il lui raconte ce qu'il avait vu, et apprend de lui différentes circonstances des négociations entre la France et l'Angleterre. Après avoir donné quinze jours à sa patrie, il passe un mois en Hollande auprès du comte de Blois, en l'entretenant de ses voyages. Il va s'instruire par lui-même du détail des négociations de la paix qui se traitait à Lolinghen. Il assiste à la magnifique entrée que la reine Isabelle de Bavière fait dans Paris. L'exactitude avec laquelle il parle du cérémonial observé entre le pape et le roi Charles VI à Avignon, semble prouver qu'il avait assisté à leur entrevue, d'autant plus qu'il est certain que Charles VI étant allé d'Avignon à Toulouse recevoir l'hommage du comte de Foix, Froissart s'y trouva, et entendit leur conversation. Il ne se passait rien de nouveau, comme on le voit, dont Froissart ne voulût être témoin : fêtes, tournois, conférences pour la paix, entrevues de princes, et leurs entrées, rien n'échappait à sa curiosité. Il paraît qu'au commencement de 1390, il retourna dans son pays, et qu'il ne songeait qu'à reprendre la suite de son histoire, pour la continuer sur les instructions qu'il avait amassées de tous côtés avec tant



de peines et de fatigues : mais celles qu'il avait eues au sujet de la guerre d'Espagne, ne le satisfaisaient pas encore : il lui survint quelque scrupule de n'avoir entendu qu'une des deux parties, c'est-à-dire les Gascons et les Espagnols qui avaient tenu pour le roi de Castille. Il était du devoir d'un écrivain exact et judicieux de savoir aussi ce qu'en disaient les Portugais. Sur l'avis qu'on lui donna qu'il pourrait en trouver à Bruges un grand nombre, il s'y rendit. La fortune le servit au-delà de ses espérances, et l'enthousiasme avec lequel il en parle, peint l'ardeur avec laquelle il désirait tout approfondir. A son arrivée, il apprit qu'un chevalier Portugais, *vaillant homme et sage, et du conseil du roy de Portugal*, nommé Jean Ferrand Portelet, était depuis peu à Middelbourg en Zelande. Portelet qui allait alors en Prusse à la guerre contre les infidèles, s'était trouvé à toutes les affaires de Portugal : aussitôt Froissart se met en marche avec un Portugais ami du chevalier, va à l'Ecluse, s'embarque et arrive à Middelbourg, où son compagnon de voyage le présente à Portelet. Ce chevalier *gracieux, amiable et acoitable*, lui raconta, pendant les six jours qu'ils passèrent ensemble, tout ce qui s'était fait en Portugal et en Espagne depuis la mort du roi Ferrand jusqu'à son départ de

Portugal. Froissart aussi content des récits de Portelet que de sa politesse, prit congé de lui, et revint dans sa patrie, où réunissant toutes les connaissances qu'il avait acquises dans ses différents voyages, il en composa un nouveau livre, qui fait le troisième de son histoire.

Le passage d'où sont tirées ces circonstances, ajoute que Froissart, en quittant la Zélande<sup>1</sup>, et avant que de retourner dans son pays, alla encore une fois à Rome. Quoi qu'en cela les exemplaires imprimés soient conformes aux manuscrits, ce voyage, dont il n'est point parlé ailleurs, me paraît hors de toute vraisemblance. Denis Sauvage assure, à la marge, qu'au lieu de *Romme* il faut lire *l'Ecluse, Bruges* ou *Valenciennes*; il est plus naturel de lire *Damme*<sup>1</sup>, port voisin de l'Ecluse, où on a vu que l'historien s'était embarqué. On ne saurait déterminer la durée du séjour que Froissart fit dans le Haynaut; on sait seulement qu'il était encore à Paris en 1392, lorsque le connestable de Clisson fut assassiné par Pierre de Craon; et à Abbeville, sur la fin de la même année, ou au commencement de la suivante, pen-

<sup>1</sup> *Dam* ou *Damme*, ville de Flandres, à une lieue de Bruges tirant vers l'Ecluse, dont elle est éloignée de deux lieues. Voyez le Diction. de la Martinière et les Délices des Pays-Bas, tom. I, pag. 306,

dant les conférences qui se tenaient entre les plénipotentiaires de France et d'Angleterre, lesquelles opérèrent enfin une trêve de quatre ans.

Dès l'année 1378, Froissart avait obtenu du pape Clément VII l'expectative d'un canonicat à Lille <sup>1</sup>. On voit dans le recueil de ses poésies, qui fut achevé en 1393, et dans une préface qui se trouve dans plusieurs manuscrits à la tête du quatrième volume de son histoire, composé vers le même temps, qu'il se qualifiait Chanoine de Lille <sup>2</sup>; mais Clément VII étant mort en 1394, il abandonna la poursuite de son expectative, et commença à ne prendre que la qualité de Chanoine

<sup>1</sup> Voy. son *Dict dou Florin*. Le florin adresse la parole à l'auteur.

*Car dou bon seigneur de Couci  
 Qu'est nobles, gentilx et cointes  
 Estes vous privés et acointes,  
 Et s'avez pour lui celle painme  
 Et l'expectation lointainne  
 Sur les chanesies de Lille.  
 Cent florins vous a, par St. Gille,  
 Moult bien coustée celle grasce  
 Qui n'est ores bonne ne grasse,  
 Mais mal revenans à proufit,  
 Quoique dou premier an est dit  
 Dou pape que la grasce avés;  
 Mès voirement vous ne scavés  
 Quant vous en serés pourvéüs,  
 Ne à chanonnes recéüs.*

<sup>2</sup> Froissart, au commencement et à la fin de ses poésies, prend le titre de *trésorier et chanoine de Clumay, et de Lille en herbes*, expression qui désigne son expectative.

et Trésorier de l'église collégiale de Chimay <sup>1</sup>, qu'il devait probablement à l'amitié dont le comte de Blois <sup>2</sup> l'honorait : la seigneurie de Chimay faisait partie de la succession que ce comte avait recueillie en 1381, par la mort de Jean de Chastillon, comte de Blois, le dernier de ses frères.

Il y avait vingt-sept ans <sup>3</sup> que Froissart était parti d'Angleterre, lorsqu'à l'occasion de la trêve qui se fit entre les Français et les Anglais, il y retourna <sup>4</sup> en 1394, muni de lettres de recommandation pour le roi et pour ses oncles. De Douvres où il débarqua, il alla à *Saint Thomas de Cantorbéry*, fit son offrande sur le tombeau du saint; et par respect pour la mémoire du prince de Galles de qui il avait été fort connu, il visita son magnifique mausolée. Là il vit le jeune roi Richard, qui était venu rendre grâces à Dieu des succès de sa dernière campagne en Irlande : mais malgré la bonne volonté du seigneur de Percy, sénéchal d'Angleterre, qui avait promis de lui procurer une audience du roi, il ne put

<sup>1</sup> Dans le comté de Haynaut au diocèse de Liège.

<sup>2</sup> *Guy de Chastillon, comte de Blois, sire d'Avesnes, de Chimay, de Beaumont, de Stonehove et de la Goude, Je Jehan Froissart, prestre et chapelain à mon très-cher seigneur, et pour le temps de lors tresorier et chanoine de Chimay et de l'Isle en Flandres*, livre 4, Préface du 4.<sup>e</sup> livre dans plusieurs manuscrits.

<sup>3</sup> *Chron.*, liv. 4; il dit vingt-huit à la page suivante.

<sup>4</sup> *Voy. sa Chron.*, liv. 4.

parvenir à lui être présenté, et fut obligé de suivre ce prince dans les différents lieux qu'il parcourut jusqu'à son arrivée à Ledos (Leeds). Ce ne fut pas un temps perdu pour l'historien : les Anglais étaient encore pleins de leur expédition en Irlande; il se fit raconter et leurs exploits, et les choses merveilleuses qu'ils y avaient vues. Etant enfin arrivé à Ledos (Leeds), il remit au duc d'Yorck les lettres du comte de Haynaut et du comte d'Ostrevant. *Maistre Jean*, lui dit le duc, *tenez vous toujours de lès nous et nos gens, nous vous ferons toute amour et courtoisie; nous y sommes tenus pour l'amour du temps passé et de nostre dame de mère à qui vous fîtes; nous en avons bien la souvenance.* Ensuite il l'introduisit dans la chambre du roi, qui le reçut avec des marques de bonté très distinguées. Richard prit les lettres dont il était chargé, et lui dit, après les avoir lues, que *s'il avoit esté de l'hostel de son ayeul et de madame son ayeule, encore estoit-il de l'hostel d'Angleterre.* Cependant Froissart ne put encore présenter au roi le roman de Meliador qu'il lui avait apporté, et Percy lui conseilla d'attendre une circonstance plus favorable. Deux objets importants occupaient alors Richard tout entier : d'une part, le projet de son mariage avec Isabelle de France, de l'autre, l'opposition des peuples de l'Aquitaine à la donation qu'il avait faite de cette province au duc

d'Yorck son oncle. Les prélats et les barons d'Angleterre ayant été convoqués à Elten (Eltham) pour délibérer sur ces deux affaires, Froissart suivit la cour. Il écrivait chaque jour ce qu'il apprenait des nouvelles du temps, dans ses conversations avec les seigneurs anglais; et Richard de Servy<sup>1</sup> (Stury) qui était du *conseil estroit du roy*, lui confiait exactement les résolutions que l'on y prenait, le priant seulement de les tenir secrètes jusqu'à ce qu'elles fussent divulguées.

Enfin le dimanche qui suivit la tenue de ce conseil, le duc d'Yorck, Richard de Servy (Stury), et Thomas de Percy trouvant le roi moins occupé, lui parlèrent du roman que Froissart lui avait apporté. Ce prince demanda à le voir : *si le vit en sa chambre, dit l'historien, car tout pourveu je l'avoie, et luy mis sur son lict; et lors l'ouvrit et regarda dedans, et luy plut très grandement; et plaire bien luy devoit, car il estoit enluminé, escrit et historié, et couvert de vermeil veloux à dix cloux d'argent dorez d'or, et rose d'or au milieu à deux gros fermaux dorez et richement ouvrez, au milieu rosiers d'or. Adonc, continue Froissart, demanda le roy de quoy il traitoit, et je luy dy: d'amour. De ceste responce fut tout resjoui; et regarda dedans le livre en plusieurs lieux, et y lisit, car moult bien parloit*

<sup>1</sup> Il avait vu Froissart à la cour d'Edouard III, et du comte Venceslas de Brabant. Voy. Chroniques de Froissart, t. 3, p. 223.

*et lisoit françois; et puis le fit prendre par un sien chevalier qui se nommoit Messire Richard Credon et porter en sa chambre de retrait, dont il me fit bonne chère.*

Henry Cristede, écuyer anglais, qui avait été présent à cet entretien, et qui savait d'ailleurs que Froissart écrivait l'histoire, l'aborda en lui demandant s'il était informé des détails de la conquête que le roi d'Angleterre venait de faire en Irlande. Comme Froissart, pour l'engager à parler, feignit de les ignorer, l'écuyer se fit un plaisir de les lui raconter. Tout ce que l'historien entendait, entre autres le récit du repas que le roi d'Angleterre donna aux quatre rois qu'il venait de subjuguier, excitait en lui de nouveaux regrets de n'être pas venu en Angleterre un an plus tôt, ainsi qu'il s'y préparait, lorsque la nouvelle de la mort <sup>1</sup> de la reine Anne rompit son dessein : il n'aurait pas manqué de passer en Irlande pour voir tout par lui-même, car il avait un intérêt particulier à recueillir les moindres circonstances de cette expédition dont il voulait faire part à *ses seigneurs*, le duc de Bavière <sup>2</sup> et son fils, qui avaient sur la Frise les mêmes prétentions que le roi d'Angleterre sur l'Irlande.

<sup>1</sup> Anne de Luxembourg, fille de l'empereur Charles IV, mariée en 1382, à Richard II, roi d'Angleterre, et morte en 1394.

<sup>2</sup> Aubert, duc de Bavière, comte de Haynaut, de Hollande et de Zélande, père de Guillaume de Bavière.

Après trois mois de séjour en Angleterre, Froissart prit congé du roi : ce prince qu'il avait suivi dans tous ses voyages aux environs de Londres<sup>1</sup>, lui fit donner pour dernier témoignage de son affection cent nobles<sup>2</sup> dans un gobelet<sup>3</sup> d'argent doré, pesant deux marcs.

La triste catastrophe de Richard arrivée en 1399, est rapportée à la fin du quatrième livre de l'histoire de Froissart, qui s'acquitte de ce qu'il devait à la mémoire de ce prince, par la manière touchante dont il déplore ses malheurs. Au même endroit il observe que dans cet événement il voyait l'accomplissement d'une prédiction faite au sujet de Richard lorsqu'il naquit à Bordeaux, et d'une ancienne prophétie du livre du Brut,<sup>4</sup> laquelle désignait le prince par qui il devait être détrôné. La mort de Guy, comte de Blois, suivit de près le

<sup>1</sup> *A Eltham, à Leeds, à Sheen, à Chartesée et à Windsor.* Chron., liv. 4.

<sup>2</sup> Cette somme peut revenir à celle de 600 livres de notre monnaie d'aujourd'hui.

<sup>3</sup> C'est ce que nos anciens auteurs appellent une *henepée*, c'est-à-dire hanap plein d'argent; d'où le trésor royal d'Angleterre s'appelle *hanepier*.

<sup>4</sup> Fauchet met à la tête de nos plus anciens poètes français, *maistre Wistace* ou *Huistace*, auteur du roman appelé *Brut*, en vers, qui fut composé en 1155. Nous avons aussi un roman en prose du Brut, Brust ou Bret, qui fait partie du S.t Graal, ou des chevaliers de la Table ronde, dans plusieurs Mss. de la bibliothèque du roi. Il contient l'origine des peuples de la Grande Bretagne descendus de Brutus. Voyez les excellentes dissertations de l'abbé de La Rue, sur les poètes armoricains et sur les poètes anglo-normands.



retour de Froissart dans son pays; il la place dans sa Chronique sous l'année 1397. Il avait alors soixante ans<sup>1</sup>, et vécut encore quatre ans au moins, puisqu'il raconte quelques événements de l'année 1400. Si l'on en croyait Bodin et la Popelinière, il aurait vécu jusqu'en 1420; mais ces deux écrivains ont peut-être été trompés par ces mots qui commencent le dernier chapitre du dernier livre de son histoire, *En l'an de grace mil quatre cent vng moins*; au lieu de lire *ung*, ainsi qu'il est écrit dans plusieurs Mss. et dans les éditions gothiques, ils auront lu *vingt*.

Un autre passage de Froissart pourrait donner lieu de penser qu'il a vécu jusques vers le milieu du XV.<sup>e</sup> siècle : en parlant du bannissement du comte d'Harcourt, qui engagea les Anglais à faire une descente dans la Normandie, il dit<sup>2</sup> que plus de cent ans après, on vit les suites funestes de leur irruption. Ces termes ne doivent pas être pris à la lettre; l'auteur écrivait plutôt comme prévoyant les malheurs à venir qu'il craignait, que comme le témoin de leurs derniers progrès.

<sup>1</sup> J'ai dit au commencement de ce Mémoire qu'il me paraissait que Froissart était né plutôt en 1337 qu'en 1333; c'est dans cette supposition que je ne lui donne ici que 60 ans; il en aurait eu 64 ou 65, s'il était né en 1333.

<sup>2</sup> Livre I. *Ceste haine (du roy Jean contre messire Godefroy de Harcourt) cousta grandement au royaume de France, especialement au pays de Normandie, car les traces en paurent cent ans après, comme vous l'orrez en l'histoire.*

Au reste, il n'est pas possible de décider en quelle année il mourut, il paraît seulement que ce fut au mois d'octobre, puisque son *Obit* est indiqué pour ce mois dans l'Obituaire de l'église collégiale de S<sup>te</sup>. Monegunde de Chimay, dont on trouvera un extrait à la fin de ce mémoire. Selon une ancienne tradition du pays, il fut enterré dans la chapelle de S<sup>te</sup> Anne de cette collégiale; et il est en effet assez probable qu'il vint finir ses jours dans son chapitre.

Le nom de Froissart a été commun à plusieurs personnes qui ont vécu dans le même temps que notre historien : outre le Froissart Meullier, jeune écuyer du Haynaut, dont j'ai parlé au commencement de ce mémoire, on trouve dans la chronique de notre historien un dom Froissart, qui s'était signalé au siège que le comte de Haynaut avait mis en 1340 devant la ville de Saint Amand. Ce moine défendit long-temps une brèche qui avait été faite au mur de l'abbaye, et ne l'abandonna qu'après avoir tué ou blessé dix-huit hommes. On lit à la fin de quelques chartes du comte de Foix une signature de *J. Froissart*, ou *Jaquinot Froissart*; c'était un secrétaire du comte, et peut-être un parent de l'historien; et il est encore fait mention dans les registres du trésor des chartes, d'une rémission accordée en 1375, à Philebert Froissart, écuyer, qui avait été

en la compagnie des Gascons au pays de Guyenne sous Charles d'Artois, comte de Pezénas.

Pour ne point interrompre le fil de la narration j'ai renvoyé ici, à la fin de ce mémoire, l'examen d'un passage des Poésies de Froissart <sup>1</sup>, qui indique en termes obscurs une des principales circonstances de sa vie. Il rappelle les fautes de sa jeunesse, et se reproche sur-tout d'avoir quitté un métier savant, pour lequel il avait des talents naturels, et qui lui avait acquis une grande considération ( il paraît désigner l'histoire ou la poésie ), pour en prendre un autre beaucoup plus lucratif, mais qui ne lui convenait pas plus que celui des armes <sup>2</sup>, et qui lui ayant mal réussi, l'avait fait décheoir du degré d'honneur où le premier l'avait élevé : il veut, dit-il, réparer sa faute, et revenant à ses anciens travaux, trans-

<sup>1</sup> Dans son Buisson de Jeunesse, page 338 et suiv. de ses poésies mss. Cette pièce est incontestablement postérieure à l'an 1370, puisqu'il y est fait mention de la croisade en Prusse qui s'était faite cette année : mais elle ne fut composée vraisemblablement qu'encore bien long-temps après, puisqu'elle est une des dernières du recueil qui fut fini en 1393, et qu'elle précède immédiatement le Diet du Florin, composé à Avignon lorsqu'il y repassa en 1389; il s'y donne comme un homme vieux et chenu.

<sup>2</sup> *Or me cuiday trop bien par faire  
Pour prendre ailleurs ma Calendise,  
Si me mis en la marchandise,  
Où je suis ossi bien de taille,  
Que d'entrer en une bataille  
Où je me trouverois envis, etc.*

mettre à la postérité les glorieux noms des rois, princes et seigneurs, dont il avait éprouvé la générosité. Dans tout le cours de la vie de Froissart, je ne vois aucun temps où on puisse placer ce prétendu changement d'état, ni rien qui puisse nous faire connaître ce métier lucratif dont il parle, et que lui-même appelle *marchandise*. L'expression ne nous permet pas d'imaginer que ce fût l'état de curé; quoiqu'il ait dit quelque part que la cure de Leptines était d'un revenu considérable : serait-ce la profession de praticien, ou celle de son père qui, était comme nous l'avons dit, peintre d'armoiries ? Une acception singulière du mot *marchandise* dans Commines pourrait nous fournir une explication plausible. Commines né dans le même pays, et qui n'était pas bien éloigné du temps de Froissart, emploie ce terme pour signifier une négociation d'affaires entre des princes. Le métier de négociateur, ou plutôt d'homme d'intrigue, qui cherche, sans caractère, à pénétrer le secret des cours, serait peut-être celui auquel Froissart se repent de s'être livré : les détails dans lesquels nous sommes entrés sur ses différents voyages, sur les longs séjours qu'il a souvent faits dans des circonstances critiques auprès de plusieurs princes, et sur les talents qu'il avait pour s'insinuer dans leurs bonnes grâces, me paraissent s'accorder avec cette conjecture.

*Extrait d'un manuscrit tiré des archives du chapitre de Sainte Monegunde à Chimay, dans lequel se retrouvent les obits et fondations pieuses faites audit chapitre, et autres antiquitez. Folios 39 et 40 :*

« L'obit de messire Jeau Froissard, né de Valenciennes, chanoine et trésorier de ladite église  
 » qui florissoit l'an 1364, pourra icy prendre place  
 » pour la qualité du personnage, comme ayant  
 » esté chapelain-domesticq du prenomé Guy de  
 » Chatillion, comte de Soissons et de Blois, seigneur d'Avesne, Simai, Beaumont, etc., qui a  
 » aussi esté très-célèbre historiographe de son  
 » temps, et a escrit les guerres et chroniques,  
 » et choses les plus remarquables depuis l'an  
 » 1355 jusqu'à l'an 1400, selon que luy-même le  
 » rapporte en divers lieux de son histoire, et  
 » particulièrement au livre 4.<sup>e</sup> chap. 5, et comme  
 » aussi se voit par son éloge, dressé à sa louange  
 » par tel que s'ensuit :

*Cognita Romane vix esset gloria gentis,*

*Plurimis <sup>1</sup> hunc scriptis nî decorasset honos.*

*Tanti nempe refert totum scripsisse per orbem,*

*Quelibet et doctos secla tulisse viros !*

*Commemorent alios alii, super æthera tollam*

*Froissardum, historie per sua secla ducem,*

*Scripsit enim historiam mage sexaginta per annos,*

<sup>1</sup> Il faut lire sans doute pluribus.

*Totius mundique memoranda notat,  
 Scripsit et Anglorum Regine gesta Philippe  
 Que Guilielme <sup>1</sup>, tuo tertio <sup>2</sup>, juncta toro.*

Honorarium.

*Gallorum sublimis honos et fama tuorum,  
 Hic, Froissarde, jaces, si modo iorte jaces.  
 Historie vivus studuisti reddere vitam,  
 Defuncto vitam reddet at illa tibi.*

*Joannes Froissardus Canonicus et Tesaurarius  
 Ecclesie Collegiate Ste. Monugundis Simacis vetustis-  
 simo ferme totius Belgii oppido.*

*Proxima dum proprius florebit Francia scriptis,  
 Fania <sup>3</sup> dum ramos, Blancaque <sup>4</sup> fundet aquas,  
 Urbis ut hujus honos, templi sic fauva <sup>5</sup> vigebis,  
 Teque ducem historie Gallia tota colet,  
 Belgica tota colet Cymeaque vallis amabit,  
 Dum rapidus proprios Scaldis obibat agros.*

Ledit Obit se dit en Octobre.

<sup>1</sup> *Hic erat Hollandiæ et Hannoniæ Comes.* Faute du poète, Philippe, reine d'Angleterre, était fille de Guillaume III, comte de Haynaut, et femme d'Édouard III.

<sup>2</sup> Je crois qu'il faut lire *tertia* au lieu de *tertio*.

<sup>3</sup> La Faigue de Chimay, petite forêt qui en dépend.

<sup>4</sup> La Blanche-eau, rivière qui passe à Chimay.

<sup>5</sup> *Fama*.

---

# MÉMOIRE

CONCERNANT

## LES OUVRAGES DE FROISSART ;

PAR M. DE LA CURNE.

*Sommaire des matières qui sont contenues dans ce mémoire.*

- I. Plan général de l'Histoire de Froissart.
- II. Plan particulier de cette histoire.
- III. Division des quatre livres de cette histoire en chapitres, et celles du premier de ces livres en plusieurs parties.
- IV. Froissart avait-il fait ces divisions ?
- V. Des temps pendant lesquels Froissart travailla à la composition de son histoire.
- VI. Des recherches que Froissart avait faites pour écrire son histoire, et des soins qu'il s'était donnés à ce sujet.
- VII. Quel but Froissart s'était proposé en écrivant l'histoire, et quelles règles il s'était prescrites pour l'écrire.
- VIII. De la Chronologie de Froissart.
- IX. Des trente premières années dont Froissart a traité au commencement de son histoire, d'après Jehan le Bel, savoir depuis 1326 jusqu'à 1356.

LA vie de Froissart a fait le sujet du dernier mémoire : je vais dans celui-ci donner l'histoire de ses ouvrages, tant imprimés que manus-

† Ces mémoires ont été lus dans l'Académie des inscriptions ; le premier était contenu dans le tome x, le second mémoire est inséré dans le tome xiii de l'Académie des inscriptions et belles lettres.

crits, soit en prose, soit en vers ; et je rendrai compte, le plus fidèlement que je pourrai, de tout ce qu'ils contiennent. Peut-être semblera-t-il que j'ai poussé les détails un peu trop loin : mais j'ai cru devoir une attention particulière à un historien qui seul en vaut un grand nombre d'autres, par l'importance des matières qu'il a traitées, et par la durée des temps dont il nous a laissé l'histoire. Je me suis aperçu d'ailleurs, que l'auteur avait répandu dans son ouvrage beaucoup de faits, qui servent à éclaircir d'autres faits précédents; et que, faute d'en avoir été prévenu, il m'était souvent arrivé, ou d'être arrêté dans ma lecture, ou de n'en pas tirer tout le fruit que j'aurais pu : c'est ce qui m'a fait sentir le besoin qu'auraient ceux qui liraient Froissart d'avoir cet éclaircissement. Pour leur applanir les difficultés, et leur donner des règles qui pussent les conduire, j'ai tâché de faire ce que j'aurais voulu avoir trouvé tout fait, quand j'ai commencé à lire cet auteur : car je ne me propose pas seulement de donner une idée de nos historiens, qui satisfasse ceux qui auront simplement la curiosité de les connaître; mon objet est que ces mémoires <sup>1</sup> servent d'introduction à ceux qui voudront en entreprendre la lecture

<sup>1</sup> Insérés successivement dans les mémoires de l'Académie des Belles-lettres.



et qu'ils la leur rendent, autant qu'il se pourra, plus aisée, plus intéressante et plus instructive.

## I.

*Plan général de son histoire.*

L'histoire que Froissart nous a laissée, s'étend depuis l'an 1326 jusqu'en 1400. Elle ne se borne pas aux événements qui se sont passés en France dans ce long espace de temps; elle comprend dans un détail presque aussi grand, ce qui est arrivé de considérable en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en Flandres. On y trouve encore une infinité de particularités touchant les affaires des papes de Rome et d'Avignon, touchant celles d'Espagne, de Portugal, d'Allemagne, d'Italie, quelquefois même de la Prusse, de la Hongrie, de la Turquie, de l'Afrique, des autres pays d'outre-mer, enfin, de presque tout le monde connu. Mais cette multitude immense de faits si différents les uns des autres, dont l'ordre chronologique n'est pas bien débrouillé, ne présente souvent au lecteur qu'un mélange confus d'événements passés en divers temps et dans divers pays, dont il ne peut se faire aucune idée distincte, et parmi lesquels sa mémoire ne saurait rapprocher tant d'objets épars qui ont entre eux une liaison nécessaire. On trouvera à la fin de ce mémoire, une indication abrégée

des principaux faits qui sont rapportés dans tout le cours de cette histoire; et afin de remédier, du moins en partie, au désordre qui règne dans la disposition de ces événements, je les distribuerai chacun dans la classe qui leur convient, en marquant les chapitres qu'il faut lire, pour voir de suite l'enchaînement des causes d'une même nature, ainsi que l'histoire d'un même pays et d'une même nation. Je ne puis entrer ici dans un détail bien étendu. Pour ne rien laisser à désirer, il faudrait sur chaque article, faire des renvois exacts de tous les passages qui précèdent à tous ceux qui les suivent, et de ceux-ci à tous les précédents; mais ce travail ne peut s'exécuter que sur l'original même.

## II.

### *Plan particulier de l'histoire de Froissart.*

L'histoire de Froissart est divisée en quatre livres, dans tous les imprimés et dans tous les manuscrits.

Le premier commence par le couronnement d'Edouard III, roi d'Angleterre, en 1326, et par l'avènement de Philippe de Valois à la couronne de France en 1328. Il finit à l'an 1379 inclusivement.

Froissart reprend, dans le second livre, l'histoire

des trois dernières années du livre précédent, d'une manière plus étendue qu'il n'avait fait d'abord, en ayant été mieux informé depuis. Il continue jusqu'à la paix des Gantois avec le duc de Bourgogne, dont le traité, qui se trouve au pénultième chapitre de ce livre, est daté du 18 décembre 1385.

Le troisième livre remonte jusqu'à l'an 1382 inclusivement, reprenant le récit de quelques faits dont il avait été fait mention dans le second. Les événements de ces quatre dernières années, dont on avait déjà vu l'histoire, sont tellement détaillés dans le troisième livre, qu'ils en remplissent les 32 premiers chapitres. Le reste est employé à l'histoire des années suivantes jusqu'à l'année 1389 finissant à la trêve conclue pour trois ans entre la France et l'Angleterre, et aux préparatifs qui se faisaient pour l'entrée de la reine Isabelle de Bavière dans Paris, dont l'auteur promet de parler dans la suite.

Le quatrième livre commence par le récit des fêtes et des magnificences qui furent faites pour cette entrée, et finit au détronement et à la mort de Richard II, roi d'Angleterre en 1400, et à l'élection qui fut faite la même année, de Robert empereur d'Allemagne. Ces événements

terminent les deux derniers chapitres de tout l'ouvrage.

Cette manière de diviser l'histoire de Froissart, est la même dans tous les manuscrits et dans tous les imprimés; mais ces divisions ne commencent et ne finissent pas toujours aux mêmes endroits dans tous les exemplaires. Je rendrai compte de ces variations, qui, à la vérité, ne sont pas bien considérables, dans l'article où je traiterai des différents imprimés ou manuscrits de Froissart, que j'ai eus entre les mains.

### III.

*Division des quatre livres de Froissart en chapitres, et du premier livre en plusieurs parties.*

Les quatre livres de l'histoire de Froissart se subdivisent chacun en un grand nombre de chapitres, qui sont diversement répartis, suivant les différents manuscrits et les différents imprimés : mais, outre ces divisions, dans un grand nombre de manuscrits, il s'en trouve encore une autre, qui est particulière au premier livre. Les uns le partagent en quatre livres ou parties, les autres en six, et quelques-uns en huit. J'en rendrai compte lorsque je parlerai des manuscrits de Froissart. C'est dans quelque-une de ces quatre, six ou huit divisions du premier livre,

qu'on doit chercher où se terminait la partie de l'histoire de Froissart, que cet auteur porta en Angleterre, et qu'il présenta à la reine Philippe de Haynault. Elle précède nécessairement les livres ou parties, dans lesquelles la mort de cette reine, arrivée en 1369, se trouve rapportée; elle précède de même, si je ne me trompe, tout ce qui se lit avant l'an 1367, où il était Clerc de la chambre de la reine d'Angleterre : car je crois que ce fut l'histoire qu'il lui présenta, qui le fit connaître, et qui lui mérita ce titre dans la maison de cette princesse. On ne peut douter non plus qu'elle ne soit postérieure au récit de la bataille de Poitiers en 1356, puisque ce n'est que depuis cette époque que Froissart a commencé d'écrire. Il ne faut donc la chercher, ni avant, ni après les années 1357, 1358, 1359 ou 1360 : Je me déterminerais volontiers pour l'année 1360; c'est celle où se conclut le traité de Bretigny, qui pacifia les Français et les Anglais. Ce temps s'accommode assez bien avec celui auquel il me paraît que notre historien dut passer en Angleterre; la circonstance de la paix mettait une interruption assez naturelle à une histoire qui semblait n'avoir d'autre objet que de traiter des faits qui concernaient la guerre. Le second et le troisième livre se terminent pareillement, l'un à la paix du duc de Bourgogne avec les Gantois,

en 1385, l'autre à celle des Français avec les Anglais, en 1387. Froissart discontinua encore d'écrire en 1392, et pendant les années suivantes, qui se passèrent en différentes trêves faites successivement entre les Français et les Anglais, et dont il profita en 1394, pour aller en Angleterre, où il n'avait point été depuis vingt-sept ans.

## IV.

*Froissart avait-il fait ces divisions ?*

On pourrait demander si Froissart avait divisé lui-même son histoire, de la manière que je viens de dire. Je ne doute point qu'il ne soit l'auteur du partage en quatre livres. Outre qu'il se trouve dans tous les manuscrits, à remonter jusqu'à ceux de son temps, lui-même citant quelquefois dans un de ces livres, des faits qu'il a rapportés dans les précédents, use de ces termes<sup>1</sup> : *Comme il est contenu cy-dessus en nostre histoire. Ou de ces autres*<sup>2</sup> : *Vous savez, et il est ci-dessus contenu en nostre fhistoire.* Mais pour la subdivision du

<sup>1</sup> Ils se lisent au ch. 5, du neuvième volume, p. 237, en parlant des traités de Bretigny et de Calais dont il a fait mention dans le premier livre.

<sup>2</sup> On les voit au commencement du ch. 31, p. 234 du treizième volume, dans les quinze premières lignes, qui se trouvent placées dans un grand nombre de manuscrits, à la tête de ce même volume.

premier livre en quatre, six, ou huit livres, on ne la voit point dans les manuscrits les plus anciens : d'ailleurs elle n'est pas uniforme dans ceux où elle se trouve : ainsi je n'hésite point à croire qu'elle est l'ouvrage des copistes qui sont venus dans la suite.

A l'égard des chapitres de chaque livre, et des titres de ces chapitres, on ne les rencontre que dans les imprimés, ou dans les manuscrits du temps des imprimés et postérieurs; elle y est différente suivant ces manuscrits ou imprimés, et je ne vois nulle apparence que Froissart en soit l'auteur. Un seul passage pourrait faire quelque difficulté à ce sujet : il se trouve au premier volume, *page* 116, de l'édition de Sauvage où l'historien renvoie au chapitre précédent; mais ce passage est évidemment interpolé. Quoiqu'il se lise, à la vérité, dans les trois éditions gothiques et dans celles de Sauvage, il ne se trouve dans aucun des manuscrits que j'ai vus, à l'exception d'un seul de la bibliothèque du roi, n° 8321, qui est de la fin du XV.<sup>e</sup> siècle, et l'un des moins authentiques que nous ayons.

## V.

*Des temps pendant lesquels Froissart travailla à la composition de son histoire.*

La principale de ces divisions, celle qui partage l'histoire de Froissart en quatre livres, sert à

marquer autant d'époques différentes, auxquelles il s'est arrêté dans le cours de son ouvrage; soit parce que la matière lui manquait, ayant conduit sa narration jusqu'au temps où il écrivait; soit qu'il voulût prendre quelque repos ou en donner à ses lecteurs. Mais ces endroits ne sont pas les seuls où Froissart a suspendu le cours de son histoire : on en remarque encore plusieurs, dont je tâcherai de fixer la date, ainsi que des autres, autant qu'il me sera possible. Avant que d'entrer dans cet examen, je m'explique sur la manière dont j'entends que Froissart discontinua de travailler à son histoire. Ce que j'ai dit de sa personne, nous le fait voir continuellement occupé de cet objet; et plus de quarante années de sa vie, à commencer dès l'âge de vingt ans, se passent dans ce travail : mais dans un si long espace de temps, il en est un qui appartient plus directement à la composition de son ouvrage; c'est celui auquel, après avoir fait de grands voyages et beaucoup de recherches, il rassembla ses matériaux, les mit en ordre, et en forma une suite d'histoire, telle que nous l'avons aujourd'hui. Comme il y a travaillé à plusieurs reprises, je tâcherai d'assigner à chacune de ces parties le temps qui lui convient, et de déterminer quand elle fut commencée et achevée, combien d'années l'auteur y employa, et les intervalles pendant lesquels il discontinua d'écrire.



Je crois tous ces détails essentiels. Froissart parcourut beaucoup de pays, dans plusieurs desquels il séjourna un temps considérable; il fut attaché en différents temps à des cours dont les intérêts étaient fort opposés; il fréquenta un grand nombre de princes et de seigneurs de divers partis. Il serait bien difficile qu'il ne se fût pas laissé prévenir, ou d'affection pour les uns, ou de haine pour les autres, et qu'il se fût toujours défendu de l'illusion de la prévention, dont la bonne foi ne sert souvent qu'à nous rendre plus susceptibles. Si l'on veut se rappeler les circonstances de la vie de notre historien, rapportées dans mon premier mémoire, et qu'on les rapproche des temps auxquels il travailla à la composition des différentes parties de son histoire, non-seulement on verra les instructions qu'il avait été en état de prendre, tant par rapport aux lieux, que par rapport aux personnes qu'il avait vues; mais on jugera encore des partis auxquels on peut le soupçonner d'avoir incliné. Ces connaissances une fois bien établies, seront d'un grand secours pour faire apprécier plus au juste les différents degrés d'autorité qu'il mérite, suivant les différentes matières qu'il a traitées, et les temps auxquels il les a traitées. Sans qu'il soit besoin de m'expliquer davantage à ce sujet, tout lecteur pourra faire l'application de cette règle, à mesure qu'il avan-

cera dans la lecture de Froissart : elle lui servira de guide à chaque pas ; elle le garantira de l'erreur ou de la séduction, soit que l'historien ait été mal informé , soit qu'il ait voulu en imposer à ses lecteurs, s'il est vrai qu'il en ait été capable.

Le premier livre de Froissart comprend, comme je l'ai dit, l'histoire depuis l'an 1326, jusqu'à l'an 1379. Cet espace renferme le temps de son voyage en Angleterre : temps auquel on doit nécessairement supposer qu'il avait discontinué son histoire ; car il la regardait alors comme étant achevée en cette partie, puisqu'il dit qu'il la porta en Angleterre, où il la présenta à la reine. Elle finissait, comme je l'ai déjà dit, vers l'an 1360 ; et comme on a vu aussi qu'elle était achevée en 1361, et qu'il ne l'avait commencée qu'environ l'an 1357, il est évident que Froissart n'a guère employé plus de 3 ou 4 ans à la composition de cette partie, qui est néanmoins une de celles qu'il me paraît avoir le plus travaillées.

Une sorte de liaison que je trouve <sup>1</sup> entre plu-

<sup>1</sup> Froissart ayant rapporté sous l'an 1361, que la paix avait été faite en Bretagne, promet de traiter, dans la suite, de la rupture de cette paix, qui arriva depuis. L'histoire de cette rupture se lit sous l'année 1373, et le récit des guerres qui s'ensuivirent, continue jusqu'à la fin de ce premier livre.

Comparez pareillement ce qu'on lit sous l'an 1373, avec ce qui est rapporté sous l'an 1377 au même livre.

sieurs chapitres du reste de ce premier livre, dont les premiers annoncent d'autres chapitres fort éloignés, me persuade que ce reste a été composé tout de suite sans aucune interruption, et que par conséquent l'auteur ne commença à écrire que vers l'an 1379, puisqu'il finit par le récit des événements de cette année. En effet, je crois que pendant le temps qu'il passa au service de la reine Philippe de Haynault, depuis 1361 jusqu'à 1396, il fut plus occupé à faire, par ses ordres, des poésies galantes et des vers amoureux, qu'à travailler à l'histoire; et que quoique dans ses différents voyages, dont plusieurs ne furent faits qu'après la mort de cette princesse, il songeât toujours à s'informer de l'histoire de son temps, il n'avait, au milieu d'une vie toujours agitée, ni assez de loisir, ni l'esprit assez libre, pour l'écrire. Il employa trois ou quatre ans à composer cette dernière moitié de son premier livre : car on va voir que le livre suivant, auquel il ne travailla pas aussitôt après, fut composé depuis 1385. Quoique Froissart ait écrit le premier livre à deux reprises différentes, il paraît que la préface qui est à la tête ne fut faite qu'après qu'il eut été entièrement achevé, puisque l'auteur y parle de son voyage en Écosse, où il n'alla qu'après avoir présenté la

première moitié de ce livre à la reine d'Angleterre.

On ne trouve aucune interruption sensible dans tout le cours du second livre : l'auteur en emploie les trente premiers chapitres à reprendre les événements des trois dernières années du livre précédent, qui avaient été rapportés trop succinctement. Il y ajoute de nouveaux faits ou de nouvelles circonstances, à ceux dont il avait parlé; ou bien il en rectifie la narration, comme en ayant été mieux informé depuis : et c'est d'où je tire ma preuve qu'il y eut quelque intervalle entre la composition du premier livre et celle du livre suivant. Après ces trente premiers chapitres, il reprend le fil de son histoire, qu'il conduit jusqu'à la paix que les Gantois obtinrent du duc de Bourgogne, et dont il rapporte le traité original, daté du 18 décembre 1385. C'est donc vers l'année 1386 que le second livre de Froissart commença à être composé ; il était achevé en 1388. Cette même année il alla chez le comte de Foix. Dans le récit qu'il fait de son voyage, il dit que quelques personnes lui rappelaient des événements dont il avait parlé dans son histoire; et ces événements se lisent dans le second livre, qui fut, suivant les apparences, écrit tout de suite.

On trouve une interruption de plus de douze

ans entre la composition de ce livre et celle du suivant; car l'auteur ne commença celui-ci, qui est le troisième, qu'en 1360<sup>1</sup>. Alors il écrivait par l'ordre et aux gages du comte de Blois; il le dit expressément au commencement et au chapitre 89, page 151, tome XI. Rien n'empêche qu'on ne puisse croire que le livre précédent avait été composé par les ordres du même comte, puisque j'ai dit dans mon premier mémoire, que Froissart me paraissait avoir été attaché à son service dès l'an 1385. Le troisième livre, qui remonte jusqu'aux événements qui s'étaient passés depuis l'an 1382, et qui leur donne plus d'étendue, ayant été, comme je viens de le dire, commencé en 1390, était déjà achevé en 1392. L'auteur le fait assez entendre dans l'endroit où il parle des conventions que le duc de Bretagne avait faites avec le roi de France : il dit que dans le temps qu'il finissait ce livre, le duc les avait observées

<sup>1</sup> Froissart dit formellement au chapitre 27, page 234 du dixième volume, qu'il écrivait *cette Chronique* l'an 1390, et il le confirme encore dans la suite, puisqu'ayant achevé le récit du voyage qu'il fit à Midelbourg en Zélande vers l'an 1390, pour s'informer de l'histoire des guerres de Portugal, il dit qu'il s'en retourna depuis en son pays; à quoi il ajoute au chapitre 28, p. 49 de ce même volume : *Si ouvray et besongnay sur les parolles et relations faites du gentil chevalier messire Jehan Ferrand Perceck (Pacheco) et croniquay tout ce qu'ès royaumes de Portugal et de Castille est advenu jusques à l'an de grace mil trois cent quatre vingt et dix.*

fidèlement, et n'avait rien fait jusque-là qui méritât d'être rapporté<sup>1</sup>. On verra dans la suite, en 1392, la désobéissance de ce duc, qui, après avoir reçu chez lui Pierre de Craon criminel d'état, résista aux ordres que Charles VI lui donna de le lui renvoyer. Tout ce volume me paraît avoir été composé de suite; du moins on y voit une liaison sensible entre plusieurs chapitres éloignés les uns des autres.

L'interruption qui se trouve du troisième au quatrième livre, me semble avoir été faite pour donner du repos au lecteur plutôt qu'à l'historien : car Froissart, en finissant le troisième livre, annonce les faits qui font la matière du commencement du livre suivant. Je crois que l'historien passa tout de suite de la composition du troisième livre à celle des cinquante premiers chapitres du quatrième, qui se terminent aux événements de l'année 1392. Un grand nombre de manuscrits, et les éditions gothiques, qui ne font commencer le

<sup>1</sup> Voici le passage entier. Froissart ayant dit au chap. 113, pag. 315 du onzième volume, que le duc de Bretagne qui était venu à Paris, où il avait fait plusieurs promesses au roi en 1388, s'en retourna enfin à Nantes, ajoute: *Nous nous souffrirons* (c'est-à-dire, nous discontinuerons) *à parler du duc de Bretagne, car il me semble qu'il a bien tenu son covenant au roi, et à ses oncles, et n'a fait chose qui à ramentevoir fasse, ni n'avoit fait au jour que je cloï ce livre; je ne say s'il en fera nulle; s'il en fait j'en parlerai selon ce que j'en sauray.*

quatrième livre qu'après les cinquante premiers chapitres, forment un préjugé très-naturel en faveur de cette opinion. D'ailleurs, depuis l'année 1392 où ils finissaient, deux ans se passèrent en négociations continuelles entre les Français et les Anglais, pendant lesquels on fit plusieurs trêves de peu de durée, qui aboutirent enfin à une paix ou trêve de quatre ans. On ne peut douter que Froissart n'ait alors interrompu son histoire, puisque c'est le temps auquel il fit son voyage en Angleterre, où il séjourna trois mois. Je crois que cette interruption fut considérable, parce que le reste du quatrième livre, qui me paraît avoir été écrit tout de suite, ne fut composé, si je ne me trompe, que plusieurs années après ce voyage, c'est-à-dire, à la fin du XIV.<sup>e</sup> siècle, ou au commencement du XV.<sup>e</sup> On y lit des événements qui appartiennent aux années 1399, et 1400. Je ne vois rien qui puisse nous faire juger de la durée du temps que l'auteur avait donné à la composition de cette dernière partie.

Il est à propos de faire une observation générale, au sujet des interruptions, dont je viens de parler, et dont j'ai tâché de déterminer le temps. Lorsque notre historien finissait une des parties de son histoire, il la conduisait toujours jusqu'au temps auquel il écrivait; et sur la fin, il rapportait les événements à mesure qu'ils se passaient :

d'où il arrive, ce me semble, qu'on y trouve plus de confusion, souvent même des omissions et des méprises, qu'il a été obligé de suppléer ou de relever dans la partie suivante. Ce sont apparemment ces divers suppléments qui lui font prendre dans plusieurs endroits le titre, non seulement d'*acteur*, c'est-à-dire auteur, mais encore celui d'*augmentateur* de cette histoire, et qu'il dit dans d'autres endroits, l'avoir *emprise, poursuivie et augmentée*.<sup>1</sup>

## VI.

*Des recherches que Froissart avait faites pour écrire l'histoire, et des soins qu'il s'était donnés à ce sujet.*

On a vu dans mon précédent mémoire, avec combien de peines et de fatigues Froissart avait

<sup>1</sup> Froissart commence le cinquantième chapitre du troisième livre de son histoire, par ces mots : *En si grande et si noble histoire comme ceste est, dont je, Sire Jehan Froissart, ay esté augmentateur et reciteur, etc.*

Sous l'an 1333, chap. 103, p. 264, t. XI, il dit : *Je aucteur<sup>2</sup> et augmentateur de ce livre, pour ces jours j'estoye sur les frontières de ce pays de Berry et de Poictou en la comté de Blois, de lez mon tres cher et honoré seigneur le comte Guide Blois, pour lequel ceste histoire est emprise, poursuivie et augmentée.*

Parlant de la catastrophe de Richard II, roi d'Angleterre, année 1299, il dit : *Pourtant que j'ay dictée, ordonnée et augmentée à mon loyal pouvoir ceste histoire, je l'escry pour donner cognoissance qu'il devint.*



visité la plupart des cours de l'Europe. Admis chez les plus grands seigneurs <sup>1</sup>, et s'insinuant dans leur confiance, au point de mériter, non-seulement qu'ils lui racontassent plusieurs détails, soit de leur vie, soit des événements dont ils avaient été témoins, ou auxquels ils avaient eu part, mais qu'ils lui découvrirent même quelquefois le secret des résolutions prises dans les conseils les plus intimes, et sur les affaires les plus importantes, il n'avait pas moins d'attention à profiter des entretiens de ceux à qui il pouvait parler, et qu'il pouvait interroger avec plus de liberté <sup>2</sup>. Il paraît qu'il avait été instruit de quelques particularités de la cour de France, par des domestiques même du roi, et par ceux qui

<sup>1</sup> On lit dans le Prol. de son premier livre : *Vray est que je qui ay empris ce livre à ordonner, ay par plaisance, qui à ce m'a toujours encliné, fréquenté plusieurs nobles et grands seigneurs tant en France qu'en Angleterre, en Ecosse (en Bretagne, ajoutent quelques MSS.) et en plusieurs autres pays, et ay eu la cognoissance d'eux, et ay toujours à mon pouvoir justement enquis et demandé du fait des guerres et des aventures, et par especial depuis la grosse bataille de Poitiers où le noble roy Jehan de France fut pris, etc.*

<sup>2</sup> Il fait un détail très-exact et très-curieux d'un fameux pas d'armes tenu en 1390, pendant trente jours par trois chevaliers français, auprès de la ville de Calais. et il paraît qu'il en savait des particularités connues de très-peu de personnes.

Il parle aussi des circonstances de l'assassinat du connétable Clisson, en homme qui était instruit des particularités les plus secrètes de l'histoire de son temps.

l'approchaient de plus près. Si dans ses voyages dans les cours et dans les autres lieux qu'il visitait, il se rencontrait des personnes de qui il pût tirer des instructions, surtout des gens de guerre ou des hérauts <sup>1</sup>, qui étaient en ces temps-là les agents les plus ordinaires dans les négociations et dans les grandes affaires, il se liait de conversation avec eux, les amenait insensiblement à parler sur les points d'histoire dont ils devaient être le mieux informés, eu égard au pays d'où ils

<sup>1</sup> Tout le détail curieux que Froissart fait de l'Irlande, et de la conquête que le roi d'Angleterre fit de ce royaume en 1394 est le fruit d'une longue conversation qu'il avait eue à la cour du roi d'Angleterre, avec Henry Castède, écuyer Anglais, qui avait été sept ans prisonnier en Irlande, et que le roi d'Angleterre y avait renvoyé depuis, pour tâcher de civiliser les peuples de ce pays, et de leur faire prendre les mœurs et les habillements des Anglais. Il tenait d'un chevalier d'Angleterre, nommé Guillaume de Lisse, qui avait suivi le roi d'Angleterre à la même conquête d'Irlande, le récit qu'il fait du merveilleux trou de Saint-Patrice dans lequel ce chevalier lui dit qu'il avait demeuré toute une nuit.

Froissart, parlant de la paix ou trêve conclue entre la France et l'Angleterre, aux conférences de Lelighen près d'Abbeville, en 1393 dit que le roi d'Angleterre en reçut la nouvelle par un héraut que ses oncles lui envoyèrent : *Et pour les bonnes nouvelles que le héraut dessus nommé au roy avoit apportées, il luy donna de grands dons; si comme ledit héraut me dit depuis à loisir, chevauchant avec luy au royaume d'Angleterre.*

Parlant d'une offre qui fut faite aux Vénitiens par les ambassadeurs du roi de Hongrie, afin d'avoir de l'argent pour la délivrance du duc de Nevers prisonnier en Turquie, et de la réponse que les Vénitiens firent à leurs propositions, il dit, année 1397, en rapportant cette réponse : *Selon ce que je fu informé par cely qui fut à la reponse faire.*

étaient, et aux autres circonstances de leur vie: il ne les quittait qu'après leur avoir fait dire tout ce qu'ils en savaient; et ce n'était que pour aller aussitôt jeter sur le papier ce qu'il avait appris d'eux. Non content de recueillir ces précieuses autorités, et de comparer avec soin, comme il en avertit lui-même <sup>1</sup>, les témoignages des personnes qui avaient suivi des partis contraires, il voulait des preuves encore moins suspectes. Il consultait les traités que les princes avaient faits entr'eux, leurs désis ou déclarations de guerre, les lettres qu'ils s'écrivaient, et les autres titres de cette nature <sup>2</sup>. Il dit expressément qu'il en avait vu plu-

<sup>1</sup> Voyez au chapitre 118 du troisième livre, tome II, le détail qu'il fait de la guerre des Anglais et des Écossais. Il dit que ce qu'il rapporte de la bataille qu'ils se donnèrent à Neufchastel, il le tient des chevaliers et écuyers des deux partis, qu'il avait vus. On peut voir aussi. le récit du voyage qu'il fit en Zélande, pour savoir des nouvelles de la guerre de Portugal par les Portugais mêmes,

<sup>2</sup> Après avoir parlé de plusieurs articles réglés à Calais en 1360 entre le roi Jean, au sortir de sa prison, et le roi Édouard III d'Angleterre, il ajoute ces paroles: *Encore avecques ces choses furent plusieurs autres lettres faites et alliances, desquelles je ne puis du tout faire mention, car durant quinze jours ou environ que les deux rois et leur enfans et leurs consaulx (conseillers) furent en la ville de Calais y avoit tous les jours parlement et nouvelles ordonnances, en reconformant et allouant la paix (de Bretagne); et d'abondant renouvelloient lettres sans briser ne corrompre les premières; et les faisoient toutes sur une date pour estre plus sûres et plus approuvées, desquelles j'ay vu depuis la copie sur les registres de la chancellerie de l'un roy et de l'autre.*

Voyez encore comment il s'exprime au commencement du chapitre 9 du troisième livre, tome II, en parlant de la déclaration de guerre que le duc de Gueldres fit en 1367, au roi Charles VI.

sieurs qu'il ne rapporte point, nommément ceux de la chancellerie du roi d'Angleterre; et on en trouve quelques-uns transcrits en entier dans le cours de son histoire. Il paraît même qu'il ne prenait point au hasard tous ceux qu'il rencontrait, qu'il les examinait avec des yeux critiques, et qu'il les rejetait lorsque leur authenticité ne lui semblait pas assez prouvée.

## VII.

*Quel but Froissart s'était proposé en écrivant l'Histoire, et quelles règles il s'était faites pour l'écrire.*

On juge aisément par le détail des soins que Froissart nous dit lui-même avoir pris, qu'il connaissait les règles de la saine critique, et la véritable méthode que l'on doit suivre pour écrire l'histoire. Il nous apprend d'ailleurs qu'il ne s'était pas proposé de donner seulement une chronique où l'on vît des faits rapportés séchement à leur date, et dans l'ordre où ils sont arrivés; mais qu'il avait voulu écrire ce qu'on peut appeler véritablement une histoire, dans laquelle les événements fussent revêtus des circonstances qui les avaient accompagnés. Les détails qui découvrent les ressorts secrets qui font agir les hommes, sont précisément ce qui dévoile le caractère et le fond du cœur des personnages que l'histoire met sur la scène; et c'était-là une des

parties essentielles du dessein que Froissart s'é-  
tait proposé en écrivant l'histoire. Plusieurs pas-  
sages de son ouvrage nous montrent qu'il y avait  
été porté par une inclination naturelle, et qu'il  
trouvait un plaisir <sup>1</sup> infini dans cette occupation :  
mais une autre vue, qui lui fait bien plus d'hon-  
neur, avait extrêmement fortifié ce goût naturel.  
Il songeait à conserver aux siècles à venir, la mé-  
moire <sup>2</sup> des hommes qui s'étaient rendus recom-  
mandables par leur courage et par leurs vertus ;  
de donner à leurs actions un prix que rien ne pût  
ni effacer ni altérer ; et en amusant utilement ses  
lecteurs, de faire naître ou d'augmenter dans leur  
cœur, l'amour de la gloire par les exemples les  
plus signalés. Ce desir qui l'a toujours animé  
dans ses recherches, l'a soutenu dans un travail

<sup>1</sup> Froissart, au commencement du chapitre 13 du quatrième livre de son histoire, tome 12, dit : *Telles choses à dire et mettre avant me sont grandement plaisantes ; et se plaisance ne m'eust incliné à dicter et à l'enquerre je n'en fusse jà venu à bout.*

<sup>2</sup> Il commence en ces termes le prologue du premier volume de son histoire : *Afin que honorables emprises et nobles aventures et faits d'armes, lesquelles sont avenues par les guerres de France et d'Angleterre, soyent notablement registrés et mises en mémoire perpétuelle, exemple d'eux encourager en bien faisant, je veuil traiter et recorder histoire de grand louenge.*

Il commence encore le premier chapitre de ce premier volume par ces mots : *Pour tous nobles cœurs encourager et leur donner exemple et matière d'honneur, je, Sire Jehan Froissart, commence à parler, etc.*

Voyez aussi livre 3, chapitre 1, tome 9.

de plus de quarante ans, où il n'épargna ni soins ni veilles, et pour lequel il ne craignit pas de dépenser des sommes considérables. En effet, rien n'est plus propre que le spectacle que Froissart met continuellement sous les yeux de ses lecteurs, à leur inspirer l'amour de la guerre, cette vigilance industrielle, qui, toujours en garde contre les surprises, est sans cesse attentive à surprendre les autres, cette activité qui fait compter pour rien les peines et les fatigues, ce mépris de la mort qui élève l'âme au-dessus de la crainte des périls, enfin cette noble ambition qui porte aux entreprises les plus hardies. Il fait passer en revue tous les héros que produisirent pendant près d'un siècle, deux nations guerrières, dont l'une était encouragée par des succès aussi flatteurs que continus, et l'autre, irritée par ses malheurs, faisait les derniers efforts pour venger, à quelque prix que ce fût, son honneur et son roi. Dans un si grand nombre de faits, dont plusieurs furent extrêmement glorieux à l'une et à l'autre, il n'était pas possible qu'il ne s'en rencontrât quelques-uns d'une nature toute différente. Froissart ne s'est pas moins attaché à peindre ces derniers, afin de donner autant d'horreur pour le vice<sup>1</sup>, qu'il inspirait d'amour pour la vertu. Mais

<sup>1</sup> Froissart ayant employé le chapitre 14 de son quatrième livre à faire l'histoire d'Aimerigot Marcel, fameux chef de bandits qui

si tous ces tableaux n'eussent été que le fruit de son imagination, ils n'auraient pas touché autant qu'il le voulait. Afin qu'ils fissent une impression plus sûre et plus forte sur le cœur et sur l'esprit, il fallait qu'une vérité pure, dégagée de toute flatterie, ainsi que d'intérêt et de partialité, en fût la base. C'est cette vérité que notre historien se pique d'avoir recherchée avec le plus de soin <sup>1</sup>. Au reste, tout ce que je viens de rapporter, est tiré de ses propres paroles répandues dans une infinité de passages de son histoire; et c'est de quoi seulement je suis garant. Il s'agira de voir s'il a observé aussi fidèlement qu'il le promet, cette loi qu'il s'était impo-

enfin fut pris, décollé et écartelé à Paris, dit en commençant le chapitre 15 ce qui suit : *Je me suis mis à parler tout au long de la vie d'Aimerigot Marcel, et de remonstrer tous ses faits. La cause a esté pour embellir son ame et sépulture, car des bons et des mauvais on doit parler et traïter en une histoire quand elle est si grande comme ceste cy, est pour exemple à ceux qui viendront, et pour donner matière et achoison (occasion) de bien faire, car s'Aimerigot eut tourné ses voyes et argus en bonnes vertus, il estoit bon homme d'armes de fait et d'emprise pour moult valoir; et pour ce qu'il en fit tout le contraire il en vint à male fin.*

<sup>1</sup> En rapportant les noms des braves qui se signalèrent à la bataille de Cocherel en 1364, il dit: *Là eut dur hutin et grand poignis et faite mainte appertise d'armes. On ne doit pas mentir à son pouvoir.*

Après avoir fait un grand éloge du comte de Foix, chez qui il avait fait un séjour considérable, et qui l'avait très-bien traité, il prévient ceux de ses lecteurs qui l'accuseraient d'en parler d'une manière aussi favorable par flatterie, vol. 3, chap. 61, page 184.

sée<sup>1</sup>, et qui est le premier devoir de tout historien. Mais avant que d'entrer dans l'examen de cette question, je ferai quelques observations générales sur la chronologie de Froissart; ensuite je parlerai des trente premières années de son histoire, qui ne sont, à proprement parler, qu'une introduction à l'histoire de quarante et quelques années qui les suivirent, jusqu'à la fin du quinzième siècle.

### VIII.

#### *De la Chronologie de Froissart.*

Je remarque dans la chronologie de Froissart, deux défauts essentiels qui font la source de tout le désordre qui s'y trouve. Le premier est que, lorsqu'il passe de l'histoire d'un pays à celle d'un autre, il fait souvent remonter l'histoire qu'il commence, à un temps antérieur à celui dont il vient de parler, sans avoir presque jamais l'attention d'en avertir ses lecteurs. Le second, qui n'est pas moins considérable, c'est qu'il n'est pas d'accord

<sup>1</sup> En annonçant sous l'année 1385, le récit qu'il va faire des guerres de Bretagne, et disant que les seigneurs Bretons avaient toujours été fort attachés à leur duc, excepté quand il s'était déclaré contre la couronne de France, dont ils avaient gardé principalement l'honneur, il prévient les lecteurs qui le soupçonneraient de partialité. De même, après avoir fait le récit de la défaite hontuse des Brabançons par le duc de Gueldres, il fait sentir que l'intérêt qu'il prend à la gloire des Brabançons (ils étaient en quelque façon ses compatriotes) ne lui fait point dissimuler des vérités qui leur font peu d'honneur. (sous l'an 1388.)



avec lui-même dans la manière de compter les années : il les fait commencer, tantôt au premier de janvier, tantôt à Pâques, quelquefois même à Pâques-fleuries. <sup>1</sup>

Froissart ne se borne pas à dater par les années les événements qu'il rapporte : les mois, les jours, les heures du jour, sont souvent exprimés dans ses différents récits. Je remarque, à l'égard des jours, qu'il ne les commence qu'au moment où la nuit est entièrement passée, quand le point du jour commence à se faire voir. A l'égard des heures de la journée, il leur donne une division dont on voit quelques exemples dans nos anciens auteurs, mais en petit nombre, et à laquelle il s'attache plus particulièrement que les autres. Il les divise suivant les heures canoniales de *prime*, *tierce*, *none* et *vêpres*; peut-être parce qu'il était engagé dans l'état ecclésiastique. Je n'ai remarqué nulle part qu'il se soit servi du mot de *sexté*. Ce qu'il entend par *prime*, était le matin, la première heure du jour, ou l'heure qui suivait de plus près le matin. *Tierce* me semble marquer le temps intermédiaire entre le matin et l'heure de midi, qu'il exprime, ou par le mot *midi* ou par celui de *none*. Ensuite venait *vêpre*, ou *la vèprée*; c'était, comme le mot le désigne, la fin du jour, après laquelle

<sup>1</sup> Voyez les années 1349, 1350, 1351, 1355, 1356, 1362, 1363, et autres.

il comptait encore *la mi-nuit*. Quelquefois il ajoute à ces mots de *prime, tierce, none, vèpres*, l'épithète *de basse*, pour marquer le temps auquel ces heures étaient près de finir; et quelquefois celle de *haute*, qui paraît en quelques endroits avoir la même signification, dans d'autres en avoir une toute contraire. Il use encore de ces façons de parler, *à l'aube crevant*, pour dire que l'aube du jour ne faisait que commencer de poindre; *au soleil es-consant*, pour exprimer le coucher du soleil; *à la relevée*, pour le temps qui suit l'heure de midi; et *à la remontée*, qui me semble synonyme de *la véprée*, pour le soir, le temps auquel le jour approche de son déclin.

## IX.

*Des trente premières années dont Froissart a traité au commencement de son histoire, d'après Jean le Bel, savoir, depuis 1326 jusqu'à 1356.*

Les trente premières années de l'histoire de Froissart ne sont proprement qu'un préliminaire, qui sert à mettre les lecteurs au fait des guerres qu'il doit raconter dans la suite. Il expose l'état de la France et de l'Angleterre, et fait voir le sujet de la querelle entre ces deux couronnes, qui fut la source des guerres sanglantes qu'elles se firent réciproquement. Froissart peut, en quelque façon, n'être point regardé comme auteur com-

temporain dans ces trente premières années : il n'était pas encore né, ou bien était, sinon dans son enfance, au moins dans un âge où il n'avait pu faire un grand usage de sa raison. Aussi ne parle-t-il guères dans ces trente années comme un auteur qui aurait vu ce qu'il raconte; et c'est sans doute à ce temps-là seulement qu'on doit rapporter ce qu'il dit au commencement de son histoire, qu'il l'écrivait d'après une autre qui avoit paru auparavant. C'était, comme il nous l'apprend encore, *les vrayes Chroniques de Jean le Bel*<sup>1</sup>, *chanoine de St. Lambert de Liége*. Ces chroniques ne sont point venues jusqu'à nous; et je n'ai pu découvrir, ni sur l'ouvrage ni sur l'auteur,

<sup>1</sup> Voici les propres termes de Froissart dans le prologue de son premier volume.

*Donc pour atteindre à la matière que j'ay entreprise, je veuil commencer premièrement par la grace de Dieu et de la benoïste Vierge Marie (dont tout confort et avancement viennent), et me veuil fonder, et ordonner sur les vrayes croniques jadis faittes par révérend homme discret et sage, Monseigneur maistre Jehan le Bel, Chanoine de St. Lambert de Liége qui grand cure et toute bonne diligence meïsten ceste manière, et la continua tout son vivant et plus justement qu'il put; et moult lui couta à querre et à l'avoir, mais quelques fraiz qu'il y fit, riens ne les plaignit, car il estoit riche et puissant (si les pouvoit bien porter) et estoit de soy mesme large, honorable et courtois, et volontiers voyoit le sien despendre; aussy il fut en son vivant moult aimé et secret à Monseigneur messire Jehan de Haynaut, qui bien est ramenteu, et de raison, en ce livre; car de moult belles et nobles advenues fut-il chef et cause, et des roys moult prochain; pourquoy le dessus dit messire Jehan le Bel peut de lez luy voir plusieurs nobles besognes lesquelles sont contenues cy après.*

rien de plus que ce qu'on en lit dans Froissart<sup>1</sup>. Il en parle comme d'un homme qui ne vivait plus : mais il vante son exactitude, les soins qu'il avait apportés à composer son histoire, et les dépenses considérables qu'il avait faites à ce sujet. Il le représente comme favori et confident de Jean, de qui il avait pu voir plusieurs grands événements, qui seront, dit-il, rapportés dans la suite; car le comte qui était proche parent de plusieurs rois, avait joué un grand rôle dans la plupart de ces événements. Froissart, dans ces trente années qui sont antérieures à la bataille de Poitiers, en 1356, s'est bien plus étendu sur l'histoire des Anglais, que sur celle des Français : apparemment, il suivait en cela son auteur original, qui avait pris un intérêt plus particulier à l'histoire d'Angleterre, par les liaisons qu'elle avait avec celle du comté de Haynault. C'est sans doute ce qui fait que dans des manuscrits qui ne contiennent que les premiers temps de la chronique de Froissart, elle est intitulée *Chronique d'Angleterre*: c'est aussi, par une même suite, ce qui a fondé les reproches qu'on lui a faits d'avoir été partisan des Anglais, et mal intentionné contre les Français : accusation que j'examinerai dans la suite de ce mémoire.

Froissart n'avait pu, ce me semble, choisir un

<sup>1</sup> Voyez préface de la chronique de Richard II, t. 15 de cette série.

meilleur guide pour l'histoire de ces trente années, que l'historien qu'il dit avoir suivi. Pour juger des lumières que celui-ci avait pu tirer de la familiarité où il étoit auprès de Jean de Haynault, il faut se rappeler les circonstances où ce comte s'étoit trouvé. La reine d'Angleterre, Isabelle de France, avait fui d'Angleterre avec le jeune prince de Galles son fils, depuis Edouard III, roi d'Angleterre, pour se soustraire à la persécution des Spencers et des autres favoris du roi Edouard II, son mari. Charles le Bel, roi de France, frère de cette reine, fut obligé de la faire sortir de ses états, après lui avoir donné une retraite pendant un assez long-temps. La cour du comte de Haynault dont nous parlons, fut la seule ressource de la mère et du fils : non seulement elle leur fut ouverte; ils y trouvèrent encore des secours puissants pour passer en Angleterre, et pour tirer vengeance de leurs ennemis. Le jeune prince y avait rencontré une princesse aimable et vertueuse (c'étoit une des filles du comte même), qui sentit pour lui ces premiers mouvements d'une inclination naturelle, qui semblent présager les attachements les plus durables : il conçut pour elle beaucoup d'amour, il en fit son épouse, et depuis elle fut placée avec lui sur le trône d'Angleterre : c'est la même à qui Froissart présenta son histoire. Froissart écrivait donc d'après un auteur qui savait tous ces événe-

ments par lui-même et par les personnes les mieux instruites, puisque c'était leur propre histoire. L'écrivain, qui paraît avoir été élevé à la cour du comte de Haynault, était tous les jours en commerce avec des gens à qui toutes les circonstances de cet événement, qui était récent alors, devaient être très-présentes et très-familiales; et il en écrivait l'histoire pour la reine Philippe de Haynault, qui y avait eu une si grande part. Jamais historien eut-il des garants plus certains des faits qu'il a rapportés? Jamais en fut-il un, en qui l'on dût prendre plus de confiance qu'en Froissart, dans cette partie de son histoire? Cependant M. Lancelot, dans plusieurs articles qui concernent l'histoire d'Angleterre de ces mêmes temps, a relevé plusieurs fautes de Froissart. Sa critique est fondée sur les actes originaux qu'il a eus entre les mains, et dont l'autorité est incontestable. J'appuie sur cet exemple, parce qu'il me paraît plus propre qu'aucun autre, à faire mieux sentir une vérité importante pour notre histoire, et qui a été tant recommandée par les auteurs les plus versés dans cette étude; je veux dire l'extrême nécessité d'accompagner la lecture des historiens, de la comparaison des actes originaux des mêmes temps. Les uns donnent les éclaircissements qui manquent aux autres, tandis que ceux-ci ajoutent aux témoignages des historiens un

degré d'authenticité dont ils n'ont souvent que trop de besoin : et c'est de ce concours que résulte toute la certitude dont les vérités de cette nature sont susceptibles par rapport à nous. Je me réserve à parler dans un autre mémoire, des quarante et quelques années suivantes dont Froissart a écrit l'histoire comme auteur contemporain, et comme témoin, pour ainsi dire, de tout ce qui se passait alors dans le monde. Mais j'examinerai auparavant les divers jugemens qu'on a portés de cet historien, et particulièrement le reproche presque général qu'on lui a fait, d'avoir été partisan outré des Anglais et l'ennemi déclaré des Français. Je parlerai de sa partialité à d'autres égards, de sa crédulité sur certains articles, de son exactitude sur d'autres, et de sa manière d'écrire : je ferai ensuite le détail des éditions que nous avons de son histoire ; je discuterai le mérite ou les défauts des unes et des autres : j'examinerai surtout si celle de Sauvage a plutôt corrompu et falsifié le texte, qu'elle ne l'a éclairci. Enfin, je rendrai un compte sommaire de plus de quarante volumes in-folio de manuscrits de cette histoire, que j'ai conférés avec quelque soin.

---

# JUGEMENT

## SUR L'HISTOIRE DE FROISSART.

PAR M. DE LA CURNE.

**J**E vous ai entretenu, des vues dans lesquelles Froissart avait entrepris sa chronique, des soins qu'il se donna pour s'instruire de tous les événements qui devaient y entrer, et des lois qu'il s'était imposées en l'écrivant. J'examinerai aujourd'hui s'il a été exact à observer ces lois, quels sont les défauts et les avantages de son histoire, quels en sont la forme et le style. De-là je passerai aux éditions et aux manuscrits que nous en avons, ensuite aux abrégés et aux différentes traductions qui en ont été publiés.

On a accusé Froissart de partialité; et cette accusation est devenue si générale, qu'elle semble avoir acquis le caractère de la notoriété, dont le privilège est de suppléer aux preuves. Froissart, dit-on, a vendu sa plume aux Anglais, qui lui payaient une pension considérable; et par une suite nécessaire de son inclination pour eux, il a été peu favorable aux Français. Bodin, Pasquier, Brantôme, Sorel, la Popelinière, le Labou-



reur, déposent contre lui dans les termes les plus formels. Il semble même que les lecteurs, prévenus par les liaisons que Froissart eut avec les Anglais, peuvent avoir quelque raison de se défier de tout ce qu'il rapporte à leur avantage. Il commence, en effet, par dire qu'il avait écrit à la sollicitation de Robert de Namur, proche parent de la reine Philippe de Haynault et vassal de la couronne d'Angleterre, qu'il servit très-utilement contre la France. Ailleurs, il nous apprend qu'il avait *esté de l'hostel* d'Edouard III, le plus cruel ennemi des Français, et que la reine sa femme, dont il était *clerc*, l'avait non-seulement mis en état par ses libéralités, de faire plusieurs voyages pour enrichir son histoire, mais qu'elle avait payé généreusement ses travaux. Enfin, les vingt-six premiers chapitres de sa chronique, roulent uniquement sur l'histoire d'Angleterre, ce qui est cause qu'elle a été intitulée *Chronique d'Angleterre* dans plusieurs manuscrits. De-là on a conclu que Froissart étant si particulièrement attaché à la cour d'Angleterre, il ne pouvait être qu'un partisan outré de cette nation, et l'ennemi de ses ennemis. Il n'en fallait pas davantage, pour que les traits qui auraient paru les plus innocents dans la bouche de tout autre historien, fussent dans la sienne des traits empoisonnés. Mais afin que l'on puisse juger si ce soup-

çon a quelque fondement, je vais parcourir les temps dont il nous a transmis l'histoire, en examinant successivement les diverses circonstances où il s'est trouvé, lorsqu'il en a écrit les différentes parties.

Froissart ne peut être suspect de partialité pendant les premières années du règne d'Edouard III. Ce prince n'oublia jamais que le roi Charles le Bel son oncle, lui avait donné une retraite dans ses états, lorsqu'avec Isabelle de France sa mère, il se sauva de la persécution des Spencers qui obsédaient l'esprit de son père, Edouard II. La cour de France n'eut rien à démêler avec celle d'Angleterre, tant que dura le règne de Charles. Je passe pour un moment les quarante années qui s'écoulèrent depuis 1329, lorsque la succession à la couronne de France étant ouverte par la mort de Charles le Bel, les liens qui avaient uni les rois de France et les rois d'Angleterre, devinrent eux-mêmes la source des divisions et des guerres les plus sanglantes; et je viens aux temps qui suivirent la mort de la reine d'Angleterre, Philippe de Haynaut, arrivée en 1369, temps où Froissart n'habitait plus l'Angleterre, s'attacha à Venceslas, duc de Brabant. Ce prince, frère de l'empereur Charles IV, était, à la vérité, oncle d'Anne de Bohême, qui fut dans la suite reine d'Angleterre par son mariage avec

Richard II, mais il l'était aussi du roi Charles V, fils de sa sœur; et gardant toujours une espèce de neutralité entre les deux couronnes ennemies, il fut invité au sacre du roi Charles V, et du roi Charles VI; il obtint même dans la dernière de ces cérémonies, la grace du comte de Saint Paul, que le conseil du roi voulait faire mourir comme coupable du crime de haute trahison. Froissart, qui nous apprend cette particularité, dont il devait être bien instruit, en ajoute une autre, qui fait encore mieux sentir que Veneslas conserva toujours l'amitié du roi Charles VI, et de son conseil. Dans les circonstances de la guerre la plus sanglante, il obtint de la cour de France un sauf-conduit pour la princesse Anne de Bohême, qui devait aller en Angleterre épouser le roi Richard II. Charles et ses oncles accompagnèrent cette grace des lettres les plus obligeantes, et lui mandèrent qu'ils ne l'accordaient qu'à sa considération. Froissart n'eut aucun intérêt à écrire contre la France, dans tout le temps qu'il passa auprès de ce prince; il en eut encore moins peu après, lorsqu'il fut cleric du comte de Blois, qui couronna une vie entièrement dévouée au service de la France, par le sacrifice des intérêts de sa propre maison. La moindre marque d'inimitié l'aurait exposé à perdre, avec les bonnes grâces de son maître, le fruit de ses tra-

vaux historiques, qu'il lui avait fait reprendre et dont il le récompensait si généreusement. Aussi l'historien craignant les reproches qu'on lui pouvait faire d'être trop bon Français, reproches bien contraires à ceux qu'on lui a faits depuis, croit devoir justifier en ces termes ce qu'il rapporte de l'attachement inviolable des Bretons à la couronne de France contre les Anglais, année 1387. *Que l'on ne die pas que j'ay été corrompu par la faveur que j'ay eue au comte Guy de Blois, qui me la fit faire (sa Chronique), et qui bien m'en a payé tant que je m'en contente, pour qu'il fut neveu du vray duc de Bretagne, et si prochein que fils au comte Loys de Blois, frère germain à Charle de Blois, qui tant qu'il vesquit fut duc de Bretagne : nenny vrayement, car je n'en vueil parler, fors à la vérité, et aller parmi le tranchant sans coulourer ne l'un, ne l'autre; et aussy le gentil prince et comte qui l'histoire me fit mettre sus, ne voulsist point que je la fisse autrement que vraye.*

Puisque Froissart, dans tous ces temps qui nous conduisent presque jusqu'à la fin de sa Chronique, ne peut être soupçonné, ni de haine contre les Français, ni d'affection pour les Anglais, je reviens aux années que j'ai omises, depuis 1329 jusqu'à 1369, dont il passa une partie considérable en Angleterre, attaché au roi et à la reine, et vivant dans une espèce de familiarité avec les jeunes

princes leurs enfants : c'est par rapport à ces années, que le soupçon de partialité pour les Anglais peut subsister dans toute sa force. Il était difficile que dans une cour où tout respirait la haine contre les Français, il conservât l'exacte neutralité que demande la qualité d'historien, et qu'il ne servît pas la passion des princes à qui il devait sa fortune présente, et de qui il attendait encore des établissemens plus considérables. On pourrait trouver des raisons pour affaiblir ce préjugé, dans la douceur et dans la modération que conserva toujours au milieu de toutes ces guerres, la reine Philippe de Haynaut, qui calma la fureur de son mari au siège de Calais, et qui obtint de lui, par ses instances, la grace des six généreux bourgeois de cette ville qu'il avait condamnés à mort : je pourrais ajouter que si Froissart fut de *l'hôtel* du roi Edouard, il fut aussi de *l'hôtel* du roi Jean, et qu'il paraît avoir été attaché à ce prince, dans le temps même qu'il était en Angleterre. Mais sans vouloir combattre des préjugés par d'autres préjugés, je ne consulterai que le texte de Froissart, qui doit faire, à cet égard, la règle de notre jugement. Après l'avoir lu avec toute l'attention dont je suis capable, sans y remarquer aucune trace de la partialité qu'on lui reproche, j'ai encore examiné plus soigneusement quelques points prin-

cipaux , où naturellement elle devait être plus marquée.

L'avènement de Philippe de Valois à la couronne, avait révolté toute l'Angleterre, qui adopta les prétentions chimériques du roi Edouard III. La circonstance était délicate pour un historien qui, vivant au milieu d'une cour et d'une nation si fortement prévenues, ne voulait cependant point s'écarter de son devoir. Or voici les termes dans lesquels Froissart fait le recit de cet événement. Après avoir rapporté la mort des rois Louis Hutin, Philippe le Long et Charles le Bel, *les douze Pers*, dit-il, *et les barons de France ne donnèrent point le royaume de France à leur sœur qui étoit royne d'Angleterre, pour tant qu'ils vouloient dire et maintenir, et encores veullent, que le royaume de France est bien si noble qu'il ne doit mie aller à femelle ne par consequent au roy d'Angleterre son aîné fils; car, ainsi comme ils veulent dire, le fils de la femelle ne peut avoir droit de succession de par sa mère venant là où sa mère n'a point de droit. Si que par ces raisons les douze pers et les barons de France donnèrent de leur commun accord le royaume de France à monseigneur Philippe, neveu jadis au beau roy Philippe de France dessusdit et ôtèrent la royne d'Angleterre et son fils de la succession du dernier roy Charles. Ainsy alla le royaume de France hors de la droite ligne, ce semble à moult de gens; de quoy grands*

*guerres en sont meues et venues*, etc. Tout ce passage ne présente rien qui ne dût faire admirer le courage et la bonne foi de l'historien, quand même il n'eût point ajouté ces mots, *ce semble à moult de gens*, puisqu'il n'est pas douteux que la succession passa de la ligne directe à la ligne collatérale. Cependant on a cru y voir des intentions malignes; et le mot *ostèrent* ayant offensé quelques lecteurs, on a mis en marge cette espèce de correctif, que j'ai lu dans deux manuscrits d'une main presque aussi ancienne que les manuscrits mêmes : *Ils ne l'en ostèrent onques, car onques n'en fut en possession, ne droit n'y avoit. Ils ne les en ostèrent onques, car ladite dame ne son fils n'y orent oncques droit; mais Froissart montre qu'il favorisoit les Anglois.*

L'hommage que le roi Edouard III rendit au roi de France, blessait extraordinairement la délicatesse des Anglais : ils avaient disputé longtemps et avec beaucoup de chaleur, sur la forme dans laquelle il devait être fait, cherchant à retrancher tout ce qu'il y avait d'humiliant pour eux. Comme le roi de France soutint avec fermeté les prérogatives de sa couronne, et qu'il obligea Edouard à s'acquitter de ce devoir, suivant ce qui avait été pratiqué par ses prédécesseurs, un historien qui aurait voulu donner quelque chose à la complaisance, ne pouvait passer trop légère-

ment sur cet article. Cependant Froissart insiste autant qu'il peut : il n'omet, ni les difficultés qu'on fit de la part des Anglais, ni les exemples et les autorités que le roi Philippe y opposa ; et il accompagne ces détails des actes originaux les plus propres à les constater : en sorte que si les rois de France avaient jamais eu besoin de faire valoir leurs droits, la seule déposition de Froissart aurait fourni un titre authentique et incontestable.

Les Anglais accusant les Français d'être peu fidèles à observer les traités, soutiennent que Geoffroy de Charni agit par des ordres secrets du roi de France, lorsqu'au mépris d'une trêve qui avait été faite, il tenta de surprendre Calais en 1349. Rapin embrasse cette opinion, et l'appuie du témoignage de Froissart qu'il cite en marge. Je ne sais dans quel exemplaire, ou dans quel manuscrit il a pris cette autorité : pour moi je lis dans tous les imprimés, comme dans tous les manuscrits, ces mots, qui sont bien contraires à son sentiment : *Si croy qu'il, Geoffroy de Charny n'en parla oncques au roy de France: car le roy ne lui eut jamais conseillé, pour cause des treves.*

Les mêmes Anglais imputent encore au roi Charles V l'infraction du traité de Bretigny, qu'ils violèrent les premiers, si on en croit les Français. Loin de rien trouver dans Froissart qui favorise



les prétentions anglaises, je crois que les termes dans lesquels il s'exprime, étant bien examinés, formeraient du moins une présomption contre eux. Je ne désespère pas qu'on ne nous donne un jour toutes les preuves qu'une bonne critique et une lecture réfléchie des monuments de ce siècle peuvent fournir sur un point d'histoire qui importe également à la gloire de la nation, et à la vérité.

Le combat singulier proposé en 1354, entre les rois de France et d'Angleterre, fait encore un sujet de disputes entre les historiens des deux nations. Suivant les Français, le défi fait au nom du roi Jean, ne fut point accepté par Edouard. Selon les Anglais, celui-ci provoqua le roi de France, qui refusa le combat. Froissart décide formellement pour les Français. *Le roy de France*, dit-il, *alla après jusqu'à St. Omer, et luy manda ( au roi d'Angleterre ) par le mareschal d'Authain et par plusieurs autres Chevaliers, qu'il le combatroit s'il vouloit corps à corps, ou pouvoir contre pouvoir, à quelque jour qu'il voudroit. Mais le roy d'Angleterre refusa la bataille, et repassa la mer en Angleterre ; et ledit roy de France retourna à Paris.*

A ces exemples, je pourrais ajouter beaucoup d'autres passages, où il donne de grands éloges, tant aux peuples qu'aux seigneurs qui se signalèrent par leur attachement au parti des Français,

et où il ne ménage, ni ceux qui s'étaient déclarés contre eux, ni ceux qui les avaient abandonnés lâchement. Outre ce qu'il dit de la fidélité des Bretons, et des comtes de Blois leurs légitimes souverains, il loue le zèle avec lequel plusieurs seigneurs Ecossais reçurent la flotte Française envoyée en 1385 pour les secourir contre les Anglais. Le comte de Douglas, à qui il paraît avoir été très-attaché, et dans le château duquel il avait passé plusieurs jours lorsqu'il alla en Ecosse, était de ce nombre. En même temps il déclame contre ceux dont la mauvaise foi et l'ingratitude rendirent ce secours inutile. Il parle dans les termes les plus forts de la témérité du duc de Gueldres, qui osa déclarer la guerre au roi de France ( Charles VI ) en 1387, et de l'insolence avec laquelle il s'exprimait dans ses lettres de défi. Il applaudit à la juste colère qui porta ce monarque à aller en personne châtier l'orgueil de ce petit prince. Enfin, de toutes les nations dont il parle dans son histoire, il y en a peu qu'il n'ait désignée quelquefois par des épithètes odieuses : selon lui, les Portugais sont bouillants et querelleurs; les Espagnols envieux, hautains, mal-propres; les Ecossais perfides et ingrats; les Italiens assassins et empoisonneurs; les Anglais vains, glorieux, méprisants, cruels. On ne trouvera aucun trait contre la nation Française : au contraire,

cette brave nation se soutint toujours, selon Froissart, par la vigueur et par la force de sa chevalerie, qui ne fut jamais tellement accablée de ses infortunes, qu'elle ne trouvât encore des ressources merveilleuses dans son courage. Aussi l'historien semble-t-il avoir tiré vanité d'être né Français, en nous apprenant qu'il fut redevable à ce titre, de la bonne réception que lui fit un écuyer Français chez qui il alla loger à Ortais. Il est vrai que le roi d'Angleterre et le prince de Galles son fils, semblent être, tant qu'ils vécurent, les héros de son histoire; et que dans les récits de plusieurs batailles, il est plus occupé d'eux que du roi de France. Mais quel est le Français de bonne foi, qui ne soit forcé de donner à ces princes les plus grands éloges ? D'ailleurs, notre historien ne rend-il pas justice à la valeur et à l'intrépidité du roi Philippe de Valois et du roi Jean ? Rien peut-il égaler les louanges qu'il donne, tant à la sagesse qu'à l'habileté du roi Charles V, et surtout ce glorieux témoignage, qu'il ne fait pas difficulté de mettre dans la bouche du roi d'Angleterre : *Il n'y eut oncques roy qui moins s'armast, et si ny eut oncques roy qui tant me donnast à faire.*

Je crois avoir suffisamment établi, par tout ce qu'on vient d'entendre, que Froissart n'est pas un historien partial, ainsi qu'il en a été accusé. Néan-

moins je pense qu'il sera encore plus sûr de le lire avec quelque circonspection, et que l'on ne doit, autant qu'il se pourra, jamais perdre de vue, je le répète, deux objets que je me suis principalement attaché à faire remarquer dans mes deux précédents mémoires · je veux dire, d'une part, les détails de sa vie, ses divers attachements à certains princes et à quelques seigneurs, les relations qu'il eut, ou les liaisons d'amitié qu'il contracta avec différentes personnes : de l'autre, les circonstances dans lesquelles il écrivit son histoire, quels volumes furent entrepris à la sollicitation du comte de Namur partisan des Anglais, et quels sont ceux qu'il composa par l'ordre du comte de Blois ami de la France. Car si l'on veut se persuader qu'il devait être disposé à favoriser les Anglais dans ce qu'il a rapporté jusqu'en 1369, par la même raison il a dû pencher pour les Français dans toutes les années qui ont suivi, jusqu'à la conclusion de sa chronique. Je ne dois pas négliger d'avertir que sa prévention se fait quelquefois sentir dans des détails plus particuliers; comme on peut s'en convaincre par les éloges qu'il fait de la piété et des autres vertus du comte de Foix, bien opposés aux actions de cruauté qu'il avait rapportées auparavant.

Mais quand un historien, dégagé de toute passion, tiendrait toujours la balance égale entre les

différents partis; quand à cette qualité il joindrait celle qu'on ne peut refuser à Froissart, j'entends une attention continuelle à vouloir être informé de tous les événements et de toutes les particularités qui peuvent intéresser les lecteurs, il sera toujours bien loin de la perfection, si ces connaissances ne sont éclairées d'une saine critique, qui, dans cette multitude de récits différents, sache écarter tout ce qui s'éloigne de l'exacte vérité : son ouvrage sera moins une histoire qu'un tissu de fables et de bruits populaires. Malgré tout ce que Froissart nous dit du soin qu'il a pris d'écouter les différents partis, et de comparer leurs relations les unes avec les autres, souvent même avec les titres originaux, il me paraît qu'on peut encore l'accuser de quelque négligence sur cet article. Le genre de vie qu'il menait, lui laissait peu de loisir pour faire toutes les réflexions et toutes les comparaisons que demande un pareil examen. Dans les pays où le porta son active curiosité, d'autres soins l'occupaient encore. Chargé quelquefois de commissions particulières, il cherchait à s'insinuer dans les bonnes grâces des princes qu'il visita, par des compositions galantes, par des romans, par des poésies; et le goût qu'il eut toujours pour le plaisir, partageait tellement et son temps et son cœur, que son esprit dut être souvent détourné des méditations

sérieuses du cabinet, dont il était naturellement peu capable. Je ne craindrai point de dire que sa manière de vivre se trouve en quelque façon retracée dans sa chronique même. On y voit des assemblées tumultueuses de guerriers de tous états, de tous âges, de tous pays; des fêtes; des repas d'hôtelleries; des conversations qui, après souper, étaient continuées fort avant dans la nuit, où chacun contait à l'envi ce qu'il avait vu, ce qu'il avoit fait, et au sortir desquelles le voyageur, avant de se coucher, allait encore jeter à la hâte sur le papier ce qu'il en avait pu retenir. On y voit l'histoire des événements passés pendant près d'un siècle dans toutes les provinces du royaume, et celle de tous les peuples de l'Europe, racontées sans ordre. Dans un petit nombre de chapitres, on trouve souvent plusieurs histoires différentes commencées, interrompues, reprises, discontinuées de nouveau plusieurs fois; et dans cette confusion les mêmes choses répétées, soit pour être réformées, contredites, démenties, soit pour être augmentées. L'historien semble avoir porté jusque dans la composition de sa chronique, sa passion pour les romans, et avoir imité par ce désordre, celui qui règne dans ces sortes d'ouvrages, dont on dirait même qu'il a affecté d'emprunter quelques façons de parler. Ainsi, par exemple, lorsqu'il commence une narration, il use souvent de ces

mots : *or dit le conte*; et quand il parle de la mort de quelqu'un, ou de tout autre événement fâcheux, il ajoute, *mais amender ne le peut*, phrases qui se lisent, presque à chaque page, dans les romans des chevaliers de la table ronde.

Au reste, ce que je dis du goût romanesque que Froissart semble avoir conservé dans son histoire, ne regarde au plus que la forme qu'il lui a donnée ; car je n'ai pas remarqué d'ailleurs qu'il cherche à y répandre du merveilleux. Les fautes qui s'y rencontrent contre l'exactitude historique, ne viennent que de la confusion naturelle de son génie, de la précipitation qu'il apportait dans son travail, et de l'ignorance où il était nécessairement, par rapport à bien des choses qui ont dû échapper à sa connaissance.

Ce qu'il raconte des pays éloignés, comme de l'Afrique, de la Hongrie, de la Tartarie et généralement des états Orientaux, est rempli de méprises grossières. De son temps, le commerce n'avait presque établi aucune liaison régulière entre ces contrées et la nôtre : ce qu'on en savait, était appuyé sur la foi de gens que le hasard y avoit portés, et qui y avoient fait trop peu de séjour, pour s'instruire des mœurs, des usages, de l'histoire de ces peuples. Mais si Froissart a commis beaucoup de fautes dans ce qu'il nous en a rapporté, la plus grande, sans doute, est

d'avoir parlé de ce qu'il ne pouvait savoir que très-imparfaitement.

Tant de défauts et d'imperfections, n'empêchent pas que sa chronique ne doive être regardée comme un des plus précieux monuments de notre histoire; et que la lecture n'en soit aussi agréable qu'instructive pour ceux qui, ne se bornant pas à la connaissance des faits généraux, cherchent dans les détails, soit des événements particuliers, soit des coutumes, à démêler le caractère des hommes et des siècles passés. Froissart était né pour conserver à la postérité une image vivante d'un siècle ennemi du repos, et qui, parmi les intervalles des troubles dont il fut presque toujours agité, ne trouvait de délassement que dans les plaisirs les plus tumultueux. Outre les guerres de tant de nations qu'il décrit, et dont il nous apprend les divers usages, par rapport au ban et à l'arrière-ban, à l'attaque et à la défense des places, aux fortifications, aux partis, aux escarmouches, aux ordres de bataille, à l'artillerie, à la marine, aux armures des gens de pied et des gens de cheval; on y trouve tout ce qui peut intéresser la curiosité au sujet de la noblesse, de la chevalerie, des défis, des combats à outrance, des joûtes, des tournois, des entrées des princes, des assemblées, des festins, des bals, des habillements d'hommes et de femmes : en sorte que son histoire est pour nous un corps



complet des Antiquités du XIV.<sup>e</sup> siècle. Il faut avouer que ces détails n'attirent l'attention que par leur propre singularité; ils sont rapportés sans étude et sans art : c'est proprement la conversation familière d'un homme d'esprit, qui a beaucoup vu et qui raconte avec grace. Cependant ce conteur agréable sait quelquefois, sur-tout dans les grands événements, allier la majesté de l'histoire avec la simplicité de la narration. Qu'on lise entre autres choses, parmi tant de batailles qu'il a si bien peintes, qu'on lise le récit de la fameuse journée de Poitiers : on y verra dans la personne du prince de Galles, un héros plus grand par la générosité avec laquelle il use de sa victoire, par ses égards pour le prince vaincu, et par les respects qu'il lui rendit toujours, que par les efforts de courage qui l'avaient fait triompher. Je ne crois pas qu'il y ait rien d'égal à la sublimité de ce morceau d'histoire, rien qui soit plus capable d'élever le cœur et l'esprit. D'autres d'un genre bien différent, tirent tout leur prix de leur naïveté : tel est l'épisode de l'amour du roi d'Angleterre pour la comtesse de Salisbury, dont le récit tendre et touchant ne le cède peut-être point aux romans les plus ingénieux et les mieux écrits. L'historien prend quelquefois un ton enjoué, comme dans le chapitre où il parle de l'impatience du jeune roi Charles VI pour voir sa nouvelle

épouse; et dans celui où il rapporte les plaisanteries que ce prince fit au duc de Berry son oncle, qui, dans un âge peu propre à l'amour, prenait une femme jeune et aimable. Le goût de l'auteur s'aperçoit aisément dans la façon dont il traite ces matières : mais comme son siècle savait tout concilier, ce goût n'exclut pas le fond de dévotion qui règne dans le cours de son ouvrage. Il serait seulement à souhaiter qu'il n'eût pas dégradé sa religion par une crédulité ridiculement superstitieuse : les faux miracles, les prophéties, les enchantements n'ont rien de si absurde qui ne trouve chez lui une croyance aveugle et sans bornes. Tout le monde connaît le conte qu'il fait du Démon Gorgon. On ne comprend guères comment il peut accorder avec le christianisme, l'exemple qu'il tire de la fable d'Actéon, pour justifier la vraisemblance d'une aventure de même espèce qui fait partie de ce conte. On lui a de plus reproché d'avoir déshonoré l'histoire, en y mêlant trop de minuties. Je conviens qu'on l'aurait bien dispensé de nous apprendre à quelle enseigne logeaient ceux dont il parle, et de nous indiquer les hôtelleries où lui-même avait quelquefois logé. Mais je ne passerai pas également condamnation sur les aventures amoureuses, les festins, les cérémonies dont il nous a laissé des descriptions : quand les récits n'en seraient pas

assez nobles, ils nous peignent si bien et si agréablement le siècle dont il fait l'histoire qu'il y aurait, ce me semble, de l'ingratitude à s'en plaindre. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> M. de S.<sup>te</sup> Palaye, dans la suite de son mémoire, mentionne les diverses éditions et les manuscrits de J. Froissart. Nous nous en sommes occupés fort au long dans la préface du tome I de cette édition.

---



# POÉSIES

DE

JEAN FROISSART.



# POÉSIES

DE JEAN FROISSART.

---

## LE DIT DOU FLORIN.

Pour bien savoir argent desfaire,  
Si bien qu'on ne le scet refaire,  
Rapiecier ne remettre ensamble,  
Car tel paour a que fous tramble  
5 Quand il est en mes mains venus,  
Point ne faut que nulle ne nuls  
Voist à Douay ou à Marcienes,  
A Tournay ou à Valenciennes,  
Pour quérir nul millour ouvrier  
10 Que je sui l'esté et l'ivier,  
Car trop bien délivrer m'en scai.  
Je l'alève bien sans assai  
Ne sans envoyer au billon.  
Aussi à la fois m'en pillon  
15 Aux dés, aux esbas et aux tables,  
Et aux aultres jus délitables;  
Mès pour chose que argens vaille,  
Non plus que ce fust une paille  
De bleid, ne m'en change ne mue.  
20 Il samble voir qu'argens me pue;

Dalès moi ne poet arrester.  
J'en ai moult perdu au prester;  
Il est fols qui preste sans gage.  
Argent scet maint divers langage;  
25 Il est à toutes gens acointes;  
Il aime les beaux et les cointes,  
Les nobles et les orfrisiés,  
Les amoureux, les envoisiés,  
Les pélerins, les marchéans  
30 Qui sont de leurs fais bien chéans,  
Ceuls qui sievent soit guerre ou jousté;  
Car à tels gens argent ne couste  
Nulle chose, ce leur est vis;  
Dalès euls le voient enuis.  
35 Argent trop volentiers se change;  
Pour ce ont leur droit nom li change;  
Pas ne le scevent toute gent.  
Change est paradys à l'argent,  
Car il a là tous ses déduis,  
40 Ses bons jours et ses bonnes nuis;  
Là se dort-il, là se repose,  
Là le grate-on, c'est vraie chose!  
Là est frotés et estrillés,  
Lavés et bien appareilliés;  
45 Il en vient com par enfance;  
Ils le poisent à la balance;  
Avoir li font toutes ses aises;  
Au devant de lui mettent haïses  
Afin qu'on ne le puist haper.  
50 Cil qui se mellent de draper



En prennent la plus grans puignies.  
 Argens est de pluisours lignies;  
 Car lors qu'il est issus de terre  
 Dire poet: « Je m'en vais conquerre  
 55 » Pays, chasteaus, terre et offices. »  
 Argent fait avoir bénéfices,  
 Et fait des drois venir les tors,  
 Et des tors les drois au retors.  
 Il n'est chose qu'argens ne face,  
 60 Et ne desface, et ne reface.  
 Argent est un droit enchanteur,  
 Un lieres et un bareteur;  
 Tout met à point et tout toveille.  
 Il dort un temps, puis se resveille.  
 65 Se gros tournois leur cours avoient  
 Et les changéours y sçavoient  
 Gaagnier, quoique peu de cours  
 Aient ores, dedens briefs jours  
 Vous en veriés sus establies  
 70 Aux changes, pour connestablies,  
 Et pour porter fondre au billon.  
 Souvent de moi s'esmervillon  
 Comment sitos je m'en delivre;  
 J'ai plus tos espars une livre  
 75 Qu'uns aultres n'auroit vingt deniers;  
 Si n'en mac-je bleds en greniers  
 Avainnes, pois, fèves ne orges;  
 Je n'en fais moustiers ne orloges,  
 Dromons, ne naves, ne galées,  
 80 Manoirs, ne chambres, ne alées,

Je n'achate soiles ne lins,  
Aultres grains, ne fours, ne moulins,  
Fuerres, gluis, estrains ne esteules,  
Hasples, ne fuseaus, ne keneules,  
85 Ne faucilles pour soyer blés.  
Il s'est tantost de moi emblés;  
Il me defuit et je le chace;  
Lorsque je l'ai pris, il pourchace  
Comment il soit hors de mes mains.  
90 Il va par maintes et par mains;  
Ce seroit uns bons messagiers,  
Voires mès qu'il fust usagiers  
De retourner quand il se part!  
Mès nennil, que Diex y ait part.  
95 Jà ne retournera depuis,  
Non plus qu'il chéist en un puis,  
Lorsqu'il se partira de moi.  
Se je ploure après, ou larmoi,  
Il m'est avis il n'en fait cure.  
100 Puis vingt et cinq ans, sans la cure  
De Lestines, qui est grant ville,  
En ai-je bien eu deus mille  
Des frans; que sont ils devenu ?  
Si coulant sont et si menu,  
105 Quand ma bourse en est pourvéue,  
Tost en ai perdu la véue;  
De quoi, pour ravoir ent le compte  
De deux milliers que je vous compte,  
Le fons et toute la racine  
110 J'en mis l'autr'ier un à jehine,

- Que je trouvai en un anglet  
 D'un bourselot. « Diex ! doux valet,  
 » Di-je lors, es-tu ci quatis ?  
 » Par ma foi tu-es uns quetis,  
 115 » Quant tous seuls tu es en prison  
 » Demorés, et ti compaignon  
 » S'en sont alés sans congié prendre.  
 » Or çà, il t'en fault compte rendre. »  
 Adoncques le pris à mes dens,  
 120 Et le mors dehors et dedens  
 A la fin qu'il fust plus bleciés;  
 Et quant je me fui bien sauciés,  
 Sus une pierre l'estendi  
 Et dou poing au batre entendi;  
 125 Et puis si tirai mon coutiel  
 Et jurai : « Par ce hateriel !  
 » Je t'esboulerai, crapaudeaus ;  
 » Bien voi que tu es uns hardeaus  
 » Tailliés, rongniés et recopés;  
 130 » Pour ce n'es-tu point eschapés;  
 » Les autres t'ont laissié derrière.  
 » Se tu fuisses de leur manière,  
 » De bon pois et de bon afaire ,  
 » Tu eusses bien o euls à faire.  
 135 » Di moi quel part s'en sont alé  
 » Ceuls qui n'ont chanté ne parlé,  
 » Mès sont partis lance sus fantre ,  
 » Tout ensamble, l'un avec l'autre,  
 » Ou tantost je te partirai  
 140 » En quatre, et si te porterai

- » Fondre en la maison d'un orfèvre,  
 » Ou cuire ou fu d'un aultre fèvre. »  
 Adonc dist-il : « Pour Dieu merci !  
 » Sire, j'ai demore droit ci,  
 145 » En ce bourselot, moult lonc temps ;  
 » J'ai là dormi moult bien contens ;  
 » De vous je vous voeil dire voir :  
 » Alevé avés moult d'avoir.  
 » Depuis que m'euïstes premiers,  
 150 » Tous jours ai esté darrainniers,  
 » Ne onques vous ne m'alevastes ;  
 » Engagié m'avés bien en hastes  
 » Et puis tantos me rachetiés.  
 » Je sçai François, Englois et Thiès,  
 155 » Car partout m'avés vous porté.  
 » Je vous ai souvent conforté.  
 » Quant il vous souvenoit de mi  
 » Vous m'avés trouvés bon ami ;  
 » Se j'eüsse esté uns plus grans,  
 160 » Uns bons nobles, ou uns bons fraues,  
 » Uns doubles, ou uns bons escus  
 » On en n'euïst eu nul refus ;  
 » J'eüsse ores par mille mains  
 » Passé. Et n'en penses jà mains ;  
 165 » Mais pour ce que je suis si fés  
 » Que retailliés et contrefés,  
 » On m'a refusé trop de fois.  
 » Vous venez dou pays de Fois,  
 » De Berne, en la Haute Gascongne,  
 170 » Et n'avés point éu besongne

- » De moi; mès m'avés, sans mentir,  
 » Tout un yver laissié dormir  
 » En un bourselot bien cousu.  
 » Quel chose vous est avenu?  
 175 » Dittes le moi tout bellement;  
 » Je sui en vo commandement,  
 » Soit dou vendre ou del engagier. »  
 Quant ensi l'oy langagier  
 En corage me radouci,  
 180 Et li dis : « Je suis ores ci  
 » En Avignon, en dure masse. »  
 » — Pour quoi, monseignour, sauf vo grasse,  
 » Dist le florin, vous estes bien  
 » Pour avoir pourfit et grant bien.  
 185 » Ne tendés vous à benefices?  
 » — Compains, di-je, se tu desisses  
 » Aultre chose, par saint Hylaïre  
 » Je te donroïe bon solaire,  
 » Ne jamais ne t'aleveroïe,  
 190 » Mès grant honneur te porteroïe. »  
 » — Et que volés-vous que je die?  
 » Descouvrés moi vo maladie,  
 » Si en serai un peu plus aise;  
 » Car pas n'est drois que je me taise.  
 195 » Puisque compte volez avoir  
 » Dou beau meuble et dou bel avoir  
 » Que vous avés jadis éu,  
 » Je scaï bien qu'ils sont devenu.  
 » Tout premiers vous avés fait livres  
 200 » Qui ont cousté bien sept cens livres

- » L'argent avés vous mis là bien;  
» Je le prise sus toute rien  
» Car fait en avés mainte hystore  
» Dont il sera encor memore  
205 » De vous ens ou temps à venir,  
» Et ferés les gens souvenir  
» De vos sens et de vos doctrines;  
» Et les favreniers de Lestines  
» En ont bien éu cinq cens frans.  
210 » Regardés les deux membres grans  
» De quoi je vous fac ordenance.  
» Après, n'avés-vous souvenance  
» Comment vous avés traveillié  
» Et pluisours pays resvillié.  
215 » Moul't bien en povés mettre un mille  
» En chevaucant de ville en ville.  
» N'avés vous en Escoce esté,  
» Et là demi an arresté,  
» En Engleterre et en Norgalles,  
220 » Où bien avés eù vos gales  
» De là partir, aler à Rome,  
» En arroi de souffisant homme  
» Mené hagenée et roncin,  
» Retourné un aultre chemin  
225 » Que ne fesistes au passer  
» Pour mieuls les pays compasser,  
» Cherchié le royalme de France  
» De chief en cor, par ordenance,  
» Tele que tous jours à grans frès.  
230 » Et avés éu tous jours près

- » Or et argent parmi raison  
 » Pour bien employer vo saison.  
 » Tout dis avés esté montés,  
 » Et d'abis enhupelandés,  
 235 » Bien gouvernés et bien péus.  
 » J'ai tous vos affaires véus.  
 » Otant de choses avés faittes,  
 » Sans vous bouter en grosses debtes,  
 » Que uns aultres bons coustumiers  
 240 » Autre tant, pour quatre milliers,  
 » N'en feroit, feï que doi saint Gille !  
 » Que fait en avés pour deux mille.  
 » Si ne devés pas le temps plaindre,  
 » Ne vous soussyer, ne complaindre.  
 245 » Vous avés vescu jusqu'à ci;  
 » Onques ne vous vi desconfi  
 » Mès plain de confort et d'emprise,  
 » Et c'est un point que moult je prise.  
 » Je vous ai véu si joious  
 250 » Si joli et si amourous  
 » Que vous viviés de souhédier. »  
 — « Ha ! di-je, tu me voels aidier;  
 » Mès c'est trop fort que jà oublie  
 » La belle et bonne compagnie  
 255 » De florins que l'autr'ier avoie;  
 » Et si s'en sont ralé leur voie,  
 » Je ne sçai pas en quel pays.  
 » Certes, je m'en tiens pour trahis  
 » Quant aultrement n'en ai penset. »  
 260 Lors dist mon florin qu'il ne scet

Nulle riens de ceste matère.

— « Mestres, par l'ame vostre père !

» Dites moi quel chose il vous fault,

» Ne a falli, et dou default

365 » Volentiers y adrecerai. »

Je respons : « Je te le dirai.

» Tu scés comment je me parti

» De Blois, et sus un bon parti,

» Dou conte Gui, mon droit seignour.

270 » Je, qui ne tenc qu'à toute honnour,

» Et qui moult desiré avoie

» D'aler en mon temps une voie

» Véoir de Fois le gentil conte

» Pour un tant que de li on compte,

275 » Moult de largheces et de biens;

» Et vraiment il n'i fault riens

» Que largheces et courtoisies,

» Honnour sens, et toutes prisies,

» Qu'on peut recorder de noble homme

280 » Ne soient en celui qu'on nomme

» Gaston, le bon conte de Fois.

» Mon mestre, le conte de Blois

» Ecrisi pour moi devers li;

» Et le conte me recoelli

285 » Moult liement et doucement.

» J'ai là esté si longement

» Dalès lui, qu'il m'a pléu voir ;

» Se je desiroie à avoir

» De son estat la cognoissance;

290 » Je l'ai éu à ma plaisance;



- » Car toutes les nuis je lisoie  
» Devant lui, et le solaçoie  
» D'un livre de Melyador,  
» Le chevalier au soleil d'or,  
295 » Le quel il ooit volentiers;  
» Et me dist : C'est un beaus mestiers,  
» Beaus maistres, de faire tels choses.  
» Dedens ce romanc sont encloses  
» Toutes les chançons que jadis,  
300 » Dont l'ame soit en paradys !  
» Que fist le bon due de Braibant,  
» Wincelaus dont on parla tant ;  
» Car uns princes fu amoureux  
» Gracious et chevalerous ;  
305 » Et le livre me fist jà faire  
» Par très grant amoureux afaire  
» Comment qu'il ne le véist onques.  
» Après sa mort je fui adonques  
» Ou pays du conte de Foïs  
310 » Que je trouvai larghe et courtois,  
» Et fui en revel et en paix  
» Près de trois mois dedens Ortais ;  
» Et vi son estat grant et fier  
» Tant de voler com de chacier.  
» J'ai moult esté et hault et bas  
» Ou monde, et véu des estas ;  
315 » Mès, excepté le roi de France,  
» Et l'autre que je vi d'enfance,  
» Edouwart, le roy d'Engleterre,  
» Je n'ai véu en nulle terre

- » Estat qui se puist ressambler  
 320 » A celui dont je puis parler,  
 » Se ce n'est Berri et Bourgongne.  
 » Mès bien croi, sans point de mençongne  
 » Que ces deus dus, cascuns par soi,  
 » Qui sont oncle dou noble roy  
 325 » Charles de France, qui Diex gart!  
 » Ont estat de plus grant regard  
 » Que ne soit li estas dou conte  
 » De Fois. Mès tant y a en compte  
 » Qu'il est larghes aux estragniers,  
 330 » Et parle et vie volentiers  
 » A euls, et dist otant de choses  
 » Où on poet prendre bonnes gloses  
 » Que de seignour que onques vi,  
 » O un, que Diex face merci!  
 335 » Amé, le conte de Savoie.  
 » Cils, tant qu'il vesqui, tint la voie  
 » De larghece, en toutes saisons.  
 » Revenir voeil à mes raisons.  
 » Gaston le bon conte de Fois,  
 340 » Pour l'onneur du conte de Blois,  
 » Et pour ce que j'oc moult de painne  
 » Tamaint jour et mainte sepmainne  
 » De moi relever à mie-nuit,  
 » Ou temps que les cers vont en bruit,  
 345 » Sis sepmainnes devant Noël  
 » Et quatre après, de mon ostel  
 » A mie nuit je me partoie  
 » Et droit au chastiel m'en aloie.

- » Quel temps qu'il fesist, plueve ou vent,  
 350 » Aler m'i convenoit souvent.  
 » Estoïe-je, vous di, moulliés;  
 » Mès j'estoïe bel recoeilliés  
 » Dou conte, et me faisoit des ris.  
 » Adont estoi-je tous garis,  
 355 » Et aussi, d'entrée première  
 » En la salle avoit tel lumière,  
 » Ou en sa chambre à son souper,  
 » Que on y véoit ossi cler  
 » Que nulle clareté poet estre.  
 360 » Certes à paradys terrestre  
 » Le comparoïe moult souvent.  
 » Là estoïe si longement  
 » Que li contes aloit couchier.  
 » Quant léu avoie un septier  
 365 » De foeilles, et à sa plaisance,  
 » Li contes avoit ordenance  
 » Que le demorant de son vin  
 » Qui venoit d'un vaissiel d'or fin,  
 » En moi sonnant, c'est chose voire,  
 370 » Le demorant me faisoit boire;  
 » Et puis nous donnoit bonne nuit.  
 » En ceel estat, en ce déduit  
 » Fui-je à Ortais un lone tempoire;  
 » Et quant j'oc tout parlit l'istoire  
 375 » Dou chevalier au soleil d'or  
 » Que je nomme Melyador,  
 » Je pris congïé, et li bons contes  
 » Me fist par la chambre des contes

- » Delivrer quatre vins florins  
 330 » D'Aragon, tous pesans et fins;  
 » Des quels quatre-vins les soissante,  
 » Dont j'avoïe fait frans quarante,  
 » Et mon livre qu'il m'ot laissié,  
 » Ne sçai se ce fut de coer lie,  
 385 » Mis en Avignon sans damage.  
 » Or veci tantos trop grant rage :  
 » Je vinc là par un venredi,  
 » Et voloïe voir, je te di,  
 » Mettre tous ces florins au change;  
 390 » Mès pourpos qui se mue et change  
 » Se mua en moi sans sejour.  
 » J'avoie acheté en ce jour  
 » Une bourse trois deniers;  
 » Et là, comme mes prisonniers  
 395 » Les quarante frans encloy.  
 » Le dimence après, eschéy  
 » Que je me levai moult matin;  
 » Je oy l'offisce divin.  
 » Or avoi-je mis mon avoir  
 400 » Et la bourse, très le soir,  
 » En une aultre bourse plus grans.  
 » Quant je cuidai trouver mes frans,  
 » Certes, je ne trouvai riens née;  
 » Et sçai bien qu'à la matinée  
 405 » Je les avoïe. Fin de somme.  
 » Onques n'oy de tel fantomme  
 » Parler, par l'ame de mon pere !  
 » Ma folie je le compère

» Et comparrai, jusques au jour  
 410 » Que je serai mis au retour  
 » Et à monseignour revenus;  
 » Car esté n'a nulle ne nuls  
 » Qui m'en ait dit nulle nouvelle. »

Et adonques me renouvelle

415 Mon florin un aultre pourpos,  
 Et me dist : « Vous estes un sos,  
 » Se vous pensés là longement.  
 » Tout dis recoevre-on bien argent.  
 » Legièrement vous sont venu  
 420 » Et legièrement sont perdu.

» Encores n'avés vous, sans faute  
 » Éu droit à nulle desfaute;  
 » Et si saves encor derrière  
 » Le bon seignour de la Rivière,  
 425 » Et le bon conte de Sansoirre;  
 » Cescuns des deux, c'est chose voire,  
 » Pour l'amour dou conte de Blois,  
 » Qui est de coer frans et courtois  
 » Et estrais de haulte lignie

430 » Pour dix frans ne vous faudront mie;  
 » Et se vous trouvés le Daufin  
 » D'Auvergne, qui a le coer fin  
 » Et de qui vous estes d'ostel,  
 » Il vous fera, certes, otel;

435 » Ne vous faudroit pour nulle rien;  
 » Car de tant le cognoi-je bien.  
 » Aussi ne fera, s'il besongne.  
 » Uns qui est en celle besongne.

- » Jehans le visconte d'Asci ;  
 440 » Car dou bon seignour de Couci,  
 » Qui est nobles, gentils et cointes  
 » Estes vous privés et acointes ;  
 » Et s'avés pour lui celle painne ,  
 » Et l'expectation lontaine  
 445 » Sus les chanesies de Lille.  
 » Cent florins vous a, par saint Gille !  
 » Moult bien coustée celle grasse,  
 » Qui n'est ores bonne ne grasse  
 » Mès mal revenans à proufit,  
 450 » Quoique dou premier an est dit  
 » Dou pape que la grasse avés ;  
 » Mès voirement vous ne sçavés  
 » Quant vous en serés pourvéus  
 » Ne à chanonnes recéus.  
 455 » Tout fault passer; oublyés, mestre,  
 » Toute chose qui ne poet esire ;  
 » Et si vous mettés au retour  
 » Sans attendre nul aultre atour  
 » Avec les seignours dessus dis.  
 460 » Vons ne serés jà escondis  
 » D'avoir leur bonne compagnie.  
 » Et si, soyés un aultre fie  
 » Mieuls avisés et plus songneus  
 » De garder en tels petis neus  
 465 » Une quantité de florins,  
 » Se les avés ; car nuls cousins,  
 » Ne parent, ne vous sont si bon,  
 » Ne si très loyal compagnon,

- » Ne pour qui on exploite tant  
470 » Que florins sont, je vous créant. »  
Adonc di-je : « Sus toute rien  
» Tu m'as ores conseillé bien ;  
» Encores je te garderai,  
» Ne point je ne t'aleverai,  
475 » Car tu n'es mies trop prisiés  
» Mès contrefés et débrisiés.  
» Or t'en va, dont tu es venus ;  
» Je ne voeil à toi parler plus ;  
» Mès il me souvenra souvent,  
480 » Cela t'ai-je bien en convent,  
» Comment le sire de Biau-Ju,  
» Antones qui grans galois fu,  
» En riant moult souvent disoit,  
» Et d'argent on se devisoit :  
485 » Aussi a fait Gerars d'Obies  
» Qui pas n'a vie aux oublies ;  
» Autant vaudroit au jugement  
» Estront de chien que marq d'argent. »

## LE DÉBAT

## DOU CHEVAL ET DOU LEVRIER.

**F**ROISSARS d'Escoce revenoit  
 Sus un cheval qui gris estoit;  
 Un blanc levrier menoit en lasse.  
 « Las! dist le lévrier, je me lasse.  
 » Grisel, quant nous reposerons?  
 » Il est heure que nous mengons.  
 — » Tu te lasses, dist li chevaus;  
 » Se tu avoïes mons et vauls  
 » Porté un homme et une male,  
 » Bien diroïes : Li heure est male  
 » Que je nasqui onques de mère. »  
 » — Dist li levriers : C'est chose clère;  
 » Mès tu es grans, gros et quarrés,  
 » Et as tes quatre piés ferrés;  
 » Et je m'en vois trestous deschaus;  
 » Assés plus grans m'est li travaux  
 » Qu'à toi, qui es et grans et fors,  
 » Car je n'ai qu'un bien petit corps.  
 » En ne m'appelle-on un lévrier  
 » Fais pour le gens esbanoyer;  
 » Et tu es ordonnés et fès  
 » Pour porter un homme et son fès.



- » Quant nous venrons jà à l'ostel,  
 » Nos mestres, sans penser à el,  
 » Il t'aportera del avainne;  
 » Et s'il voit qu'aïes éu painne,  
 » Sus ton dos jettera sa cloque,  
 » Et puis par dalès toi se joque.  
 » Et il me fault illuec croupir.  
 » Il ne me vient point à plaisir.  
 » — Je t'en erois bien, respond Griseaus;  
 » Tu me comptes bien mes morseaus,  
 » Mès je ne compte point les tiens.  
 » Pleuïst Dieu que je fuisse uns chiens  
 » Ensi que tu es par nature;  
 » S'auroïe dou pain et dou bure  
 » Au matin, et la grasse soupe.  
 » Je sçai bien de quoi il te soupe.  
 » S'il n'avoit qu'un seul bon morsel,  
 » Ta part en as-te en ton musel;  
 » Et si te poes par tout esbatre.  
 » Nul ne t'ose férir ne batre.  
 » Mès quant je ne vois un bon trot,  
 » Jà n'en parlera à moi mot,  
 » Ains dou debout de ses talons  
 » Me frera de ses esporons,  
 » Si qu'à la fois me fait hanir.  
 » Se tu avoïes à souffrir  
 » Ce que j'ai, par Saint Honestasse  
 » Tu diroïes acertes, lasse! »  
 — Dist le chien: « Tu te dois bien plaindre!  
 » Ains qu'on puist la chandelle estaindre,

- » On te frote, grate et estrille,  
» Et te cuevre on, pour la morille,  
» Et si te nettie-on les piés.  
» Et s'on voit que tu soies liés  
» On t'aplanoïe sus le dos,  
» Et dist-on : Or, pren ton repos,  
» Grisel, car bien l'as desservi  
» L'avainne que tu menges ci.  
» Et puis on te fait ta littière  
» De blanc estrain ou de fléchiere  
» Là où tu te dois reposer.  
» Mès j'ai aultre chose à penser;  
» Car on me met derrière un huis,  
» Et souvent devant un pertuis,  
» Et dist-on : Or garde l'ostel.  
» Et se laiëns il avient tel,  
» Que bien j'en ai toutes les tapes;  
» Car, s'on envolepe ens ès nappes  
» Pain, char, bure, fromage ou let,  
» Et la meschine ou li vallet  
» Le mengüent, par aucun cas,  
» Sus moi en est tous li debas;  
» Et dist-on : Qui a ci esté?  
» Cils chiens! Et je n'ai riens gousté.  
» Ensement sui, sans ocquison  
» D'estre batus en souspeçon.  
» Mès on ne te requiert riensnée,  
» Fors que bien faces ta journée.  
» Si te pri cor, avances toi,  
» Car droitement devant nous voi

- » Une ville à un grant clochier,  
» Nos mestres y vodra mengier;  
» Tu y auras là del avainne,  
» Et je aussi prouende plainne.  
» Si te pri, et si le te los  
» Que tu y vois les galos. »  
» — Respont Griseaus : Ossi ferai-je  
» Car de mengier grant talent ai-je. »

Froissars atant vint à la ville  
Et là faillirent leur concile.

## BALADE.

Sus toutes flours tient-on la rose à belle  
 Et en après, je croi, la violette;  
 La flour de lys est belle, et la perselle;  
 La flour de glay est plaisans et parfette;  
 Et li pluisour aiment moult l'anquelie,  
 Le pyonier, le muget, la soussie.  
 Cascune flour a par li sa merite.  
 Mès je vous di, tant que pour ma partie,  
 Sus toutes flours j'aime la Margherite

Car en tous temps, plueve, gresille ou gelle,  
 Soit la saisons ou fresce, ou laide, ou nette,  
 Ceste flour est gracieuse et nouvelle,  
 Douce et plaisans, blancete et vermillete;  
 Close est à point, ouverte et espanie;  
 Jà n'y sera morte ne apalie;  
 Toute bonté est dedens li escripte;  
 Et pour un tant, quant bien y estudie  
 Sus toutes flours j'aime la Margherite.

Et le douc temps ore se renouvelle,  
 Et esclaircist ceste douce flourette;  
 Et si voi ci séoir dessus la sprelle  
 Deus cuers navrés d'une plaisant sajette,  
 A qui le Dieu d'amours soit en aye.

Avec eulx est plaisance et courtoisie  
Et douls regards qui petit les respite.  
Dont c'est raison, qu'au chapel faire, die.  
Sus toutes flours j'aime la Margherite. (\*)

(\*) Dans le manuscrit 7214 ce couplet est donné ainsi :

Mès trop grant doel me croist et renouvelle  
Quant me souvient de la douce flourette;  
Car enclose est dedens une tourelle:  
S'a une haie, audevant de li faite  
Qui nuit et jour m'empèce et contrarie.  
Mès s'amours voelt estre de mon aye,  
Jà pour creniel, pour tour, ne pour garite  
Je ne lairai qu'à occoision ne die:  
Sus toutes flours j'aime la margherite.

---





Et ceste flour qui tant est douce et fine,  
 Belle en cruçon, et en regard bénigne,  
 Un usage a et une vertu digne  
 Que j'ai moult chier, quant bien je l'imagine.  
 Car tout ensi que le soleil chemine  
 De son lever jusqu'à tant qu'il decline,  
 La Margherite encontre lui s'encline  
 Comme celi

Qui monstrier voelt son bien et sa doctrine ;  
 Car le soleil qui en beauté l'afine,  
 Naturellement li est chambre et courtine,  
 Et le deffent contre toute bruïne,  
 Et ses coulours de blank et de sanguine  
 Li paraccroist; c'en sont li certain signe  
 Pourquoi la flour est envers li encline.  
 S'ai bien cuesi

Quant j'ai en coer tel flourette enchieti  
 Que sans semence, et sans semeur aussi,  
 Premièrement hors de terre appari.  
 Une pucelle ama tant son ami,  
 Ce fut l'hérès, qui tamaint mal souffri  
 Pour bien amer loyalment Cephéy,  
 Que des larmes que la belle espandi  
 Sus la verdure

Où son ami on ot ensepveli,  
 Tant y ploura, dolousa et gëmi  
 Que la terre les larmes recueilli.  
 Pité en ot; encontre elles s'ouvri;  
 Et Jupiter qui ceste amour senti,





S'en gré le prent, sa vie aura plus chier.  
 Ce que dist fist errant le messagier,  
 A Sérès vint le chapelet baillier.  
 Celle le prist de cler coer et entier,  
 Et dit : « Bien doi celui remercier  
 » Qui s'esbanie

» A moi tramettre un don qui me fait lie ;  
 » Et bien merir li doi sa courtoisie.  
 » Et je voeil que, de par moi, on li die,  
 » Que jamais jour n'amera sans partie. »  
 Moult liement fu la response oye.  
 Car tout ensi l'Irès li signefie  
 A son retour et li acertefie.  
 Ne plus ne mains

Là ot la flour une vertu jolie,  
 Car elle fist celui avoir amie  
 Qui devant ce venir n'y pooit mie.  
 Ne poroit jà estre ensi en ma vie ?  
 Je ne sçai voir, non-pour-quant je m'afie  
 En bon espoir, ce grandement m'aye.  
 Mès toujours ert en coer de moi chierie,  
 J'en sui certains,

La belle flour que Margherite clains.  
 Elle le vault pour ce, sus toutes lains.  
 Et se me sens de la droite amour çains,  
 Mercurius qui de tous biens fu plains,  
 Car tant l'ama que tous soirs et tous mains

Quels temps qu'il fust, kalendes ou toussains  
 Un chapelet en portoit li compains,  
 Tout pour l'amour

Serès sa dame; en otel pourpos mains,  
 Car tant me plaist de la flour li beaus tains  
 Qu'il m'est avis qu'il ne soit homs humains  
 Nomméement, ne rudes, ne villains,  
 Qui atouchier, y doie ongle ne mains.  
 Et se l'éür j'ai éu premerains  
 D'elle trouver, ne m'en lo, ne m'en plains  
 Par nesun tour;

Fors seulement que dou perdre ai paour.  
 Dont pour moi mettre en un certain sejour,  
 En lamentant souhède nuit et jour,  
 Et di ensi : « Pleuïst au Dieu d'Amour  
 » Que je véisse enclos en une tour,  
 » O le closier, la gracieuse flour ;  
 » Et si n'euïst homme ne femme au tour  
 » Qui sourvenit,  
 » Peuïst illuec et fust en un destour ,  
 » A mon cuesir, n'ai cure en quel contour. »  
 En ce souhet je pense toute honnour.  
 Mès souhedier me fait plaisance, pour  
 A grant loisir regarder sa coulour  
 Blanche et vermeille, assise sur verdour.  
 S'en ce parti vivoïe, nul millour  
 Ne doit querir

Homs, ce m'est vis, qui tant aime et desir  
 La flour, que fai. Car n'ai aultre desir

Que del avoir pour véoir à loisir  
 Au vespre clore et au matin ouvrir;  
 Et le soleil de tout le jour sievir,  
 Et ses florons contre lui espanir.  
 Tele vertu doit-on bien conjoir,

A mon semblant.

Si fai-je voir; là gist tout mon plaisir.  
 Il m'est avis, le jour que le remir,  
 Qu'il ne me poet que tous biens avenir,  
 Et pour l'amour d'une seule, à qui tir,  
 Dont je ne puis que de regards joir.  
 C'est assés peu; mès ce me fault souffrir.  
 Toutes les voeil honnourer et servir

D'or en avant

Et si prommec à la flourette, quant  
 Es lieu venrai, là où il en croist tant,  
 Tout pour l'amour de la ditte devant,  
 J'en cueilleraï une ou deus en riant,  
 Et si dirai, sou grant bien recordant :  
 « Veci la flour qui me tient tout joiant,  
 » Et qui me fait en souffissance grant  
 » Tous biens sentir.  
 » Com plus le voi et mieuls me sont séant  
 » Si doulc regard et si arroi plaisant ;  
 » Car en cascun floron, je vous créant,  
 » Porte la flour un droit dart atailant,  
 » Dont navrés sui si, en soi regardant,  
 » Que membre n'ai oï le cop ne s'espant.  
 » Mès la vertu au Dieu d'Amours demant  
 » De moi garir. »

## PLAIDOIRIE

## DE LA ROZE ET DE LA VIOLETTE.

**D**EVANT Imagination,  
 Où on doit par droite action  
 Mettre mémoires et escriis,  
 Fu une fois ung plait empris  
 Entre Rose et la Violette.  
 La matère dont je vous trette  
 Fu demenée sagement.  
 Et pour ataindre plainnement  
 Pains, procès, articles et cas,  
 Avant se traist li advocas  
 De la Rose, et si dist ensi :  
 « Violette, venus sui ci  
 » Pour proposer une querelle  
 » De par ma dame, Rose belle.  
 » Si vous di, et voeil mettre en cours,  
 » Et soustenir en toutes cours  
 » Que Rose est de grignour prisie,  
 » Mieuls désirée et plus prisie  
 » Que vous ne soyés. C'est raison,  
 » Car elle embellist la saison;  
 » Et si est de coulour très fine  
 » Sus le pourpre et sus la sanguine,

» Et si oudoure doucement;  
 » Et si dure plus longuement  
 » En beauté que vous, Violette;  
 » Et si naist blanche ou vermillette  
 » Ou bel et plaisant mois de may  
 » Pour traire amans tout hors d'esmay.  
 » Et lors, dames et damoiselles  
 » Seignours, bacelers et pucelles  
 » Les coeillent et en font chapeaus;  
 » Et les pluisours en ont houpeaus  
 » Qu'ils portent devant leur viaire. »

A ces mots ne se volt plus taire  
 L'advocat qui estoit moult vieuls  
 De Violette, et dist : « He Dieus !  
 » Se je ne savoïe parler  
 » Il m'en faudroit de ci raler;  
 » Mès, se Dieu plaist, je parlerai  
 » Et la querelle soustendrai  
 » De Violette encontre Rose.  
 » Advocas, je di et propose ,  
 » Vostre parole bien oye,  
 » Violette est mieus conjoye,  
 » Amée et désirée aussi  
 » Que Rose ne soit ; et veci  
 » La cause. Or entendés droiture.  
 » Quant un yver plain de froidure  
 » Aura mis à destruction  
 » Par sa longe possession ,  
 » Arbres et fruis, foeilles et flours,  
 » Adonc desirent les beaux jours

- » Hommes et femmes et enfans,  
 » Et que tost viengne le printemps  
 » Qu'on ot chanter les aloettes,  
 » Et lors troeve-on les violettes  
 » En vregiers, en gardins, en clos  
 » Et en lieux jollement clos;  
 » Et là les coeillent damoiselles  
 » Jones fils et jones pucelles.  
 » Si en font beaux chapeaus jolis;  
 » Et les pluisours, dessus leurs lis  
 » Les mettent, en segnesiance  
 » D'esbatement et de plaisance;  
 » Et quant la saison renouvelle  
 » De printemps, jolie et nouvelle,  
 » Par usage on voit moult de gens  
 » Qu'en beaux rainséaus vers et gens  
 » De grouseliers, fichent et boutent  
 » Les Violettes, et arroutent  
 » Pour mieuls véoir et oudourer.  
 » On ne les pot trop honorer.  
 » Sire advocat, au dire voir,  
 » Je vous prie, alés vous séoir;  
 » Car un peu me reposerai.  
 » Mès encores exposerai,  
 » Voires s'il est qu'il me besongne,  
 » Les articles de ma besongne. »

Cascuns des advocas s'assist.

Imaginations lors mist  
 Journée que de revenir  
 Car encores les voelt oïr.

*Ci s'ensieut comment li advocas de la Roze pourpose  
sa querelle.*

**O**R sont venu à leur journée;  
 A grant bien soit elle ajournée,  
 Car je orai moult volentiers  
 L'ordenance de leurs trettiers.  
 Li advocas qui estoit là  
 De Rose, tout premier parla,  
 Car de parler sot bien l'usage;  
 Si dist ensi en son langage :  
 « Je fac ei protestation.  
 » Devant Imagination  
 » Qui est ma dame souverainne  
 » Et me plainc trop fort de la painne  
 » Dont Violette nous traveille;  
 » Quant la Roze blanche et vermeille  
 » Voelt afoiblir de sa puissance,  
 » Elle a moult peu de cognoissance;  
 » Aussi a son advocat voir;  
 » Car otant com de blanc à noir  
 » A à dire, c'est chose clère,  
 » La Violette se diffère  
 » D'estre à la Rose non pareille.  
 » Ne sçai qui l'avocat conseille ;  
 » Mès pas n'est de sens pourvés;  
 » Et s'il l'est, point n'est ci véus.  
 » Et pour lui faire tout quoi taire,  
 » Aucuns exemples j'en voeil faire



- » Afin que sus il se conseille.
- » Tout premiers, la Roze vermeille
- » Voecil-je comparer, par figure,
- » Au soleil, et là le figure.
- » Car le soleil qui est réons,
- » Quant nestre au matin le véons
- » Et esconser à la vesprée,
- » Sa coulour n'est pas dyasprée
- » Mès sanguine, c'est vraie chose,
- » Et vermauls com vermeille Roze.
- » Encor au vrai considérer,
- » On doit moult la Roze honnourer.
- » Vous savez que deux roisins sont
- » Dont blans vins et vermaus se font,
- » Par lesquels vins solennelment
- » On celèbre ou saint sacrement;
- » Pour le blanc vin la blanche Roze;
- » Et le vermeil, c'est vraie chose,
- » Pour la vermeille Rose prens;
- » Encore crie-on sus les rens:
- » On vent bon vin à la Rozette.
- » La Roze blanche et vermilette
- » Ont en elles grant efficasce
- » Garni de mistère et de grasce,
- » Car on en fait, c'est vraie chose
- » Aigue, qu'on appelle Aigue-Roze,
- » Qui est bonne pour les héliés
- » Et nécessaire aux deshéliés,
- » Car les grans calours assouage.
- » On en rafreschit son visage

- » Et si en moulle-on bouche et mains.  
 » Aussi tamaintes et tamains  
 » Voelent bien que leur oreillier,  
 » Soit pour dormir sus ou veillier,  
 » Sente la Roze et si l'oudoure.  
 » Prendés garde où Roze demoure.  
 » J'appelle un Rosier sa maison.  
 » Là l'a Diex mis, tout par raison.  
 » Non pas enclos en une tour  
 » Mès d'espines poindans au tour,  
 » A celle fin que les chievrettes  
 » Qui pastourent bien Violettes  
 » Et broutent foeilles et jettons  
 » N'aïent ne Roses ne boutons. »

Atant se teut li advocas

Qui bien ot remonstré les cas  
 Et sagement, à la samblance  
 De la Roze vermeille et blanche.  
 La cours aussi un peu cessa,  
 Pour un tant, que fort on pressa  
 A savoir se li advocas  
 De Violette, qui les cas  
 Avoit oy de Rose belle  
 Responderoit à la querelle.  
 Oil voir, vous orés comment  
 Il respondi moult sagement.  
 Mès ses responses fault escrire  
 Avant que je les puisse dire.

*Ci s'ensieut comment li advocas de la Violette soustient sa querelle.*

- » O advocas de Violette,  
 » Venez avant, car on vous trette  
 » Articles d'opposition,  
 » Ce dist Imagination,  
 » Si vous y fault faire response,  
 » Voires, se le plait je n'esconse. »  
 Li advocas respondit, dame!  
 Et dist: « Je sui tous près, par m'ame  
 » De respondre et faire devoir  
 » Et de monstrier que j'ai dit voir;  
 » Et tout premiers je mac en prose.  
 » Je ne dis mies que la Rose  
 » Ne soit et belle, et bonne, et sage,  
 » Et n'ait en li tamaint usage  
 » Qui sont moult à recommander;  
 » Mès l'advocat voeil demander,  
 » Se la figure est acceptable  
 » Dou soleil, ne bien véritable.  
 » Rose est muiste, et le soleil chaus.  
 » Or est dont li argumens faus.  
 » Et non-pourquant, vaille que vaille,  
 » Car mon espée ossi bien taille  
 » De tous taillans comme la sieve,  
 » Fols est qui advocat esquieve  
 » Pour chose qu'il puist langagier,  
 » Quant on l'a de quoi calengier.  
 » Et j'ai ocquoison et calenge  
 » De calengier; si le calenge.

- » Il nous a figuré droit ci  
» Rose au soleil; ce je li di  
» Que pis ne voeil les Violettes  
» Aux estoilles ne aux planettes  
» Figurer, par aucune voie,  
» Non se partir je me devoic,  
» Car ce seroit fais inficilles;  
» Mès je les voeil nommer les filles  
» Dou firmament qui est réons  
» Si com par l'apparant véons,  
» Car elles ont sa couleur propre,  
» Sans blanc, noir, vermeil ne sinopre;  
» Et quant dou ciel furent venues  
» Avecques la vapour des nues,  
» La terre la semence en but,  
» Dont les Violettes conçut.  
» Si les tiene en très grant chierté.  
» Bleu segnefie estableté;  
» Et cilz ou celle, sans doubtaunce,  
» Qui le porte, par ordenance  
» De moi retiegne ce notable,  
» Doit avoir coer ferme et estable  
» Et conforté, sans nul moyen.  
» Violettes sont flours de bien;  
» Au véoir et au porter belles;  
» Et quant dames ou damoiselles  
» Ont riches robes ou abis,  
» Soit sus leurs corps ou sus leurs lis,  
» S'il oudoure la violette,  
» On dira: Ceste robe est nette!

- » Et l'oudourra-on volentiers.  
» Les Violettes, mestres ehiers,  
» Ont encor vertu et mistère  
» Qui conforte moult ma matère  
» Et condempne toutes vos gloses.  
» Prendés Violettes et Roses  
» Et pour esprouver leur mestrie  
» Boutés-les en aigue-de-vie  
» A savoir qu'il en avenra,  
» Ne que leur oudour devenra  
» Li aigue qui est vertueuse,  
» De la belle Rose amoureuse  
» Otera substance et vigour,  
» Et Violette en son oudour  
» Demorra; c'est chose certaine.  
» Si le tienc à trop plus hautainne  
» Et de trop plus noble action  
» Que Rose ne soit, c'est raison.  
» Encor en fait on aigue bonne  
» Qui confort aux deshetiés donne;  
» Des Violiers et des racines  
» Fait-on bien pluisours medecines;  
» Mès on ne poet riens d'un rozier  
» Faire, que le feu en yvier;  
» Et se chievrettes ou brebis  
» Broutent violiers, j'en suis fis  
» Que le lait qui d'elles venra  
» Grant profit aux enfans fera  
» Qui en mangeront les papins. »  
» Done se leva mestre Papins,

L'advocat de la belle rose ;  
 Et voloit dire quelques chose ;  
 Mès Imagination fu  
 Au devant qui li a dit : « U,  
 » Advocas, volés vous aler ?  
 » Vous nous tanés de tant parler.  
 » Qui vodroit oïr vos parolles  
 » On en empliroit quatre rolles.  
 » Il fault que vostre plait cessons ;  
 » Car d'entendre aillours pressé sons. »  
 — « Dame, ce dist li advocas,  
 » Entendre vous fault à tous cas ;  
 » Pour ce est vostre cours ouverte.  
 » Ne soyés pas si descouverte.  
 » Tost vous plaindés de tanison ;  
 » Rendés nous sentence et raison  
 » Et jugement sus nos procès. »

Imagination, à ces  
 Mos, a bien dit que non fera,  
 Ne jà n'en sentensciera.  
 » Et qui donc, dittes-le-nous, Dame !  
 — » Volentiers, dist elle, par m'ame.  
 » Aillours avés court de ressort  
 » Pour jugier dou droit et dou tort  
 » Qui est dessus moi souverainne. »  
 — « Et où est elle ? on nous y mainne !  
 » On enseigne, et nous irons là. »

Imaginations parla  
 Et dist : « Beaus advocas jolis,  
 » La noble et haulte Flour-de-Lys,

- » Qu'on doit bien tenir en chierté,  
 » N'a-elle souveraineté  
 » Sus la Roze et sus toutes flours?  
 » Si a, et a éu tous jours,  
 » Et avera, et c'est bien drois;  
 » Car si com le lion est roix  
 » Des bestes, et li aigle aussi  
 » Roix des oiseaux; est, je vous di  
 » La Flour-de-Lys la souverainne  
 » Sus toutes flours, et plus hautaine.  
 » Siques vous irés en sa court.  
 » Eureus est qui y ont recourt.  
 » Je ne vous sçai mieulz envoyer  
 » Pour vo querelle plaidoyer.  
 » Il n'i a pas trop longe voie.  
 » Vous dirés que là vous envoie,  
 » Pour conseil et qu'on vous sequeure. »  
 — « Ha! chiere dame, et où demeure  
 » La Flour-de-Lys? puis qu'ensi est  
 » Nous irons là quant il vous plect. »  
 Elle respont sans détriance :  
 « Au noble royalme de France.  
 » Là trouverés en tous delis  
 » La noble et haulte Flour-de-Lys  
 » Très grandement acompagnie  
 » De belle et bonne compagnie,  
 » De hardement et de jonece  
 » De sens, d'onnour et de larghece,  
 » De qui vous serés recoeilliés  
 » Liement, et bien conseilliés

» De conseil gracions et bon.  
 » Car le Roy, Orliens et Bourbon  
 » Berry, Bourgongne, Eu et La Marce  
 » N'isteront point hors de la marce  
 » Pour sagement estudyer,  
 » Pour loyalement sentenseyer,  
 » Pour examiner vo querelle  
 » Qui lor sera plaisans et belle.  
 » Et quant oy ils l'averont,  
 » Je croi qu'il en responderont  
 » Si sagement et si à point  
 » Que d'argument n'i aura point  
 » Entre Rose et la Violette  
 » Pour quice plaidoyer se trette.  
 » Et s'il est ensi qu'il besongne,  
 » Par incidensce de besongne  
 » A la Flour-de-Lys à avoir  
 » Conseil saciés, et tout de voir;  
 » Encore a-il les Margerites,  
 » Qui sont flours belles et petites,  
 » Dont il est très bon recouvrier,  
 » En tous temps, l'esté et l'ivier;  
 » Et pluisours aultres nobles flours  
 » Dont embellie est moult sa cours,  
 » Qui li doient foi et conseil.  
 » Alés là, je le vous conseil. »  
 — « Dame, dist cils, c'est nos pourpos. »  
 Atant fu là cils procès clos.

---



---

 CI SENSIEUT UN DITTIE D'AMOUR.

QUI S'APPELLE

## LE ORLOGE AMOUREUS.

Je me puis bien comparer à l'Orloge,  
 Car quant Amours, qui en mon coer se loge,  
 M'i fait penser et mettre y mon estude,  
 J'i aperçoi une simultitude  
 Dont moult me doi resjoir et parer ;  
 Car l'Orloge, est au vrai considérer,  
 Un instrument tres bel et tres notable ;  
 Et s'est aussi plaisant et pourfitable ;  
 Car nuit et jour les heures nous aprent,  
 Par la soubti-lleté qu'elle comprend  
 En l'absense méisme dou soleil.  
 Dont on doit mieuls prisier son appareil,  
 Ce que les aultre instrumens ne font pas  
 Tant soient fait par art et par compas.  
 Dont celi tienc pour vaillant et pour sage  
 Qui en trouva premièrement l'usage,  
 Quant par son sens il commença et fit  
 Chose si noble et de si grant proufit.  
 Ensi Amours me fait considérer,  
 Et m'a donné matère de penser  
 A un Orloge, et comment il est fés ;  
 Et quant j'ai bien consideré ses fès

Il me samble, en imagination,  
 Qu'il est de grant signification,  
 Mès qu'il soit bien à son droit gouvernés.  
 Et se, n'est pas seulement ordonnés  
 Tant pour proufit et pour grant efficace  
 Qu'il est garnis de mistère et de grasce.  
 Et la façon de li, selon m'entente,  
 D'un vrai amant tout le fait représente,  
 Et de loyal amour les circonstances.  
 Dont, quant j'ai bien concéu les substances  
 Et la vertu qu'il monstre et segnesie,  
 Et j'ai aussi consideré ma vie,  
 A son devoir est justement parée  
 Quant je l'ai à l'Orloge comparée

Ensi Amours, qui maint penser me donne  
 A son plaisir, présentement m'ordonne  
 Et me semont de mon estat trettier ;  
 E je, qui voeil, de vrai coer et entier,  
 Obéir à tout ce qu'il m'amoneste,  
 Car sa semonse est courtoise et honneste,  
 L'en regrasci, et ma dame aussi voir,  
 Qui m'a donné sentement et voloir  
 De remonstrer comment Amours me mainne.  
 Je, qui suis tous sougis en leur demaine,  
 Loing de joïr, diseteus de merci,  
 Di que je sui demenés tout ensi,  
 A la façon proprement de l'Orloge,  
 Dont Amours font de mon coer chambre et loge.

Pemièremment je considere ensi,  
 Selonc l'estat de l'Orloge agensi

Que la maison qui porte et qui soustient  
 Les mouvemens qu'à l'Orloge appartient,  
 Et le fais, dont on doit mention faire  
 De tout ce qui poet estre nécessaire,  
 Et liquels a matère, par raison,  
 De servir à sa composition,  
 Proprement re-présente et segnefie  
 Le coer d'amant que fine Amour mestrie;  
 Car la façon de l'Orloge m'apprent  
 Que coer d'amant, que bonne amour esprent,  
 Porte et soustient les mouvemens d'Amours,  
 Et tout le fais, soit joïe, soit dolours,  
 Soit biens, soit mauls, soit aligance ou painne  
 Que bonne Amour li envoie et amainne.  
 Briefment, qui voelt bien parler par raison:  
 Le coer loyal est la droite maison,  
 Au dire voir, et la principal loge  
 Ouquel Amours plus volentiers se loge.

De tout ce sçai-je assés comment il m'est;  
 Mes tels est bien malades qui se test  
 Et pas ne dist son mal en audience,  
 Ains le reçoit en belle pasciensee;  
 Pour mieuls valoir, il se fait bon souffrir.  
 En cel espoir me voeil dou tout offrir  
 Au gré d'Amours, et à son plaisir rendre;  
 Car il m'a fait si noble estat emprendre  
 Qu'il m'est avis que, quant je le recite,  
 Que tout mi mal ne sont que grant mérite;  
 Car tant a grasse, honnour, loenge et pris  
 Celle pour qui j'ai ce dittie empris

Et qui de moi est la très souverainne,  
 Que se pour li reçoï grieffté ne painne  
 A son plaisir y poet mettre aligance.  
 Or, pri Amours, qui ses servans avance,  
 Qu'il me pourvoie en sens et en langage  
 Telement, que la belle et bonne et sage  
 Voelle en bon gré ce dittie recevoir.  
 S'elle y entent, bien pora percevoir  
 Comment Amours, qui m'a en son demaine,  
 A la façon de l'Orloge me mainne;  
 Car de mon coer a fait loge et maison,  
 Et là dedens logié, à grant foison  
 De mouvemens et de fais dolereus.  
 Onques, je croi, n'en ot tant amoureux;  
 Car par Amours est près ma vie oultrée  
 Ensi qu'elle ert en ce dittie monstrée.

Or voeil parler del estat del Orloge.  
 La premerain-ne roe qui y loge,  
 Celle est la mère et li commencemens  
 Qui fait mouvoir les aultres mouvemens  
 Dont l'Orloge a ordenance et manière;  
 Pour ce poet bien ceste roe première  
 Segnesfyer très convignablement  
 Le vrai désir qui le coer d'omme esprent;  
 Car Désir est la première racine  
 Que en amer par Amours l'enracine;  
 Mès il y fault deux choses sourvenir,  
 Ançois qu'il puist parfètement venjr  
 En coer d'amant, ne monstrier sa puissance:  
 L'une Beauté et li autre Plaisance.

Le plonk trop bien à la Beauté s'acorde.  
Plaisance r'est monstrée par la corde,  
Si proprement e'on ne poroit mienz dire,  
Car tout ensi que le contrepois tire  
La corde à lui, et la corde tirée,  
Quant la corde est bien adroit attirée,  
Retire à lui et le fait esmouvoir,  
Qui autrement ne se poroit mouvoir;  
Ensi Beauté tire à soi et esveille  
La plaisance dou coer, qui s'esmerveille  
Et esbahist en la soie pensée  
Où chose de tel pris fu compassée;  
Et Plaisance le retrait et le tire  
Tant qu'il convient par force qu'il desire,  
Et qu'il deviegne amoureux, sans attendre.  
Briefment Beauté, qui bien y voet entendre,  
A en Amours merveilleuse puissance;  
Car quant regars voit dame de vaillance,  
Qui au devant sa beauté li apreste,  
Il y entent volentiers et arreste;  
Et à la fois si avant s'i tovelle,  
Comme le pa-pillon à la chandelle  
Qui ne s'en poet retourner ne retraire.  
Car Beauté a en lui vertu d'attirer  
Le coer véant, par nature plus forte,  
Quant en ce fait Plaisance le conforte,  
Que l'aïmant n'ait d'attirer le fer.  
Ensi le fait de desir escaufer  
Beauté, qui est le contre-pois premier  
Qui de tirer Plaisance est costumier,

Par qui desirs moet continuellement;  
Si qu'il ne poet arrester nullement.  
Ains y met si s'imagination  
Qu'il n'a aillours l'œil ne l'entention  
Qu'à ce qu'il puist embracier, et qu'il sente  
Sa part dou bien que Beauté li présente.

En ce parli me puis assés trouver;  
Car Plaisance a volu en moi ouvrer  
Par la vertu de vostre beauté, dame,  
Dont le regart si plainnement m'enflame  
Que pour ce sui de vous amer espris.  
Car quant Beauté et Plaisance m'ont pris,  
Dont nuit et jour amonnestés je sui,  
N'en doi, par droit, pas accuser autrui,  
Fors ceuls qui sont cause de mon desir.  
De vostre amour, dame que tant desir,  
M'a esméu vo beauté qui tout passe.  
Quant je vous vi premiers, n'oe pas espasse  
De concevoir de vo beauté les tains;  
Ains fu mon coer si pris et si attains,  
Et si ravis en parfette plaisance,  
Que j'en perdi manière et contenance,  
Non seulement, madame, pour ceste heure  
Mès pour toutes aultres. Dont j'en demeure  
A vo voloir, et tout-dis ensi ert.  
Bon don attent cilz qui bon mestre sert.  
Je ne dis pas que desservi riens aie;  
Trop païe bien qui devant heure paie.  
Mon païement gist en vo douce attente;  
Mès nuit et jour desirs pour vous me temple,

Que si m'esmoet le coer, au dire voir,  
 Que je ne puis parfette joie avoir;  
 Car Plaisance et Beauté me representent  
 Les biens de vous, et dedens mon coer entent  
 L'ardant desir qui nuit et jour m'esveille.  
 Dont, en pensant à ce, je m'esmerveille  
 Et esbahis, en la mienne pensée,  
 Où tel beauté poet estre compassée,  
 Et di ea moi : Je croi onques Nature,  
 Ne fourma voir si belle créature  
 Que vous estes, dame de tous biens plainne.  
 Vostre beauté qui est la souverainne  
 De trestoutes celles que onques vi  
 M'a plainnement si pris et si ravi,  
 Et sa vertu si mon coer à li tire,  
 Que je ne sçai que je doi faire ou dire,  
 Car Plaisance trop bien à lui s'accorde  
 Qui remoustrée est par la propre corde  
 Que le plonk tire, et dont il fait mouvoir  
 La mère roe. Ensi m'est-il pour voir,  
 Et par ce sui telement attirés  
 Que mon coer est entirement tirés  
 En vrai desir; et tout par la puissance  
 Et l'accord de Beauté et de Plaisance  
 Qui plainnement en ce desir me tirent,  
 Dont tout mi sen-lement el ne desirent  
 Que mon desir une partie sente  
 De ce grant bien que Beauté li présente

*Et pour ce que ceste roe premiere  
 A de mouvoir ordenance et maniere*

*Par la vertu dou pois que le plonc donne ;  
 Dont, selonc ce, elle dou tout s'ordonne ;  
 Le plonc le tire, et elle à li s'avance.  
 Et pour ce qu'elle iroit sans ordenance,  
 Et trop hastie-vement, et sans mesure,  
 S'elle n'avoit qui de sa desmesure  
 Le destournast et le ramesurast,  
 Et de son droit rieule le droiturast ;  
 Pour ce y fu, par droit art ordonnée,  
 Une roe seconde et adjoustée,  
 Qui le retarde, et qui le fait mouvoir  
 Par ordenance et par mesure voir,  
 Par la vertu dou foliot aussi,  
 Qui continu-elment le moet ensi,  
 Une heure à destre et puis l'autre à senestre.  
 Ne il ne doit ne poet à repos estre ;  
 Car par li est ceste roe gardée  
 Et par vraie mesure retardée.*

**Selonc l'estat de l'amoureuse vie,**  
**Ceste roe seconde segnefie**  
**Très proprement Attemprance, et par droit.**  
**Car s'Attemprance en cesti fait n'ouvroit,**  
**Desirs, qui est tous enflammés d'ardure,**  
**S'esmouveroit sans rieule et sans mesure,**  
**Et sans manière, impetueusement,**  
**Et sans avis, moult furieusement ;**  
**Ne il n'auroit chose qui li fust belle.**  
**Et pour ce voelt bonne amour et loyelle**  
**Que eils desirs soit à point refrenés**  
**Par Attemprance, et si bien ordenés,**



Que par raison à l'amant ne mesviegne.  
 Pour ce fault-il que Paours y surviegne;  
 Car Paours est le foliot d'Amours  
 Qui à l'amant fait attemprer les mours,  
 Et son desir mouvoir par tel mesure  
 Que nuls ne voie en son fait mespresure;  
 Car aultrement il porroit ou dangier  
 De Malebouche eschérir de legier,  
 Et resvillier Dangier et Jalousie,  
 Qui sont contraire à toute courtoisie,  
 Et héent par leur nature envieuse  
 Toute personne honnorable et joieuse,  
 Et par especial trop ont d'envie  
 Sus ceuls qui sont de l'amoureuse vie.  
 Dont est Paours à l'amant nécessaire,  
 Car elle fait attemprer son affaire,  
 Et le nourist en cremeur d'entreprendre  
 Chose dont nuls ne le peüst reprendre;  
 Car tout ensi que le foliot branle,  
 Doit coers loyaus estre tous-jours en branle,  
 Et regarder, puis avant, puis arrière,  
 Qu'on ne se puist cognoistre à sa manière  
 Ne percevoir à quoi il pense et vise.  
 Briefment Paours, qui ses vertus devise,  
 Fait à l'amant maint bel et bon service,  
 Car par son fait sont esquieuvé li vice,  
 Et mis avant, par vertu noble et grande,  
 Meurs de tel pris qu'Attemprance demande.

Il est bien voirs, ma doucc dame chière  
 Qu'il me convient monsrer toute tel cière

Comme le doit faire uns homs esbahis;  
Car vostre grant beauté a mon coer mis  
En un desir qui nuit et jour m'esveille.  
Mès cils desirs ardamment me traveille,  
Car la beauté de vous me represente;  
Et Plaisance, qui m'est toujours présente,  
En fait aussi grandement son devoir.  
Or ne sçai pas où confort puisse avoir  
Ne remède de mon cruel martire;  
Car vo beauté mon desir si fort tire,  
Et le fait si mouvoir sans ordonnance,  
Que se Paours n'estoit et Attemprance,  
Le fort desir qui me bruisit et art  
Se mouveroit sans mesure et sans art.  
Mès Attemprance et Paour aufressi  
Le retiennent, ou voeille ou non. Ensi  
Sui detirés et par tele manière  
Sans nul arrest, puis avant, puis arrière,  
Qu'a painne sçai cognoistre que je voeil;  
Car dessus vous tirent tout-dis mi oeil  
Qui s'enflament si de vos douls regards,  
Que Desirs voelt que quant je vous regards,  
A quele fin que soit, que je vous die  
Apertement toute ma maladie;  
Et quant j'en sui auques près à la voie,  
Adont Paours Attemprance m'envoie  
Qui me semont trop bien del aviser.  
Lors me convient couvertement viser,  
Et regarder à senestre et à destre,  
Que Malebouche entour moi ne puist estre.

Ensi Paours me tient en grant soussi.  
Mes savés vous de quoi je me soussi  
De ce qu'on dist, oublyé ne l'ai mie,  
Que coars homs n'aura jà belle amie.  
Mès sans faille, dame, ma coardise  
Ne me vient point de mal ne de faintise,  
Fors que de très parfette loyauté  
Que bonne amour a en mon coer enté.  
Car se j'avoie en moi un hardement  
Qui me fesist mouvoir trop radement,  
Il me poroit bien faire tel contraire  
Qu'il me seroit vostre grassec retraire;  
Et si seroit presumptions très grande;  
Ce n'est pas ce qu'Attemprance demande.  
Pour ce vodrai le droit moyen tenir,  
Afin que puisse à vo grassec avenir,  
Car elle m'est grandement necessaire.  
Si m'ai plus chier souffrir et à point taire  
Que fols cuidiers me face faire ou dire  
Chose qui soit presumée à mesdire;  
Car lors seroie à tousjours-mès perdue,  
Se vous, dame, qui portés les vertus  
De moi garir, me deboutiés arriere,  
Et refusiés par ma fole manière.  
Et d'autre part vos escondis tant double  
Que ce me met en une trop grant double;  
Car s'escondis diversement estoie  
Avec tout ce que Paours me chastoie  
Ce me seroit un si très grant contraire,  
Que plus vers vous ne m'oseroie traire;

Dont je sçai bien qu'en peril mon temps use ,  
 Se vos frans coers, ma dame, ne m'escuse,  
 Mès si gentil et si humain le sçai  
 Que se je puis venir jusqu'à l'assai  
 Et vous monstrier mon desir et m'entente  
 Vous vous tendrés de moi assés contente;  
 Car vos grans sens cognistera très bien  
 Qu'en mon desir n'a qu'onnour et tout bien ;  
 Et s'Attemprance à la foi le retarde,  
 Par la vertu de Paour qui le garde,  
 Ce n'est que pour esquieuver Malebouche  
 Qui dou bon temps d'autrui se plaint et grouce.  
 Si vous suppli, ma dame, qu'en ceeste oeuvre  
 Vous m'escusés, se rudement g'y oeuvre;  
 Mès pour le mieulz à mon pooir m'ordonne,  
 Selon le droit que li Orloges donne,  
 A qui me sui proprement comparés;  
 Car mon desir qui est très bien parés,  
 De la roe première de l'Orloge  
 Est attemprés; et tant bien dire en o-ge,  
 Par la vertu de la seconde roe  
 Qui nommée est Attemprance, et qui roe  
 Sagement, car le foliot le garde  
 Qui de Paour monstre la droite garde.

*Après affiert à parler dou Dyal;  
 Et ce Dyal est la roe journal  
 Qui, en un jour naturel seulement,  
 Se moct et fait un tour precisement,  
 Ensi que le soleil fait un seul tour  
 Entour la terre en un naturel jour.*

*En ce Dyal, dont grans est li merites,  
 Sont les heures vint et quatre descrites;  
 Pour ce porte-il vint et quatre brochetes  
 Qui font sonner les petites clochetes,  
 Car elles font la destente destendre,  
 Qui la roe chantore fait estendre  
 Et li mouvoir tres ordonnéement  
 Pour les heures monstrier plus clerement.  
 Et cils Dyauls aussi se tourne et roe,  
 Par le vertu de celle mère roe  
 Dont je vous ai la propriété dit,  
 A l'ayde d'un fwiselet petit  
 Qui vient de l'un à l'autre sans moyen;  
 Ensi se moet rieuléement et bien.*

Qui bien à droit ceste chose èdefie,  
 La roe dou Dyal si segnefie  
 Très proprement en amer doule penser.  
 Mieulz ne le puis mettre ne compasser,  
 Car coers qui aime et qui desire fort  
 Ne poet avoir plus gracieus confort,  
 Ce li est vis, ne biens qui tant li vaille,  
 Que de penser à ses amours sans faille  
 Tres continu-elment et nuit et jour;  
 Et en faisant ensi comme un seul tour  
 Comment venir il pora à s'entente  
 De la chose de quoi desirs le tempte.  
 Et qui vodroit bien la vérité dire,  
 Li jours entiers ne poroit pas souffire  
 Au vrai amant qui aime loyalment  
 A penser à s'amour souffissamment.

Pour ce li fault sa ribote et son tour  
Rècommencier d'usage cascun jour  
Et ce Dyal, qui doule penser figure,  
Se moet par l'ordenance et la mesure  
Que la mère roe d'amours li donne;  
C'est à dire, qui bien a droit l'ordonne  
Par la vertu de desir, qui enflame  
Le vrai amant de l'amoureuse flame,  
A l'aide d'un fuisselet petit.  
Cils fuiselés, qui est de grant pourfit,  
Est appellés en amours Pourvéance,  
Qui sans moyen d'aidier l'amant s'avance;  
Car quant uns coers amouren bien appris  
Est d'amer par amours très fort espris  
Et que très bien et acertes desire,  
Amours, qui ne le voelt pas desconfire,  
Mès li garnir bien et souffissamment  
De quanqu'il li poet faire aliegement,  
A son besoing prestement li envoie  
Pourvéance, qui l'adrèee et avoie  
A cognoistre quel chose il doit entreprendre,  
Afin que nuls ne le sace à reprendre;  
Et li aprent pour le temps à venir  
Comment il se pora si maintenir  
Que tout son fait en bon estat soustiegne,  
Par quoi de nulle riens ne li mesviegne,  
Ains ait l'avis si prest et si séur  
Qu'en tous ses fès on le voie méur,  
Soit en aler, venir, parler ou taire  
Selonc l'estat qui li est necessaire.

Pourvéance qui est en tous sens presté  
 Au vrai amant un si très grant bien presté  
 Qu'il n'oseroit penser ne souhedier  
 Ce dont se voit à son besoing aidier.  
 Et ensi Pour-véance, sans moyen,  
 Qui a l'amant est grant grasce et grant bien,  
 Souffisamment le pourvoit en son fet,  
 Et esmovoir son corage li fet  
 De penser si très continuellement  
 A sa besongne, et si songneusement  
 Qu'autre soing n'a, fors que tout dis li dure  
 Ce doule peuser, tant doucement l'endure.

Et ce penser qui tant l'amant conforte  
 Vint et quatre broquettes o lui porte,  
 Qui font d'amours la destente destendre;  
 C'est Esperance, ainsi le voeil entendre  
 Pour déclarer mieulz mon intention.  
 Ces broquettes, dont je fai mention,  
 Sont Loyauté et Ferme-Patiensce  
 Avec Persé-verance et Diligensce;  
 Honneur y est, Courtoisie et Largesce,  
 Et puis Seerés, Beaus-Maintiens et Proece,  
 Renom et Los; ces douze si sont teles.  
 Les aultres douze aussi, qui sont moult beles,  
 Sont Doule-Samblant, Dous-Regart et Jonece,  
 Hamilités, Bel-Acueil et Liece,  
 Et d'autre part Delis et Seuretés  
 Amours, Venus, et Franchise et Pité.  
 Ces vint et quatre amoureuses broquettes  
 Sont à l'amant joieuses et doucetes

Et li donnent d'esperance matère;  
 Car quant li vrais amoureux considère  
 Qu'il est loyal en s'amour, et sera,  
 Et pacient, et qu'il persevera  
 A son pooir très diligentement,  
 Et se vodra très honnourablement  
 Estre courtois, larges et bien celans,  
 Et si sera, s'il poet, preus et vaillans  
 Tant qu'il ara bon renon et bon los;  
 S'il se sent tels, devant tous dire l'os,  
 Il ne se doit pas doubter, par raison,  
 Qu'il n'ait merci en aucune saison.  
 Ensi se fourme en son coer esperance;  
 Et quant il r'a d'autre part cognissance,  
 Et qu'il perçoit que sa dame honnourable  
 A doule semblant et regart amiable,  
 Et se le troeve aussi, quant il s'avance  
 De bel accocil et de belle accointance,  
 Et qu'envers vous volentiers s'umelie,  
 Et s'est aussi jone, joieuse et lie,  
 Il doit penser et croire, sans doubtaunce,  
 Qu'Amours y a grant part et grant puissance,  
 Et qu'assés tos elle seroit encline  
 A bien amer, lors que par sa doctrine  
 Amours à ce le feroit esmouvoir,  
 Et que Venus li feroit concevoir  
 Que la vie est delitable et séure;  
 Qu'il a ami de manière méure,  
 Sage et celant, et si bien avisé  
 Comme il vous est ci devant devisé.



Lors li doit si s'espérance doubler  
Que nuls ne puist son corage tourbler.  
Ensi dont font, com vous povés entendre,  
En coer d'amant espérance descendre;  
Car se le vrai amant ne concevoit  
En sa pensée, et aussi s'il n'avoit  
Espérance et imagination  
De parvenir à la conclusion  
A son entente et à ce qu'il desire,  
Les heures a-moureuses, au voir dire,  
Ne poroient sonner soufflisamment,  
Ensi qu'il apertient, et que briefment  
Il vous sera a déclairié ci après;  
Car croire doit amans, par mos exprès,  
Que tout son fait assés petit vaudroit.  
Puisqu'espérance au besoing li faudroit,  
Quand je regare, ma dame, de quel part  
Ce doule regart se moet et se depart  
Qui ne me lait, ne pour gain ne pour perte,  
Amour, qui est la merci soie à perte,  
Me monstre nuit et jour apertement  
Que ce penser prent son departement  
D'un vrai desir amoureux qu'il m'envoie  
Plusieurs assaus. Dont, s'avoec moi n'avoie  
Un douc penser qui m'ayde et conforte  
Moult me seroit ma penitance forte;  
Car ce desir qui asprement s'avance  
A dessus moi grant part et grant puissance,  
Et me convient que là où il me tire,  
Au mieuls que puis comparer mon martire.

Mès trop seroit pour moi crueuls et fors  
S'un doule penser, qui est tous mes confors,  
De moi aidier ne faisoit son devoir;  
Dont je l'en doi assés bon gré sçavoir.  
Dont il n'est biens, dame, qui tant me vaille  
Que de penser à vous tousjours, sans faille.  
Ce doule penser, qui m'est de grant proufit,  
Un jour entier mie ne me souffist;  
A toute heure recommencier le voeil,  
Pour le plaisant delit que je recoeil;  
Car quant je pense à vostre grant beauté,  
Dont nature a mis en vous tel plenté  
Qu'on en poroit les aultres embellir,  
Nuls ne me poet en doule penser tollir;  
Ains prent en moi ordenance si vraie  
Que nuit et jour, sans point cesser, l'assaie;  
Et si ne fait en moi ensi q'un tour;  
Mès tant en plaist l'ordenance et l'atour  
Que, par souhet, je ne poroie avoir  
Bien qui vausist celi, au dire voir:  
Avec tout ce, ma dame, je sçai bien,  
Se n'estoit Pour-véance, sans moyen,  
Qui mon penser reconforte et conseille,  
Quand desirs de mouvoir fort s'appareille,  
Trop auroïe de mauls à endurer,  
Ne je ne m'o-seroie aventurer  
De poursievir emprise si hautainne  
Que j'ai empris; c'est bien chose certaine.  
Et pour ce m'est grandement necessaire  
Pourvéance, sans moyen; à quoi faire

De pourvéir un coer et conforter,  
Selone les mauls qu'elle li voit porter,  
Elle cognoist moult bien qu'il me besongue,  
Et pour ce voelt entendre à ma besongne  
Et moi garnir de ce qui m'est mestiers.  
Sa garnison reçoï-je volentiers,  
Car elle m'est plaisans et delitable  
Et à ma ne-cessité pourfitable;  
Elle me met en une continue,  
C'est d'un penser, lequel je continue  
Tres liement, et si songneusement,  
Qu'aillours ne puis entendre nullement  
Ne ne voeil, car g'i prent si grant deport  
Que nuit et jour n'ai bien s'il ne l'aport,  
Ne n'aurai jà, ne aussi onques n'oi;  
C'est mon solas et tout mon esbanoi.  
Et de noient pas en moi ne se fourme  
Ce doule penser qui sagement m'enfourme,  
Car il cognoist mon coer et mon corage,  
Quels j'ai esté et serai mon éage;  
Car je vous jur mon bien et ma santé  
Vostre servant voeil estre en loyauté;  
Et en tous cas je serai pasciens,  
Perseverans et très bien diligens;  
Honneur sievrai, car elle est moult prisie,  
Et loyauté, larghece et courtoisie;  
Et si serai secrés et bien celans;  
Et pour proece acquerre traveillans,  
Tant que bon los et bon renom aurai.  
A mon pooir ensi me maintendrai

Tout dis en mieuls; ensi vous jur, ma dame,  
Et c'est bien drois que tels soie, par m'ame!  
Car doulc penser nuit et jour me présente  
Les biens de vous; c'est bien drois que m'assente  
A vous amer, obéir et servir.  
Ce m'esjoist, dame, quant je puis vir  
Vo doulc samblant, courtois et amiable,  
Vo doulc regard, humain et honnourable,  
Vo bel accueil et vo friche jonece,  
L'umilité de vous et la liece,  
Car g'i conçois d'esperance matère.  
Et quant les grans vertus je considère  
Dout vos gent corps est parés plainnement  
Esperance me confort telement,  
Qu'en moi tramet pourvéance séure,  
Qui nuit et jour liement m'asséure  
Qu'en si franc coer, dame, que vous portés  
Doit bien manoir et franchise et pités.  
Je ne sauroie où aillours merci querre;  
Mès je ne sui pas dignes dou conquerre.  
Et nom-pour-quant sçai-je bien le voloir,  
Voires selonc le mien petit pooir,  
Que, pour souffrir painnes et mauls assés,  
De vous amer ne serai jà lassés;  
Car doulc penser qui continuellement  
Me moet le coer, me donne finalement,  
Par le confort de bonne pourvéance,  
En tout mon fait matère d'espérance.  
Tout ensi que le Dyal a manière  
De li tourner par la roe première,

Car dou droit tour naturel qu'elle tourne  
 La roe de Desir à ce la tourne,  
 A l'ayde d'un petit fuisselet  
 Qui nullement ne le fault ne le let;  
 Tout ensi Pour-véance, sans moyen,  
 Ne me poroit fallir pour nulle rien.

*Après affiert dire quel chose il loge  
 En la tierce partie de l'Orloge;  
 C'est le derrain mouvement qui ordonne,  
 La sonnerie, ensi qu'elle se sonne.*

*Or fault savoir comment elle se fait.  
 Par deus roës ceste oevre se parfait.*

*Si porte o li, ceste première roe,  
 Un contre pois parquoi elle se roe  
 Et qui le fait mouvoir, selon m'entente,  
 Lors que levée est à point la destente;  
 Et la seconde et la roe chantore.*

*Ceste a une ordenance tres notore  
 Que d'atouchier les clochetes petites  
 Dont nuit et jour les heures dessus dites  
 Sont sonnées, soit estés, soit y vers,  
 Ensi qu'il apertient par chans divers.*

Après affiert dire quel chose il loge  
 Et quel chose la sonnerie prueve;  
 Tant qu'en amours, selonc m'entention,  
 Elle est de grant signification;  
 Et poet moult bien, ceste roe première,  
 Qui d'amours est la sonnerie entière,  
 Très proprement estre en amours nommée  
 Discretion, qui tant est renommée;

Et celle fait, par droit rieuë mouvoir.  
 Et par point la roë chantore voir,  
 Qui Doule-Parler proprement segnesie,  
 Selonc l'estat de l'amoureuse vie;  
 Par la vertu du contrepois aussi  
 Qui Hardemens doit estre appellés ci;  
 Car quant uns coers d'amoureuse ordenance  
 Conçoit en lui matère d'esperance,  
 Et a très bonne imagination  
 De parvenir à son entention,  
 Selonc l'estat et l'ordenance entière  
 Dont ci devant est ditte la manière,  
 Lors prent en soi Hardement qui esveille  
 Le Doule-Parler, qui le coer esmerveille  
 Soubtievement; car Hardemens commande  
 A l'amant qu'il poursieue sa demande,  
 Et qu'à sa dama, segnesie et qu'il die  
 Apertement toute sa maladie,  
 Et tout son fait, et son estat entier,  
 Dont il se sent à bonne amour rentier;  
 Parquoi oir et recevoir le voëille  
 A sa merci, et qu'en gré le recoëille.  
 Dont est forment Hardement necessaire  
 Au vrai amant, et moult en a afaire  
 A poursievir les procès de s'amour,  
 Ou il li fault maint avis et maint tour.  
 Et pour ce qu'il aussi ne passe point  
 La mesure de raison, fors à point,  
 Il li convient, par bonne entention,  
 Mettre en son coer toute discretion

Par quoi il puisse faire par rieuse aler  
 Sûrement l'oeuvre de Doule-Parler.  
 Sans ce ne poet sagement descouvrir  
 Ce qu'il li fault, ne sagement ouvrir,  
 Ensi qu'il a-pertient et que requiert  
 L'estat d'amours, tout tel que l'amant quiet.

Et quand Discretions à ce l'ordonne,  
 Lors Doule-Peuser à sa droite heure sonne,  
 Et divers chans amoureusement chante,  
 Des quel il troeve en soi plus de soissante.  
 Une heure en la presence de sa dame  
 Chante comment il est souspris, sus s'ame;  
 Si qu'il convient qu'à contenance faille;  
 Et puis Amours une aultre heure li baille.  
 Tout seul à lui méismes ses proyers  
 Chante, et ordonne en diverses manières;  
 Et puis moult bien li avient une aultre heure,  
 Quant Doule-Parler pour soi aidier labeure  
 Que, pour sa dame esmouvoir à pitié,  
 Ses requestes plainnes d'umilité  
 Ordonne, et dist au mieulz qu'il scet et poet,  
 Ensi que eils qui grassee acquerre voet;  
 Et l'autre heure, sans ce e'on le confort,  
 Chante chançons de très joieus confort  
 Et de très grant consolation voir;  
 Et l'autre heure ne pora el mouvoir,  
 Fors chanter chans tous garnis de tristeece  
 Plains de soussis et tous vuis de liece,  
 Et complaints vives et dolereuses,  
 Souspirs, regrès, matères languereuses,

Tout selonc ce que son sentement oeuvre,  
 Et que le droit procès de s'amour roevre  
 En vostre nom, ma dame, à qui tout donne,  
 Discretion presentement m'ordonne  
 A esmouvoir, qui bellement vous die  
 En quel point poet estre ma maladie;  
 Et toutes fois, quei que j'aie à souffrir,  
 Ne sçai comment porai ma bouche ouvrir  
 De vous monstrer mon desir et m'entente;  
 Car pluseurs fois m'avés esté presente.  
 Onques je n'oc puissance de mouvoir  
 Parolle, dont vous peüssiés savoir  
 Entierement comment Amours me mainne.  
 Mès je vous sçai si sage et si humaine,  
 Si avisée et si très débonnaire,  
 Que ne me doi ne ne m'ose plus taire;  
 Car Hardemens le voelt qui à soi tire,  
 Tout mon corage, et me scet moult bien dire;  
 « Ta vie gist en moult belle aventure,  
 » Car ta dame est si douce créature,  
 » Que tu ne dois pas estre doubliens  
 » De li monstrer comment son corps gentiens  
 » Te tire et trait en painne et en soussi »  
 Et quant à ce Hardemens me moet si,  
 Me vodrai très bonnement avancier,  
 Car il m'est vis que, se je puis lancier  
 Un doulc parler, et je vous troeve en point.  
 Ma besongne en sera en millour point  
 Dont, pour ouvrir une grant quantité  
 De mes secrés, et savoir s'en pité



Je serai jà recéus de vous, dame,  
Segurement vous jure corps et ame  
Qu'en tous cas ai très gran le affection  
Qu'en mon coer ait tele discretion  
Que ma parolle en gré soit recéue;  
Car s'elle estoit en noncloir chéue  
Par ce point que vous n'en féissiés compte  
Pour le dolent, perdu homme me conte  
Qui nuit et jour vit pour vous en grant painne.  
Peu se cognoist qui n'asaye tel painne,  
Car en si grant fresel me truis une heure,  
Sitos qu'Amours l'ardant desir m'ahéure,  
Qui la beauté de vous me represente  
Et les grans biens dont vous n'estes exente,  
Que je ne sçai comment je me maintiengne.  
Il n'est estas d'amours que ne soustiegne.  
Dont frois, dont chaus diversement me mue;  
Mon coer tressaut, et vole, et se remue,  
Apertement de lui entrechangier.  
Ne le convient pas estre en grant dangier.  
Pour vostre amour sui si attains, sus m'ame!  
Que ne me sçai comment conseillier, dame.  
Quanke je voi une heure, bien me plect;  
Et puis tantos ce que voi me desplest.  
Une heure voeil-je estre en compagnie,  
L'autre le fui, avøir ne le voeil mie.  
Ains sui moult lie quant je me troeve seuls,  
Parquoi mes plains tristes et angoisseus  
Puisse à par moi dire et ramentevøir.  
Là de plorer fzi-je assés mon devoir;

Le temps repene où me sui embatus.  
 Et quant assés je me sui debatù,  
 Et que sus moi n'a sang, ne nerf, ne vainne,  
 Qui ne soit tout afoibli de la painne,  
 Amours qui voet qu'un peu ait d'aligance  
 Mon grand travel, me remet esperance  
 Par devant moi, et celle assés m'aye;  
 Mès assés peu dure son envaye;  
 Voires s'elle ne me prent et esgaie  
 En une heure lie joieuse et gaie.  
 Et lors reçois de vuis solas sans nombre.  
 Et non-pour-quant pour très bons je les nombre;  
 Car mon dur temps m'aydent à passer,  
 Et les dolours que port à desmasser.  
 Mès je n'en sçai ne puis tant mettre en oeuvre  
 Que grant foison tout dis en moi n'en troeve.  
 En ce penser et en celle rihote  
 Fai maint souspir, maint plaint et mainte note  
 Où il n'i a gaires de melodie,  
 Ne sçai à qui dire ma maladie.  
 Fors seul à vous, ma dame souverainne.  
 Je sçai de voir que j'ai emprisi grant painne,  
 Car je ne sui del avenir pas dignes  
 A si grant bien que vous; mès par les signes  
 Des douls regards que j'ai en vous véus,  
 Sui-je ou droit rieule amoureux enchéus.  
 Là me tendrai, à quele fin qu'en viengne;  
 Mès je vous pri que de moi vous souviengne,  
 Et que pités en vo franc coer s'acorde  
 Tant que de moi un petit se recorde,

Que de vous aie aucun aliegement,  
Car mon coer est vostre tout liegement.  
Et si souffrés, ma douce dame gaie,  
Que doule penser, qui nuit et jour me paie,  
Et ramentoit esperance à toute heure,  
Sa grasse en voir et son confort saveure;  
Car s'autrement se portoit ma querelle,  
Trop me seroit m'aventure rebelle  
Que j'ai tenu et tiene à éureuse,  
Depuis qu'empris ai la prise amoureuse  
De vous servir, obéir et eremir.  
Quant à ce pense, assés me fait fremir  
Et esbahir, car je ne sçai retraire  
A quele fin ceste oevre vodra traire.  
Et non-pour-quant j'ai bien la cognissance  
Que vous avés sus moi tant de puissance  
Qu'il me convient vo doule plaisir attendre;  
Et s'un petit voliés ma vie entendre,  
Comment je l'ai maintenu longe espasse,  
Vons me feriés grant aumosne getrant grasse,  
C'est que desirs nuit et jour m'appareille  
Maint grant assault; or n'ai qui me conseille.  
Dont c'est pour moi une moult dure chose,  
Car de mon fait parler je ne vous ose,  
Ne vous monstrer comment je sui tout dis;  
Car je double si fort vos escondis,  
Et les perils qui sont de Malebouche,  
Que trop m'esmai que je ne vous courouce,  
Et ce ne se poroit faire à nul foer  
Que je vosisse errer contre mon coer

Qui à tout ce s'acorde liement  
 De vous servir, si enterinement  
 Que je porai en tous estas, ma dame,  
 Mès ce desir qui telement m'enflame,  
 Dont il convient que nuit et jour languisse,  
 Ordonnés que vos frans coers l'adoucisce,  
 Par quoi il soit un petit resjois;  
 Car c'est bien voirs, se je ne suis oys  
 Des grans dolours dont bonne amours me charge  
 Plus que porter ne puis ai-je de charge,  
 Que conquerriés, dame, s'en vo servisce  
 Martire et mort en languissant persisse :  
 Et pour moi mettre en un peu d'aligance  
 Vous me douriés de biens tele habondance  
 Qu'à toujours mès il m'en seroit le mieus,  
 En quel estat que fuisse, et en quels lieux?  
 Ne pensés jà que foiblement vous aime,  
 Ne que sans fait l'omme martir me claimme;  
 Certes nennil, ains en soustien cens tans ;  
 Dont dou monstrier ne puis venir à temps,  
 Et en eüsse assés bien le loisir.  
 Et vous povés tout clerement cuesir,  
 Quant j'ai l'éur que d'estre en vo present,  
 De quels parlers vous fai monstre et present.  
 Ensi me tais que dont que pas n'i fuisse.  
 Et pensés vous que là parler je puisse ?  
 Nennil; car vo beauté si fort me loie  
 Langage et coer, que se parler voloie  
 Se n'en est-il noient en ma puissance.  
 Com plus vous voi, et plus a d'acroissance

La bonne amour dont de moi amée estes.  
 Soit en requoi, en chambre et en festes,  
 Riens ne me poet plaire ne resjoir  
 Se ne vous puis ou véoir ou oyr.  
 Or ne poet-il pas tout dis ensi estre  
 Que je vous oie ou voie à la fenestre,  
 Ne hors, ne ens, esbatre alant vo corps.  
 Dont c'est bien drois, dame, que je recors  
 Comment je sui demenés ou termine  
 Que dou souffrir Amours me determine,  
 Se ce n'estoit pour vostre paix garder;  
 Dont il me fault à ce bien regarder.  
 A un anoi que j'ai, cent en auroie ;  
 Ne je ne sçai comment porter poroie  
 Les grans assaus qu'il me convient souffrir ;  
 Car Doule-Penser se vient souvent olirir  
 A moi, qui, nuit et jour, me represente  
 Les biens de vous ; c'est drois que je les sente .  
 Et Desirs voelt, à quele fin qu'en isse,  
 Que de parler à vous je m'enhardisse.  
 Et se je n'ai tamps ne lieu ne espasse,  
 Si voelt Desirs que devant vous je passe ;  
 Et me semble que, se m'aviés véu  
 Que tout mi mal seroient cognéu.

En ce fresel et en celle rihote  
 Fai maint sospir, maint plaint et maint note  
 Qui ne sont pas de sons melodieus,  
 Mes attempres de chans maladiéus ;  
 Car quoi qu'à cese regarde attemprance,  
 Par le conseil de bonne Pourvéance,

Si me constraint si desirs sus une heure  
Que sans nombre trop plus de mauls saveure  
Que je ne fai de joie et de repos.

Quel tamps qu'il soit, onque je ne repos  
Ne nuit ne jour, ne heure ne minime ;  
Car bonne amour le coer si fort me lime,  
En pensant à vostre très grant beauté,  
Que cil penser m'ont pluisours fois maté,  
Telement qu'il n'avoit dedans mon fait  
Commencement, ne moyen, ne parfait ;  
Et bien souvent ne savoie où j'estoie ;  
Mès tous pensieus et tous mas m'arrestoie,  
Car pluseurs fois me suis moult repentis  
De ce qu'ensi m'estoie departis ,  
Pour ce qu'i-gnoramment, ce me sambloit ,  
Mon coer, qui de paour frestous trambloit,  
S'ert contenus vers vous ains mon depart ;  
Et de mon fait pas la centime part  
N'avoie dit. Dont, en moi recordant,  
Je m'en tenoie assés à ignorant.

Or ai mon coer de ce moult entechié.  
Dont, se g'i ai aucune ment pechié,  
Certes, ce n'est ne pour mal ne pour visce  
Qui soit en moi par recréant servisce ;  
Ce n'est que par faulte de hardement  
Et par amours, dont sui si ardemment  
Espris de vous, mon coer en tout donner,  
Que ce mesfet me devés pardonner ;  
Car volontiers, se le pooie faire,  
Vous diroie mon coer et mon affaire

Tout ensi que Desirs le me commande.  
 Et si m'est moult de nécessité grande  
 Toutefois, dame, que je le vous die  
 Pour alegier toute ma maladie;  
 Car d'ensi vivre en painne et en debat,  
 Dont bonne amour me tourmente et debat,  
 Il n'est nuls coers qui porter le scevist,  
 Ne qui jà joie en celle vie evist.  
 Si le vous di, ma dame, à celle fin,  
 En suppliant d'enterin coer et fin,  
 Que la douleur que j'ai lonc temps gardée  
 Soit en pitié de par vous regardée;  
 Car bien est temps, mais qu'il vous plaise ensi,  
 Que recés de vous soie à merci.  
 Non que le vaille ou que le doyés faire;  
 De ce cuidier me voeil-je moult bien taire;  
 Mès seulement pour ce que, sans sejour,  
 Pense mon coer tout dis et nuit et jour  
 A vous amer loyalment, com vos sers,  
 Et obéir. Dont, s'en ce riens dessers,  
 Les guerredons m'en soient remeri;  
 Car quant Desirs premiers mon coer féri,  
 Par la vertu de vostre grant beauté,  
 Depuis n'a heure, en yver n'en esté,  
 Que Doule-Penser, qui porte les broquetes,  
 N'ait fait sonner en mon coer les clochetes  
 De divers chans et de diverses notes,  
 Les uns joieus, les aultres de rihotes,  
 Ensi se continuent et esbatent,  
 A ce que nuit et jour le coer me batent;

Et ce me fault souffrir, comment qu'il aille;  
 Mès je vous pri que ma painne me vaille;  
 Car je recoi en bonne pascience  
 Tout ce qu'il plect Amours ordonner en ce.

*Et pour ce que li Orloge ne poet  
 Aler de soi, ne noient ne se moct,  
 Se il n'a qui le garde et qui en songne;  
 Pour ce il fault à sa propre besongne  
 Un orlogier avoir, qui tart et tempre  
 Diligamment l'aministre et attempre,  
 Les plons relieve et met à leur devoir;  
 Ensi les fait rieuléement mouvoir;  
 Et les roes amodère et ordonne,  
 Et de sonner ordenance lor donne.  
 Encores met li orlogiers à point  
 Le foliot, qui ne se cesse point,  
 Le fuiselet et toutes les brochetes,  
 Et la roe qui toutes les clochetes  
 Dont les heures, qui ens ou Dyal sont,  
 De sonner très certaine ordenance ont,  
 Mès que levée à poïnt soit desten.  
 Encore poet moult bien, selonc m'entente,  
 Li orlogiers, quand il en a loisir,  
 Toutes les fois qu'il li vient à plaisir  
 Faire sonner les clochettes petites  
 Sans derieuler les heures dessus dites.*

Selonc l'estat dont j'ai parlé primiers,  
 Souvenirs doit estre li orlogiers;  
 Car Souvenirs qui ens ou coer s'enfrume,  
 Toutes les fois qu'il li plaist, il desfrume



Le doule penser qui les broquetes porte;  
En quoi le vrai amant moult se deportie.  
Il y en a jusques à vint et quatre.  
Quant Souvenirs y fait l'amant embatre,  
Joie et confort son espérance doublent,  
Ne nul soussi ne anoi ne le tourblent;  
Ains fait ses chans d'ordenance amoureuse;  
Car tant li est sa pensée joieuse  
Pour les vertus qui sont de noble afaire,  
Que cils pensers li poet moult de biens faire;  
Dont Souvenir li donne ramembrance,  
Car lors cognoist ses fès de branche en branche,  
Et li remet par usage au devant  
Ce qui li est plaisant et avenant;  
Et se li fait aussi ramentevoir  
Que en amer le pot primiers mouvoir.  
Lors la beauté de sa dame figure,  
Son sens, son bien, et sa douce figure;  
En ce desir amoureux persevere  
Et nuit et jour liement considere  
De sa vie l'estat trestout entir.  
Neis, se d'amer se voloit repentir,  
Se ne poet-il, car Souvenir le point,  
Qui li remet sa besongne en bon point;  
Desir primiers, Beauté, et puis Plaisance,  
Secondement Paour et Attemprance,  
Et aussi Pour-véance sans moyen,  
Et Doule-Penser qui li fait moult de bien.  
Et les vertus qui ei dessus sont dites  
Par Souvenir sont en son coer escriptes,

Ne il n'i a chose tant soit petite,  
 Qui grandement à l'amant ne proufite.  
 Et s'il avient que, par aucune voie,  
 Le coer d'amant nullement se fourvoie,  
 Et qu'il soit mis ensi que hors dou rieu,  
 De quoi Amours les vrès amoureux rieu  
 Ou eslongi de l'amoureuse vie  
 Par fortune, par fraude ou par envie;  
 S'est Souvenirs d'une vertu si haute  
 Que, si trestos qu'elle voit la deffaute,  
 Conseil y met, ordenance et mesure,  
 Et à son droit le coer si ramesure  
 Qu'il ne se poet par raison fourvoyer,  
 Puisqu'il se voelt en son rieu avoyer.

De très grand bien m'a toujours pourvéu  
 Le souvenir que j'ai de vous éu,  
 Ma droite dame, et moult m'en doi loer;  
 Pour ce le voeil bonnement avoer,  
 Car onques ne me vi en ce parli  
 Que je pevisse une heure estre sans li;  
 Et à la fin que ma besogne dure,  
 Moult a sus moi, entente soing et cure  
 Que si à point je m'attempre et ordonne  
 Que je recoive en gré ce qu'Amours donne.  
 Et s'il avient que, par aucun contraire,  
 Fortune en nul péril me voelle traire  
 Ne desvoyer, par fraude et par envie,  
 Lors ai-je bien mestier de son aye.  
 Mès sans faulte je le troeve moult preste;  
 Car nuit et jour onques pour moi n'arreste,

Ains me remet mon doule penser à point.  
 Et quand le mal d'amer si fort me point  
 Qu'il me convient fremir, comment qu'il aille,  
 Et que souvent à contenance faille,  
 Par la vertu de quoi elle me touche,  
 Tant que sus moi n'a mains, ne yex, ne bouche,  
 Ne membre nul qui se puisse mouvoir;  
 Mès tous pensis me fault arrest avoir;  
 Ne je ne sçai auquel lès commencier :  
 Dont ma besongne puisse en riens avancier;  
 Ains me convient estre tous esbahis;  
 Lors, Souvenirs, dont pas ne sui hays ,  
 Pour moi oster de toute pesans oeuvre  
 Très soubtilment par dedens mon coer oeuvre,  
 Et m'i remet le rienle et le droit cours  
 Dont gouvrenés est li estas d'Amours.  
 Si sagement me ratempre et atourne,  
 Que sus moi n'a mouvement qui ne tourne  
 Et que cascuns ne face son devoir.  
 Desirs me vient premiers ramentevoir  
 La grant beauté de vous, ma dame gente,  
 Par la vertu de Plaisance que j'ente  
 Dedens mon coer; et adont je desir  
 Que vous saciés plainnement mon desir,  
 Et que mon mal cognissiés et voyés.  
 Et quand je sui auques près avoyés,  
 Et que Desirs qui me bruist et art  
 N'i voelt viser ordenance ne art,  
 Fors que tout dis aler à l'aventure,  
 Lors me revient Attemprance séure

Qui mon desir restraint et met en voie  
 Rieuléement et par art le convoie,  
 Par la vertu de Paour, qui regarde  
 Que de mon fait nuls ne se donne garde.  
 Par ensi voi attempré mon corage.  
 Lors Doule-Penser grandement m'encorage  
 De reconti-nuer tout mon afaire;  
 Et se ne puis riens el nuit et jour faire  
 Fors que penser à vous, ma droite dame;  
 Mès tant y a pour moi, qu'en ceste flame  
 Qui nuit et jour ardamment me traveille,  
 Pourvéance sans moyen me conseille,  
 Et les vertus que mon doule penser porte  
 Pardevant moi songneusement raporte.  
 Et par ensi dedens mon coer se fourme  
 Espérance qui de tous bien m'enfourme,  
 Et qui me fait souvent ouvrir la bouche;  
 Car si tretos que souvenir l'atouche,  
 Il me convient en diverses manières  
 Faire mon chant et toutes mes pryères.  
 En ce parti me troeve nuit et jour.  
 Ne pensés jà, dame, que je sejour;  
 Nennil, car sou-venirs qui s'ensonnie  
 De gouvrenner rieuléement ma vie  
 Ne lait sus moi oevre, tant soit petite,  
 Que dou remettre à point ne se delittle;  
 Et je l'en lais bonnement convenir,  
 Car je ne puis à bon confort venir,  
 Ne moi rieuler par certaine ordenance,  
 Fors que par li et par sa gouvernance;

Car tout mon fait entirement ordonne.  
S'en regrasci Amours, quant il me donne,  
Avec les mauls qu'il me convient porter,  
Cognissance de moi reconforter,  
Et que tout dis, tant qu'à ceste matire,  
Au plus joieus mon coer se tret et tire;  
Car tout ensi comme j'ai dit devant,  
Je ne poroie aler non plus avant  
En cel estat, ne moi amoderer,  
Quant tous mes fès voeil bien considerer,  
Comme poroit une grosse rivière  
Venant d'amont prendre son cours arrière;  
Se ce n'estoit la douce souvenance  
Que j'ai de vous, ma dame, et la plaisance  
Qui en pensant à vous me rejoist,  
Et grandement me conforte et nourist,  
Et me pourvoit de conseil et d'aye  
Que je ne criene assaut ne envaye  
Que fortune me puist donner ne faire.  
Et c'est raisons; car en vo noble a faire,  
Et en la grant discretion de vous,  
En vo maintien qui tant est beaus et dous,  
On n'i voit riens qui face à amender;  
Car vous estes sans moyen et sans per  
Ceste qui est toute dame de moi.  
Ensi le jur loyalment, par ma foy!  
Ce n'est pas fort se vous m'avés conquis;  
Mès ce seroit pour moi uns grant deduis  
Se regarder en pitié me dagniés,  
Et se mes mauls telement adagniés

Qu'ils peussent estre par bien amer  
 Reconforté en doule de leur amer,  
 Et que vo oeil qui tant sont gracieus,  
 De douls regars, simples et precieus,  
 Qui si à point scevent lancier et traire,  
 Me vosissent un peu à euls attraire.  
 Las et qu'ai dit ? quant g'i suis tous attrais,  
 Ne je n'en puis jamais estre retrais  
 Tant que li ame ens ou corps me demeure.  
 Et quand vendra de Dieu la saintisme heure,  
 Que de mon corps il vodra oster l'ame,  
 Je voeil qu'il soit escript dessus ma lame :  
 Que par amours amer, non estre amés,  
 Se l'ai esté, petit amans clamés  
 Avec les a-mourens dors et repose.  
 Et ce sera, tant qu'à moi, moult grand chose  
 S'on le voelt faire ensi que je le di;  
 Car Tubulus, si com j'ai lu de li  
 Qui fu, ce re-commendent li aucteur,  
 Uns vrès amans, acquist moult haulte honneur,  
 Quand pour amer par amours, vrès martirs  
 Frans et loyaus, moru de coer entirs.  
 Moult belle en est l'escripture et la bule  
 A recorder de la vie Tubule ;  
 Car Tubulus sa dame tant ama  
 Que pour s'amour à la mort se pasma.  
 Ce fut pour lui une honnourable fin.  
 Et je le di, ma dame, à celle fin.  
 Selonc l'estat Tubulus et sa vie,  
 Quant bien pensé ai à ma maladie

Et à mes mauls, par convignable fourme,  
A la sienne moult justement se fourme ;  
Et toutes fois j'en lairai convenir,  
Tout ensi com il en poet avenir.  
Et pour ce qu'en imaginations  
Est tout mon coer et mon intention,  
Imaginé ai en moi de nouvel,  
A trop petit de joie et de revel,  
Que je ne sçai au monde au jour d'ui chose  
Point plus propisce, assés bien dire l'ose,  
Com ma vie est justement figurée,  
Ensi qu'elle est par ci-devant monstrée,  
A un Orloge, et à la gouvrenance  
Qu'il appartient à yeste ordenance ;  
Car l'Orloge, si com j'ai dit premiers  
Est de mouvoir nuit et jour coustumiers,  
Ne il ne poet ne doit arrest avoir,  
Se loyalement voelt faire son devoir.  
Tout ensi sui gouvernés par raison,  
Car je qui sui la chambre et la maison  
Où mis est li Orloges amoureux  
Sui de mouvoir telement curieus  
Que n'ai aillours entente soing et cure,  
Ne nature riens el ne me procure,  
Fors que tout dis mouvoir sans arrester ;  
Ne je ne puis une heure en paix ester  
Meismement quand je sommeille et dors.  
Si n'ai-je point d'arrest, qu'à vo gent corps  
Ne soit tout dis pensans mes esperis.  
Et devise estre ens ou penser peris !

Se n'en poet-il ne n'est aultrement voir,  
Ensi appert que je fai mon devoir  
Tout ensi com l'Orloge fait le sien.  
Or a en vous tant d'avis et de bien  
Que j'ai espoir, ensi je le suppose,  
Que vous ferés, de ceste simple chose  
Que j'ai à moi approprié et mise,  
Compte moult grand; s'userès de franchise  
Et s'en serai plus lies et plus entiers  
En tous mes fès; et il m'est grans mestiers  
Qu'il soit ensi, et vos frans coers le voeille  
Qui en bon gré cesti dittie recoeille.

---



---

**CI SENSIEUT**
**LE TRETTIE DE L'ESPINETTE AMOUREUSE.**


---

**P**LUISEUR enfant de jone éage  
 Desirent forment le péage  
 D'amours payer; mès s'il savoient,  
 Ou si la cognissance avoient  
 Quel chose lor fault pour payer,  
 Ne s'i vodroïent assayer;  
 Car li paiemens est si fes  
 Que c'est uns trop perilleus fès.  
 Non-pour-quant gracieus et gens  
 Samble-il à toutes jones gens;  
 Je n'i acord, bien ont raison;  
 Mès qu'il le paient de saison  
 En temps, en lieu, de point et d'eure.  
 Et si c'est dessous ne deseure  
 L'éage qu'il leur apertient,  
 Folie plus que sens les tient.  
 Mès tant qu'au fait, j'escuse miculs  
 Assés les jones que les vieuls;  
 Car jonece ne voelt qu'esbas  
 Et amours en tous ses esbas,  
 Quiert ceuls trouver et soi embatre  
 Entre euls, pour soi et ceuls esbatre.  
 En mon jouvent tous tels estoie;

Que trop volontiers m'esbatoie,  
 Et tels que fui encor le sui;  
 Mès ce qui fu hier n'est pas lui.  
 Très que n'avoie que douse ans,  
 Estoie forment goulousans  
 De véoir danses et carolles,  
 D'oïr menestrels et parolles  
 Qui s'apertiennent à deduit;  
 Et de ma nature introduit  
 Que d'amer par amours tous ceauls  
 Qui ament et chiens et oiseauls.  
 Et quant on me mist à l'escole,  
 Où les ignorans on escole,  
 Il y avoit des pucelletes  
 Qui de mon temps èrent jonettes;  
 Et je, qui estoie puceaus,  
 Je les servois d'espinceaus,  
 Ou d'une pomme, ou d'une poire,  
 Ou d'un seul anelet de voire;  
 Et me sambloit, au voir enquerre  
 Grant proece à leur grasse acquerre;  
 Et aussi es-ce vraiment;  
 Je ne le di pas aultrement.  
 Et lors devoise à par mi:  
 Quand revendra le temps por mi  
 Que par amours porai amer.  
 On ne m'en doit mies blasmer:  
 S'à ce ert ma nature encline,  
 Car en pluisours lieux on decline  
 Que toute joie et toute honours

Viennent et d'armes et d'amours,  
Ensi passois mon jouvent;  
Mès je vous ai bien en convent  
Que pas ne le passai com nices;  
Mès d'amer par amours tous riches;  
Car tant fort men plaisoit la vie  
Qu'aillours n'ert m'entente ravie,  
Ne ma plaisance, ne mon corps.  
Encor m'en fait bien li recors,  
Et fera, tant com je vivrai;  
Car par ce penser mon vivre ai  
Garni d'une douce peinture;  
Et s'est tele ma nourriture  
De grant temps; fuisse jà pouris  
S'en ce n'euisse esté nouris.  
Mès le recort et la plaisance,  
Le parler et la souvenance  
Que pluisours fois y ai éu  
M'ont de trop grand bien pourvéu.  
Nous n'avons qu'un petit à vivre,  
Pourtant fait bon eslire un vivre  
En troes, com est dou prendre en point  
Qu'on ne faille à sa santé point,  
Pour amer par amours, l'entens.  
Miculs ne poet employer le tems  
Homs, ce m'est vis, qu'au bien amer;  
Car qui voelt son coer entamer  
En bon mours et en nobles teches,  
En tous membres de gentilleces,  
Amours est la droite racine;

Et coers loyaus qui l'enracine  
 En soi, et point ne s'outre-cuide  
 N'i poet avoir l'entente vuide  
 Qu'il ne soit gais et amoureux,  
 Et aux biens faire vertueus.  
 Car qui n'aimme ou qui n'a amé,  
 Quoi qu'on ait l'omme en ce blasmé,  
 Jà n'aura vraie cognoissance,  
 Ne en bonnes vertus puissance.  
 Mès les aucuns ensi opposent  
 Qu'il sont amé, puis qu'amer osent.  
 Nennil, Amours de celle part  
 Ne prendera jà au coer part  
 Qui le voelt par cuidier avoir ;  
 Oultre-cuidance est non savoir,  
 Et pour ce ne s'i doit nuls mettre  
 Qui d'amer se voelt entremettre.

Dont ensi, pour mieulz confremer  
 Le fait dont vous voeil enfourmer,  
 J'ai dit qu'amours est sens et vie  
 Qui s'i gouverne sans envie.  
 Ensi le croi, pour ce le pris  
 Tant à valour, honnour et pris,  
 Que, d'exposer tout son afaire,  
 J'auroie grandement à faire.  
 Nom-pour-quant dedens ce dittier  
 Mon fait tout plain et tout entier,  
 Qui sus l'estat d'amours se trette,  
 La vérité en ert retrette ;  
 Et tout pour l'amour de ma dame,

Que Diex gart et de corps et d'ame !  
 Amours et elle m'ont appris  
 Bien voie de monter en pris;  
 Et se je n'ai pas retenu  
 Tout le bien dont il m'ont tenu,  
 A moi le blasme et non à culs,  
 Car grascès en doi rendre à ceuls  
 Dont proufis me vient et honnours,  
 C'est à ma dame et à Amours.  
 Moult convegnable en est l'usance;  
 Or ai-je un petit d'escusance  
 De ce que lors trop jones ère  
 Et de trop ignorans manière.  
 Et moult me trouva foible et tendre  
 Amours, quant si hault me fist tendre  
 Comme en amer; mès l'amour moie  
 De quoi lors par amours amoie  
 Tant qu'en enfance, pour ce fait,  
 Ne me portoit gaires d'effait.  
 Espoir, s'il m'eüst plus viel pris,  
 J'eüsse été trop mieuls appris,  
 Et cogneüsse mieulz son nom;  
 Que je ne face, et espoir non;  
 Car on dit: Qui voelt la saucelle  
 Ployer aise, il le prent vregelle.  
 Aussi Amours me prist ou ploi  
 De mon droit jouvent pour ce ploi,  
 Tout ensi qu'il me voelt ployer,  
 Car mieuls ne me voeil employer.  
 Mès quel éage, au dire voir,

Cuidiés vous que pevisse avoir  
Dès lors qu'Amours, par ses pointures,  
M'ensengna ses douces ointures ?  
Jones estoie dans assés.  
Jamès je ne fuisse lassés  
A juer aux jus des enfans  
Tels qu'ils prennent dessous douse ans;  
Et premiers, par quoi je m'escuse,  
Je faisoie bien une escluse  
En un ruissot d'une tieulette ;  
Et puis prendoie une esculette  
Que noer je faisoie aval ;  
Et s'ai souvent fait en un val,  
D'un ruissot ou d'un acoulin,  
Sus deus tieulettes un moulin ;  
Et puis juiens aux papelottes ;  
Et ou ruissot laviens nos cottes,  
Nos chaperons et nos chemises.  
Si sont bien nos ententes mises  
A faire voler aval vent  
Une plume ; et j'ai moult souvent  
Tamisié en une escafotte  
La poudrette parmi ma cotte ;  
Et estoie trop bons vallés  
Au faire de terre boullés ;  
Et pluseurs fois me sui emblés  
Pour faire des muses en blés ;  
Et pour les papillous chacier  
Me vosisse bien avancier ;  
Et quant atraper les poiee ,

D'un fileçon je les lioie,  
 Et puis si les laissoie aler  
 Ou je les faisoie voler;  
 Aux dés, aux eschès, et aux tables,  
 Et à ces grans jus delitables,  
 Les jus ne voloie pas tels;  
 Mès de terre à faire pastels,  
 Rons pains, flannes et tartelettes,  
 Et un four de quatre tieulettes  
 Où je mettoie ce mestier  
 Qui m'avoit adont grand mestier.

Et quant ce venoit au quaresme  
 J'avoie, dessous une escame,  
 D'escafottes un grant grenier  
 Dont ne vosisse nul denier.  
 Et lors, sus une relevée,  
 Avec l'escafotte travée,  
 Juoie avec ceuls de no rue.  
 Et tout ensi qu'on hoce et rue,  
 Je leur disoie : « Hociés hault.  
 » Car vraiment cape ne fault. »  
 Et quant la lune estoit serine,  
 Moult bien à la pince merine  
 Juiens. Aussi en temps d'esté  
 A tels jus ai-je bien esté,  
 Plus marris au département  
 Que ne fusse au commencement.  
 Vis m'estoit qu'on me faisoit tort  
 Quant on m'avoit dou ju estort.  
 Puis juiens à un aultre jeu

Qu'on dist, à la Kevve leu leu;  
 Et aussi au trottot merlot,  
 Et aux pierettes, au havot,  
 Et au piloter, ce me samble.  
 Et quant nous estions ensamble,  
 Aux poires juiens tout courant,  
 Et puis au larron Engerrant,  
 Et aussi à la brimbetelle,  
 Et à deux bastons qu'on restelle.  
 Et s'ai souvent, d'un bastoncel,  
 Fait un cheval nommé Grisel;  
 Et souvent aussi, fait avons  
 Hyaumes de nos chaperons;  
 Et moult souvent, devant les filles,  
 Nos batons de nos kokilles.  
 Aussi en cest avenement  
 Juiens nous au roy qui ne ment,  
 Aux bares, et à l'agnelet,  
 A Ostés-moi de Colinet,  
 A Je me plaing qui me ferit,  
 Et, dedens chambre, à l'esbahi,  
 Et aussi aux adeviniaux,  
 A l'avainne et aux reponniaus,  
 A l'erbelette, et aux risées,  
 A l'estoet et aux reculées,  
 Au mulet, au sallir plus hault,  
 Et à la charette-michaut;  
 Puis à la coulée-belée  
 Qu'on fait d'une carolle lée,  
 Au chace-lievre, à la clingnette;



Aussi à la sotte buirette,  
 A la corne de buef au sel,  
 Et au jetter encontre un pel  
 Ou deniers de plonc ou pierettes.  
 Et se faisons fosselettes,  
 Là ou nous bourlions aux nois;  
 Qui en falloit, c'estoit anois.  
 De la tourpie aux amantins  
 M'esbatoie soirs et matins;  
 Et j'ai souvent, par un busiel,  
 Fait voler d'aigue un buillonciel,  
 Ou deux ou trois, ou cinc ou quatre.  
 Au véoir me pooie esbatre;  
 A tels jus, et à plus assés,  
 Ai-je esté moult souvent lassés.

Quant un peu fui plus assagis  
 Estre me convint plus songis  
 Car on me fist latin aprendre;  
 Et se je varioie au rendre  
 Mes liçons, j'estoie batus.  
 Siques, quant je fui embatus  
 En coguissance et en cremeur,  
 Si se changierent moult mi meur.  
 Nom-pour-quant ensus de mon mestre  
 Je ne pooie à repos estre,  
 Car aux enfans me combatoie;  
 J'ère batus et je batoie.  
 Lors estoie si desrées  
 Que souvent mes draps deschirés  
 Je m'en retournoie en maison;

Là estoie mis à raison  
 Et batus souvent; mès sans double  
 On y perdoit sa painne toute,  
 Car pour ce jà mains n'en féisse.  
 Mès que mes compagnons véisse  
 Passer par devant moi la voie  
 Escusance tos je l'avoie  
 Pour aler ent esbatre o euls.  
 Trop enuis me trouvoie seuls;  
 Et qui me vosist retenir  
 Se ne me pevisl-on tenir;  
 Car lors estoit tels mes voloirs  
 Que plaisance m'estoit pooirs.  
 Mès il m'est avenu souvent,  
 Ce vous ai-je bien en convent,  
 Selonc ce qu'encor il me samble,  
 Que voloirs et pooirs ensemble,  
 Quoique di que tant me valoient,  
 A mon pourpos souvent falloient.  
 Mès je passioie à si grant joie  
 Celi temps, se Diex me resjoie!  
 Que tout me venoit à plaisir,  
 Et le parler, et le taisir,  
 Li alers, et li estre quois;  
 J'avoie le temps à mon quois.  
 D'un chapelet de violettes,  
 Pour donner à ces basselettes,  
 Faisioie à ce dont plus grand compte  
 Que maintenant dou don d'un conte  
 Qui me vaudroit vint mars d'argent,

J'avoie le coer lie et gent,  
 Et mon esperit si legier  
 Que ne le poroie eslegier.

En ceste douce noureture  
 Me nourri amours et nature;  
 Nature me donnoit croissance,  
 Et amours, par sa grant puissance,  
 Me faisoit à tous deduis tendre.  
 Jà, eusse le corps foible et tendre,  
 Se voloit mon coer partout estre;  
 Et especialment cil estre  
 Où a foison de violiers,  
 De roses et de pyoniers.  
 Me plaisoient plus en regart  
 Que nulle riens, se Diex me gart!  
 Et quant le temps venoit divers  
 Qui nous est appellés yvers,  
 Qu'il faisoit let et plouviens,  
 Par quoi je ne fuisse anvieus,  
 A mon quois, pour esbas eslire,  
 Ne vosisse que romans lire.  
 Especialment les trettiers  
 D'amours lisoie volontiers;  
 Car je concevoie en lisant  
 Toute chose qui m'iert plaisant.  
 Et ce, en mon commencement,  
 Me donna grant avancement  
 De moi ens ès biens d'amours traire;  
 Car plaisance avoie au retraire  
 Les fais d'amours, et à l'oïr.

Jà n'en puissè-je joïr ;  
 Mès plaisance née en jouvent  
 Encline à ce le coer souvent ;  
 Et li donne la vraie fourme  
 Sus laquelle son vivant fourme.  
 En tele fourme me fourma  
 Amours, et si bien m'enfourma  
 Qu'il m'est tourné à grant vaillance,  
 Sans vantise, de ma plaisance ;  
 Car j'ai par ce tel chose empris  
 Que ne poroie mettre en pris,  
 Car tant vault la valour qu'ai prise,  
 Et le tienc de si noble emprise  
 Que ne le poroie esprisier,  
 Tant le scevisse hault prisier.

Droitement, ens ou temps de joie  
 Que tous coers par droit se resjoie  
 Qui espoire ou pense à joïr  
 Dou bien qui le fait resjoïr,  
 Car lors joliveté commence.  
 Dont, n'es-ce pas raisons qu'on mence  
 D'une merveille, s'elie avient.  
 Et pour ce que il me souvient  
 D'une aventure qui m'avint  
 Quant ma jonece son cours tint,  
 Onques puis dou coer ne m'issi ;  
 Pour ce compte en voeil faire yci.

Ce fu ou joli mois de may ;  
 Je n'oc doubtaunce ne esmai  
 Quant j'entrai en un gardinet.  
 Il estoit assès matinet,

Un peu après l'aube crevant.  
Nulle riens ne m'aloit grevant,  
Mès toute chose me plaisoit,  
Pour le joli temps qu'il faisoit  
Et estoit apparant dou faire.  
Cil oizellon, en leur afaire,  
Chantoïent, si com par estri.  
Se liet estoient, n'en estri,  
Car oncques mès si matin née  
Ne vi si belle matinée.  
Encor estoit tous estelés  
Le firmament qui tant estlés;  
Mès Lucifer qui la nuit chace  
Avait jà entrepris sa chace  
Pour la nuit devant soi chacier;  
Car Aurora ne l'a pas chier,  
Ançois letint en grand debat.  
Et encores, pour son esbat,  
Chacier faisoit par Zepherus  
Les tenebres de Hesperus.  
Et ensi, me voeille aidier Diex!  
Se si bel temps vi onques d'ieuls;  
Etse, puis-ce-di ne avant,  
Me vint tel pensée au devant  
Que là, me vint, ne sçai comment.  
Je me tenoie en un moment,  
Et pensoie au chant des oiseauls,  
En regardant les arbriseaus  
Dont il y avoit grant foison,  
Et estoie sous un buisson

Que nous appellons aube-espine,  
 Qui devant et puis l'aube espine;  
 Mès la flour est de tel noblece  
 Que la pointure petit blece;  
 Nom-pour-quant un peu me poindi,  
 Mès m'aventure à bon point di.

Tout ensi que là me séoie  
 Et que le firmament véoie  
 Qui estoit plus clair et plus pur  
 Que ne soit argent ne azur  
 En un penser je me ravi,  
 Ne sçai comment; mès droit là vis  
 Trois dames et un jovencel.  
 On ne l'appelloit pas Ansel,  
 Ains Mercurius avoit nom.  
 Moult est homme de grant renom;  
 Il se sçet bien de tout mesler;  
 Les enfans aprent à aler,  
 Et lor donne l'abilité  
 De parler par soutieveté.  
 Jupiter si est son droit père,  
 Et dame Juno est sa mère.  
 Forment m'en plot la contenance  
 Et encores plus l'acointance.  
 Je ne sçai où il m'ot véu,  
 Mès il m'a trop bien cognéu,  
 Et par mon droit nom me nomma,  
 Ne onques ne me sournomma;  
 Et me salua tout d'otel  
 Qu'on fait prodomme en son hostel.

Je fui lies de son salut prendre,  
 Et tous près aussi de lui rendre,  
 Et puis li dis: « Chiers sires douls,  
 » Ne vous cognois ; qui estes vous ?  
 » Et ensi vous me cognessiés  
 » Que dont que nourri m'eussiés. »  
 Lors me dist: « Bien te doi cognestre,  
 » Car puis quatre ans après ton nestre  
 » En gouvernance t'ai éu,  
 » Et si ne m'as pas cognéu.  
 » Si sui-je assès bien renommés,  
 » Car Mercurius sui nommés;  
 » Et ces Daines que tu vois là  
 » Sont Juno, Venus et Pala;  
 » D'armes, d'amours et de richesses  
 » Sont les souverainnes Déesses ;  
 » Mès ores sont un peu en lensece ;  
 » Car Paris rendi jà sentence  
 » Que la pomme d'or devoit estre  
 » A Venus, que tu vois sus destre.  
 » A deus dames pas ne souffist  
 » Le jugement que Paris fist ;  
 » Mès dient que par ignorance  
 » Et par petite cognissance  
 » Acorda la pomme à Venus.  
 » Juno en parle plus que nuls ;  
 » Car, se à li l'eüst donné,  
 » Elle avoit jà tout ordonné  
 » Qu'il eüst éu par puissance  
 » Des Grigois très belle vengeance.

» Si fu Paris nices et lours  
 » Quant il donna la pomme aillours,  
 » Et pour un peu de vanité  
 » Perdi proece et dignité.  
 » Mieuls li vausist éu avoir  
 » Possessions et grant avoir  
 » Que l'amour de la belle Helainne;  
 » Ce ne prise-je une laine.  
 » Son père, si frère et sa mère  
 » En furent mort de mort amère,  
 » Et bien vint mille chevalier  
 » En fist-on en armes taillier;  
 » Et aussi tamaint millier d'omm;  
 » Ce fut une trop male pomme,  
     » Et pour Troyens chier vendue;  
 » Et amours povrement rendue  
 » Que Venus li guerre donna;  
 » Car par ce la guerre donna  
 » Et une povre confiture  
 » Par mortele desconfiture  
 » Aux Troyens, qui li plus monde  
 » E li plus preuvèrent dou monde.  
 » Et tu, qu'en dis? or respons ent. »  
 « — Ha! chiers sires, di-je, comment  
 » Vous sauroi-je de ce respondre,  
 » Ne bien la vérité expondre,  
 » Car je sui de sens ignorans  
 » Et de peu d'avoir seignourans. »  
 Et Mercurus lors me regarde  
 Et me dist: « Prens tu dont là garde;



- » Tant en poes tu mieuls dire voir,  
 » Car en éage et en avoir  
 » Sont malisce, hayne, envie.  
 » Et pour ce que de jone vie  
 » Te voi, selonc ce qu'il t'est vis,  
 » Je ten pri, di m'ent ton avis ;  
 » Et se Paris, qui on fist juge  
 » De la pomme, rendi bon juge.  
 — » Volontiers, puis qu'il vous plaist dire  
 » Que j'en responde voir, chier sire.  
 » Quant les dames Paris trouvèrent  
 » Et son jugement li rouvèrent,  
 » Jà savoit Paris de certain  
 » Qu'à grant avoir ne faudroit grain,  
 » Car fils de royne et de roy  
 » Ne poet faillir à noble arroi ;  
 » Et s'il ne donna à Juno  
 » La pomme, de mains ne l'en lo ;  
 » Aussi n'i aconta pas là,  
 » Ne à la deesse Palla,  
 » Car jones et fors se sentoit,  
 » Et hardemens en li sentoit.  
 » Tout ce ne li poit tollir  
 » Pallas, ne son corps afoibler ;  
 » Car ce que Diex donne et nature  
 » Ne poet tollir nulle aventure.  
 — » Elle l'evist bien fait plus préus,  
 » Et aux armes plus ewireus  
 » Qu'il ne fu. » - « Nom-pour-quant, par m'ame !  
 » Aux armes ne prist onques blasme.

» Si que je senc que, quant Paris  
 » Donna la pomme, à tous perils,  
 » Aux grans avoïrs, ne aux fortunes  
 » N'aconta deus petites prunes.  
 » Vis li fu il avoït assés  
 » Avoïrs et trozors amassés  
 » Et si estoit en son venir;  
 » Si ot un joïous souvenir,  
 » Tels que jones homs doit avoir,  
 » Liques tient terre et grand avoïr.  
 » Dont, la pomme bien ordonna  
 » Quant la Déesse le donna;  
 » Car il s'enamoura d'Elainne  
 » Dont fist sa dame souverainne.  
 » Dont, son jugement à bon tienc,  
 » Et le tenrai, et le mainienc  
 » Oû que je soie ne quel part. »  
 Mercurès lors de moi se part  
 Et me dist: « Ce moult bien savoie  
 » Tout li amant vont celle voie. »  
 Atant Mercurès me laissa;  
 Dont noient ne m'esléeça,  
 Car volontiers euisse esté  
 Avec lui encor un esté,  
 S'estre pevist; car mes pourfis  
 Y fust grans, je m'en tienc pour fis.  
 Et à ce qu'il s'esvanui  
 Juno sa mère le sievi,  
 Et Pallas, je ne les vi plus;  
 Mes dalès moi remest Venus,

D'amours la dame et la Déesse ;  
 Vers moi vint et dist : « Beaus fiulz, es—se  
 » Belle chose de bien ouvrer.  
 » Tu le poras yei prouver,  
 » Car pour ce que bon t'ai vu,  
 » Et que tu as si bien scéu  
 » A Mercurius bel respondre,  
 » Et sa parole au voir expondre,  
 » Tu en auras grant guerredon,  
 » Car je te donne yei un don.  
   » Vis tant que poes d'or en avant,  
 » Mès tu auras tout ton vivant  
 » Coer gai, joli et amoureux ;  
 » Tenir t'en dois pour ewoureux ;  
 « De ce te fai-je tout séur ;  
 » Tu dois bien amer tel éur.  
 » Plusour l'auroïent volentiers ;  
 » Mès je n'en donne pas le tiers,  
 » Non pas le quart, non pas le quint,  
 » Jà aient eil corps friche et coint.  
 » Més quant tu m'as véu en face,  
 » C'est drois que grant grasse te face ;  
 » Et il te vault trop mieulz avoir  
 » Plaisance en coer que grant avoir.  
 » Avoir se pert, et joïe dure.  
 » Regarde se je te sui dure.  
 » Et encores, pour mieulz parfaire  
 » Ton don, ta grasse et ton afaire,  
 » Uvne ertu en ton coer ente :  
 » Que dame belle, jone et gente

» Obéiras et cremiras ;  
 » De tout ton coer tu ameras,  
 » Car amour ne vault nulle rien  
 » Sans cremour, je le te di bien;  
 » Et tant f'en plaira l'ordenance  
 » Et la douce perseverance  
 » Que de foy, de coer et de sens  
 » Diras à par toi en ce temps,  
 » Plus de mille fois la sepmainne  
 » Qu'onques tele ne fu Helainne  
 » Pour qui Paris ot tant de mauls.  
 » Or, regarde se plenté vauls  
 » Quant je te donne don si noble.  
 » Il n'a jusque Constantinoble  
 » Emperéour, roy, duc ne conte,  
 » Tant en doie-on faire de conte,  
 » Qui ne s'en tenist à payés.  
 » Mès je voeil que tout ce ayés,  
 » Et que perseverés avant  
 » En tout ce quej'ai dit devant.

Et je, qui fui en coer souspris  
 Et esbahis, à parler pris,  
 Moult simplement et tous donbtieus  
 Contre terre clinans mes yeuls;  
 Ce fu raisons, car jones d'ans,  
 Estoie encor et ignorans,  
 Et si n'avoïe pas apris  
 A oyr chose de tel pris,  
 Ne à recevoir tel present  
 Dont Vénus me faisoit présent

Lors levai un petit la face  
 Et di: « Ma dame, à Dieu or place  
 » Que servise vous puisse faire  
 » Qui me vaille et me puist par faire,  
 » Car j'en auroïe grant mestier  
 » Pour ma jonece en bien haucier.  
 » Mès dittes moi, ains qu'en alliés,  
 » Puis que tel grasce me bailliés,  
 » Quel tompore m'arés en garde. »  
 Et Venus adont me regarde  
 Et me dit: « Dix ans tous entiers  
 » Seras mon droit servant rentiers;  
 » Et en après, sans penser visce,  
 » Tout ton vivant en mon servisee. »  
 — « Dame, di-je, or me laist Diex faire  
 » En coer, en foy et en afaire,  
 » Chose qui vous soit agréable  
 » Et à mon jouvent bien véable;  
 » Car je ne quier, ne voeil aler  
 » Contre vous ne vostre parler.  
 » Tant en vault la douce ordenance  
 » Que grant joie en mon coer avance. »

Là ne repondi point Venus.  
 De moi parti; ne le vi plus.  
 Sous l'aube espine remès seuls,  
 Pensans en coer et moult viseus  
 Qu'il me pooit estre avenu.  
 Mès il m'a trop bien souvenu  
 De la très grant beauté de lui,  
 Dont tout le corps m'en abelli;

Et pensai à ce longement  
 Qu'il m'ert advenu, et comment  
 Venus m'ot dit, à sa plaisance,  
 Mon bien, mon preu et ma vaillance.  
 S'est raisons que je le retiegne,  
 Et que dou tout à li me tiegne.  
 Ossi fai, ne aultre ne voeil.  
 Dou tout je m'ordonne à son voeil,  
 Car elle m'a amonnesté  
 Franchise, sens et honnesté.  
 De moi le lairai convenir,  
 Car tous biens m'en poet avenir.

Ensi disoie en mon pourpos,  
 Et tous seulès, là ce pourpos :  
 « Par ma foi bien me doi amer,  
 » Quant Venus me dagne entamer  
 » Le coer de sa très grant valour.  
 » Diex! comme est fresce sa coulour ;  
 » Maintien joli, corps friche et gent!  
 » Pas ne le monstre à toute gent ;  
 » Mès monstré le m'a-elle au mains.  
 » Et en ses douls parlers humains  
 » Mest son confort, ossi garis  
 » Com je fuisse li beaus Paris,  
 » Né de Troies la grant cité,  
 » Si com je vous ai recité  
 » Que d'Élainne elle enamoura.  
 » En tous ses fais grant amour a ;  
 » Si les vodrai sievir et croire,  
 » Car sa paroile est toute voire,

» Et mieulz ne me puis avancier  
» Mon nom, ne mon fait exaucier  
» Que par estre vrais amoureux  
» Et à lui servir curieux. »

Ensi à par moi devisoie  
Et à Venus forment visoie,  
Et concevoïe sa beauté ;  
Sa parolle et sa loyauté ;  
Mès de ce qu'elle esvanuie  
Estoit de moi, forment m'amuie.  
Trop ert de moi briefment partie.  
Et se ne sçai en quel partie  
Elle ert retrette ne tournée.  
J'ai depuis tamainte journée  
Alé aux champs mon corps esbatre,  
Mès onques ne me poc embatre  
A tele heure com lors je fis.  
Dont puis, tenus m'en sui mains fis ;  
Et ai dit depuis, pluisours fois,  
En champs, en gardins et en bois,  
Pour ce que point ne li vëoie,  
Vraiment que songié avoie.  
Songes n'est fors que vinne chose ;  
Fols est qui vérité y pose.  
Mès quant j'avoïe tout visé,  
Et ce pour songe devisé,  
Et je pensoïe au temps présent  
Dont Venus me faisoit présent,  
Je disoie, par saint François !  
Que m'aventure estoit ançois

Averie à voir qu'à mençoŷge ;  
Et que pas n'en fesisse ŷonge,  
Mès une vérité très ferme ;  
Raison pourquoi, dedens brief terme  
Après cette mienne aventure,  
Si com jones homs s'a venture  
Et en pluisours lieux il s'embat  
Par compaignie ou par esbat,  
Je m'embari en une place.  
Au Dieu d'Amours mon trettié place  
Car ma matère yci s'esprime.  
Droitement sus l'eure de prime,  
S'esbatoit une damoiselle  
Au lire un rommant; moi vers elle  
M'en vine, et li dis doucement  
Par son nom: « Ce rommant, comment  
» L'apellés-vous, ma belle et douce? »  
Elle cloï atant la bouche ;  
Sa main dessus le livre adoise.  
Lors respondi, comme courtoise,  
Et me dist: « De Cléomadés  
» Est appellés; il fu bien fés  
» Et dittés amoureusement.  
» Vous l'orés; si direz comment  
» Vous plaira dessus vostre avis. »  
Je regardai lors son doulc vis,  
Sa couleur fresce et ses vers yeulx.  
On n'oseroit souhedier mieuls,  
Car chevelès avoit plus blons  
Q'uns lins ne soit, tout à point lons;



Et portoit si très belles mains  
 Que bien s'en passeroit dou mains  
 La plus friche dame dou monde.  
 Vrès Diex com lors ert belle et monde,  
 De gai maintien et de gent corps !  
 « Belle, di-je, adont je m'acors  
 » A ce que je vous oë lire.  
 » N'est sons d'instrument ne de lire  
 » Où je prende si grant esbat. »  
 Et la demoiselle s'embat  
 En un lieu qui adonnoit rire.  
 Or ne vous saroi-je pas dire  
 Le doule mouvement de sa bouche ;  
 Il samble qu'elle n'i atouche  
 Tant rit souef et doucement ;  
 Et non mies trop longement,  
 Mès à point, comme la mieulz née  
 Dou monde et tout la plus sencée,  
 Et bien garnie de doctrine,  
 Car elle estoit à point estrine  
 En regart, en parolle, en fait.  
 Li sens de li grant bien me fait.  
 Et quant elle ot lit une espasse,  
 Elle me requist, par sa grasse,  
 Que je vosisse un petit lire.  
 Ne l'euisse osé contredire,  
 Ne ne vosisse nullement.  
 Adont lisi tant seulement  
 Des foilles, ne seai, deus ou trois.  
 Elle l'entendoit bien en trois

Que je lisoie, Diex li mire!  
Adont laissames nous le lire  
Et entrames en aultres gengles;  
Mès ce furent parolles sengles,  
Ensi que jones gens s'esbatent  
Et qu'en vusenses il s'embatent,  
Pour euls deduire et solacier,  
Et pour le temps aval glacier.  
Mès je sçai moult bien qu'à celle heure  
Le Dieu d'Amours me couru seure,  
Et me trest de la droitie fleche  
Dont les plus amoureux il bleche;  
Et si conçus la maladie  
Par un regard, se Diex m'aye!  
Que la belle et bonne me fist.  
Cupido adont se fourfist,  
A ce que j'ai de sentement;  
Car pas ne test parellement  
A ma dame si comme à moi.  
Je l'escuse, et escuser doi,  
Ensi c'on doit son seignour faire;  
Car sires ne se poet mesfaire  
Aucunement vers son servant.  
Espoir avoit-il jà devant  
Trait sa fleche douche et joieuse  
Sus ma dame, et fait amoureuse  
D'antrui que de moi. Au voir dire,  
Ne a mettre ne escondire  
Ne l'en vodroïe nullement;  
Mès bien sçai que parellement

Ne fu com moi la belle trette  
 Pour quelle amour ce dittié trette;  
 Je m'en sçai bien à quoi tenir.

Or voeil au pourpos revenir  
 Dont je parloïe maintenant.

Il est vrai que tout en riant,  
 Quant ce vint là au congié prendre,  
 La belle, où riens n'a que reprendre,  
 Me dist moult amoureusement :

« Revenés-nous, car vraiment  
 » A vostre lire prenc plaisir;  
 » Je nen vodroïe defallir. »  
 — « Belle, di-je, pour nulle rien. »

Hé mi! que ce me fist de bien!  
 Car, quand venus sui à l'ostel,  
 Je me mis en un penser tel  
 Qui onques puis ne me falli.  
 J'oc bien cause qui m'assalli;  
 La beauté de la belle et bonne  
 Di-je. J'ai esté à Nerbonne,  
 Chercié la France et Avignon,  
 Mès je ne donroie un ongnon  
 De tous les voiages qu'ai fais  
 Vers cesti. Or sui-je parfaï,  
 Ne onques nuls homs ne fu si.  
 Poroit-il jamès estre ensi  
 Que elle me dagnast amer?  
 Ne l'en oseroïe parler;  
 Car si je l'en parloïe, voir  
 Tel chose se poroit mouvoir

Que ses escondis averoie  
 Par quoi mon esbat perderoie,  
 Et plus n'iroie en sa maison.  
 Dont bien y a cause et raison  
 Que j'en vive et soie en cremour.  
 Mès tant sont sage et bon si mour  
 Que moult les doi recommander.  
 En ses fais n'a riens qu'amender.  
 Destourbier ne dure esperance  
 Pour moi n'i voi, fors grant plaisance.  
 Elle se jue à moi et rit.  
 Jà m'a-elle pryé et dit  
 Que je me voise esbatre o soi.  
 En tout ce grant bien je perçoi,  
 Et s'il y avoit nul contraire,  
 Que ses yex me vosist retraire  
 Et que de moi ne fesist compte,  
 Si sçai-je bien, quant mon temps compte,  
 Que se pour s'amour je moroie  
 Millour fin avoir ne poroie.

En ce penser que je pourpos  
 Mis lors mon coer et mon pourpos,  
 Et mi embati si au vif  
 Qu'encor en cel esbat je vif  
 Et y morrai, et rendrai ame.  
 Escrisiés-le ensi sur ma lame.  
 Pas ne mis, saciés, en oubli  
 La parole que j'oc de li  
 Mès songneusement y alai.  
 Hé mi ! depuis comparé l'ai.

Nom-pour-quant j'ai tout en gré pris  
 Tout quan qu'Amours m'en a appris.  
 Quant premierement vine vers elle,  
 Ne losoïe que nommer belle  
 Par Dieu! pas ne le sournommoie,  
 Mès par son droit nom le nommoie;  
 Car plus belle ne vi ains, Diex.  
 Si ai-je esté en pluseurs lieux.

Une fois dalés li estoie;  
 A je ne sçai quoi m'esbatoie;  
 Et elle, par sa courtoisie,  
 Me dist: Jones homs, je vous prie  
 » Qu'un rommane me prestés pour lire.  
 » Bien véés, ne vous le fault dire,  
 » Que je m'i esbas volontiers,  
 » Car lires est un douls mestiers,  
 » Quiconques le fait par plaisance.  
 » Ne sçai aujourd'hui ordenance  
 » Où j'aïe mieuls entente et coer. »  
 Je ne li euisse à nul foer  
 Dit dou non, ce devès bien croire.  
 Mès li dis, par parolle voire:  
 » Certes, belle, je le ferai  
 » Et d'un livre vous pourverai  
 » Où vous prenderés grans solas. »  
 Tout en riant me dist: « Hélas!  
 » Je le vodroïe jà tenir. »  
 Congié pris sans plus d'abstenir,  
 Et m'en retournai en maison.  
 Cupido, qui de son tison

Tout en arse m'avoit féru,  
M'a presentement secouru;  
Ce fu d'une pensée douce.  
Errant me chéi en la bouche,  
Et en la souvenance aussi.  
Dont, pour lors, trop bien me chéi  
Que dou Baillieu d'amours avoie  
Le livre. Tantos li envoie  
Au plus bellement que je poc.  
Or vous dirai quel pourpos oc.  
Avant ce que li envoiai  
En un penser je m'avoiai,  
Et dis à par moi: « Tu vois bien  
» Que celle qui tant a de bien  
» N'ose requerir de s'amour,  
» Et vifs de ce en grant cremour;  
» Car tant doubte son escondire,  
» Que pour ce ne li ose dire.  
» Dont ferai-je une chose gente  
» Que j'escrirai toute m'entente  
» En une lettre, et le lairai  
» Ou livre ou quel je l'enclorai.  
» Elle le trouvera sans doubte. »  
A ce pourpos mis errant doubte  
Et dis: « Il poroit moult bien estre  
» Qu'en aultres mains venroit la lettre;  
» Et je ne vodroie à nul foer  
» Qu'on adevinast sus mon coer.  
» Espoir tels ou tele l'aroit  
» Qui trop fort grever m'i poroit.

» Si vault mienlz que je me deporte  
 » Qu'on m'i vée voie ne porte.  
 » Mès el moult bien faire porai,  
 » Dont encor nouvelles orai  
 » Sans peril, et sans prejudisce.  
 » N'est nuls ne nulle qui mal disce  
 » D'une chançon, se on le troeve  
 » En un romant qu'on clot et oevre  
 » Met-y done une chançonnette ;  
 » S'en vaudra mieulz ta besognette  
 » Car aultre chose ne requiert  
 » A present le cas, ne ne quiert.  
 » Il te convient dissimuler  
 » Soit en venir, soit en aler,  
 » Soit on en parler ou en faire ;  
 » D'aultre chose n'as-tu que faire. »

Ensi en moi me debatoie,  
 Mès noient ne m'i esbatoie,  
 Car amours et cremour ensamble  
 Me faisoient tamaint exemple  
 Pour moi mieulz en avis fourmer,  
 Et pour mon corage enfourmer.  
 Toutes-fois à ce m'assenti ;  
 Et bonne amour le consenti,  
 Que une balade nouvelle,  
 Que j'avoie plaisans et belle  
 Fette de nouvel sentement,  
 Escrisi tout presentement.  
 Au plaisir d'amour qui me mainne  
 Fait l'avoie en celle sepmainne.

Or lisiés et vous verrez u,  
Et comment elle fette fu.

*Balade.*

A très plaisans et jolie  
Lié mon coer et renc pris.  
Pris m'en croist sans villonnie.  
Onnie est en bien de pris;  
Pris me renc en la prison  
La belle que tant prison.

A ceste merancolie  
Colie mon coer tout dis.  
Dis en fai, car je mendie;  
Die qui voet c'est pour fis;  
Fis sui qu'aim sans mesprison  
La belle que tant prison.

Dame l'appelle et amie.  
Mie ne le fai enuis.  
Vis m'est que l'aim sans envie;  
Vie m'en croist et avis;  
Vis me renc pour le prison  
La belle que tant prison.

En une cedula petite  
Fu la balade bien escripte,  
Et puis en ou rommanc le mis,  
Et à celle je le tramis  
Qui moult liement le reçut,  
Et qui tout, ou de près, le lut.  
Quant elle le me renvoia



Grandement m'en remercia.

Je reçus son bon gré tous liés;

Et si fui moult tost consilliés

De regarder se ou rommanc

Est la balade que demanc.

Mès tout ensi, ne plus ne mains,

Que je li oc mis à mes mains

Le trouvai, sans avoir eschange.

« Ha ! di-je, veci chose estrange !

» La balade a laissié la belle

» Ou lieu où le mis au main; s'elle

» L'eüst un petit regardée

» Moult fust bien la besongne alée.

» Se tenu l'eüst, ne poet estre

» Que retoarné n'eüst la lettre.

» Or il me convient ce souffrir,

» Et mon coer à martire offrir,

» Tant est belle plaisans et douce

» De corps, de mains, d'yeulz et de bouche,

» Que mieuls m'en vault la pénitence

» Que de nulle aultre l'acointance. »

D'amours ce premerain assai

En très grant pensement passai.

Mès jonece voir me portoit,

Et amours aussi m'enortoït

Que je perseverasse avant.

Souvent me mettoïe au devant

De elle; car quant le véoie

Tout le jour plus lies m'en trouvoïe.

Or avint q'un après-disner

En un gardin alai juer  
 Oû ot esbatemens pluisours  
 De roses, de lys et de flours,  
 Et d'aultres esbas mainte chose ;  
 Et là une vermeille rose  
 Coeillai sus un moult vert rosier ;  
 Et puis m'en vine, sans point noisier,  
 Tout liement devant l'ostel  
 De ma dame. J'oc l'eur tel,  
 Que d'aventure l'i trouvai.  
 A li vine, et se li rouvai  
 Que par amours le vosist prendre.  
 Elle respondi, sans attendre,  
 Sus le point dou non recevoir,  
 Et me dist, par moult grant sçavoir  
 Et par parlars douls et humains :  
 « Laissiè-le, elle est en bonne mains »  
 Et je li dis : « Prendés-le, dame,  
 » Car en millours ira par m'ame ; »  
 Et elle doucement le prist,  
 Et en parlant un peu sousrist.  
 Ce me fist grant joie et grant bien  
 Quant je vi le bon plaisir sien.  
 Congié pris et de là parti ;  
 Mès au depart moult me parti  
 Grandement de son doule espart.  
 Je m'en retournai celle part  
 Oû la rose coeillie avoie,  
 Car plus bel lieu je ne savoie  
 D'esbatemens ne de gardins.

Là estoie soirs et matins,  
 Et moult souvent trestout le jour;  
 Tant mi plaisoient li sejour  
 Que je ne vosisse aillours estre.  
 Et quant revenus fui en l'estre,  
 Par dessous le rosier m'assis  
 Oû de roses ot plus de sis;  
 Et droit là fis un virelay  
 Tout otel que droit ci mis l'ay.

*Virelay.*

Coer qui reçoit en bon gré  
 Ce que le temps li envoie  
 En bien, en plaisance, en joie,  
 Son éage use en santé;  
 Partout dire l'oseroie.

Comment qu'en la douce vie  
 D'amours les plusours bien sont  
 Navré d'une maladie  
 Et ne scevent pas qu'il ont,  
 Mès leur coers de ce secré  
 Cognoist bien la droite voie.  
 He mi! vrais Diex! se j'avoie  
 Un seul petit de clarté  
 Trop plus liement diroie:

Coers qui reçoit en bon gré etc.

Plus plaisant ne plus jolie  
 N'a je croi en tout le mond  
 Que ma dame, qui me lie  
 Le coer; mès en larmes font;

Car, quant j'ai à tout pensé,  
 Ne sçai se li oseroie  
 Dire que ma vie est soie;  
 Et s'elle n'en a pité  
 N'est drois que plus dire doie:  
 Coers qui reçoit en bon gré etc.

Le Virelay fis en otant  
 D'espasse qu'on liroit notant,  
 Et puis si me parti di'lluec.  
 A mon département, avec  
 Moi estoient en contenance  
 Douls pensers, espoirs et plaisance;  
 Et grant compagnie me tindrent;  
 Noef ou dis jours avec moi vindrent.  
 Et si m'avint un peu après  
 Qu'en un hostel, joindant moult près  
 De cesti où demoroit celle  
 Qui tant estoit plaisans et belle,  
 Nous einc ou nous sis d'un éage  
 Y venimes de lie corage  
 Et mengames dou fruit nouvel.  
 En solas et en grand revel  
 Là estoit ma dame avec nous  
 Dont le contenemens fu douls,  
 Mès ne li osai samblant faire  
 Dont on pevist penser estraire.  
 De la partesimes ensi.  
 Moi, toujours attendans merci,  
 Changeoie souvent maint pourpos

Et disoie: « Se tu n'es os  
 » De li remonter ton corage,  
 » Je ne te tenrai pas à sage.  
 » Ce n'est pas vie d'ensi vivre.  
 » En ceste amour ton coer s'enivre,  
 » Et puis aultre chose n'en as  
 » Fors les regars et les esbas.  
 » Vrés Diex! disoi-je, c'est assés.  
 » Se eils bons temps m'estoit passés  
 » Je ne sauroie où refuir.  
 » J'aim mieuls joïusement languir  
 » Que de faire chose, ne dire,  
 » Dont je soie occis à martire. »

Ensi passioie la saison,  
 Tout par amours et par raison.  
 Raisons voloit que je souffrisse  
 Et amours que mon coer offrisse,  
 Et que remonstrasse à la belle  
 Comment je vivoïe pour elle,  
 Et que tout ce que je faisoie  
 Ce n'estoit que pour l'amour soie:  
 « C'est bon, di-je, que je li die,  
 » Et bellement merci li prie. »  
 Di-je: « Volontiers li dirai  
 » Si tretos que le lieu aurai. »  
 Sur ce ordonnai mon penser.  
 Une fois presins à danser;  
 Là estions plus de nous doi;  
 Je le tenoïe par le doi,  
 Car elle me menoit devant.

Mès tout bellement en sievant,  
 Entrues que le doi li tenoie  
 Tout quoïement li estraindoie;  
 Et ce si grant bien me faisoit,  
 Et telement il me plaisoit  
 Que je ne le sauroie exponde.  
 S'elle chantoit, de li resporde  
 Moult tost estoie appareilliés.  
 Hé mi! com lors estoie liés!  
 Puis nous asséins sus un sige.  
 Et là tout bellement li di-je,  
 Ensi que par parole emblant :  
 « Certes, belle, vo doule semblant,  
 » Vo gent maintien, vo corps legai  
 » Me font avoir le bien que j'ai.  
 » Je ne le vous puis plus celer.  
 » Se temps avoïe dou parler,  
 » Et que ci fuissiemes nous doi,  
 » Je le vous diroie par foi. »  
 Et elle un petit me regarde,  
 Ensi qu'on ne s'en presist garde,  
 Et me dist seulement: « Fériés?  
 » Es-se à bon sens que me voudriés  
 » Amer? » Et à ces cops se lieve  
 Et dist: « Dansons; pas ne me grieve  
 » Li esbatemens de la danse. »  
 Lors entrames en l'ordenancee  
 De danser une longe espasse.  
 Il n'est esbanois qui ne passe.  
 De cesti là nous partesins

Et de son bel ostel issins;  
 Mès au partement congié pris  
 A la belle eſ bonne de pris  
 Qui le me donna liement.  
 Ne le sceuist faire aultrement,  
 Car elle a si très lie chière  
 Qu'on l'en doit bien tenir pou rehière.

    Tout ensi passoïe le temps.  
 Une heure je venoie à temps  
 De li véoir, et l'autre non.  
 La belle et bonne de renou  
 M'avoit le coer saisi si fort  
 Que point n'avoïe de confort  
 Le jour, se véu ne l'avoie.  
 Et quant à la fois je savoie  
 Qu'en aucun lieu aloit esbatre,  
 Pas n'i fausisse del embatre,  
 Mès que sa paix véoir y peusse.  
 Jà aultrement alé n'i eusse.

    Orentrai en merancolie,  
 De ce qu'elle estoit ossi lie  
 Aux aultres gens qu'elle ert à moi;  
 Et je, qui de fin coer l'amoi,  
 En disoie souvent: « Hé mi!  
 » Celle a fait un nouvel ami.  
 » Elle jue et rit à cascun;  
 » Si regard sont trop de commun. »

    Ensi disoïe moult pensieus,  
 Et souvent d'uns moult piteus yeus  
 Le regardoïe. En ce regard

Looie moult, se Diex me gard!  
 Sa bonté, sa beauté, ses fais,  
 Et disoïe: « S'un pesant fais  
 » M'a Amours envoyé pour elle  
 » Ne m'en chaut; pour tele pucelle  
 » Deveroit-on mort recevoir;  
 » Mès qu'elle scevist bien de voir  
 » Que mors je fusse en son servisse  
 » Ne le tenroïe pas pour visce. »

Qui est en pensée nouvelle.  
 Peu de chose le renouvelle.  
 Souvënt pensoïe sus et jus;  
 Et à la fois à aucuns jus  
 Aux quels s'esbatent jone gent:  
 Juoie de coer lie et gent,  
 Mès que ma dame y fust pour voir,  
 Ou qu'elle m'i pevist véoir;  
 Et pour très petite ocquoison  
 Passoïe devant sa maison,  
 Et jettoïe mes yex vers elle;  
 Et quant il plaisoit à la belle  
 Que de li un regart euisse,  
 Tout erramment en coer sceuisse  
 S'il estoit amoureux ou non.  
 Tels demande souvent grant don  
 Auquel pas on ne li otrie  
 Sitos qu'il vodra quand il prie;  
 Je m'en sçai bien à quoi tenir.  
 Il m'a convenu soustenir  
 Moult de grief, dont petit don ai.



En ce temps que mon coer donnai,  
 Sans departir, tout à ma dame,  
 Par amours qui les coer entame,  
 Une heure si très lies estoie  
 Qu'à toute chose m'esbatoie,  
 Et une aultre si très pensieus  
 Qu'en terre clinoie mes yeuls,  
 Et ne faisoie de riens compte  
 S'il ne me portoit blasme ou honte.

Je m'avisai à très grant painne  
 Que ma dame très souverainne  
 Ses venirs et alers avoit  
 A une femme qui savoit  
 De ses secrés une partie;  
 Je me très vers celle partie.  
 Car ailleurs ne m'osaisse traire  
 Pour ma nécessité retraire.  
 Ensi di, quant je fui venus :  
 « Damoiselle, nulle ne nuls,  
 » Fors vous, ne me poet conseillier,  
 » Se vous y voliés travillier.  
 » Et ve-me-ci, vo valeston,  
 » Pour entrer en un baneston  
 » Se le me commandiés en l'eure. »  
 Et celle qui me volt sequeure  
 Me respondi tout erramment :  
 » Or me dittes hardiement  
 » Tout ce que il vous plaist à dire;  
 » Et, foi que doi à nostre sire,  
 » Là metterai, à mon pooir,

» Conseil et confort, tout pour voir.»  
 — « Ahi! di-je, vostre merci!  
 » En vérité dou tout muir ci  
 » Pour celle. Nommer li alai;  
 » Voirs est qu'un petit l'en parlai  
 » L'autre fois. Mès depuis sans doubte;  
 » Si com elle euist de moi doubte,  
 » Elle ne se met plus en voie  
 » De parler à moi, ains m'envoie  
 » De regards amoureux trop mains  
 » Qu'elle ne soloit faire. Au mains,  
 » Ensi que dire li porés,  
 » Et sus ce sa responce orés,  
 » Que point dure chièrre ne face;  
 » Car je, qui prie à avoir grasse  
 » Et merci, quant il li plaira,  
 » En tel dangier mon coer mis a  
 » Que sus le point dou desconfire,  
 » Ensi que vous li porés dire.»

Ceste qui ot pitié de moi  
 Me respondi: « En bonne foi  
 » Je vous dirai que vous ferés.  
 » En une chançon escrirés  
 » Une grant part de vostre entente,  
 » Et je vous di que, sans attente,  
 » Del envoyer ne vous conviegne,  
 » Ensi c'on ne scet dont ce viegne  
 » Elle l'ara et le lira,  
 » Et aucune chose en dira;  
 » Puis li dirai que fait l'avés

» Pour s'amour, au mieulz que savés. »

Di-je bien: « Oil, damoiselle;

» N'ai oy parolle si belle;

» Et je le ferai tout errant. »

Adont, de coer lie et joiant  
 Une balade maçonai  
 Où nulle riens ne mençonai.

*Balade.*

Très plaisans et très honnourée,  
 En qui tout grant bien sont compris,  
 Mon coer, m'amour et ma pensée  
 Avés par vos douls regars pris;  
 Or vous suppli, dame de pris,  
 Que vous me voeilliés faire otri  
 Dou gracieus don de merci.

Je n'ai toute jour ajournée,  
 Ne toute nuit, nul aultre avis  
 Que de moi loyalment amée  
 Soyés; ensi serés tout dis.  
 Et s'envers vous sui trop petis,  
 Pour Dieu que ne m'ayés bani  
 Dou gracieus don de merci.

Loyautés doit estre comptée  
 En fais, en oevres et en dis.  
 Or vous plaise d'estre enfourmée  
 De moi, car vos servans m'escris;  
 Et se j'ai en ce riens mespris  
 Pardonnés le moi, car je pri  
 Dou gracieus don de merci.

La Damoiselle alai baillier  
 La balade escripte en papier ;  
 Et ceste , qui Jhesus honneure,  
 Le garda bien , tant que vint l'enre  
 Que ma dame et elle à seulet  
 Estoient , ensi qu'on se met.  
 Adont la damoiselle sage  
 Qui d'amours savoit bien l'usage,  
 Car batue en avoit esté  
 Plus d'un yver et d'un esté,  
 Li dist par trop belle raison :  
 « J'ai ci escript une chançon ;  
 » Par amours voelliés le moi lire. »  
 Et ma dame prist lors à rire  
 Qui tost pensa dont ce venoit  
 Et dist : « Ça ! » Quant elle le voit  
 Souef en basset le lisi ;  
 De sa bouche riens el n'issi ;  
 Fors tant , par manière de glose :  
 « Ce qu'il demande , c'est grant chose ! »  
 Onques riens el n'en pot avoir.  
 Ce me compta-elle , pour voir.  
 Or fui-je forment courouciés.  
 Deus jours ou trois , tous embronciés  
 Et le chaperon sur les yex  
 Me tenoie , trop fort pensieus ,  
 Et à la fois me repentoie  
 Pour tant que grant dolour sentoie  
 Quand je l'avoïe véu onques ;  
 C'est ma destruction. Adonques

Reprendoïe tost ce parler,  
 Ne le laissoïe avant aler  
 Et disoïe : « Par Saint Denis !  
 » Se pour l'amour de li finis,  
 » Le corps en terre et à Dieu l'ame  
 » Je ne puis avoir millour lame.  
 » Aussi fist jadis Léander  
 » Pour Héro, fille à Jupiter,  
 » Et Acilles, qui preus regna,  
 » Pour la belle Polixena,  
 » Et Actéon li damoiseaus.  
 » Si je suis comptés avec ceauls  
 » Qui sont pour loyalment amer,  
 » Mort ou péri dedans la mer,  
 » Je le tendrai à grand victore  
 » Et le me compterai à gloire. »

En cel estat que je vous di,  
 Si com j'ai sentu puisse-di,  
 Estoïe lors appareillies  
 D'estre une heure ireus, l'autre lies.  
 Mès quant Amours venoit en place  
 Et le souvenir de la face  
 Ma dame, simple et gracieuse,  
 Et sa contenance amoureuse  
 Toute dolour mettoïe arrière,  
 J'en avoïe bonne maniere.  
 Avec les amoureuses gens  
 Estoïe hetiés, lies, et gens,  
 Et devisoïe à faire festes  
 Et tous esbatemens honnestes,

Chanter, danser, caroler, rive,  
 Bons mos oyr, parler et dire.  
 Et quant je pooie véoir  
 Ma dame, ce fust main ou soir,  
 A par moi disoïe. « Ve-la  
 » Celle qui si bel m'aparla  
 » Quant je parlai à li premiers.  
 » Son corps n'est mies costumiers  
 » Fors que d'onnour et de bien faire.  
 » Cascuns prise son bel afaire  
 » Son maintien, son estre et son sens;  
 » Pour ce, dou tout à li m'assens. »

Par heures je me confortoie  
 A par moi, et me deportoie;  
 Et à la fois venoit une heure  
 Que me venoïent courir seure  
 Les mauls d'amours en abandon.  
 J'en avoïe si grant randon  
 Que j'estoïe plus dolereus  
 Que ne soit uns cops colereus.  
 . Mès trop grant confort me portoit  
 La damoiselle, qui estoit  
 Assés secrée de ma dame.  
 Onques mès ne vi millour fame.  
 A l'ame li vocille Diex rendre!  
 Pluiseurs fois m'a fait elle entendre  
 Grans confors, dont il n'estoit riens.  
 Je prise moult bien tels moyens  
 De sçavoir de nécessité  
 Ouvrer et faire auctorité

Quoi qu'on y voie le contraire.  
 Mès Amours ont moult bien à faire  
 Qu'on soit à la fois resjoy,  
 Et, soit gengle ou voir, conjoy ;  
 Aultrement les coers amoureux  
 Seroient trop fort dolerous.  
 Et j'estoie lors en tel point  
 Que sus l'estat et sus le point,  
 Auques près sus le marvoyer,  
 Et pour moi en bien ravoyer  
 Et pour estaindre l'estincelle,  
 Je venoie à la damoiselle,  
 Qui auques mes secrés savoit  
 Et qui de moi pité avoit.

Pour ce que tant de mauls portoie.  
 En li comptant me deportoie,  
 Et alegoie la dolour  
 Qui m'apallissoit la coulour.

Or avint qu'une fois li dis :  
 « Damoiselle, peu me tienc fis  
 » De l'amour celle que tant aime,  
 » Que ma très souverainne elainume,  
 » Car je n'en puis avoir raison  
 » Dedens ne dehors sa maison,  
 » Ne aler vers li plus je n'ose ;  
 » Dont c'est une trop fière chose  
 » Car vous savés de quel pointure  
 » Je sui poins, par tele aventure  
 » Qui soudainnement me poindi ;  
 » Et se n'ai nul confort de li.

» Encore voi-je à sa manière  
 » Qu'elle me monstre crue chiere,  
 » Je saröie trop volentiers  
 » Pourquoi c'est; et, se m'est mestiers.  
 » Si aurai avis si je puis  
 » Sus mes mauls et sus mes anuis. »

Et celle lors me respondi

Tout bas, et me dist: « Je vous di;

» Il vous fault changier vo corage.

» On parle de son mariage. »

— « De son mariage! » — « Par Dieu

» Voire, dist ceste, et s'est en lieu

» Qui est bien tailliés de venir. »

Or ai-je bien le souvenir

Comment je fui appareillies.

Se j'avoie esté petit lies

En devant, encore le fui

Cent fois plus, et en grant anui.

Doublet et cremour si m'assalirent

Qui le viaire m'apallirent.

Les yex et la bouche et la face.

N'est contenance que je face,

Fors que de desconforté homme.

Adont infortunés me nomme;

Et me part sans nul congié prendre;

Et tous seulés, sans plus attendre,

En une chambre m'enclöy.

Je ne seçay se nuls homs m'öy;

Mès je fis là des beaux regrés,

Ensi com loyal amant vrés,



Plain de jalousie et de painne,  
Et qui amours à son gré mainne.

Ensi à par moi je m'argue:

« Haro ! di-je, je l'ai perdue !

» Pourquoi l'aim, ne onques l'amai ?

» Or sui-je entrés en grant esmai.

» Que ferai s'elle se marie ?

» Foi que doi à Sainte Marie !

» J'ociroie son mari ains

» Que il mesist sus li les mains.

» Auroi-je tort ? quant la plus bello

» Et qui de mon coer dame est-elle

» Lairoie aller par tel fortune.

» N'ai à morir d'une mort q'une.

» Ve-le-ci; elle sera preste.

» Fortune pour moi le m'apreste,

» Puisqu'on voelt ceste marier

» A qui mon coer se voelt tirer.

» Je ne le poroie souffrir. »

Lors m'alai si dou tout offrir

A anois, à merancolics,

Et à toutes aultres folies,

Que j'en fui en peril de perdre.

Les fievres m'alèrent aherdre;

Je m'alai acoucier au lit

Où je n'oe gaires de delit;

Et fuisse mors dedens briefts jours,

Se ne m'eust donné secours

La damoiselle qui là vint.

Le chief me mania et tint.

Bien senti qu'en peril estoie.  
 Adont me dist la merci soie  
 Pour moi aidier si bons consauls.  
 Q'un petit cessa mes travaux.  
 Mès depuis trois mois tous entiers  
 Fui je à la fievre tous rentiers;  
 Et adont en la maladie,  
 C'est bien raisons que je le die,  
 Fis-je une balade nouvelle.  
 Au desespoir d'amours fu celle.  
 Je ne sçai s'elle vous plaira  
 Mès tele est qui bien le lira

*Balade.*

Pluseur amant vivent bien en espoir  
 D'avoir merci et d'estre encore amé,  
 Mès ma vie est tournée en desespoir,  
 Car on m'a jà tant de fois refusé,  
 Tant eslongié, tant monstré de samblaus  
 Durs et crueuls, et contre moi nuisans,  
 Que je n'ai fors painne, mauls et dolours.  
 Je finerai ensi que fist Tristrans,  
 Car je morrai pour amer par amours.

Las! que briefment puisse la mort avoir.  
 Plus le desir eassés que ma santé;  
 Car ma dame, qui tant a de savoir,  
 No voelt avoir ne merci ne pité  
 De moi, qui sui son cremetous servans;  
 Ains me refuse et grieve et nuist tous lamps.

Se m'en fault dire, et par nuit et par jours,  
Je finerai etc.

Et si seet bien, ensi com je l'esper,   
Com longement j'ai jà pour li porté,   
Taint le viaire et pale et mat et noir;   
Mès point n'i vise on le m'aïen compté;   
Ains est tout dis en ses pourpos manans.   
Et quant je sui bien à tout ce pensans,   
Dire m'en fault en cris, en plains, en plours,   
Je finerai, etc.

Chief enclin et moi moult malade,   
Ordonnai-je ceste balade;   
Et quand je poc je l'eserisi.   
Bien me plot quant je le lisi.   
Nom-pour-quant pas n'en fu estainte   
La maladie, qui destainte   
M'avoit la coulour et la face.

Or est drois que memore face   
Comment vivoie nuit et jour   
Sans avoir gaires de sejour.   
Je me tournoie et retournoie,   
Et en tournant tels m'atournoie   
Que je ne vous saroie dire   
De cent parts le mendre martire   
Que j'avoie lors à porter.   
Mès pour moi un peu conforter   
J'en laissoie bien convenir   
D'amours le très doule souvenir;   
Et ce grandement me valli.

Mès toutes fois il me falli  
Estre trois mois trestous entiers  
A la fièvre certains rentiers;  
Et homs qui vit en tel meschief  
A par droit dolerous le chief.  
Je l'avoïe lors si endoivle,  
Et le coer si mat et si foible  
Qu'à painnes pooïe parler,  
Ne moi soustenir, ne aler;  
Et la calour si m'ataingnoit,  
Et si très fort me destragnoit  
Que je n'avoïe aultre desir  
Que tout dis boire et moi jesir;  
Mès deffendu on le m'avoit,  
Uns medecins, qui bien sçavoit  
Quel maladie avoïe el corps.  
Pour moi traire de calour hors  
Avoit à mes gardes bien dit  
Qu'on ne laissast entours mon lit  
Nul buvrage, ne pot, ne voire,  
Car trop contraire m'estoit boire,  
Et on m'en garda bien aussi.  
Dont une fois m'avint ensi  
Que j'avoïe calours si grans  
Que de riens je n'estoïe engrans  
Fors de tant que bé u euisse;  
Et me sambloit, si je peuisse  
Boire, que j'estoïe garis.  
A dont di-jou tous esgaris:  
« Ha ! pour Dieu ! qu'on me donne à boire

» Ou je muir ! » On ne m'en volt croire,  
 Ains mes gardes se teurent quoi;  
 Et je, par grans desir dis : « Quoi !  
 « Me laïran de soif morir » !

En cel ardour, en ce desir,  
 M'ala souvenir de ma dame;  
 Lors m'alai acoisier, par m'ame;  
 Et pris fort à penser. Nient-mains  
 Sus mon orillier mis mes mains.  
 En ceste ardour qui me tenoit  
 Mains pensers devant me venoit.  
 Là ordonnai une complainte  
 D'amours, dont en veçi la plainte.

*La complainte de l'amant.*

A boire ! à boire ! le coer m'art.  
 Car ferus est d'un ardant dart;  
 Pour ce desire tempre et tart  
 Boire à foison;  
 Car la flame par tout s'espart.  
 Jà est bruïs plus que d'un quart,  
 Et se n'i scai voïe ne art

De garison,  
 Ne medecine, ne puison,  
 Car touchiés est dou droit tison  
 Dont Cupido, une saison,  
 Se Diex me gart  
 Feri Phebus en l'oquison  
 De Dane à la clere façon.  
 Or ai juste comparaison  
 Pris pour ma part,

Dane si fu une pucelle;  
 De Diane estoit damoiselle,  
 Que Phebus enama; mès celle  
     Point ne l'amoit,  
 De quoi Phebus, pour l'amour d'elle,  
 Reçut mainte dure estincelle  
 Vive et ardans, sous la mamelle,  
     Et à bon droit,  
 Car pour s'amours si pris estoit  
 Qu'il le prioit et requeroit;  
 Mès celle tout dis le fuioit.  
     Ensi la belle  
 Que mon coer crient, sert, aime et croit  
 Me tient en ce méisme endroit;  
 Com plus li prie et mains reçoit  
     De ma querelle.

Au mains se j'en avoie otant  
 Que Phebus ot en son vivant,  
 J'en viveroïe plus joiant  
     Que je ne face,  
 Comment qu'il n'en ot pas trop grant  
 Deduit au coer; mès nom-pour-quant  
 Les Diex qui le virent amant  
     Li firent grasse,  
 Et encores il s'en solace;  
 Et se l'acole et se l'embrace,  
 Mès véoir ne le poet en face,  
     Ne son semblant

Et se poursieut tousjours la trace  
 De sa très amoureuse chace;  
 Mès Dane au coer ne li pourehace  
 Joie noiant.

Or vous dirai raison pourquoi  
 Phebus chéy en tel anoi.

Il y ot bien cause, je croi,

Veci comment :

Un jour ert en son esbanoi  
 Cupido, d'amours Dieu et roy.

Avint que Phebus vint sus soi

Soudainnement,

Et li dist orguillousement :

« L'arc de quoi tu très rent-moi, rent,

» Et la fleche tout ensement,

» Car envers moi

» Tu ne seés traire de noient.

» J'ai occis Python le serpent

» Qui de longour ot un arpent,

» C'est trop pour toi. »

Et Cupido qui fu plains d'ire

Li prist, tout en pensant, à dire :

« Voire ! Phebus, Phebus, beau sire,

» Estes vous tels

» Que mon'arc et la droite vire

» Dont je m'esbas et dont je tire

» Me volés ores contredire,

» Et vous vantés

» Que mieulz de moi trayés assés.

» Je ne suis mies si lassés ;  
 » Car ains que li ans soit passés ,  
     » Pour vo mestire  
 » Contre moi, ne vous garirés ;  
 » Car ma fleche si sentirés  
 » Que mieuls trai que vous, ce dirés,  
     » Doit il souffire ? »

Bien li tint ce qu'il li promist,  
 Si com Ovides le descript ;  
 Car en brief termine il s'assist  
     Dessus le mont  
 Que de Supernascus on dist.  
 Son arc et ses deus fleches prist ;  
 L'amoureuse ou coer Phebus mist  
     Si très parfont  
 Que là où li vrai amant l'ont ,  
 Ce fut pour Dane, qui adont  
 Estoit la plus belle dou mont.  
     Ensi l'esprit.  
 L'aultre fleche dou cop secont ,  
 Traist à Dane. Trop loing se vont  
 Ces deus cops, car contraire sont  
     Et plain d'estrit.

Li une fleche est amoureuse  
 Et li aultre si haynouse  
 Que plus ne poet. De la plommouse  
     Fu lors attainte  
 Dane la simple et gracieuse.



Pour ce se tenoit orgueilleuse  
 Contre Phebus et peu pitouse  
 D'oyr sa plainte.

Nom-pour-quant proycere tainte,  
 Maint sospir et mainte complainte  
 Fist Phebus, qui vie en ot tainte

Très dolerouse;

Dont la face avoit pale et tainte.

Souvent disoit à vois destainte :

« Dame, pourquoi m'es-tu si tainte

» Ne si nuisouse

» Quant tu ne me dagnes amer ?

» Si n'a deçà ne delà mer,

» Dame qui on devist blasmer

» Pour moi chierir.

» Je ne le di pas pour vanter;

» Mès pour ce que d'amour sans per

» Je t'aim, et si ne puis trouver

» Ne en toi vir

» Grasse qui me puist resjoir.

» Ne tu ne me daignes oyr,

» Mès eslongier et defuir,

» Et moi donner

» Aperte cause de morir;

» Car longement ne puis souffrir

» La vie où il m'estoet languir,

Et cest tout cler. »

Ensi faisoit Phebus ses plains,

D'amours et de dolours tous plains;

Mès Dane n'acontoit deus pains  
     A ses anois,  
 Ains s'esbatoit pour ce nient-mains  
 Que Phebus fust pour li d'estrains.  
 Avint qu'un jour chaçoit aux dains.  
     Dont celle fois  
 Regarde et voit Dane ens el bois.  
 Vers li s'en vint, et com courtois  
 Se le salue ce fu drois  
     Et joint ses mains;  
 Et quant Daen en oy la vois,  
 Elle ne dist pas : « Je m'en vois. »  
 Mès tantos s'en fui en vois,  
     Quanque pot ains,

Parmi le bois tout le grant cours.  
 Moult li sembloit li termes cours  
 Qu'avoir peüst aucuns secours  
     De la Déesse  
 Dyane, à qui elle tous jours  
 Prioit et faisoit ses clamours;  
 Et li disoit : « Tous mes retous,  
     » Dame et maitresse,  
 » Sont en vous. Dont par vo noblece  
 » Ne consentés que jà me blece  
 » Phebus, car je en suis en esce;  
     » Trop m'est entours;  
 » Et se je fui tout pour lui es-ce  
 » Car onques d'amer n'oc la tece,  
 » Ne onques ne senti la flece  
     » Au Dieu d'amours. »

En fuiant disoit Dane ensi.  
 Et tant ala qu'elle a fui  
 Sus les ombres de Penéi;  
     Là s'aresta,  
 Car sa force moult a foibli;  
 Et Phebus de priès le sievi.  
 Quant Dane le vit dalès li  
     Li s'escria  
 Et dist : « Dame, que mavenra ?  
 » Se ne m'aidiés trop mal m'ira  
 » Car Phebus de moi joïra. »  
     Sa vois oy  
 Dyane qui forment l'ama;  
 Aidier le volt. Adont droit là  
 En un lorier le transmua  
     Vert et joli

Or est Dane en lorier muée  
 Et Phebus à cui pas n'agrée  
 Ne s'en poet trop en sa pensée  
     Esmervillier.  
 En estant jette sa visée  
 Que celle qu'il a tant amée  
 Que Dame et amie clamée  
     Est un lorier;  
 Pas ne le voelt pour ce laisser,  
 Mais le va doucement baisier  
 Et acoler et embracier,  
     Et dist : » Riensnée  
 « Ne me puet au coer tant aidier

« Que toi honnourer et prisier,  
 « Douls arbres, car Dane och moult chier  
 « Qui m'est emblée.

« Dyane en lorier le m'a mis.  
 « Et pour ce que je ses amis  
 « Sui et voeil demorer tout dis  
 « Un don li donne  
 « Qu'en tous temps iert vers et jolis,  
 « Et tout Roi qui conquerront pris  
 « D'onneur et d'armes tant le pris  
 « Une couronne  
 « Aront de lorier belle et bonne  
 « Et le portera la personne  
 « Qui victore aura; je l'ordonne  
 « En tous pays  
 « Souef flairra et foeille et gonne »  
 Ensi ala com je vous sonne,  
 Si com Ovidès l'araisonne  
 En ses escriis,

Pour revenir au droit propos  
 De mon plaint de quoi je propos,  
 Di que Phébus en grant repos  
 Vint de sa Dame  
 Quant elle fut muée en bos.  
 Raison pourquoi dirai tantos.  
 El nen avoit que crueuls mos.  
 Qu'est de la fame  
 Qui le coer d'un amant entame

Et puis n'en voelt oïr esclame  
 Ne recevoir en pitié larme  
 Que li devos  
 Die ne fait, ançois l'enflame.  
 Trop mieulz vaudroit celi, par m'ame!  
 Estre pelerine à Saint Jame  
 Qu'en tel compos.

Plevist ore au roy de lassus  
 Que ma dame, qui de refus  
 S'esbat à moi et fait ses jus  
 Fust devenue  
 Un beau lorier vert et foellus;  
 Au mains je ne seroie plus  
 En doubte de moi traire en sus  
 De sa véue;  
 Mès ce qu'elle se rit et jue  
 A moi donner response nue,  
 Ce me taint la coulour et mue;  
 S'est mes argus.  
 S'en un lorier estoit vestue  
 Ma douleur auroit grand ayewe  
 Car elle seroit secourue.  
 De la Phebus.

N'ama Pymalion l'image  
 De quoi il fist taille et ouvrage;  
 Et Candasse, qui tant fu sage,  
 De pourtretture  
 Fist ouvrer le droit personnage  
 D'Alixandre, corps et visage,

Et enama de bon corage  
Celle peinture.

J'en sçai mainte belle figure.  
Se ma dame, qui tant m'est dure,  
Est aussi muée en verdure,  
Ni voi damage  
Dont je fesisse trop grant cure,  
Mès quant je vise à l'aventure  
J'ai dit, au regarder droiture,  
Un grant outrage,

Quant j'ai ma dame souverainne  
Sous hedié par pensée vainne  
Que sa façon doulce et humaine  
Et son gent corps  
Fust mués en fourme villainne.  
De la merveille je me sainne  
Comment j'oc onques sanc en vainne  
De penser lors  
Si grant outrage. Ahors, ahors!  
Certes je ferai tirer hors  
Le sanc de moi qui s'est amors  
Et mis en painne  
A moi donner tous desconfors.  
Se ma dame ooit telz recors  
Mieulz me vauroit à estre mors  
Qu'en leur demainne

Mès qui m'a fait tels souhès faire?  
Il ne me sont pas nécessaire  
Car de petit me poet-on traire

En grant peril.

Trop me voelt estre secretaire  
Fortune, qui a tous voelt plaire;  
Se j'ai mesdit je m'en voeil taire.

De li vient-il.

Trop sont ses las fors et subtil  
Prendre me voelt, je croi, au bril;  
Elle m'a mis en grant péril

De moi deffaire,

Mès quoi qu'elle me tiegne vil,  
Ma dame à le coer si gentil

Que jà ne m'en vodra nennil

Chose contraire.

Aussi j'escuse le coer mien  
Qu'onques n'i pensai mal engien.  
Amours le scet, qui cognoist bion

Ce que je pense,

Comment j'aimme sus toute rien  
Ma dame, car c'est tout mon bien  
Mon souverain Dieu terrien

Tant qu'en loquensee

C'est m'onnour, c'est ma reverensee;

C'est ma très plaisant residensee

Où je prenc confort et prudensee

Sans nul moyen;

Si le voeil en obediensee

Servir par bonne diligensee

Et recevoir en pasciensee

Le plaisir sien.

Et se fortune plus m'assault  
 Qui de mon coer fait son bersault,  
 Pour que le chose il tressault  
     En mainte fourme,  
 Si me vodrai-je tenir baut  
 Car courous en coer riens ne vault.  
 Mès par nécessité il faut  
     Aidier coer mourme.  
 Las! mès se ma dame on enfourme  
 Que je l'aie, par langage ourme,  
 Souhedié ne lorier ne ourme,  
     Un moult bel sault  
 Ferai, et aurai grant sens d'omme  
 Se je me puis, ce est la somme,  
 Escuser; car pour mains on nomme  
     Homme ribaut.

Quant je m'avise, j'ai dit mal,  
 Car je voeil mettre en general  
 Ce qui est en especial  
     Chose commune.  
 Ce scevent juge official  
 Comment fortune boute aval  
 Ceuls à pié et ceuls à cheval  
     Et les desjune  
 A la fois en droit temps c'on june  
 De jalousie et de rancune.  
 Encores fait trop pis fortune  
     En principal.  
 Dont s'il est aucuns ou aucune



Qui s'en plaint, elle est à tous une;  
 Mèsjou aurai, malgré l'enfrune,  
 Le coer loyal.

Si m'est vis que je me puis mieuls  
 Escuser par droit en tous lieus  
 Que de son fait estre doubtieus  
 Ne moi doloir.

De fortune voeil-je estre esquieus  
 Et penser aux douls plaisans yeus  
 De ma dame, vairs et gentieus,  
 Et concevoir

Comment elle fait son devoir  
 De sagement apercevoir  
 De donner et de recevoir  
 Regars soubtieus.

Cils pensers me met main et soir  
 En tel frefeil, au dire voir,  
 Que je ne cognois blanc à noir  
 Si m'ayt Diex.

Et m'est vis qu'à coisir ou monde  
 Si grans qu'il est à la réonde  
 On ne trouveroit pas plus monde,  
 C'est chose vraie.

Toute bonté en li habonde  
 Et moult grant beauté li souronde  
 Simple et plaisans, vaire est et blonde,  
 Jolie et gaie;

Son bel maintien forment m'esgaie;  
 Car si courtoisement me paie

D'un regart, dont elle me plaie  
 Pour ce une onde  
 De pité convient-il que j'aie,  
 Ou aultrement la mort m'adaie,  
 Car j'ai pointure au coer sans plaie  
 Grande et profonde.

Qui ne poet à garison prendre;  
 Car elle est si foible et si tendre  
 Que de trop petit elle engendre  
 Painne et doulour.

Un seul regard me fait entendre  
 Que je doi et puis bien attendre  
 Grasse en ma dame où je voeil tendre  
 Par bonne amour.

Or ai-je à la fois grant paour  
 De fallir et de lointain jour;  
 Et pour ce qu'en peril sejour  
 Je voeil aprendre

Comment trouver poroie un tour  
 Salve sa paix et son honneur  
 Que je peuisse à sa douçour  
 Plus brief descendre.

Mès je ne sçai qui m'en conseille  
 Car ma vie n'est pas pareille  
 Aux aultres, ains est despareille  
 Plus qu'aultre chose;

Car quant je dors ou quant je veille  
 Tousjours m'est presente en l'oreille  
 Ma dame, qui blanche et vermeille  
 Est com la rose;

Et lors, à par moi je propose  
 Les grans biens de li et les glose;  
 Et quant en ce penser repose  
     Moult tost m'esveille  
 Amours qui m'est au coer enclose;  
 Mès je voi bien qu'elle me pose  
 Car à ma dame dire n'ose  
     Ceste merveille.

Ains d'un tout seul regart s'esbat  
 Mon coer, il n'i prent aultre esbat;  
 Mès longement en cel estat  
     Vivre ne puis;  
 Car mon coer tient en grant debat  
 Cremeur qui dedens soi s'embat,  
 Et Jalousie qui abat  
     Tous mes deduis.

Cuidiés vous que je soie vuis  
 De durs jours et de povres nuis ?  
 N'ennil; j'en ai bien quatre muis  
     De bon acat:  
 Et ai éu le plus de puis  
 Que je mis le pié dedens l'uis  
 De l'ostel où confort ne truis;  
     Ce me rent mat.

Et ne sçai où garant je quiere,  
 Car c'est mieulz drois que j'en requiere  
 Ceste qui me poet mettre arrière  
     De joie ou ens  
 Qu'autrui; mès trop criene sa manière;

Car je sçai bien combien l'ai chiere.  
 Mès elle fait trop millour ciere  
     A plusours gens  
 Qu'à moi qui ai mis tout mon temps,  
 Mon coer, mon corps, m'amour, mon sens,  
 A li amer. Hé mi dolens!  
     Or m'est plus fiere  
 Qu'aux aultres, ce m'est durs contens;  
 Je ne m'en tienc pas pour contens  
 Car je li samble un droit noiens.  
     En ma proyere.

Elle y a conte ensi que nient;  
 C'est ce qui en soussi me tient  
 Dont, se mon coer s'esmaie et crient  
     Et se complaint  
 Bien y a cause; il apertient;  
 Car toutes fois qu'il me souvient  
 Comment ma dame me maintient,  
     Mon coer se taint  
 Diversement en plus d'un taint;  
 Car chalour et froidour l'attaint,  
 Et si n'est douçour qui l'estaint,  
     Dont s'il n'avient  
 Que Franchise Pité ramaint,  
 Je sçai moult bien où la mort maint,  
 Et se je muir, aussi font maint;  
     Morir convient.

J'aim'mieulz morir, j'à ne demeure,  
 Puisque Fortune me court seure

Et que la mort pour moi labeure  
 Qu'estre entrepiés.

Il n'est confors qui me sekeure,  
 Ne qui pour moi aidier akeure  
 Et mon las coer quï tous jours pleure  
 Si est playés

D'un ardant dart qui fu forgiés  
 D'un douls vairs yex, plaisans et lies.  
 Or n'est boires, tant soit heties  
 Qui me saveure

Ne par qui soit assouagiés  
 Le soif que j'ai, qui m'est si griés.  
 Boire me fault, dame; or m'aidiés  
 Il en est heure.

Or ai-je demandé à boire  
 Et que ma demande soit voire  
 On m'en poet loyalment bien croire,  
 Que grant soif j'ai.

Mais ce n'est pas de vin d'Auçoirre  
 De saint Poursain ne de Sansoirre,  
 Tant soit elers ne frians en voire  
 Ne de goust gai;

Ains est d'un simple parler vrai  
 Qui viegne dou coer. Je n'aurai  
 Bien jusqu'à tant que je verai  
 Venir bon oirre

Ce parler qui m'oste d'esmay  
 Et lors le soif estinderai  
 Que j'ai si grant. Certes je fai  
 Bien à concroire.

Car qui desire, il n'est pas aise,  
 Ains vit en painne et en mesaise.  
 Pour ce reçois, par Saint Nicaise !

Grief penitance

Il n'est nulle riens qui me plaise  
 Ni qui mon povre coer apaise;  
 Fortune m'acole et me baise

A sa plaisance,

Elle a sus moi trop grant puissance  
 Elle me tolt la cognissance  
 De manière et de contenance

Qui s'en taise.

Se ce n'estoit seule espérance  
 Qui me tient en ferme ordenance  
 Je ne voudroie la montance  
 D'une Frambaise;

Mès elle bon confort me baille  
 Et garant contre la bataille  
 Qui nuit et jour au coer m'entaille  
 Penses divers

Dont je m'estenc, frémis et baille.  
 Il n'est nulle riens qui me vaille.  
 Ne je ne sçai comment jou aille  
 Nus ou couvers;

Car soit esté ou soit yvers  
 Je sene mon corps, mon sanc, mes ners  
 Tous afoiblis, pales et pers.

Ensi sans faille

Sui-je de par fortune ahers.  
 N'ai fors le coer qui gist enfers

Mès jà à lui ne sera sers  
 Vaille que vaille

Me poet-on croire à ma parolle ?  
 Oïl, car on dist à l'escole  
 Que la bouche dou coer parolle.  
 Certes ce fait.

Vois de la mienne n'ist ne vole  
 Que mon coer ne le jette en mole,  
 Et sent bien s'elle est sage ou folle,  
 Ains le retret;

S'elle est bonne en avant le met,  
 Se non par derriere le let;  
 Mes je sçai bien tant qu'à ce fait  
 Qui me console

Dou millour dou coer l'ai estret  
 Tout ce que j'ai dit et retret,  
 Et bien paroie dou parfet  
 Emplir un rolle;

Comment je vif, comment je sui,  
 Comment je sene painne et anui,  
 Et si n'en sçai pas bien à qui  
 Prendre conseil.

A ma dame, non à autrui,  
 Deuisse monstrier mon annui,  
 Car premiers par li mis je fui  
 En ce travel,

Ne Phebus, le Dieu dou soleil,  
 Pour Dane n'ot ains le pareil  
 Que je reçois. Si m'esmerveille

Moult au jour d'hui  
 Comment tant dure en tel essein.  
 En tel soussi, en tel frefeil,  
 J'ai seul espoir; là me conseil,  
 C'est mon refui.

C'est assés peu, car longe attente  
 Fait bien fallir l'omme à s'entente.  
 Il est avenu à euls trente  
 Qu'il n'ont éu  
 De leur queste nulle aultre rente,  
 Fors tele qu'amours me presente;  
 Mès assés peu je me contente  
 De ce salu  
 Car s'aucun ont leur temps perdu  
 Je vodroie avoir despendu  
 Le mien en grasce et en vertu.  
 Las or me tempte  
 Desespoir qui onques ne fu;  
 Mès dedens moi qui me sent nu  
 De confort, simple mat et mu  
 Ce me tourmente.

Et si ne sçai où garant querre.  
 Il n'a si sage clerk en terre  
 Qui me scevist de ceste guerre  
 Mettre à la fin.  
 Mon coer voelt que tout di je erre;  
 Et com plus voi et plus m'enserre  
 En estat où ne puis conquerre  
 Un seul frelin.



S'en reçoit-je soir et matin  
 Maint froit maint chaud et maint hustin  
 Qui me font tenir chief enclin.

Or voeil requerre

Ma dame au gent corps féminin  
 Que par son doule plaisir benin  
 Je puisse, dedens brief termin;  
 Sa grasse acquerre;

Et se je fail, ma joie est morte;  
 Et se je l'ai, je me deporté;  
 Ensi voi devant moi la porte

Ample et ouverte

Qui joie et destourbier m'apporte.  
 Voies y a, li une est torte,  
 Mès sievir vodrai la plus forte  
 Et plus aperte.

Plaisance s'est à moi offerte

Et m'a dit à la descouverte:

» Sert loyalment car de ta perte

» Ne desconforte

» Tu seras, selonc ta deserte

» Payés, je te dit tout à certe;

» Et se Fortune te perverte

» Si te conforte. »

Ensi Plaisance m'amonneste

Que je me tiegne en vie honneste,  
 Et trop bien me poet sa requeste

Faire tout riche.

Croire le voeil et servir ceste

Pour qui je sui entrés en queste.  
Or doinst que sa grasce conqueste

Car je m'afiche

Que se j'estoie roi d'Aufriche,  
Duc de Baivière et d'Osteriche,  
S'en feroi-je ma dame friche  
Honneur et feste.

Las ! mès je croi qu'elle, à trop nice  
Tient mon langage et mon servisee;  
Et pour ce sus moi, quoi qu'en dice  
Si peu s'arreste.

Je ne sui pas de taille digne  
Pour amer chose si benigne  
Com est ma dame feminine,  
Mès j'en accuse  
Amours qui a mis la racine  
Dedens le coer et qui m'encline.  
A s'amour or en determine;  
Car je m'escuse  
Par lui; ci ne fault nulle ruse.  
Je sçai bien comment mon temps use.  
On me debat, on me refuse,  
On me hustine;  
C'est ce pourquoi je pense et muse.  
Trop est pités pour moi repuse.  
Pour moi m'est-elle si rencluse  
Ne si estrine.

Quant et que loyauté ne voeil  
Servir et cremir bel acueil,

Et obéir à tout son voeil,

Pas n'i prent garde

Ma dame, Hé mi! dont je recueil

Plus de griestés qu'avoir ne soeil

Et Cupido, dont je me doeil,

Si me regarde

Fellement de sa haulte garde,

Trait m'a de l'amoureuse darde,

Mès de celle, que mal fu arde!

Plainne d'orgueil,

Qui est haynouse et couarde

Atrait ma dame la gaillarde.

Bien le voi, car elle me tarde,

Son doulc accueil,

Et ne sçai comment m'en chevisse;

Car se mespris vers li éuisse,

Vraiment je me rendesisse

En l'eure mas.

Mes nennil; pourquoi je deuïsse

Recevoir si grant préjudisce

Que je recoi? ne pourquoi g'ïsse

De tous solas?

He! Cupido, navré tu m'as

De la fleche dont j'à navras

Phébus pour Dane. Or ne voi pas

Qui me garisse.

Ma dame me fuit le grant pas.

Et se m'ont donné ce trespas

Ses douls vairs yex fais par compas

Simple et propisce.

Car, quant premiers me regardoient,  
 Vis m'estoit que bien me pooient  
 Conforter, pour ce qu'il estoient  
 Doule, simple et vair.

En ce regard qu'il me fesoient  
 Tout plainnement me conquéroient,  
 Car en regardant me perçoient  
 Sens, corps et coer,  
 Or voeil requerre à Jupiter,  
 Et à Venus sa belle soer,  
 Et à Juno déesse en l'air  
 Qu'il me desloient  
 De ce très dolerous enfer,  
 Et ostent de mon coer le fer  
 Qui me tolt le goust et le fler  
 Que mi œil voient;

Car je voi ce que je n'ai mie,  
 Grasce en ma dame à qui prie.  
 Dont se ma proiyere est oye,  
 Et que li Dieu  
 L'exaucent par leur courtoisie,  
 Faire me poent grant aye.  
 Car quant Phébus n'ot point d'amie,  
 Dalès un rieu  
 Un beau lorier vit en son lieu.  
 Or pri Jupiter de coer pieu  
 Que mon fait face plus hastieu  
 Et qu'il m'aye,  
 Car je mec tout ou plaisir sieu.

Ma dame me fait trop pensieu,  
 Et pas ne li di en Ebrieu  
 Ma maladie,

Mais en langage cler et plain  
 Quand je puis; mès tant fort je l'aim  
 Que quand li voeil dire en certain  
 Et en apert

Comment pour li sui soir et main,  
 Je n'ai bouche, coer, oeil ne main,  
 Qui puist dire ne monstrier grain  
 Quel chose il quert.

Or ne sçai de quoi ce fait sert,  
 Car simplement et en covert  
 Se tiennent mes yex tout ouvert,  
 Et ont grant fain

Que mon coer dice : » j'ai souffert  
 » Tous griefs pour vous, dame or; dessert  
 » Mort ou merci; il le requert  
 » Au pardarrain. »

Mès nennil mon coer pas-ne poet  
 Dire tout ce qu'il pense et voet,  
 Et pour ce souffrir l'en estoet  
 Tamaint grant grief

Car Desirs ardamment le moet,  
 Par Plaisance qui le promoet.  
 Et puis q'un tel assaut s'esmoet  
 Dedens mon chief

Il convient que je traie à chief  
 Ma penitance et mon meschief.

Mès je voi bien que de rechief,  
 Ensi qu'il soet,  
 Mon coer je senc si fort blechief  
 D'un dard, qui est escriis ou brief,  
 Dont Phébus fut navrés en brief  
 Que ce le doelt.

Car la plaie n'est pas petite  
 Qui m'est dedens le coer escripte;  
 Pas ne m'i nuist, ains m'i proufite;  
 Car elle est faitte  
 D'un penser qui moult me delitte;  
 Et quant je senc nul oppositte,  
 En pensant, à par moi, recite  
 Qui li attrette  
 Uns regars, une douce attrette,  
 De la belle, bonne et parfette  
 Qui de toute honnour est estrette.  
 Or soit benite  
 La plaie, et aussi la sajette  
 Qui me tient en si douce debte  
 Que mon traveil et ma souffrette  
 Tiene pour merite.

C'est mon bien, c'est toute ma joie;  
 C'est le penser qui me resjoie  
 Et lequel nuit et jour m'envoie  
 Grasse et confort.  
 A la fois, quant le plus m'annoie  
 Et que par soubet je vorroie  
 Qu'à moi venist la droite voie

Amère mort,  
 Et je imagine bien fort  
 Le gent corps et le bel deport  
 La manière et le doule ressort  
 Ma dame quoie,  
 Je prene en moi grant reconfort,  
 Et m'est vis que j'auroie tort . . .  
 Se par cause de desconfort  
 Je m'occioie

Lanscelos, Tristrans, Lyonnell,  
 Porrus, le Baudrain, Caffiel,  
 Paris, et tamaient damoisel  
 N'ont pas esté  
 Amé pour seul dire: « il m'est bel  
 » Dame c'or prendés ce chapel  
 » Et me donnés sans nul rappel  
 » Vostre amisté.

Nennil; ains en ont bien livré  
 A grant martire leur santé,  
 Et maint y ont, ains qu'estre amé  
 Laissié la pel.  
 Or sui-je lies en vérité  
 Et prene la mort en grant chierté  
 Quant je ai compagnon trouvé,  
 Il m'est moult bel.

Au mains ne puis-je morir seuls,  
 J'ai des compagnons plus de deus;  
 Mès en fin de mon plaint piteus  
 Je te delivre,  
 Amours, tous mes fais temporeus,

Car tu es mon Dieu Corporeus,  
 Et te pri tres affectueus  
     Que livre à livre  
 Poise les biens; car je me livre  
 Tels a toi, ne plus ne voeil vivre:  
 Scés tu pourquoi? trop fort m'enyvre  
     Li ardans feus  
 Qui le coer languereus fait yvre,  
 Mès je t'en pri, escrime ou livre  
 Où on troeve, qui bien s'arive  
     Les amoureux.

Dame, cent clauses despareilles,  
 Pour vostrè amour n'est pas merveilles,  
 Ai mis en rime. Or crienc moult celles  
     A mal dittées.

S'ensi est, encoupés les belles,  
 Vos simples et plaisants masselles,  
 Qui à point blanches et vermeilles  
     Sont coulourées,

Car ce m'ont souvent mes pensées  
 En pluisours pourpos transposées;  
 Et se bien ne les ai posées,

    Si m'en conseilles,  
 Amours, car je t'ai moult d'anées  
 Servi, et mon service grées;  
 Mes scés-tu de quoi tu m'effrées :  
     Trop me traveilles.

    En souspirs, en plours et en plains  
 Prist un peu d'arrest mes complains,



Et nom-pour-quant en mon gisant  
 Ce complaint aloie disant  
 Plus d'une fois le jour sans doute;  
 Là estoit mon entente toute,  
 Et le souvenir de ma dame,  
 Que Diex gart et de cors et d'ame!  
 Ce me faisoit entroublyer  
 Assés mon méréancolyer.  
 A ce m'esbatoie à par mi.

Au chief de trois mois et demi  
 Se cessa la fievre qu'avoie;  
 Je me mis au raler la voie.  
 Je sambloie bien demi mors.  
 Moult de fois le mau puis remors.  
 Et ma dame en parla à celle:  
 » Cils jones homs est moult, dist-elle,  
 » Empirés, dont ce poise moi,  
 — Dist la damoiselle; « je croi  
 » Qu'il se prendera à santé. »  
 — » Ce seroit bien ma volonté  
 Dist ma dame, par saint Remi ! »

Tout ensi le resdit à mi  
 La damoiselle, Diex li mire!  
 C'est drois qu'en telz parlers me mire,  
 Car ce m'estoit uns grans confors.  
 Or me prist voloirs d'aler fors  
 Dou pays, et outre la mer,  
 Pour moi un petit refremer  
 En santé et pour mieulz valoir.  
 Je ne mis pas en noncaloir

Mon pourpos, ains perseverai,  
 Et que fis-je ? je le dirai.  
 A la damoiselle m'en vins;  
 De mon aler parlement tins;  
 Et elle le me loa bien  
 Pour ma santé et pour mon bien :  
 » Car d'un homme tout-dis avoir  
 » A l'ostel, ce n'est pas savoir.  
 » Et entroes que vous serés hors  
 » Ne poet estre qu'aucuns recors  
 » Ne seront de vous moi à elle. »  
 — » Voire, di je, ma damoiselle !  
 » Mes entroes que hors je serai  
 » Et que ceste point ne veri  
 » Dont tant me plaisent li regart,  
 » Que ferai je ? se Diex me gart !  
 » Il fault que vous me conseilliés. »  
 — » Ha ! dist elle, ançois qu'en ailliés.  
 » Tel chose arés, se Diex m'avance !  
 » Oû vous prenrés tres grant plaisance.  
 S'elle le dist pas n'en falli.  
 Lendemain je revinc à li;  
 Mès elle m'ot tout pouvéu,  
 Ce dont gré li ai puis scéu.  
 » Tenés, dist elle, je vous baille  
 » Ce miroir; et saciés sans faille  
 » Que ceste qui n'est pas irée  
 » Si est jà par trois ans mirée;  
 » Si l'en devès plus chier tenir.»  
 — Dont li di. » Diex vous puist benir,

« Car moult valés et moult vous pris! »

Le miréoir liement pris ;  
Si le boutai dedens mon sain,  
Près dou coer que j'en tinc plus sain.  
Ne l'euisse rendu arrière  
Pour le royalme de Baiviere.

De la damoiselle parti  
Lies et joious, je le vous di.  
Et puis ordonnai ma besongne  
De trestout ce qu'il me besongne;  
Dou pays parti quant fu tamps,  
D'amours le droit arroi sentans.  
Et pource qu'un petit vi l'ombre  
De la belle dont je fai nombre,  
Ordonnai au departement,  
Amours m'en donna hardement,  
Un virelay gai et joli  
Que je fis pour l'amour de li.

*Virelay.*

Au departir de vous, ma dame,  
Le coer ne seet se le cors part,  
Car tous jours tire à vous, par m'ame!  
Par le grant desir qui m'enflame  
Pour vostre amour, bruist et art.

Mès je vous lais, ma dame chiere;  
Tenés ma foi, m'amour entiere  
Sans departir;  
Or le prendés à lie chiere,

Car vous en estes droisturriere  
 Dou pourvéir.

Mon corps se part, le coer se pasme;  
 Car vo vair oeil qui son droit dart  
 L'ont si atteint que, sans la flame  
 Qui nuit et jour l'art et enflame,  
 N'aurai séjour tempore ne tart  
 Au departir

Dou virelay lors plus ne fis;  
 Dont je croi que je me mesfis,  
 Car eneor y deuïst avoir  
 Dou mains un ver, au dire voir.  
 Mès quant acompagné on est  
 Avec les gens, tel fois il n'est  
 Aucun parler ou aucun compte  
 Dont il convient c'on face conte,  
 Et que son penser on delaie.  
 Ce me fist faire la delaie  
 Dou virelay que n'en fis plus;  
 Car ne voloie là que nuls  
 Secuïst que je fusse en penser,  
 Car donné euisse à penser  
 A ceuls qui tout à paix estoient  
 Et qui avec moi s'esbatoient.

Nous chevauçames tant adont  
 Le jour premier et le secont,  
 Et ceuls qui nous embesongnïerent,  
 Qu'onques cheval ne ressongnïerent,  
 Que nous venins à une ville

Ou d'avolés a plus de mille,  
 Et illoec nous mesins en mer  
 En volenté d'oultre rimer,  
 En une nef grant, gente et fors.  
 Mès ançois que je fusse fors,  
 Oc vers ma dame maint souspir  
 Maint pensement et maint espir  
 Qui me fisent lie et courtois.  
 Et là ordonnai jusqu'à trois  
 Rondelès, en otele fourme  
 Qu'Amour en moi aidant-m'enfourme.

*Rondel.*

Dou corps qui sans coer n'a vie,  
 Douce amie, en celle nef  
 Souviegne vous, je vous prie  
 Dou corps etc.  
 Car soit à mort soit à vie  
 Je vous en laisse la clef  
 Dou corps etc.

Depuis n'ai gaires attendu  
 Que j'ai au second entendu;  
 Et le fis par manière tele  
 Que là faisons, qui moult ert bele.  
 Le requeroit tant qu'à ceste heure  
 Car qui nage en mer il labeure.

*Rondel.*

Diex doinst que brief vous revoie,  
 Ma droite dame, en honnour

Car je muir pour vosire amour  
 Et en quel part que je voie  
 Diex doinst etc.

Depuis nagames une espasse;  
 Et ensi qu'une wage passe  
 Par la force dou vent divers,  
 No nef fist tourner à revers.  
 Les mariniers crierent lors,  
 Car li aigue entroit ens ès bors.  
 Le single abati-on aval.  
 Moul't y valirent li cheval  
 Qui estoient ou bas estage,  
 Car il nous fisent avantage;  
 Entre les ondes et le vent  
 Valent au marinier souvent.  
 Bien me souvient de l'aventure,  
 Mes qu'onques j'en fesisse cure,  
 Ne qu'as cordes la main mesisse,  
 Ne de riens m'en entremesisse,  
 Ensi me voeille Diex aidier !  
 Quant j'en aurai plus grant mestier;  
 Mès à mon rondelet pensoie  
 Et à par moi le recensoie;  
 Lequel je fis et ordonnai  
 Tout ensi que puis le donnai  
 A ma dame, pour quele amour  
 Je sentoie mainte langour.

*Rondel.*

On doit amer et prisier

Joieuse merancolie  
 Qui tient la pensée lie  
 Et le temps fait oublyer  
 Sans soussi et sans envie;  
 On doit amer etc.  
 Et moult souvent souhedier  
 Qu'on soit avec son amie  
 Pour maintenir gaie vie;  
 On doit etc.

Ce rondel recordai-je assés.  
 Entroes fu le lait temps passés.  
 Dieu merci! à bon port venimes  
 Par vent, par singles et par rimes,  
 Et arrivans en une terre  
 Qui plus het la paix que la guerre.  
 En ce pays n'i venoit nuls  
 Qui ne fust le très bien venus,  
 Car c'est terre de grant deduit;  
 Et les gens y sont si bien duit  
 Que tout-dis voelent en joie estre.  
 Dou temps que je fui en leur estre  
 Il m'i plot assez grandement,  
 Je vous dirai raison comment :  
 Avec les seignours et les dames  
 Les damoiselles et les fames  
 M'esbatoie très volontiers;  
 De ce n'estoie pas ratiers;  
 Et aussi saciés qu'à ma dame  
 Pensoie si souvent, par m'ame!

Que je n'avoie nul sejour.  
 De me mettoit et nuit et jour  
 Une heure en joie, et l'autre nou.  
 De moi tenoie près le don  
 Que m'ot donné la damoiselle  
 Au partir, dieu merci à elle!  
 Car moult me plaisoit à véoir;  
 C'estoit le plaisant miréoir.  
 Ce me donnoit joie et confort,  
 Et pensement aussi moult fort;  
 Car quant ou miréoir miroie  
 Sus ma dame pas ne m'iroie,  
 Ançois disoie: « En ceste glace  
 » Se miroit ceste qui me lace  
 » Le coer, et tient sougit sous soi,  
 » Las! son douc vis plus ne persoi.  
 » Pluisours fois s'est yci mirés;  
 » Mès de ce sui-je moult yrés  
 » Que je ne le puis percevoir.  
 » De tout ce ensi es-ce voir  
 » Par figure, pour verité,  
 » Qu'un ombre qui vient sus clarté  
 » Ci est lumiere, et puis vient ombre  
 » Qui le temps fait obscur et sombre.  
 » Las! pourquoi de ma dame chiere  
 » Quant je regarde la maniere  
 » Dou miréoir, n'ai le regart  
 » De la façon. Se Diex me gart!  
 » Je vodroie qu'il peuist estre  
 » Que je ressamblasse le mestre



» Qui fist le miréoir à Romme  
 » Dont estoient véu li homme  
 » Qui chevaugoient environ.  
 » Se le sens avoie ossi bon  
 » Que eils que le miréoir fist  
 » En cesti ci, par Jhesu-Crist!  
 » En quelconques lieu que g'iroie  
 » Ma dame apertement veroie. »

Ensi devoie à par mi.

Dont pluisours fois, par saint Remi!  
 Prendoie en parlant tel plaisance  
 Qu'il m'estoit avis, par samblance,  
 Que je véoie, au dire voir,  
 Ma dame ens ou mien miréoir.

Tamainte consolation

Me fist l'imagination

Dou miréoir et de la glace  
 Où ma dame ot miré sa face,  
 Et le tenoie moult proçain  
 Tant de mon coer que de mon sain  
 Jamais je n'en fuisse senoeç,  
 Que tout dis ne l'euisse avoec  
 Moi, en quel part que j'estoie;  
 Car au regarder m'esbatoie;  
 C'estoit mon bien et mon delit.  
 De quoi il avint qu'en mon lit  
 J'estoie en une nuit couchiés,  
 Des pensers d'amours atouchiés;  
 Sous mon orillier je l'oc mis.  
 En pensant à ce ni'endormis.

Dont vis me fu, en mon dormant,  
 Qu'en une chambre bien parant,  
 Bien aournée et bien vestue  
 De tapisserie batue,  
 Tous seules illoec m'esbatoie;  
 Et ensi qu'en la chambre estoie,  
 Ceste par vinc et ens regarde;  
 De mon miréoir me prenc garde,  
 Que g'i voi l'impression pure  
 De ma dame et de sa figure  
 Qui se miroit au miréoir,  
 Et tenoit d'ivoire un treçoïr,  
 Dont ses chevelès demi lons  
 Partissoit, qu'elle ot beaus et blons.  
 J'en fui esmervilliés forment;  
 Je ne vosisse estre aultre part.  
 Adont dou miréoir me part,  
 Car d'encoste moi le cuidoie.  
 Qui bien aime, c'est drois qu'il doie  
 Regarder à ce qu'il desire;  
 Je n'oc ne maltalent ne ire;  
 Ains di ma dame: « Où estes vous  
 » Pardonnés moi, fins coers très douls  
 » Ce que sus vous suis embatus.»  
 Lors le cuidai véoir, sans plus  
 Dire à li lors ne mos ne vers;  
 Mès il m'en fu tout au revers,  
 Car en fourme ne le vi pas.  
 Si fis-je en la chambre maint pas  
 Et le quis à bon escient

Par tout, mès ne le vi noïent.

Puis m'en revins au miréoir

Et encores l'alai véoir;

Lors di: « Veci chose faée!

» Certes, dame, forment m'agrée

» Quant piner vous voi vos cheviaus;

» Se vous jués aux reponniaus

» Faites au mains que je vous troeve,

» En nom d'Amour je le vous roeve. »

A dont les fenestres ouvri

Et tous les tapis descouvri

Pour savoir s'elle s'i mettoit,

Mès vraiment pas là n'estoit.

Nom-pour-quant ens ou miréoir

Le pooie pour voir véoir.

Là disoie en moi: « Cest fantommé

» Non est; car jà avint à Romme

» De deux amans luerre pareille;

» Tele si n'est pas grant merveille

» De ceste ci, quant bien m'avise,

» Ensi qu'Ovides le devise.

» Il y ot jadis dedens Romme

» Le fil d'un sage et d'un noble homme;

» Cils estoit Papirus nommés.

» En pluisours liets est renommés,

» Car le sens de li moult vali.

» A dame amer pas ne falli;

» Aussi fu bien amés de celle.

» Ydorée ot nom la pucelle.

» De Papirus et d'Ydorée

» Est l'istore tres bien dorée,  
 » Car si loyamment s'entramerent  
 » Qu'onques loyauté n'entamerent.  
 » Ains furent leur coer tout uni.  
 » Avint de Papirus ensi  
 » Que li Rommain si l'eslisirent  
 » Pour un grant besoing, et li dirent:  
 » Papirus, il t'en fault aler  
 » Au roy de Cecille parler.  
 » Li chemins y est grans et lons.  
 » Pour ce envoyer ti volons  
 » Qu'on te tient à Romme à moult sage  
 » Et que bien feras le message.»  
 » — Papirus n'osa dou non dire.  
 » Mès son coer fu moult remplis d'ire;  
 » Et quant ce dist à Ydorée,  
 » Si en fu forment explorée,  
 » Et dist : « Papirus, amis douls,  
 » De moi dont vous partirés vous?  
 » J'en ai au coer si grant effroy;  
 » Jamais ne me verés, ce croi. »  
 » — Et Papirus, qui grant sens ot,  
 » Dist ensi quant Ydorée ot:  
 » Belle, il fault que tout ce se face,  
 » Mès tous jours me verés en face  
 » Et je vous; or vous confortés  
 » Et de tous doels vo coer ostés,  
 » Car je serai lors revenus. »  
 » — Deus miréoirs fist Papirus,  
 » Je ne sçai pas sus que le englume,

- » Mès il furent tout d'un volume  
 » Et fait par tel nigromancie  
 » Que ce fu trop belle mestrie,  
 » Car quant il venoit en agrée  
 » Que ens se miroit Ydorée,  
 » Elle y véoit son ami chier,  
 » Papirus, pour li solacier;  
 » Et Papirus otretant bien  
 » Véoit Ydorée ens ou sien.  
 » Tel durerent au dire voir  
 » Le voiage li doi miroir.  
 » Encores en voit-on l'exemple  
 » A Romme, de Minerve ou temple.  
 » Dont se lors pooie véoir,  
 » Ma dame, ens oumien miréoir,  
 » Croire le doi et forment plaie,  
 » Car j'ai figure et exemplaire  
 » Qui est toute chose certaine ;  
 » Aussi, dame tres souverainne,  
 » Quant je vous voi forment m'agrée,  
 » Car c'est chose trop plus faée  
 » Que dou miréoir Papirus ;  
 » Car je vous voi et sus et jus  
 » Tout parmi ceste chambre aler.  
 » Au mains que vous daigniés parler,  
 » Et un petit ouvrir vo bouche,  
 » Je n'ai main qui sus vous atouche  
 » Ne qui y puissent atouchier.  
 » Parlés, car je me voeil couchier  
 » Droit ci, dalès mon miréoir,

Et vo contenance véoir;  
 » Car mieulz ne puis manoir ne estre.  
 Lors m'assis dalès la fenestre  
 Et m'apoie dessus ma coute,  
 Main à m'asselle, et si escoute,  
 Et entene la vois de ma dame.  
 Ne m'osai remuer, par m'ame ;  
 Car espoir, se remués fuisse,  
 Trop grant plaisir perdu euisse.  
 Ains me tinc quoi et regardai  
 Ou miréoir que bien gardai.  
 La figure vi qui me touche  
 Q'un petit entrouvri la bouche  
 Dont dessus moi la vois oy  
 Qui grandement me resjoy.

*Le confort de la dame*

Se pour moi es tristes et angoisseus  
 Mas, explorés, et en coer dolereus,  
 Et de complains dire et faire songneus,  
 Tres dous amis, certes, tu n'es pas seuls,  
 Car monlas coer povres et languereus  
 Est envers toi fins, vrès et amoureux,  
 Ne il ne poet nuit et jour estre wiseus  
 Qu'adies ne pense  
 Comment te soit en toute honnour piteus;  
 Ne te vodroit point estre despiteus,  
 Car lyés est d'Amours, d'ossî drois neus  
 Que pour Tristran en fu la belle Yseus  
 Et Genevre pour Lanscelot le preus.  
 Et tout aultre non pas seul de ces deus.

Mès pour les fauls mesdisans hayneus  
 Fault abstinence,

Car leur parler, leur oeuvre et leur loquense  
 Est si plainne de toute violense  
 Qu'on doit cremir d'estre en leur audiense;  
 Et se pour toi est grans la differense  
 Mon coer en a ossi dure sentence,  
 Car bonne amour l'atise et lime et tensee  
 Qui ne le lait, homme, jour ne dimensce  
 De dire ensi.

A ton servant grasse un petit dispense,  
 Parquoi sus toi nullement ne m'espense  
 Car mal payés se tient en consciensce  
 De ce qu'à li fais si longe silensce.  
 Ensi Amours nuit et jour me recense;  
 Je me tienc bien contente de la cense,  
 Et te suppli en nom d'obediensce

Soies ossi

Tels envers moi com je sui envers ti,  
 Et que no coer soient vrai et uni,  
 Car je te tienc pour mon très doule ami,  
 Loyal, secré, discré, humle et joli;  
 Ne onques mès tant ne l'en descouvri.  
 Avise toi sus ce que je te di  
 Et à oultrage ne le tient, je l'en pri.

Se plus avant

Que n'as éu je te presente ei,  
 Car se de ce l'avoie enorgilli,

Morte m'auroies, je le te certefi.  
 Mès en ton bien telement je m'alfi  
 Que quant g'i pense assés m'en glorefi.  
 La loyauté de toi m'a enhardi  
 De toi donner confort, grasce et l'otri  
 De ton demant.

Voires mès, c'est par un tel convenant  
 Que, se ton bien aloit amenrissant,  
 Et voloies user de fauls samblant,  
 Morte m'auroies pis que dou dart treçant  
 Dont Action occist sa dame, quant  
 Elle l'aloit parmi le bois quérant;  
 Car de bon coer la belle l'amoit tant,  
 Qu'en un buisson

Repuse estoit, pour véoir en passant  
 Action qui les dains aloit chaçant,  
 Car elle en ert en jalousie grant.  
 Cilz trait son cop après un dain alant.  
 Ceste feri par meschief ignorant  
 Et le navra dou cop. La belle errant  
 Piteusement li dist en escriant

« Ha ! Action,

» Le dain s'enfuist, morte mas sans raison ».  
 Li damoiseaus entendi bien le son;  
 Son arc mist jus; au tret vint dou bougon.  
 Celle acola qui pale ot la façon,  
 Car de la mort n'i avoit garison.  
 Et quant il vit que par tele occoison  
 Morte l'avoit, si en ot grant frigon.



Je le raporte

A celle fin, entent bien ma leçon,  
 Qu'entrer ne voeil de toi en souspeçon,  
 Car je t'aim plus que Hero Léandon,  
 Ne Medée n'ama le preu Jason.  
 Mon coer, m'amour te donne en abandon.  
 Or en use sans nulle desraison.  
 Aies tout dis loyal entention

Et te conforte

A loyauté maintenir te deporté;  
 Je ne te voeil estre enfrune ne torté;  
 Mès justement de mon bon coer t'enorte  
 Que je voeil que no coer tout d'une sorte  
 Soient, et se nuls nul mal nous raporte,  
 Jà n'entera jalousie en no porte.

De ce serai vraie ententieve et forte,

Je le te jure.

Mès je te pri qu'un petit te susporte  
 Pour mesdisans que male mort en porte.  
 De ce que vois riens ne te desconforte  
 Segurement sus ce que di endorte,  
 Un temps vendra qu'encor diras : « Ressorte

» Joie en nos coers qui ores se transporte.

» A tout le bien que tu poes te ramorte

» Et l'assegure;

» Ensi que di, je te serai segure,

» Et se je t'ai esté un peu plus dure

» Que ne vodrois, de tout ce ne fai cure,

» Car la pitouse vie maint en l'obseure.

- » D'or-en-avant-te serai douce et pure  
 » Et osterai de ton las coer l'ardure.  
 » Je voeil sentir tout ce que tu endure  
     » Es-ce or assés ?  
 » Figuré m'as au lorier par figure  
 » Et à Dane qui tant fu dure et sure  
 » Contre Phebus, ce dist li escripture  
 » Qu'onques amer ne le volt par droiture;  
 » Muée en fu de Dyane en vredure,  
 » Ce fu pour Dane une gries aventure.  
 » Certes, amis, au lorier me figure  
     » A tous bons grés  
 » Car le lorier est uns arbres loés  
 » Vers en tous temps prisiés et honnourés.  
 » Onques ne fu ne enfrains ne mués.  
 » Ensi sera ferme en moi loçautés.  
 » Ne changerai soiés asségurés;  
 » Mes je te pri, car tu es moult discrés,  
 » Obéissans, humles vrès et secrés  
     » Que bellement  
 » Soit li estas amoureux gouvrenés;  
 » Car je te jur, et s'est ma volentés  
 » Que se deus ans, trois ou cinc, la prendés  
 » Et l'aportast onsi nécessités  
 » Tu avoies à l'ensus de moi més  
 » Se serois tu tous jours en moi entés  
 » Et en mon coer escriis et figurés.  
     » Veci comment:  
     » En ton maintien, en ton gouvrenement,  
 » En ton parler, en ton contenment,

» En ton regard garni d'atemprement  
 » Prenroie nuit et jour esbatement.  
 » Et s'eslongié m'avoies un gramment,  
 » Si me seroit tous jours tout ce présent.  
 » Par un très doule souvenir seulement

» Qui m'est propisce.

» A ceste amour dont je t'aim ardamment,  
 » Mès je te pri, et pour plus longement  
 » No vie avoir joie et deportement  
 » Voëillés user de tout ce bellement.  
 » Pour mieulz sallir on s'arreste souvent;  
 » En trop haster n'a nul avancement;  
 » Qui souffrir poet, il vient à ce qu'il tent.

» Se je puisse,

» Dou temps passé eslecié t'euisse

» Et puis qu'Amours voelt que de mon coer isse  
 » Confort pour toi, et e'un peu te garisse  
 » Ce n'est pas drois que je te renquierisse.  
 » M'amour te donne; il n'i fault nul permesse  
 » Salve m'onnour; là tient le prejudisce  
 » Si mieuls puisse faire je le fesisse

De coer entier.

» Or te requier qu'à present te souffisse  
 » S'ensus de moi, amis, je te véisse,  
 » Pour ton proufit liement t'esczisse,  
 » Et à savoir par lettres te fesisse  
 » Comment mon coer voelt que te resjoïsse  
 » Et que jamais nostre amour ne finisse;  
 » Mès on en voie l'ardeur et l'edefisse

» Mouteplier.

- » Je ne doi pas haïr ce qui m'a chier,  
 » Ne ce fuir qui me doit approcier  
 » Quant je n'i voi qu'onnour sans reprocier  
 » Et loyauté sans mentir ne trechier.  
 » Par pluisours fois t'ai pouï assayer  
 » Par refuser sans toi riens octroyer,  
 » Par toi monstrier samblant cruel et fier  
     » Plain de rigour  
 » Dont pluisours fois t'ai véu fretillier,  
 » Trembler, fremir, sanc muer et changier  
 » Onques trop dur ne furent mi dangier;  
 » Je t'ai véu tout dis humilyer  
 » Et bellement pryer et supplyer:  
 » Dont vraiment, je l'ose bien jugier.  
 » Assés te doit ta loyauté aidier.  
     » Or tien m'amour;  
     » Je le t'acorde, amis, en toute honnour;  
 » Mès aultrement n'en prias onques jour  
 » Car garnis es de sens et de valour,  
 » De cognissance et de gentil atour,  
 » Que ne vodrois pour riens ma deshonnour  
 » Ce bon renom te portent li pluisour;  
 » Ceste vertu a en toi grand vigour  
     » Et bien m'agrée  
 » Quant j'ai mon coer enté en un sejour.  
 » Et si me voi amée dou millour  
 » Que véisse ains; pour ce t'aim et aour.  
 » Et pour oster de ton las coer l'ardour,  
 » Je te requier en joie et en douçour  
 » Que tout espoir te soient de favour.

- » N'est nulle riens qui ne viegne à son tour.  
 » Se ta pensee  
 » Est en amours mise et enracinée  
 » Il ne sera ne soir ne matinée  
 » Que ne te soit toute joie ajournée.  
 » Onques ne fu t'amour en riens fraudée;  
 » Mès je tous jours bel servie et loée,  
 » Cremue en foi, prisie et hōnnourée.  
 » Or t'en sera l'ueyre guerredonnée  
 » Sans nul delay;  
 » Ne me veras de ce pourpos muée  
 » Pour parolle de créature née,  
 » Pour fortune qui mal'est avisée;  
 » Car en ton bien telement il m'agrée  
 » Que chose que je voie riens ne m'effrée;  
 » Car en la vie amoureuse et discrée,  
 » Ai mis mon coer et toute ma pensée,  
 » Saces de vrai.  
 » Conforte toi en ce que te dirai.  
 » Secretement tous les jours amé t'ai,  
 » Mes onques mès de ce ne te parlai.  
 » D'or-en-avant je le te monsterai;  
 » Et croi ensi que je le te dirai.  
 » Si tretos comme je parler t'orai;  
 » Car je t'ai mis en tamaint grant assai  
 » Par mainte fois;  
 » Mès onques jour, certes, ne te trouvai  
 » Fors très loyal. La vois t'en porterai  
 » Et le renom quel part que je serai.  
 » Tu te dois bien donques oster d'esmai,

- » Car onques coer fors que le tien n'amaï,  
 » Ne à nul jour jamais je n'amerai.  
 » Trestout ensi en mon coer escript l'ay  
     » Com tu le vois.  
 » Soit à la ville, aux champs, aux prés, aux bois,  
 » En dis, en fais, en parlens et en vois  
 » Seras de moi nommés li tres courtois  
 » Pour qui mon coer est tristes et destroys,  
 » Quant plus souvent ne te vois, et c'est drois;  
 » Et tout ensi m'aye Sains Elois  
     » Que je jurrai  
 » Dessus les sains sacrés et benéois,  
 » Se mesdisant ne tendoient leurs rois  
 » De quoi il font aux amans tant d'anois,  
 » Pour un confort je t'en donroie trois;  
 » Mes je te pri qu'en bon gré tout reçois,  
 » Car en un jour avient bien, or m'en crois,  
 » Qu'il n'avenra souvent en trente mois.  
     » Or ne t'esmai. »

Lors se tint la vois quoie et mue,  
 Et la figure se transmue.  
 Ou miréoir plus ne le vi,  
 Car son propos ot assouvi.  
 Dont me sambloit que je disoie  
 Et dementroes que là gisoie:  
 » Veci merveilles et fantomme. »  
 En ce penser perdi mon somme.  
 Et lorsque je fui esvilliés,  
 Grandement fui esmervilliés.

Nom-pour-quant à mon orillier  
M'alai erramment conseillier  
A savoir se g'i trouveroie  
Mon miréoir, ne li veroie.  
Oïl voir! droit là le trouvai,  
Où je l'oc mis; lors le levai,  
Et le baisai moult doucement.  
Puis pensai en moi longement  
Que j'avoie véu ma dame  
Et oy parler : mès, par m'ame !  
Ce n'estoit que derision  
De toute mon avision  
Et qu'elle me feroit à dur  
Pour mon confort si grant éur.  
Croi fermement que le contraire  
Oras tu temprement retraire.  
Je ne sui pas tous seuls au monde.  
Selonc ce que j'ai de faconde  
A qui le doule dieu de dormir,  
Morphéus, que si bon remir  
A en dormant fait grassec vainne,  
Ceste ci m'est assés lointainne;  
Mès toutes fois, soit fable ou voir,  
Je li en doi grant gré savoir,  
Quant en dormant m'a monstré celle  
Pour qui l'amourouse estincelle  
Sene, et parquoi que peu redoubte  
Mis m'a en paix et en grant double.  
Je vodrai retourner en brief  
Que ma dame n'ait aucun grief;

Se saurai comment il li est.  
Je croi que fortune me pest  
D'aucune douce melodie  
Qui me tourra à maladie ;  
Car, se la belle au corps vaillant  
Pour qui je me vois travaillant  
Trouvoie mariée ou morte,  
C'est le point qui me desconforte,  
Par le digne corps Jhesu Cris!  
Mon testament seroit escrips ;  
Je vodroie morir sans faulte.  
N'ai pensée basse ne haulte,  
Fors à ma dame que tant ains.  
Dont joindi humblement les mains  
Vers le ciel et fis ma proyere  
Que ma très douce dame chiere  
Peüsse à santé revéoir.  
Adont baisai mon miréoir  
Tout pour ma dame et pour s'amour  
A qui Diex doinst joie et honneur!  
Et laissai mon penser ester.  
Je ne m'i volc plur arrester,  
Et pris en bon confort le tamps.  
Dieu merci je fui plus sentans  
Finalment de bien que de mal.  
Peu de chose en espécial  
Reconforte le coer d'amant.  
A toute joie me ramant  
Mon songe, et bien y a raison.  
Adont m'anoia la saison



Pour ce que là tant sejournoie,  
 Et qu'ens ou lieu ne retournoie  
 Où j'avoie layé ma dame  
 Pour qui j'ai fait tamaint esclame,  
 Et sui encor près dou sentir  
 Sans moi de noient alentir.  
 Mès ou lieu et ens ou pays  
 Où je n'estoie pas hays  
 Avoie lors tant d'esbanoi  
 Que ce me brisoit mon anoi.  
 Nom-pour-quant, quant bien m'avisioie  
 Et à ma dame je visioie,  
 Moult bien aillours estre vosisse.  
 Lors dis en moi: « Il fault que g'isse  
 » De ce pays, trop y demeure;  
 » R'aler m'en voeil; il en est heure  
 » Et c'on voie que ei m'anoie.  
 » C'est bon qu'un petit m'esbanoie  
 » A faire un virelay tout ample  
 » Ensi que j'en ai bien l'exemple. »

*Virelay.*

Moult m'est tart que je revoie  
 La très douce simple et quoie  
 Que j'aim loyalment  
 Et pour qui certainement  
 Ce séjour m'anoie.

Lone temps a que ne le vi  
 Ne que parler n'en oy

S'en vie en tristour,  
 Car, en son maintien joli  
 Et ou plaisant corps de li  
 Garni de valour  
 Tous esbatemens prendroi ;  
 Et par ensi je vivoie  
 Très joïusement,  
 Or me fault souffrir tourment  
 Ens ou lieu de joie.  
 Moult m'est tart, etc.

Amours, dittes li ensi :  
 Qu'oncques amans ne souffri  
 Si forte labour  
 Que j'ai souffert pour li ci  
 Et souffrerai autressi  
 Jusqu'à mon retour ;  
 C'est raisons quelle m'en croie  
 Car, quelque part que je voie  
 Tant l'aim ardamment,  
 Il m'est avis vraiment  
 Que tout dis le voie.  
 Moult m'est tart, etc.

Or sont grief plour et grief cri,  
 Regret, anoi et soussi,  
 En moi nuit et jour,  
 Car sus l'esper de merci  
 De li au partir parti  
 Et par bonne amour ;  
 Dont s'à li parler pooie,

Au mains je li mousterioie  
 Ce que mon coer sent;  
 Mès bien voi, tant qu'en présent  
 Nuls ne m'i renvoie.  
 Moult m'est tart, etc.

Lorsque j'ai fait le virelay  
 A ma dame baillié je l'ai  
 Qui me tenoit en ce pays  
 Dont je n'estoie pas hays.  
 Elle voit bien par la sentence  
 Que mon coer aillours tire et pense.  
 Assez bien m'en examina  
 Et de moi tant adevina  
 Que fort estoie enamourés.  
 Or dist-elle : « Vous en irés.  
 » Si aérés temprement nouvelles  
 » De vo dame qui seront belles.  
 » D'or en avant congié vous donne :  
 » Mes je le voeil, et si l'ordonne,  
 » Qu'encor vous revenés vers nous. »  
 Et je qui estoie en genous  
 Li dis : « Madame, où je serai  
 » Vostre commandement forai. »  
 Et là à mon département  
 Me donna dou sien grandement,  
 Se tant vous en volés savoir,  
 Chevaus et jeviaus et avoir  
 Qui puis me fisent moult de bien.  
 Je m'en revine ou pays mien

En bon estat et en bon point.  
 Dieu merci il ne falli point.  
 Et lorsque je fuis revenus,  
 A painnes fui-je descendus  
 Quant devers celle je me trai  
 Qui de nos coers sçavoit l'atrai,  
 Laquelle moult me conjoï-  
 Ma venue le resjoy,  
 Et me demanda, merci soie,  
 Comment dou corps je le fesoie,  
 Et avoie aussi depuis fait.  
 « Certes, di-je, s'ai maint souhet  
 » Fait au lès, deça puis ce di  
 » Que me parti, et que vous vi.  
 » Et toutes fois, que fait madame?  
 » Moult bien ce voeil-je voir, par, m'ame!  
 » Car en li est ma santé toute.  
 » S'ai depuis éu mainte double  
 » De li et mainte souspeçon,  
 » Je vous dirai par quel façon.  
 » Je m'estoie couchiés un soir  
 » Dessous mon chief le miréoir  
 » Que me donnastes au partir.  
 » Mès en dormant, sans point mentir,  
 » En un tel songe me ravi  
 » Que ma dame proprement vi;  
 » Et liement la simple et douce  
 » Par trop beaux parlens de sa bouche  
 » Me reconfortoit doucement;  
 » Et fui assés et longement

- » En grant joie par son parler.  
 » Et si tos que l'en vi raler,  
 » Je m'esvillai, lors tressalli !  
 » Car la vision me falli  
 » Après la joie fui en painne.  
 » Nòm-pour-quant, en celle sepmainno  
 » Fis un virelay; tout nouvel.  
 » Veleci; dont ce m'est moult bel. »

Ce respondi la damoiselle:

- » — Ce sera chose moult nouvelle,  
 » Dou virelay; je li donrai,  
 » Et croi bien que je li dirai  
 » Une response pourvée  
 » De tout bien à vo revenue;  
 » Car depuis vostre departie  
 » Avons en yceste partie  
 » Parlé de vous par pluisours fois  
 » Plusque ne le faisons ançois  
 » Que vous vos partistes de ci.  
 » Encor porés avoir merci ;  
 » Pas ne vous devés esbahir.  
 » Amours ne voelt nullui trahir;  
 » Servés loyalment sans sejour  
 » Car longe debte vient à jour. »

Le temps passioie; ensi avint.

Des jours ne demora pas vint  
 Que de ma dame oy nouvelle  
 Qui lors me fu plaisans et belle;  
 Car elle devoit une nuit  
 Estre en esbat et en deduit

Ciés une sienne grande amie.  
 On me dist « Or n'i falés mie,  
 » Et s'on poet par nulle raison,  
 » Vous enterés en la maison. »  
 Pas n'i falli; ançois y yins;  
 Mès par dehors l'ostel me tins.  
 N'osai noient touchier à l'uis.  
 Ains regardai par un pertuis.  
 En solas et en esbanoi  
 Avec aultres ma dame voi;  
 D'un bel corset estoit parée,  
 Lors dansoit. Hé mi! com m'agrée  
 Sa maniere et sa contenance!  
 A grant dur fis là abstenance,  
 Et toutes fois n'osai emprendre  
 D'entrer pour doubte de mesprendre;  
 Car il se fait bon abstenir  
 De chose dont mauls poet venir.  
 En ceste nuit, se Diex me gard!  
 Je n'en oc el que le regard  
 Par le pertuis d'une fenestre.  
 Di-je en moi: « Qui te fait ci estre?  
 » On se truffe moult bien de toi.  
 » C'est commencemens de chastoi.  
 » Jusques au jour droit ci seroies,  
 » Aultres nouvelles tu n'oroies.  
 » Mès cuides-tu qu'il lor souviégne  
 » Que ci tu es et qu'on te viegne  
 » Querre, pour là dedens entrer?  
 » On y scet bien sans toi ouvrer;

» Encor te tien-je pour kokart  
 » Quant tu te tiens yci si tart.  
 » Va toi couchier. » Lors me parti.  
 Peu de repos la nuit senti,  
 Et encores mains lendemain,  
 Car on me dist: « Par saint Germain!  
 » Où avés vous anuit esté ?  
 » Vous eussiés moult conquesté  
 » S'on vous eust trouvé à point;  
 » De ce n'eussiés falli point  
 » De parler à la bonne et belle  
 » Qui n'est pas ores trop rebelle:  
 » De vous, ains vos voit volentiers  
 » Trop plus que ses cousins en tiers. »  
 Je respondi: « Soie merci !  
 » Vraiment je passai par ci  
 » Et fui grant temps ens ou regard;  
 » Mès je n'osai, se Diex me gard!  
 » Faire signes que hors estoie  
 » Pour celles que laiens véoie. »  
 On me dist: « Ce fust trop bien fait. »  
 Ensi avint de puis ce fait  
 Que j'estoie en celle maison  
 Où ma dame avoit grant raison  
 D'aler. Car y celle et la rente  
 Estoit une sienne parente  
 En une chambre bien parcé  
 Et très joliquement arréc  
 Tant d'orelliers com de tapis,  
 De courtines et de beaux lis.

Et ensi com illoec estoie  
 Et qu'au parler je m'esbatoie,  
 Ma dame d'aventure y vint.  
 Contre li lever me convint.  
 Quant je le vi je fui tous pris.  
 Toutes fois assés bien compris  
 Qu'un petit coulour changea-elle.  
 Et là estoit la damoiselle  
 Dont je m'ai à loer moult fort,  
 Qui nous fist séoir par acort  
 Et nous dist, encor nous estant;  
 « Par foi, vous estes tout d'un grant;  
 » Ce seroit une belle paire,  
 » Et Diex doinst qu'Amour vous apaire. »  
 Lors nous commença à galer;  
 Et je cuidai trop bien parler  
 Et li remonstrer mon desir  
 Où s'amour me faisoit jesir.  
 J'en avoie bien temps et lieu;  
 Mès par la foi que je doi Dieu,  
 Je fui plus souspris en peu d'eure  
 Que tel que pour mort on court seure  
 En parlant ma dame regarde.  
 Mon coer dist: « Parle, qui te tarde ?  
 — « De quoi ne sçai et aussi n'ose,  
 Dient mi oeil, « c'est fiere chose!  
 » Tu le vois et n'as hardement  
 » De li monstrier ton sentement. »  
 Un grant temps euisse esté la  
 Sans parler, mès elle parla,



Soie merci! moult doucement;  
 Et si me demanda comment  
 J'avoie fait en ce voiaige,  
 Et je li di: « Ma dame, s'ai-je  
 » Pour vous éu maint souvenir; »  
 » — Pour moi! Voire! Et dont poef venir ?  
 » — De ce, dame, que tant vous aim  
 » Qu'il n'est heure, ne soir ne main,  
 » Que je ne pense à vous tout dis;  
 » Mès je ne sui pas bien hardis  
 » De vous remonstrer, dame chiere,  
 » Parquel art ne par quel maniere  
 » J'ai éu ce commencement  
 » De l'amourous atouchement.»  
 Et ma dame lors me regarde;  
 Un petit rit, et puis me tarde  
 Son regard; et aillours le met.  
 D'autres parolles s'entremet  
 De parler à la damoiselle  
 Qui dalès moi estoit. Dist elle:  
 » Ce jone homme qui siet yci  
 » N'est pas empirés! Dieu merci,  
 » Ens ou voiaige qu'il a fait.»  
 Et la damoiselle à ce fait  
 Respondi: « Diex en soit loés!  
 Dist elle, « il fault que vous oés  
 » Un virelay plaisant et bel  
 » Qu'il a fait de là tout nouvel  
 » Dont vous estes matere et cause.»  
 Lors me requist sans mettre y pause

Que je li vosisse otroyer.  
 Je ne m'en fis gaires pryer  
 Car j'avoie plaisir au dire.  
 Je li dis et baillai pour lire,  
 Et elle m'en sot trop grant gre  
 Tant saciés bien de mon secré.

Nous fumes en esbatement  
 Droit là non pas si longement  
 Que je vosisse, bien saciés;  
 Car mon coer qui estoit lachiés  
 Et est d'amours certaine et ferme  
 Ne peüst avoir trop lonc terme  
 D'estre toujours avec ma dame.  
 Pluisours fois fumes là, par m'ame!  
 Et ensi nous esbatons.  
 Vraiment je croi qu'il n'est homs,  
 Se bien aimé qu'il ne soit tous  
 Une heure amers et l'autre douls.  
 Pour moi le di, lors tels estoie  
 Que moult liement m'esbatoie  
 A la fois; et quant jalousie  
 Me batoit de son escorgie,  
 J'estoie mournes et pensieus  
 Et clinoie en terre les yeus.  
 C'est l'estat et si est l'ardure  
 Que vrai amant par droit endure.  
 Et nom-pour-quant les contençons,  
 Les assaus et les souspeçons  
 En sont si gaies à souffrir  
 Qu'on se doit liement offrir

Et tout prendre en plaisance lie :  
Car tant en plaist la maladie  
Nourie d'amourous desir  
Que nul aultre estat ne desir,  
Ne ne ferai, ne ne fis onques.  
J'avoie grand solas adonques.  
Ne sçai se jamès vendra  
Le temps aussi qu'il m'avendra.  
Nom-pour-quant au coer et au corps  
M'en font moult de biens les recors.  
J'à asses parlé n'en auroie.  
En l'ostel ou je repairoie  
Un lieu y avoit pourvéu  
Où un tapis longement fu;  
Coussins et orilliers aussi  
Y avoit-on mis; et ensi  
Que là venoit pour soi esbatre  
Ma dame s'i aloit esbatre  
Et séoit dessus le tapis;  
Là estoit, ses mains sus son pis  
Et son chief sus les orilliers.  
N'i ot roses ni violiers  
Mes j'appelloie ce, par m'ame!  
Le Vregier de la Droite Dame.  
Je hantoie là tempre et tart  
Dont frois, dont chauds, navrés d'un dard  
D'amours; et lors de flours petites  
Violetes et margherites  
Semoie dessus le tapis  
Qui dedens la chambre estoit mis;

Là me séoie et repositoie  
 Et aux deus fames exposoie  
 Quel joie le lieu me faisoit  
 Et com grandement m'i plaisoit.  
 Elles en avoient bon ris.  
 Pour nous fu layés li tapis  
 En cel estat et en ce point,  
 Tant com il avint un dur point  
 Contre moi; he mi! las dolens!  
 Celle qui estoit tout mon sens,  
 Mon bien, ma joie et mon confort  
 La très dure et cruele mort  
 Qui n'espargne roy ne bergier,  
 La fist en terre herbergier.  
 Pour s'amour plorai mainte larme.  
 Vraiment aussi fist ma dame.  
 Ceste mort li toucha forment,  
 Car elle me dist tendrement :  
 « He! mi! or sont bien desrompues  
 » Nos amours et en doel chéues ! «  
 Le regret de ma dame aussi  
 Me fist avoir tamaint soussi.  
 N'est doels ne conviegne onblyer.  
 Riens ne vault merancohier ;  
 Tout passe coers et tout endure.  
 Ceste mort qui nous fu moult dure  
 Passames nous en la saison  
 Encor aloie en la maison.  
 Oû ma dame avoit son retour.  
 G'i fis mainte voie et maint tour,

Maint aler et tamainte faille,  
 Ensi qu'amours ses servans baille;  
 Mès tout en bon gré recevoie  
 Le bien et le mal de ma voie.

Le temps si se passoit ensi.  
 Ma droite dame, Dieu merci !  
 Estoit lie, gaie et hetie.  
 Or me dist-on une nuitie,  
 Dont il fu lendemain Dimence :  
 « Ce n'est pas raison c'on vous mence.  
 » A demain est no voie prise  
 » En un gardin que moult on prise ;  
 » Nous y devons aler esbatre ;  
 » Vous vos y porés bien embatre. »  
 Et je respondi tous délivres :  
 « Je n'en fauroi pas pour vint livres. »  
 Lendemain, droit après disner,  
 Sans leur pensée decliner,  
 Esbatre en un gardin en vindrent  
 Celles qui compagnie tindrent  
 A ma dame, et là m'embati ;  
 Point on ne le me debati.  
 Ma dame s'estoit asseulée  
 Dalès rosiers, près d'une alée  
 Qui se tournoit sus la riviere  
 Qui bien l'enclooit par derriere.  
 Quant je vi le donoïement  
 Je me très vers li quoïement,  
 Et doucement le saluai ;  
 Mes la coulour rouge muai.

Elle mon salu me rendi  
 Moult bel, noient n'i attendi,  
 Liement et en sousriant;  
 Et je, qui fui merci criant,  
 A loer moult grandement pris  
 Le gardin et tout le pourpris,  
 Et aussi la belle journée  
 Qui nous estoit là ajournée,  
 Et li di: « Ma dame, je croi  
 » Que Diex a mis ou temps arroi  
 » Pour ce que vrai amouros sons. »  
 Et celle, dont douls est li sons,  
 Respondi: « Avec bonne amour  
 » Fault que loyauté ait demour,  
 » Ou aultrement anior sans faille  
 » Ne poet venir à riens qui vaille. »  
 — « Ensi le voeil-je, dame, entendre;  
 » Et se plus hault puis ores tendre  
 » Que de valoir dignes ne soie  
 » S'ai-je coer, se dire l'osoïe,  
 » Que pour vous loyalment servir  
 » Et mon petit corps asservir  
 » Dou tout à la vostre ordenance. »  
 Ma dame adont un peu s'avance.  
 S'a cocillie jusqu'à cinc flourettes;  
 Je croi ce furent violettes;  
 Trois m'en donna et je les pris.  
 Et adont ma dame de pris  
 S'en vint séoir dessous un ombre  
 D'un noisier où vert fist et sombre.

Et je, par le bon gré de li  
Je m'assis, dont moult m'abelli;  
Car à la fois le regardoie;  
Mais en regardant tous ardoie  
Dedens le coer, car si regard  
Meperçoient, se Diex me gard!  
Et se ne li osoie dire  
La doulour et le grand martire  
Que j'avoie lors à sentir.  
Mon coer si vrai et si entir  
Avoie tout-dis en s'amour,  
Car ce m'estoit droite douçour  
Et grans confors à mes anois,  
Quant un peu de ses esbanois  
Je pooie avoir en ma part.  
Il ne m'estoient pas espart,  
Mes les tenoie à bons voisins  
Trop plus que mes germains cousins;  
Pour ce le di, car, à ceste heure  
Ma dame qui Jhesus honneure  
Me regardoit, ce m'estoit vis,  
Si liement que tous ravis  
Estoie en soi seul regardant;  
Mes tons m'aloie acouardant;  
Non que ce fust faute ou faintise;  
Mès Amours, qui les coers alise,  
Me tenoit le coer si serré  
Que quanque j'avoie enserré  
Et que bien cuidoie avant mettre  
Je ne m'en savoie entremettre,

Ains me tenoient mu et quoi.  
 En ce gardin, en ce requoi  
 Y avoit lors deus pucelettes  
 Auques d'un éage jonettes.  
 Cestes aloient flours coëillier  
 De violier en violier;  
 Et puis si les nous apportoient,  
 Et dessus nos draps les jetoient.  
 Ma dame si les recocilloit  
 Qui bellement les enfiloit  
 En espinçons de grouselier,  
 Et puis le mes faisoit baisier.  
 Dont en baisant m'avint deus fois  
 Que li espinçon de ce bois  
 Me poindirent moult aigrement.  
 Et ma dame, qui liement  
 S'esbatoit adont avoec moi,  
 Me dist en riant : « Assés croi  
 » Plus tost avés ce cognéu  
 » Cui matin le jour percéu. »  
 Et je li respone : « Il est voir. »  
 Lors me dist. « Porions avoir  
 » Une balade. » Et je respone :  
 « — Oil, dame, car en lieu sons  
 » Oû j'ai moult bien matere et cause,  
 » Dou dire ent une, veci clause.

*Balade.*

D'un doule regart amoureusement tret



Se doit amans en coer moult resjoir;  
 Car quant il voit dame où desir l'attret  
 Qui bellement le daigne conjoir  
 Et sus li ses yex ouvrir  
 Liement, par maniere d'acointance,  
 Gais et jolis et lies, s'en doit tenir  
 Riches d'esper, vuis de toute ignorance.

Car le regart que sa dame li fait  
 Li accroist sa plaisance et son desir,  
 Et grandement le nourist et le met  
 En volenté de son fait poursiévir  
 De cognoistre et de sentir  
 Que c'est de bien d'onnour. Ensi s'avance  
 Un vrai amant et si voelt devenir,  
 Riches, etc.

Pour ce ne poet amans par droit souhet  
 Pour son pourfit miculz prendre ne cuesir  
 Que d'un regart, mès que telement let  
 Qu'on doit tels biens donner et departir  
 A point sans outrage y vir  
 Car, quant il sont pesé à la balance,  
 Dame s'acquitte et amans voelt servir  
 Riches, etc.

Lorsque j'ai la balade dit  
 Ma dame, sans nul contredit,  
 Y répliqua deus mos ou trois,  
 Et me dist, par parlens estrois:  
 « A quel pois les doit-on peser

» Ces regards, sans lui abuser.  
 » Je le sauroie volontiers. »  
 — « Il ne vous est mie mestiers  
 » Dame, di-je, que le vous die,  
 » Car sans mettre y vostre estudie  
 » Vous en savés là et avant.  
 » J'en parolle par convenant  
 » Si com cils qui en vos regards  
 » Prenc grant solas quant les regards.  
 » Mès ce n'est mie si souvent  
 » Que je vodroie par convent.  
 » Toutes fois il me fait grant bien  
 » Quant par vo grasce et par vo bien  
 » Mon coer qui est si mehagniés  
 » Un petit conforter dagniés. »  
 Et ma dame, tout en riant,  
 Me dist : « Tels va merci criant  
 » Qui n'est mie si dolerous  
 » Com il se monstre languerous. »  
 De telz mos et d'aultres aussi  
 Qui n'atouchoient nul soussi  
 Ains estoient plain d'esbanois  
 De chiens, d'oiseaus, deprés, d'erbois,  
 D'amourettes, tant que sans compte  
 Fesimes nous adont grant compte  
 En grant joie et en grand revel.  
 Il nous estoit tout de nouvel,  
 Le temps, les foecilles, les flourettes,  
 Et otant bien les amourettes.  
 Moult me plaisoit ce qu'en avoie,

Et quant elle se mist à voie,  
 Li congiés y fu si bel pris  
 Qu'encor je ce lieu aime et pris,  
 Et le gardin et la maison;  
 Tousjours l'amerai par raison,  
     Maint solas et maint esbanoi  
 Avec ma dame et ce temps oi,  
 Tant que de venir et d'aler  
 De véoir et d'oïr parler.  
 Aultrement n'aloit ma querelle,  
 Mès il me sembloit qu'elle ert belle,  
 Puisque par le gré de ma dame  
 Je pooie tant qu'à mon esme  
 Avoir par sa discretion  
 Un peu de recreation,  
 Mès c'estoit assés à escars  
 De parolles et de regars  
 Car je ne m'osoie avancier,  
 Ne où madame estoit lancier,  
 Si ce n'estoit tout en emblant,  
 Paourous et de coer tramblant  
 Pluisours de mes esbas faisoie;  
 Car pour ma dame je n'osoie,  
 Se l'eure n'avoie et le point,  
 Et on le m'avoit bien enjoint  
 Aussi que tout ensi fesisse,  
 Si que s'autre estat je presisses,  
 Que cesti qu'on m'avoit apris  
 J'euisse esté trop dur repris.  
 Si me convenoit ce porter

Et moi bellement conforter,  
 Et le plaisir ma dame attendre  
 Où par bien je pooie tendre.  
 Et autrement ne le fis oncques.  
 Elle le savoit bien adonques,  
 Aussi je li monstroie au mains.  
 Mès, par Dieu ! c'estoit sus le mains.  
 Par parolles ne li pooie  
 Montrer l'amour qu'à li avoie,  
 Forsque par signes et par plains  
 De quoi j'estoie lors moult plains.  
 A l'entrée dou joli may,  
 Ceste que par amours amai  
 Un jour esbatre s'en ala.  
 De son alée on me parla,  
 Et de celle qui o li furent.  
 Je soc bien l'eure qu'elles murent.  
 Moi et un mien ami très grant,  
 Pour faire mon plaisir engrant  
 Nous mesins en cesti voiage;  
 Et par ordenance moult sage  
 Mon compagnon nous fist acointe  
 De celles dont j'oc le coer cointe;  
 Car sans ce qu'on s'en perquist  
 Et que nulles d'elles sceuist  
 Au mains celle que je doubtoie,  
 Avec elles fumes en voie.  
 Diex ! que le temps estoit jolis,  
 Li airs clers et quois et seris,  
 Et eil rosegnol hault chantoient

Qui forment nous resjoissoient !  
La matinée ert clere et nette.  
Nous venins à une espinette  
Qui florie estoit toute blanche  
Haulte bien le lonc d'une lance ;  
Dessous faisoit joli et vert.  
Bien fu qui dist : « Cils lieux ci sert  
» Droitement pour lui reposer.  
» Le desjun nous fault destourser. »  
A la parolle s'acordan  
Et le desjun là destoursan  
Pastés, jambons, vins et viandes  
Et venison bersée en landes.  
Là ert ma dame souverainne.  
N'estoit pas la fois premerainne  
Que je ne l'osoie approcier.  
Trop doubtoie le reprocier ;  
Et encores tant qu'à ceste heure,  
Se Jhesus me sault et honneure !  
Je le regardoie en grant doute ;  
C'est drois que tels perils on doute,  
Car pour faire le soursalli  
A-on moult tost souvent falli  
A renom et à bonne grasce.  
Tous quois me tint en celle espasce  
Et parfis le pelerinage  
Avecques celle dou linage  
En grant solas et en grant joie ;  
Encor tout le coer m'en resjoie  
A toute heure qu'il m'en souvient.

N'est aventure qui n'avient  
 A un amoureux qui porsieut  
 Sa besongne, trop bien sensieut  
 Que quant il ne s'en donne garde  
 Amours en pité le regarde.  
 Veci le confort que je pris  
 De ma droite dame de pris  
 Avec joie et esbatemens  
 Et gracios contenemens.  
 A ma dame plot lors à dire,  
 Pour un peu garir mon martire,  
 Qu'elle me retenoit pour sien.  
 Onques li quens li Porsyen  
 Ne le visconte de Nerbonne  
 N'oïrent parole si bonne,  
 Ne si belle com je fis lors;  
 Car de coer, d'esperit, de corps  
 Fui tres grandement resjoïs  
 Quant j'ai si très douls mos oïs.  
 Quant celle qui me soloit pestre  
 De durté ne me voelt mès estre  
 Forsque graciouse et courtoise.  
 Mon coer s'eslargi une toise  
 Quant je li fis ceste requeste :  
 « Dame, en nom d'Amour, soyés ceste  
 » Qu'un petit voeilliés alegier  
 » Les mauls qui ne me sont legier,  
 » Et me retenés vo servant  
 » Loyal, secré à vous sezvant. »  
 Et ma dame respondi lors

De legier coer et de gai corps :  
 » Volés vous dont qu'il soit ensi ;  
 — » Oïl ! « Et je le voeil aussi. »  
 Je pris ceste parolle à joie ;  
 C'est moult bien raisons e'on m'en croie ;  
 Mès la joie trop longement  
 Ne me dura : veci comment.  
 En ce voiage dont vous touche  
 Estoit avec nous Male-bouche  
 Qui tout no bon temps descouvri,  
 Ce trop grandement m'apovri  
 Dou bien ! dou temps et dou confort  
 Que je cuidoie avoir moult fort ;  
 Car celle qui onques ne tarde,  
 Male-bouche, que mal fu arde :  
 Parla à mon contraire tant,  
 Et en séant et en estant,  
 Que ma dame simple et doucette  
 Et d'éage forment jonette  
 En fut trop grielment aperlée :  
 « Ha ! dist-on, estes vous alée  
 » En un voiage avec cesti  
 » Qui vous a maint anoi basti ;  
 » Par foi ce fu uns grans outrages  
 » Et uns abandonnés ouvrages ;  
 » Il fault que vous le fourjugiés. »  
 Là fui-je mortelment jugiés  
 De celles qui point ne m'amoient  
 Ains leur ennemi me clamoient,  
 Et leur jurœ ma dame chière,

Paourouse et à simple chiere,  
 Que plus à moi ne parroit elle.  
 Ensi le me compta la belle  
 Et me dist par parolle douce:  
 » Il convient, car le besoing touche,  
 » Qu'un peu d'arrest ait nostre vie,  
 » Car on y a trop grande envie,  
 » Et j'en sui trop griesment menée  
 » Et par parolles fourmenée.  
 » Abstenir vous fault toutes voies  
 » De devant nous passer les voies  
 » Tant que la chose soit estainte.»  
 — » Dame, di-je, de la destrainte  
 » Sui-je en coer grandement irés;  
 » Je ferai ce que vous dirés,  
 » Car ensi le vous ai prommis. »  
 Et celle me dist: « Grant mercis! »

Depuis me tins une saison  
 Au mieulx que poc parmi raison  
 De passer par devant l'ostel  
 De ma dame, et aussi ou tel  
 Qui estoit ordenés pour nous;  
 Dont j'estoie tous anoious.  
 Et s'il avenoit que passois,  
 En terre mon regart bassoie;  
 Vers li n'osoie regarder  
 Et tout seul pour sa paix garder.  
 Mès sus un vespre, en un requoi,  
 Me tenoie illuecques tout quoi  
 Assés près de l'ostel ma dame.



Or avint à ce dont, par n'ame!  
 Qu'elle vint illuce d'aventure.  
 Je qui pour lui maint mal endure  
 Di en passant, n'en falli mie :  
 « Lès moi venés ei, douce amie. »  
 Et elle, si com par courous  
 Dist : « Point d'amie ei pour vous. »  
 D'aulture part s'en ala séoir;  
 Et quand je poc tout ce véoir,  
 Je me tinc en mon lieu tout quoi.  
 Que fist elle ? Vous saurés quoi  
 Par devant moi rapassa-elle;  
 Mès en passant me prist la belle  
 Par mon toupet, si très destrois  
 Que des cheviaus ot plus de trois  
 El ne fist ne del ne parla;  
 Ensi à l'ostel s'en rala,  
 Et je remès forment pensieus,  
 Contre terre clinant mes yeus,  
 Et disoie : « Veci grant dur !  
 » Je prise petit mon éur,  
 » Car j'aimme et point ne suis amés,  
 » Ne amans ne servans clamés.  
 » A painnes que ne me repens,  
 » Car en folour mon tems despens.  
 » Le despens je dont en folour ?  
 » Oil, ouques ne vi grignour. »  
 Lors me repris de ma folie  
 Et di : « Se je meraucolie  
 » Ensi se veulent amourettes

» Ramprouver une heure dures,  
 » L'autre moles et debonnaires.  
 » Plus nuist parlars souvent que faire.  
 » Je n'avoie pas grant raison  
 » De li dire en celle maison  
 » Qu'elle venist lès moi séoir.  
 » A sa maniere poc véoir  
 » Qu'elle n'en fu mie trop lie;  
 » Et pour ce, tantos conseillie,  
 » Me respondi tout au revers.  
 » Nom-pour-quant, quant le fait revers  
 » De ce que la belle en taisant  
 » Tout en riant et en baissant  
 » Elle par le toupet me prist,  
 » Mon coer dist que tous s'en esprit,  
 » Que liement à son retour  
 » Fist elle cela moureus tour;  
 » Et jà ne se fust esbatue  
 » A moi qui là ert embatue  
 » S'elle ne m'amast; je l'entens  
 » Ensi et m'en tienc pour contens  
 » De quan qu'elle a fait et à faire.»  
 Lors m'esjoï en cel a faire  
 Et fis une balade adont  
 Sus la fourme que mes maulz ont  
 D'aliegement tant qu'au penser,  
 Si com vous orés recenser.

*Balade.*

Quel mal, quel grief ne quel painne

Que me faciés recevoir,  
 Ma dame très souverainne,  
 S'ai-je corps, coer et voloir  
 Selonc mon petit povoir  
 De vous loyalment servir.  
 En si povés asservir  
 Et moi tout ce qu'il vous plect,  
 Car quanque j'ai, vostres est.

Et afin que plus certaine  
 Soyés que je die voir,  
 Il n'a heure en la sepmaine  
 Nuit, ne jour, ne main, ne soir,  
 Que je puisse bien avoir,  
 Se ne l'ai, d'un souvenir  
 Qui de vous me poet venir.  
 De noient pas ne me n'est,  
 Car quanque j'ai vostres est.

En ce doule penser m'amainne  
 Amours, et me donne espoir  
 Qu'encor me serés humaine;  
 Sans ce ne puis rien valoir.  
 Et s'il vous plect à sçavoir  
 Quels biens me poet resjoir,  
 C'est qu'à vostre doule plaisir  
 Commandés, ve-me-ci prest;  
 Car quanque j'ai, vostres est.

Ne vous poroie ps retraire  
 Tout le bien et tout le contraire  
 Que j'ai par amours recéu.

Pas ne m'en tiene pour decéu  
 Mes pour ewireus et vaillant.  
 On ne s'en voit emervillant  
 Car Amours, et ma dame aussi,  
 M'ont pluisours fois conforté si  
 Que j'en ai et sui en l'escoeil  
 De tout le bien que je recoeil;  
 Ne jà n'euisse riens valu  
 Se n'euisse éu ce salu;  
 C'est un moult grand avancement  
 A jone homme et commencement  
 Beaus et bons, et moult proufitables.  
 Il s'en troeve courtois et ables  
 Et en met visces en vertus.  
 Onques le temps n'i fut perdu  
 Ains en sont avancié maint homme  
 Dont je ne sçai compte ne somme.  
 Pour vous, ma dame souverainne,  
 Ai recéu tamainte painne  
 Et sui encor dou recevoir  
 Bien tailliés, je di de ce voir;  
 Car com plus vis et plus m'enflamme  
 De vous li amourouse flame.  
 En mon coer s'art et estincelle  
 Sa vive et ardans estincelle  
 Qui ne prendera jà sejour  
 Heure ne de nuit, ne de jour;  
 Et Venus bien le me promist  
 Quant l'aventure me tramist  
 De vous premierement véoir.

Je ne pooie mieuls chéoir;  
 Ne se toutes celles du mont  
 Estoient mises en un mont  
 En grant estat, en grant arroi,  
 Et fuissent pour mieuls plaire à roi,  
 Si ne m'en poroit nulle esprendre.  
 En ce point où me povès prendre  
 Conquis m'avés, sans nul esmai.  
 Onques plus nulle n'en amai,  
 Ne n'amerai, quoiqu'il aviegne.  
 N'est heure qu'il ne m'en souviegne.  
 Vous avés esté premerainne,  
 Aussi serés la daarrainne;  
 Et pour ce qu'en bon estat soie,  
 Dame, se dire je l'osoie,  
 J'ai fait enfin de mon trettier  
 Un lay, ou quel je voeil trettier  
 Une grant part de tous mes fès.  
 Or doinst Diex qu'il soit si bien fès  
 Et par si très bonne maniere  
 Qu'il vous plaise, ma dame chiere!

*Lay.*

Pour ce qu'on seet mieuls de li  
 Paler que d'autrui à faire,  
 Ai-je voloir de retraire  
 Comment il m'est, Dieu merci!  
 J'ai jà un lonc temps servi  
 Amours, en espoir de plaire;

Mès d'un trop petit solaire  
 M'a mon guerredon meri.  
 Nom-pour-quant s'ai je obéy  
 A ce qu'il a volu faire.  
 Or n'i a que dou parfaire.  
 Dou tout à lui je m'otri,  
 Et à ma dame suppli  
 Qu'elle me soit debonnaire  
 En ce qui m'est nécessaire,  
 Et prende en gré ce lay ci  
 Que j'ai de bon sentement  
     Presentement  
 Ordonne certainement  
     A mon pooir  
 Selonc ce que mon coer sent  
     Non aultrement.  
 Et s'aucun amendement  
     Y poet avoir,  
 A vostre commandement,  
     Dame, usés ent;  
 Car mon coer dou tout se rent  
     En vo voloir;  
 Mès je sçai trop mieuls comment  
     Il m'est souvent  
 Que nuls ne fait; ce m'aprent,  
     Adire voir  
  
 Car quant je pense ne sçai,  
     Se Diex me gar!  
     Comment osai

Onques emprendre le quart  
De la painne où mon coert art.

Mès g'i entrai  
Lie et gaillart,  
Se m'i tenrai

Comment que j'en sentirai  
Seul et à part  
Maint grant esmai.

Mès se ma dame y regart  
Et de sa douçour me part  
Confort aurai  
En quelque part  
Que me trairai.

Mès trop fort esprouvé ai  
De son regart  
Comment li rai

Sont trencant que fers de dart  
Et pas ne sont trop espart;  
Mès d'un attrai  
Simple et couart  
Plaisant et gai.

Quant premier les avisai  
Moult me fu tart  
Qu'en cel assai

Fuisse entrés par aucun art.  
Or en ai si bien ma part  
Que j'en assai  
Quanqu'en départ  
Amours, pour vrai.

Et sui encor tous certains  
 Que li tains  
 Dont mon coer fu très et tains  
 En un regart prist l'entame  
 Dont jamès ne sera sains,  
 Car proçains  
 Est si li cops premerains  
 Que de nul aultre, par m'ame !  
 Ne poet changier, n'estre estains;  
 Car attains  
 Fu lors d'un douls yeuls humains.  
 Plus beaus ne poet porter fame.  
 En ce penser tous jours mains  
 N'en voeil mains;  
 Car sus toute je vous ains,  
 Ma tres souverainne dame.

Et s'empris ai plus grand labour  
 Que dou porter n'ai la vigour,  
 Si en pardonne-je la flour  
 Mon coer, quel fin ne quel retour  
 Qu'en doie prendre;  
 Car pourquoi vo fresce coulour,  
 Vo gent maintien, vo simple atour,  
 Vobel parler plain de douçour  
 Me font à très parfaite honnour  
 Penser et tendre.  
 Si bien cuesi pour le millour,  
 Quand je vous sers, aim et aour,  
 Ma droite dame de valour



A mon pooir, sans nul fauls tour.

Tels me voeil rendre.

Or aiés en recort le jour

Que pour alegier ma douleur

Tous diseteus, plains de paour,

Je vous priaï de vostre amour

Sans riens mesprendre

Et vous, ma dame jolie

Come noient avoïe

De moi faire à ceste fie

Une si grant courtoisie;

Respondistes tos:

Que pas n'estié conseillie

Ne tres bien appareillie

Que lors me fust octroye

L'amour de quoi je vous prie.

He mi! com durs mors,

Bien voi, vous ne sentes mie

Comment Desirs me mestrie.

Pour vostre amour, et me lie,

Si que heure ne demie

Je n'ai nul repos

Ou jour ne en la nuitie.

Ains souspir plour et larmie,

Et fui toute compagnie.

D'otel et plus que ne die

M'est chargiés li cols.

Et s'adont fui entrepris

Et souspris

Quant je pris,  
 De vous, ma dame de pris,  
 Une response si dure,  
 Je n'en dois estre repris  
     Ne despris;  
     Car j'espris  
 Mon coer, lors que je compris  
 La beauté de vo figure.  
 Puis m'en suis tenus tout dis  
     Mains hardis  
     D'avoir mis  
 Pour paour d'estre escondis  
 Ma proyere en aventure;  
 Car s'avoie mal sur pis,  
     Il m'est vis  
     Li perils  
 Seroit si grand, j'en sui fis  
 Que de moi n'auroie cure.

Mès en lamentant  
 J'ai bouté avant  
 Le temps qui noiant  
 M'a tenu de joie,  
     Fors seul tant  
 Que quant esbatant  
 Juant et parlant  
 Vous véoie errant  
 Ensi qu'en emblant  
 Les vous me meltoie;  
     Regardant

Vostre doulc samblant,  
 Cler, simple et riant;  
 Lors imaginant  
 Et en coer pensant  
 A par moi disoie:

» Hé mi! quant  
 » Verai mon vivant  
 » Un peu plus joiant  
 » Ne l'ai maintenant.  
 » Mestier en ai grant. »  
 Et lors me partoie  
 Tous tramblant

Et cerchoie aucun refui  
 Oû de nullui  
 Je ne fuisse apercéus  
 Ne cognéus;  
 Là ploroïe mon anui.  
 Jusqu'au jour d'ui  
 Ai bien esté pourvéus  
 D'otant et plus.  
 Ensi, ma dame, attains fui  
 Et encors sui  
 Par vos doulz regars agus,  
 Dont la vertus  
 De confort et de refui  
 Non en autrui  
 Gist en vous. Or metés jus  
 Vos griefs refus,

Car tant me font à souffrir  
 Que je ne m'ose enhardir  
 Ne de monstrier n'ai loisir  
     Par quel maniere  
 Tout ce m'estoet soustenir;  
 Dont souvent me fault fremir.  
 Mès quant vo gent corps remir  
     Tout m'ac arriere  
 Se oussi, esmai, dur oïr;  
 Je n'en voeil souvenir;  
 Car tant me fait de plaisir  
     Vo lie chiere  
 Qu'esper, penser et desir  
     Me font souvent resjoïr  
 Et penser à quoi je tir,  
     Ma dame chiere.

    Tout ensi me tient Plaisance  
     En balance.  
 Dont maniere et contenance  
     Change en moi  
     Sans ordenance:  
 Car sus heure elle me lance,  
     Puis s'estance,  
 Après reprent sa puissance.  
     Mès trop poi  
     Ai d'aligance,  
 Se ce n'estoit esperance  
     Qui m'avance  
 A son plaisir souffissance,

Petit voi  
 De recouvrance.  
 Mès j'ai tant de cognissance  
 Qu'elle sance  
 En partie ma souffrance.  
 Se mi doi  
 Traire en fiance.

A qui dont hemi! hemi!  
 Fors à la tres volentaire,  
 Qui en parler et en taire  
 Poet bien aidier son ami,  
 Et ma droite dame aussi  
 A qui tout mon coer s'apaire  
 Poet bien planer ce contraire.  
 Aultrement mors je me di,  
 Et riens ne me garandi,  
 Fors son simple et doule viaire,  
 Et ce qu'elle est blonde et vaire  
 De maintien gai et joli.  
 Nature pas ne failli  
 A li sagement pourtraire,  
 Car un regart a pour traire  
 Un coer et percier parmi.

De tant m'est plaisance crissue  
 Que je voeil faire, ains ma rissue,  
 Memore comment on pora  
 Trouver, qui bien querre y vora,  
 Le nom de ma dame et de mi.

Nom-pour-quant le sanc me fremi,  
 Quant la plaisance m'en sourvint  
 De ce qu'enchérir me convint  
 A nommer le nom de la belle.  
 Je m'en tinc un grant temps rebelle.  
 Mès quant j'oc bien examiné  
 Mon avis, et déterminé,  
 Je m'escusai par une voie;  
 C'est drois que m'escusance on voie.

Quant Plaisance et Desir s'assamblent  
 Le fu, par exemple, il ressamblent  
 Qui bruist tout ce qu'il ataint,  
 Plaisance ensi le coer destraint;  
 Et Desirs le fait desirer  
 Qui ne s'en voelt pas consirer  
 Jusqu'à tant que la fin il sace  
 Envers quoi Plaisance le sace.  
 Et adont si fort le mestrie  
 Que de trestous pourpos le trie,  
 Fors de celi à quoi il tent.  
 Et pour ce que Desirs estent  
 Sa vertu en tout coers humains,  
 Je le remonstre ensi au mains,  
 Qu'on m'en tiengne pour escusé;  
 Car Plaisance m'a acusé  
 A dire tout ce que je di;  
 Aultrement ne m'en escondi.  
 Mès telement nous pense mettre  
 Sans nommer nom, sournom ne lettre,  
 Que qui assener y saura

Assés bon sentement aura.  
Nom-pour-quant les lettres sont dites  
En quatre lignes moult petites.  
Entre nous fumes et le temps;  
Se venir y volés à temps  
Là trouverés, n'en doubte mie,  
Pour cognoistre amant et amie.  
Or, doinst Diex que vos pourpos faille  
Et que ma proyere me vaille!  
Car nuls plus povres de merci  
Que je suis ne demeure ci.  
Et quant il plaira à ma dame  
Que j'aie ossi grant qu'une dragme  
De confort, adont resjoïs  
Serai de ce dont ne joïs;  
Ains languis en vie éureuse  
Dedens *l'Espinette amoureuse*.

EXPLICIT LE DITTIÉ DE L'ESPINETTE AMOUROUSE.

CI APRÈS  
SENSIEUT UN TRETTIÉ AMOUREUS  
QUI S'APPELLE  
LE JOLI BUISSON DE JONECE.

---

DES aventures me souvient  
Dou temps passé. Or me convient,  
Entroes que j'ai sens et memoire,  
Encre et papier et escriptoire,  
Canivet et penne taillie,  
Et volenté appareillie  
Qui m'amonneste et me remort,  
Que je remonstre avant ma mort  
Comment ou Buisson de Jonece  
Fui jadis, et par quel adrece.  
Et puisque pensée m'i tire,  
Entroes que je l'ai toute entire  
Sans estre blechié ne quassé,  
Ce n'est pas bon que je le passe.  
Car s'en noncaloir me mettoie  
Et d'autre soing m'entremettoie,  
Je ne poroie revenir  
De legier à mon souvenir.



Pour ce le vodrai avant mettre,  
Et moi liement entremettre  
De quant qu'à ma memoire sent  
Dou temps passé et dou present.

Aussi nature qui m'a fet,  
Créé et nourri de son fet,  
Et qui encor de jour en jour  
Me preste loisir et sejour  
Que de ce que j'ai je m'avise  
Et ce que je sçai je devise,  
Se plainderoit, où que je soie,  
De moi voir, se je me cessoie;  
Et bien auroit raison et cause.  
Nulle escusance je n'i cause;  
Car pour ce m'a elle ordonné,  
Sens et entendement donné  
Que je remonstre en plain ventele  
Ce que je sçai, dont je me mele,  
C'est que de faire beaus dittiers  
Qu'on list et qu'on voit volentiers,  
Espécialment toutes gens  
Qui ont les coers discrès et gens.  
Ce nest mie pour les villains;  
Car, ensi m'ayt sains Gillains!  
Que je m'avroie assés plus chier  
A taire et en requoi mucier  
Que jà villains evist dou mien  
Chose qui li fesist nul bien.  
Ce n'est fors que pour les jolis  
Qui prennent solas et delis

A l'oïr, et qui compte en font.  
 Pour ceuls servir mon coer tout font  
 En plaisance, et se m'i delitte  
 Que grandement j'en abilite  
 L'entendement et le corage,  
 De quoi nature m'encorage;  
 C'est que je monstre et que je die  
 A quoi je pense et estudie.  
 Et je sui tous près d'obéir,  
 Ensi com vous porés véir.

Diex par sa grasce me deffende  
 Que nature jamès n'offende.  
 J'à fu un temps que l'offendi,  
 Mès le guerredon m'en rendi;  
 Car elle qui esleve mot,  
 Sans ce qu'onques en sonnast mot,  
 Elle me fist, ci se miron,  
 Descendre ou pié dou sommiron.  
 Or y ot tant de bien pour mi,  
 Ensi qu'on dist à son ami,  
 Et qu'on ramentoit les grans plueves.  
 En jonece me vint cils flueves;  
 Car s'en viellece m'eüst pris  
 J'euisse esté trop dur apris.  
 Jonece endure moult d'assaus;  
 Mès en viellece nuls n'est saus.  
 Pour ce fu dit en reprouvier :  
 En jone homme a grant recouvrier.  
 Si fui je espris de grant anui  
 Si tos que je me recognui.

Mès tout seul, pour oster l'escandle  
Dont je voeil ores qu'on m'escandle  
Me mesfis, dont moult me repens;  
Car j'ai repris à mes despens  
Ce de quoi je me hontioie;  
Dont grandement m'abestioie,  
Car mieulz vault science qu'argens.  
Point ne le samble aux pluisours gens  
Qui ne scevent que bienfais monte.  
Ançois me comptoient pour honte  
Ce qui m'a fait et envay  
Et dont je vail. Ahy! ahy!  
Et comment le pooie faire?  
Or me cuidai trop bien parfaire  
Pour prendre aillours ma calandise.  
Si me mis en la marchandise  
Où je sui ossi bien de taille  
Que d'entrer ens une bataille  
Où je me trouveroie en-vis.  
Quant je m'avise et je devis  
Comment oultrages et folie  
Me misent en melancolie  
Que dou don de nature perdre,  
Pensées me viennent aherdre  
Qui me font sainnier à merveilles,  
Et dient : « Amis, or t'esveilles  
» Et remonstre ce que tu scés.  
» Il ne te doit pas estre scés  
» De tes besongnes amplyer.  
» Et pour toi mieuls exemplyer

- » Et que dou monstrier aies cause,  
» Lis nous ensievant ceste clause. »  
» Les Romains qui jadis regnerent  
» Et qui le monde gouvrenent  
» N'en orent pas la gouvrenance  
» Sans grand art et bonne ordenance.  
» Et s'il l'orent, ce fu raisons;  
» Car par hostels et par maisous  
» Faisoient les enfans cerchier  
» Et de leur nature encerchier  
» Là ou le plus il s'enclinoient,  
» Et à ce les disciplinoient  
» En quelque labour que ce fust,  
» De pierre, de fer ou de fust,  
» De doctrine ou de grant science;  
» Et avoient tele conscience  
» Que les clers faisoient aprendre  
» Et les armeres armes prendre.  
» Dont en ce tant s'abiliterent,  
» Et tellement s'i deliterent,  
» Que ce furent jadis en Rome  
» Li plus preu et li plus sage homme  
» Qui faissent regnant en ce siecle,  
» Tout ensi qu'il comprend son cercle;  
» Car par sens tous les ars passerent  
» Et par armes les fors quasserent;  
» Et misent toutes nations  
» Enclines à leurs actions.  
» Ensi par les Romains te poes  
» Aviser voires se tu voes

- » Tu ne dois pas escareyer  
 » Ce qui te poet agracyer.  
 » Se tu es ables et propisces  
 » D'aucun art, et celi guerpisses,  
 » Envers ta nature mesprens.  
 » Se tu l'as fait, si te reprens ;  
 » Et remonstre de franc voloir  
 » Ce de quoi tu poes mieulz valoir.  
     » Néis! que diront li seigneur  
 » Dont tu as tant éu dou leur  
 » Les Roix, les Dus et li bon Conte  
 » Desquels tu ne scés pas le compte,  
 » Les Dames et li Chevalier ?  
 » Foi que je doi à saint Valier !  
 » A mal employé le tendroient ;  
 » Et aultre fois il retendroient  
 » Leurs grans largheces et leurs dons,  
 » Et de droit aussi li pardons  
 » Ne t'en deveroit estre feis,  
 » Quant tu es nouris et parfais,  
 » Et si as discretion d'omme  
 » Et la science, qui se nomme  
 » Entre les amoureuses gens  
 » Et les nobles, li Mestiers Gens ;  
 » Car tous coers amoureux esgaie,  
 » Tant en est li oye gaie !  
 » Et tu le vœs mettre hors voie,  
 » Si que jamès nuls ne le voie.  
 » Il ne fait pas à consentir.  
 » Bien t'en poroies repentir.

» Or fai dont tost; et si t'esveilles.  
 » Tu ne laboures ne traveilles  
 » De nulle painne manuele;  
 » Ançois as ta rente annuele  
 » Qui te revient de jour en jour.  
 » En grant aise prens ton sejour.  
 » Tu n'as ne femme ne enfans,  
 » Tu n'as ne terres ne ahans,  
 » Qui ne soient tout mis à cense.  
 » Pour verité je te recense,  
 » Se Diex vosist, il t'eüst fait  
 » Un laboureur grant et parfait  
 » A une contenance estragne,  
 » Ou un bateur en une gragne,  
 » Un maçon ou un aultre ouvrier,  
 » Je n'ai cure quel manouvrier;  
 » Et il t'a donné la science  
 » De quoi tu poes par conscience  
 » Loer Dieu et servir le monde.  
 » Or fai dont tos, et si le monde;  
 » Et respont, sans plus colyer  
 » Qui te fait melancolyer. »

Ensi me vient Philozophie  
 Visiter, et dire à la fie  
 Parolles qui me font debatre  
 Pour moi en argumens embatre.  
 Et je respons à la volée :  
 « Dame, dame, trop afolée  
 » Est ma science en pluisours lieu:  
 » Par receveurs et par baillieus,

- » Par officiers et par gens  
 » Qui assambent les grans argens  
 » Pour leurs enfans et pour leurs hoirs  
 » Et font faire les grans manoirs  
 » Où il se dorment et reposent,  
 » Et apainnes les seignours osent  
 » Dire quel chose il leur besongne.  
 » Mès quant il croist une besongne  
 » Pourfitable à ceuls dessus dis,  
 » Jà ne s'en ira escondis  
 » Ne marchéans ne couletiers.  
 » Il ont bien des seignours le tiers  
 » De tout ce qu'il ont de chevance.  
 » Ce grandement les desavance  
 » Et retrence leurs dons parmi.  
 » Quant bien g'i pense, he mi! he mi!  
 » Je sui, foi que je doi mes ans!  
 » De tous bien faire si pesans  
 » Qu'à painnes puis je riens gloser.  
 » Pour Dieu laissiés moi reposer.  
 » Vous dittes que bons jours m'ajourne  
 » Et qu'en grant aise je sejourne,  
 » Je le vous accorde : à tant paix. »

Lors dist elle : « Se tu te tais  
 » Tu m'esmouveras en grant ire.  
 » Éncores t'en voeil je tant dire,  
 » Et s'en poras bien valoir mains.  
 » Je te pri ; nomme nous au mains  
 » Les seignours que tu as véus  
 » Et dont tu as les biens éus

» Si prenderont leurs hoirs exemple. »  
— « Volentiers! Premiers vous exemple  
» La bonne, qui pourist en terre,  
» Qui fu Royne d'Engleterre ;  
» Phelippe ot nom la noble dame.  
» Propisces li soit Diex à l'ame !  
» J'en sui bien tenus de pryer  
» Et ses largheces escryer,  
» Car elle me fist et créa ;  
» Ne onques voir ne s'effréa,  
» Ne ne fu son coer saoulés  
» De donner le sien à tous lés.  
» Aussi sa fille de Lancastre.  
» Haro ! mettés moi une emplastre  
» Sus le coer, car, quant m'en souvient,  
» Certes souspirer me convient  
» Tant sui plains de melancolie !  
» Elle morut jone et jolie  
» Environ de vingt-et-deux ans,  
» Gaie, lie, friche, esbatans,  
» Douce, simple, d'umble samblance.  
» La bonne dame ot à nom Blanche.  
» J'ai trop perdu en ces deus dames.  
» J'en tors mes poins, j'en bac mes palmes.  
» Encor ot la noble Royne  
» Une fille de bonne orine  
» Ysabel, et de Couci dame.  
» Je doi moult bien prier pour l'ame ;  
» Car je le trouvai moult courtoise  
» Ançois qu'elle passast outre Oise.



» Le Roy d'Engleterre autant bien.  
 » Son pere me fist jà grant bien,  
 » Car cent florins, tout d'un arroi,  
 » Reçue à un seul don dou Roy.  
 » Aussi dou Conte de Herfort  
 » Pris une fois grant reconfort.  
 » Des dons monseigneur de Mauni  
 » Me lo; ne pas ne les reni.  
 » Et son fils de Pennebruc voir  
 » En a moult bien fait son devoir. »  
 — « Et le grant seigneur Espensier  
 » Qui de larghece est despensier  
 » Que-t'a-il fait? » — « Quoi di-je? assés;  
 » Car il ne fu onques lassés  
 » De moi donner, quel part qu'il fust.  
 » Ce n'estoient cailliel ne fust,  
 » Mès chevaus et florins sans compte;  
 » Entre mes mestres je le compte  
 » Pour seignour, et c'en est li uns.  
 » Et l'autre si m'est moult communs,  
 » C'est le bon seignour de Couci  
 » Qui m'a souvent le poing fouci  
 » De beaus florins à rouge escaille,  
 » C'est raisons que de li me caille.  
 » Et Beraut, le Conte Daufins  
 » D'Auvergne, qui tant par est fins,  
 » Amoureux et chevalereus;  
 » Il n'est felenes ne ireus,  
 » Mès enclins à tous bons usages  
 » Secrès, discrès, loyaus et sages,

- » Acointables à toutes gens,
- » En ses maintiens friches et gens.
- » Et son fil le Duc de Bourbon,
- » Loys, ai-je trouvé moult bon.
- » Pluisours dons m'ont donné li doi.
- » Aussi recommander je doi
- » Charle le noble Roy de France.
- » Grans biens me fist en mon enfance.
- » Le Duc et la Ducoise aussi
- » De Braibant moult je regrasci,
- » Car il m'ont tout dis esté tel
- » Que euls, le leur et leur hostel
- » Ai je trouvé large et courtois.
- » Nullui ne congnois en Artois,
- » Mès en Haynau m'en revenrai
- » Et des segnours compte y tendrai
- » Que g'i ai véus et servis
- » Qui ne m'i voient pas en-vis.
- » Le Duc Aubert premièrement
- » M'a à toute heure liement
- » Recoeillié, que vers li aloie
- » Et grandement mieulz en valoie;
- » Et aussi mes seignours de Blois
- » Loys, Jehan, et Gui; des trois
- » Moult acointés jà un temps fui,
- » Et especialment de Gui
- » Et encor le sui tous les jours;
- » Car dalès lui gist mes sejours,
- » Cest le bon seignour de Beaumont
- » Qui m'amonneste et me semont.

» Ce vous ai-je bien en couvent,  
 » Que véoir le voise souvent;  
 » Et le senescal, Diex li vaille!  
 » Car c'est un seignour de grant vaille  
 » Et qui m'a donné volentiers;  
 » Car, ensi com uns siens rentiers,  
 » Oû quil me trovast ne quel part,  
 » J'avoie sus le sien ma part;  
 » Et le seignour de Moriaumés  
 » De qui je sui assés amés.  
 » Encor en y a qui vendront  
 » Et qui mi mestre devendront,  
 » Car il sont jone et à venir;  
 » Se m'en pora bien souvenir  
 » Quant je ferai un aultre livre.  
 » Mès tous ceulz qu'à present vous livre  
 » M'ont largement donné et fait.  
 » Si les recommande et de fait  
 » Ensi qu'on doit, et sans fourfaire,  
 » Ses mestres et ses seignours faire.  
 » Amé, le Conte de Savoie,  
 » Je ne sçai se nomme l'avoie,  
 » Mès à Melans, en Lombardie,  
 » Une bonne cote hardie  
 » Me donna de vingt florins d'or;  
 » Il m'en souvient moult bien encor,  
 » Pour un tant que moult me valirent;  
 » Car onques cil ne me fallirent  
 » Jusqu'à tant que je vine à Romme.  
 » Et c'est raisons que je renomme

» De Cypre le noble Roy Pere,  
 » Et que de ses bienfais me pere.  
     » Premiers, à Boulongne-la-grasce,  
 » D'Esconflan monseignour Eustasce  
 » Trouvai, et cilz me dist dou Roy  
 » Dessus dit l'afaire et l'arroi ;  
 » Le quel me reçut à ce tamps  
 » Com cilz qui moult estoit sentans  
 » D'onnour et d'amour grant partie  
 » Liement en celle partie ;  
 » Et me delivra à Ferrare  
 » Sire Tiercelés de la Bare,  
 » A son commant, lance sus faultre,  
 » Quarante ducas l'un sur l'aultre.  
 » Haro ! que fai ? je me bescoce ;  
 » J'ai oublié le Roy d'Escoce,  
 » Et le bon Conte de Duglas  
 » Avec qui j'ai mené grant glas.  
 » Bel me reçurent en leur marce  
 » Cils de Mare et cils de la Marce,  
 » Cils de Surlant et cils de Fi ;  
 » Segurement le vous affi.  
 » Je n'en sui mies si hays,  
 » Que, se je raloie ou pays,  
 » Je ne fusse li bien venus ;  
 » Mès je serai lors tous chenus,  
 » Foibles, impotens, mas et sombres.  
 » Mon temps s'enfuit ensi q'uns ombres.  
 » Vis m'est, de quanque j'ai esté  
 » Que j'aie noient arresté,

- » Ensi que dist ens ou psautier  
 » David; je li lisi l'autr'ier;  
 » Si le retins pour valoir mieuls:  
 » Homs qui vis vois devant les yeus  
 » Mille ans amoncelés ensamble.  
 » C'est le jour d'ier; il le te samble.  
 » Si vous suppli, très chiere dame,  
 » Laissiés moi dont penser pour l'ame;  
 » J'ai éu moult de vaine gloire;  
 » S'est bien heure de ce tēps cloire  
 » Et de cryer à Dieu merci  
 » Qui m'a amené jusqu'à ci. »

Lors respondi Philozophie,  
 Qui onques ne fu assouffie  
 D'arguer par soubtieves voies,  
 Et dist: « Amis, se tu sçavoies  
 » Que c'est grant chose de loenge,  
 » Et com prisie en est li enge,  
 » Plus chier l'auroies à avoir  
 » Qu'en tes coffres nul grant avoir.  
 » Pourquoi traveillent li seigneur  
 » Et despendent foison dou leur  
 » Ens es lointains pelerinages,  
 » Et laissent enfans et linages,  
 » Femmes, possessions et terre,  
 » Fors seul que pour loenge acquerre?  
 » Que scevist on qui fu Gawains,  
 » Tristans, Percévaus et Yewains  
 » Guirons, Galehaus, Lausecelos,  
 » Li Roix Artus, et li Roix Los

- » Se ce ne fuissent li registre  
 » Qui euls et leur fès aministre ?  
 » Et aussi li aministreur  
 » Qui en ont esté registreur  
 » En font moult à recommander.  
 » Je te voeil encor demander,  
 » Se no foy qui est approuvée,  
 » Et n'est elle faite et ouvrée  
 » Par Docteurs et Euvangelistes.  
 » Sains Pols, sains Bernars, sains Celistes,  
 » Et pluisour aultre saint prodomme  
 » Que li Sainte Escripture nomme,  
 » N'en ont-il esté registreur ?  
 » Moult ont pour nous fet li Docteur  
 » De proufit et de grant conseil.  
 » Pour tant, amis, je te conseil,  
 » Et te di en nom de chastoi :  
 » Ce que nature a mis en toi,  
 » Remonstre le de toutes pars,  
 » Et si largement le depars  
 » Que gré t'en puissent cil savoir  
 » Qui le desirent à avoir. »

Je respondi à sa parole:

- « Or soit, di-je, que je parolle  
 » Que porai-je de nouvel dire ?  
 » Je ne vous ose contredire,  
 » Car toutes vos monitions  
 » Ont si douces initions  
 » Qu'il n'est rien si tretttable chose.  
 » Mès dittes moi, je qui repose

» Et qui ressongne travailier ,  
 » De quoi me porai-je esvillier  
 » Qui soit plaisant et proufitable  
 » Au lire et l'oïr delitable ?  
 » Voirs est q'un livret fis jadis  
 » Qu'on dist l'Amourous Paradys,  
 » Et aussi celi del Orloge,  
 » Oû grant part del art d'amours loge;  
 » Après l'Espinette Amoureuse  
 » Qui n'est pas al oïr ireuse ;  
 » Et puis l'Amoureuse Prison  
 » Qu'en pluisours places bien prison ;  
 » Rondeaus, Balades, Virelais,  
 » Grant foison de Dis et de Lays ;  
 » Mès j'estoie lors pour le tamps  
 » Toutes nouvelletés sentans ,  
 » Et avoie prest à la main  
 » A toute heure, au soir et au main,  
 » Matere pour ce dire et faire  
 » Or voi-je changie mon afaire  
 » En aultre ordenance nouvelle. »

Et adonques me renouvelle  
 Philozophie un hault penser  
 Et dist: « Il te convïent penser  
 » Au temps passé et à tes œvres ;  
 » Et voeil que sus cesti tu oevres.  
 » Il ne t'est mie si lontains,  
 » Ne tu si frois ne si estains  
 » Que memoire ne t'en reviegne.  
 » Et s'ensi est qu'il te conviegne

» Varyer par trop sejourner,  
» Se me fai prendre et ajourner  
» Oû que tu voels, et de par toy,  
» Se briefment ne te ramentoy  
» Ce que tu as de pourvéance  
» Oû tu n'as gaires de béance.  
» Or y pense. » — « Si fai-je, dame,  
» Que voelt estre? Ne sçai, par m'ame!  
» Recordés m'ent. » — « Volentiers, voir.  
» Tu dois par devers toi avoir  
» Un coffret ens ou quel jadis,  
» Il y a des ans plus de dis,  
» Tu mesis, et bien m'en souvient  
» Puisque dire le me couvient,  
» Un image bel et propisce  
» Fait au samblant et en l'espisce  
» Que ta droite dame estoit lors.  
» Se depuis tu ne l'as tret hors  
» Encôres le dois-tu avoir.  
» Je t'en pri; or y va sçavoir,  
» Tu y scés moult bien le chemin;  
» Et tu veras en parchemin  
» L'image que je te devis,  
» Pourtrette de corps et de vis,  
» D'yeulz, de bouche, de nés, de mains,  
» Toute otele, ne plus ne mains,  
» Ouvrée en couleur bonne et riche  
» Com fu ta dame belle et friche  
» Pour qui tu as les mauls d'amer  
» Senti, deçà et delà mer.



- » Tu y auras grant recouvrier ;  
» Car faitte fu de main d'ouvrier  
» Qui riens n'i oublia à faire ;  
» Et encores, pour mieuls parfaire,  
» Et plus près ta plaisance atteindre,  
» Coulourer le fesis et taindre  
» Proprement, au samblant d'ycelle  
» Qui lors estoit jone pucelle ;  
» Et eils si bien y assena  
» Qu'en l'image à dire riens n'a  
» De propriété ne d'assise,  
» Tant est à son devoir assise.  
» Et si tos que tu le veras  
» De respondre te pourveras,  
» Et diras, sans nulle abstenance,  
» Par une seule contenance,  
» Que tu fesis l'image faire  
» Qui bien afiert à son afaire  
» Car elle est droite, et a un chief:  
» Veci celle qui de rechief  
» Me remet la vie ens ou corps.  
» Pour l'amour de li, je m'acors  
» A estre jolis et chantans  
» Et penser à mon jone tamps  
» Comment que la saison m'eslonge.  
» Or ne quier voie ne eslonge  
» Qui te destourne de ce point,  
» Car elle te vient bien à point.  
» Tu ne poes plus grant chose avoir. »  
— « Haro! di je, vous dittes voir.

» Il me souvient moult bien, par m'ame !  
 » Qu'après la façon de ma dame  
 » Je fis pourtraire voirement  
 » Un image notoirement  
 » Par un peintre sage et vaillant ;  
 » De quoi, tous jours en travaillant  
 » Cest image avec moi portoie ,  
 » Et grandement me deportoie  
 » Au véoir et au regarder.  
 » Et encores, pour mieulz garder ,  
 » Mis l'avoie en toile cirée.  
 » Or ne sçai s'elle est empirée ,  
 » Car il a bien sept ans entiers ,  
 » Quoique g'i pense volentiers,  
 » Que je n'ouvri, ne fui au coffre. »

Et lors Philozophie m'offre  
 Et me prommet que mon image  
 Sans villonnie et sans damage  
 Trouverai segure et entire.  
 Tant dist, tant procure et tant tire  
 Que briefment je me mis à voie,  
 Et là vine où je mis avoie  
 Le coffre, en sauf lieu et couvert.  
 Si l'ai deffremé et ouvert,  
 Et l'image que tant desir  
 A véoir voi illoec jesir.  
 Je le pris et le desploiai  
 De la toile où je le ploiai ;  
 Et si trestost quan mi le vi  
 Mon coer entièrement ravi

En un penser fresc et nouvel  
 Qui me fist faire, et par revel,  
 Un virelay en ce moment.  
 Or lisiés vous ores comment.

*Virelay.*

Ve-me-ci resuscité  
 Et hors de peril jetté,  
     Puisque je voi  
 Le reconfort où je doi  
 Prendre liece et santé.

Et c'est bien chose certaine  
 Que toute joie m'amainne  
     Li regars  
 De ma dame souverainne.  
 Car quant sa façon humaine  
     Je regars,

Tout mi mal me sont osté,  
 Cari et reconforté,  
     Ne je ne boi  
 Chose qui touche à anoi;  
 Saciés-le pour verité.  
 Ve-me-ci etc.

Et se fortune se painne  
 De moi donner haire et painne  
     C'est li dars

De quoi les amans fourmainne.  
 Mès quoi qu'elle se demainne  
 Je me pars  
 De lui et de sa durté.

Et face sa volenté,  
 Car par ma foy  
 On ne vera jà en moi  
 Fors que toute loyauté.  
 Ve-me-ci etc.

En recordant ce virelay,  
 Tout ensi que droit ci mis l'ay,  
 Et en regardant mon image,  
 Grandement mon entente y mac-je.  
 Ce me remoeuf un souvenir  
 Qui me fait moult bien souvenir  
 Dou temps passé et de mes fès.  
 Haro! di-je, trop fui mes-fès  
 Quant je gardoie un tel threzor.  
 Et si ne l'ai véu dès or  
 Que je le mis en celle toile.  
 Or n'a ou firmament estoille,  
 Tant soit clère ne reluisans,  
 Ne pour moi propisce ou nuisans  
 Qui la vertu de cesti passe.  
 Il n'est bericles ne topasce,  
 Rubis, saphirs ne dyamans,  
 Escarboucles ne aymans  
 Qu'on dist qui arreste le fer,

Qui me peüst faire escaufer,  
Ensi que mon image a fait.  
Or le voeil servir, et de fait,  
Car moult m'en vaudra le regard.  
Quant je l' imagine et regard,  
Le temps passé me ramentoit  
Et tout ce que mon coer sentoit  
Lorsque ma dame regardoie  
Pour laquelle amour tous ardoie.  
Or ai-je le fu descouvert,  
Et le petit pertuis ouvert  
Par où les estincelles sallent  
Qui me renflament et rassallent,  
Et ralisent cel ardent fu;  
Tout ensi com Acillès fu  
Pour Polixena la riant,  
La fille au noble Roy Priant,  
Entroes que les trievves duroient.  
Les Troyens qui moult euroient,  
Et les dames de hault parage,  
De venir en pelerinage  
Ens ou temple d'Apolinis  
Pour Hector qui estoit finis;  
Dont un jour Acillès y vint  
Véoir les dames. Or avint  
Que sa voie bien assena,  
Car la belle Polixena,  
Qui de beauté resplendissoit,  
Encontra que dou temple issoit;  
Et lorsqu'il percut la pucelle

Aux siens demanda : « Qui est celle  
» De si noble et si friche arroi? »  
— « Fille est de Royne et de Roy  
Ce respondirent si ministre.  
Et Cupido lors aministre  
Son arch; et l'entoise et estent.  
Et entroes qu'Acillès entent  
A la pucelle regarder  
Dont il ne se voelt retarder,  
Une fleche ens ou coer le fiert  
A qui nulle aultre ne s'affiert.  
Moult dur navré d'illoec se part  
Et se ne scet mie quel part  
Il en puist garison avoir;  
Car son coer li fait à savoir  
Qu'il est de grant folour espris,  
Et s'a un grand oultrage empris.  
Quant il aime celle, et bien scet  
Que plus que nulle riens le het;  
Car il li a son frere mort.  
Mès pour avis qui le remort,  
Ne pour peril qu'à ses yeus voie,  
Il n'en poet issir de la voie  
Qu'il ne soit toutdis, sans sejour,  
Pensans à celle nuit et jour.  
Il s'en alitte, il s'en afame;  
Au Roy Priant et à sa fame  
Envoie un messagier, qui met  
Raisons avant, et qui prommet  
Qu'il voelt estre leurs bons amis;

Et dist comment Amours l'a mis  
En tel estat, tout pour leur fille.  
Tant l'en est que tous s'en exille;  
Mès il le voelt à femme avoir  
Et n'a cure de leur avoir.  
Assés en a et terre et force.  
Et dou prommettre encor s'efforce  
Qu'il li couronnera le chief,  
Et qu'il le mettera à chief  
De sa guerre crueuse et dure.  
En cel effroi, en celle ardure,  
En ces pensers, en ces anuis  
Passe Acillès et jours et nuis.  
Une heure moult se reconforte,  
Et l'autre si se desconforte  
Qu'il jette plours, souspirs et larmes.  
Il het la guerre, il fuit les armes;  
Ne voelt porter lance ne targe.  
Ançois lui et les siens atarge  
De chevaucier, et d'euls armer.  
Ensi est pris par fort amer.  
Et se ne vit onques q'une heure  
Celle pour qui il se deveure.  
Mès le plus grant confort qu'il porte  
Et où le plus il se deporté  
C'est qu'il a devers soi en garde  
Un image, et cesti regarde,  
Car en regardant s'i console,  
Et son coer en pest et soole  
A toute heure, quant il le voit,

De ramentevoir li pourvoit  
Polixena au corps parfet  
Contre qui l'image esioit fet.  
Ensi fortune le demainne  
Qui jusques à la mort le mainne,  
Car ens ou temple où le cop prist  
De Cupido, quant il l'esprist  
De l'amour de la dessus ditte,  
Pour lui fu la terre entreditte.  
Là fu occis, tout par sa coupe.  
Mès de la mort de li j'encoupe  
Amours, et di qu'il en fu cause,  
Ensi com l'ystore le cause  
Des Grigois, qui bien le remire.  
Fortune, ensi dont Diex li mire,  
Me demainne, si com je croi,  
Et toutes fois je l'en mescroi ;  
Car je m'arreste en grant folie.  
Et se sçai bien que je folie ;  
Si nen pui-je mon coer retraire.  
Bien seet le Dieu d'Amours droit traire  
Quant ens ou coer me mist la fleche  
Qui si m'ensonnie et me bleche  
Que je ne puis aillours entendre :  
Et s'est la plaïe si très tendre  
Q'uns seulz pensers le renouvelle ;  
C'est chose faée et nouvelle.  
Quant jai le temps passé tant chier  
Que je ne m'en puis estanchier  
Ne pour gaaing ne pour damage ;



Et encores en mon image  
Prene nouvelle colation  
De grande consolation.  
Or doinst Diex que bien m'en conviegne,  
Car c'est raison qu'il me souviagne  
De la belle douce et rians  
A qui je sui merci erians,  
Et comment pour s'amour jadis  
J'ai esté souvent si adis  
Qu'à painnes me pooie aidier,  
Ains vivoie de souhaidier;  
Et ce trop grant bien me faisoit  
Et grandement mon coer aisoit,  
Quant je pooie en mon requoi  
Souhedier, et savés vous quoi?  
Tant de choses qu'il n'en est somme.  
Or n'est-il riens qui ne s'assomme  
Et qui par nature ne fine,  
Fors la vie amoureuse et fine;  
Mès celle ne poet definer  
Ne pour morir ne pour finer.  
Quant li uns fault, li aultres vient.  
Encores moult bien me souvient  
Que eilz qui paindi mon image  
Pour ce au regarder m'i mach-je,  
Li fist par tres bonne ordenance  
De toute otele contenance  
Com ma droite dame estoit lors,  
Chevelés blons, un petit sors,  
Sourceus, entroeil, nés, face et bouche,

Com pour le temps avoit la douce,  
Yeus simples, vairs et attraians  
Et trop sagement retraians.

Il me samble qu'encor je voie  
Son doulc regard aler la voie  
Qui m'ont livret tamaint assaut.  
Ce souvenir Diex le me sault,  
Car moult il me rajovenist.

Pleüist Dieu qu'il me convenist  
Rentrer encor en tel estour

Et prendre mon certain retour  
Parmi jonèce et tous ses plains.

Or regardés se je m'en plains.

Nennil, car ce n'est pas raisons.

Moult vault une bonne saisons.

Tous me resjoïs quant g'i pense.

Est-il nuls homs qui en dispense

Ne qui le peuist réitrer

Qui le poroit jà impetrer,

Ensi qu'on fait un benefisce,

Une prouvende, ou un offisce.

Moult y vodroie travillier,

Nuit et jour penser et villier

Ançois que je ne le revise,

En quel pays que le sceuisse.

J'ai oy à parler souvent

De la Fontaine de Jouvent,

Ossi de pieres invisibles;

Mès che sont choses impossibles,

Car onques je ne vi celi,

Foy que doi à saint Marcelli,  
 Qui desist: « J'ai droit là esté. »  
 Si ai-je en ce monde arresté  
 Trente cinc ans, peu plus, peu mains,  
 Dont j'en lo Dieu à jointes mains  
 Qui m'a amené si avant  
 Et qui me remet au devant  
 Sa nativité, son enfance,  
 Sa sainte june et sa souffrance,  
 Sa digne resurrection,  
 Et sa mirable ascention  
 Et la sentence qu'il fera  
 Quant cascade et cascade vera  
 Son jugement cler et ouvert.  
 Là n'i aura nullui covert  
 De kamoukas ne de velus.  
 Sains Jehans, saint Mars et saint Lus  
 Et sains Mahieus droit là seront  
 Qui leurs buisines sonneront  
 Dont resusciteront les mors.  
 Veci pour nous un grant remors,  
 Car cascade r'aura sa car propre.  
 Là n'aura pitié ne obprobre,  
 Ne seignourie point d'arroi.  
 Mès verra-on le puissant Roy  
 Rendre sa crueuse sentence.  
 Je tramble tout quant bien g'i pense.  
 Jà ne puissè-je desservir  
 Vers celui que je doi servir,  
 Que je perde par mon outrage

Des sains cieulz le noble hiretage  
 Où sans fin joie adies commence  
 Qu'à Abraham et sa semence  
 Prommist. Je me tiens de ses hoirs;  
 C'est mon argu et mes espoirs  
 Que les bons auront ceste gloire.  
 Je voeil atant ce pourpos clore,  
 Et à celi me retrairai  
 Par lequel à moi attrairai  
 Moult de coers loyaus et entiers  
 Qui oent parler volentiers  
 Des fais d'amours et des pointures,  
 Dont si douces sont les ointures  
 Qu'il n'est nuls si delicieus  
 Ongemens, ne si precieus,  
 Ne confors si grans ne si gens  
 Com eils ci est à jones gens.

On dist en pluisours nations  
 Que les imaginations  
 Qu'on a aux choses sourvenans,  
 Dont on est plenté souvenans  
 Tant sus terre com en abysmes,  
 Sont si propres d'elles méismes  
 Et si vertueuses aussi  
 Que souvent apperent ensi  
 Qu'on les imagine et devise.  
 Et encores, quant je m'avise,  
 En considérant les pensées  
 Qui ci vous seront recensées,  
 Comment me vindrent, et de quoi,

Soit en public ou en requoi,  
Je tesmongne assés qu'il est vrai;  
Car ensi que jà me navrai  
Par penser souvent à ma dame,  
M'en est-il avvenu par m'ame!  
Et par pensées qui ou chief  
Me sont entrées de rechief  
Et des queles biens me ramembre,  
La trentieme nuit de novembre  
L'an mil trois cens treiz et soissante,  
Que nul gai oizeillon ne chante  
Pour la cause dou temps divers,  
Car lors est plainnement yvers.  
Si sont les nuis longes et grans.  
S'est nature encline et engrans,  
Ce poet on moult bien supposer,  
De dormir et de reposer.  
Et je, qui volentiers m'aheure,  
Me couchai ce soir de haulte heure  
Si m'endormi en un tel songe  
Où nulle riens n'a de menchange.  
Et estoit la vision moie  
Qu'en la chambre où je me dormoie  
Véoie une clarté très grans.  
Et je, qui moult estoie engrans  
De savoir que ce pooit estre,  
Levai le chief. Si vi sus destre  
Une dame courtoise et gente.  
Ce ne fu Flore ne Argente;  
Ains estoit ma dame Venus.

Comment q'un peu soie chenus,  
 « Dame, di-je, dont j'ai anoi,  
 » Assés bien je vous recognoi,  
 » Car je vous vi jà fu le tamps;  
 » Et encores sui bien sentans  
 » Les parolles qui de vo bouche  
 » Issirent, qui est belle et douce.  
 — » T'en souvient-il. » — « Oil, par m'ame!  
 Di que ce fu. » Volentiers, dame,  
 « Vous me donnastes don moult riche,  
 » Quant coer gai, amoureux et friche  
 » Aroie-je tout mon vivant,  
 » Et encores trop plus avant  
 » Que de dame humble, gaie et lie  
 » De tous biens faire appareillie  
 » Seroie fort enamourés.  
 » Or ai-je vos dens savourés.  
 » Non de tous, mès d'aucuns me loe.  
 = « Compains, dist-elle, que je loe  
 » Ce dont tu te plains, je t'en pri. »  
 Volentiers, je qui merci cri,  
 Et l'ai fait ensi que tout dis.  
 Je n'en ai riens el qu'escondis  
 Dangiers et refus, jours et nuis,  
 Painnes, et assaus et anuis.  
 Ne sçai comment les ai portés;  
 Mès je me sui seul deportés  
 A estre loyal et entiers  
 Et que de véoir volentiers  
 Ma dame, à qui j'ai tout donné.

« Or avés vous abandonné  
 » Mon corage en un dur parti  
 » Car je, qui onques ne parli  
 » De servir entérinement  
 » Ma dame, et très benignement,  
 » Obéy, crému et doubté,  
 » Elle m'a arrier rebouté  
 » Pour autrui : ce m'est dur assés ;  
 » Car mon jone temps est passés,  
 » Sans pourvéance et sans ressort.  
 » Si que, je di que tout vo sort  
 » Ne me sont que confusions  
 » Et très grandes abusions. »

Lors me respont Venus en haste,  
 Et dist : « Amis, si je me haste  
 » De parler, par ire et sans sens  
 » Tu m'i esmoes, car je te sens  
 » En peril de toi fourvoyer.  
 » Dont, pour toi un peu ravoyer,  
 » Je me voeil retraire à l'ahan.  
 » Frois a esté li ars maint an  
 » De mon chier fil, dont moult le charge.  
 » Mès bien voi que, se plus atarge,  
 » Tu en es en peril de perdre,  
 » Car en folour te voes aherdre.  
 » Or te cuidoi-je plus séur  
 » Mieuls attempré et plus méur.  
 » On dist, et il est vérités :  
 » On a fait pluisours charités  
 » A euls tamaint mal cognéues. »

- » Tu en as moult de moi éues,  
 » Dont c'est damages et anois,  
 » Car noient ne les recognois  
 » Quant tu me dis si grans obprobres,  
 » Qui deusses estre si sobres  
 » En parlens, en dis et en fais.  
 » Grandement vers moi te mesfès  
 » Quant tu me blasmes sans raison.  
 » Te souvient-il de la saison  
 » Pourquoi au laidengier m'accoeilles.  
 » Je t'en pri que tu le recoeilles  
 » Et ton coer bien en examines,  
 » Et jusques au droit fons le mines;  
 » Et quant tu l'as très bien miné  
 » Et justement examiné,  
 » Si me di quel chose il te fault,  
 » Et j'amenderai le defaut. »

Lors m'apaisai, car bien perçoi  
 Par les manières que reçois  
 De Venus, que je le courèce;  
 Et elle qui tout dis me prèce  
 Dist encor : « Tu es trop lentieus.  
 » Se deveroit un coer gentieus  
 » Reposer ou lit à ceste heure.  
 » Tu sees que nature labeure  
 » Par bois, par gardins et par champs.  
 » Tu os des oizeillons les chans  
 » Qui ne se voelent aquoisier,  
 » Ains se painnent d'euls degoisier.  
 » Tu os le rosegnol joli.



» Seulement pour l'amour de li  
 » Te deverois esvigurer  
 » Et dedens ton coer figurer  
 » La manière de son douc chant  
 » Car onques, puis soleil couchant,  
 » Il n'ot ne arrest ne sejour.  
 » Il est droit sus le point dou jour.  
 » La nuis se part, li aube crieve,  
 » Est-il nulle riens qui te grieve ?  
 » Lieve-toi ; alons nous esbatre,  
 » Marcir la rousée et abatre  
 » Dont l'oudour est trop plus propisce  
 » Et mieuls vault que de nulle espisce,  
 » Et si verons les arbrisseaus,  
 » Les fontenis et les ruisseaus,  
 » Et si orons les oizelés  
 » Chanter dessus ces rainsselés,  
 » Qui en euls solaçant s'esbatent  
 » Si qu'il samble quil se combatent.

» Se Thelephus o moi avoic  
 » Je l'auroic tost mis à voie  
 » Qu'il m'exposeroit liement  
 » De leurs chans le graliement,  
 » Car il entendoit sus quel fourme  
 » Cascuns sa chançonnette fourme. »

Quant je l'oy, je pris à rire,  
 Et di : « Merveilles vous oc dire.

» Fu jadis uns si sages homs  
 » Que des oizeaus que nous oons  
 » Entendoit les chans et les vers

» Qu'il nous chantent par nos divers ! »  
 Elle respont : « Oïl, sus m'ame ! »  
 — « Or vous pri, ma très chiere dame,  
 » Entroes que ci vous reposés  
 » La maniere m'en exposés  
 » Et je me leverai entroes. »  
 — « Volentiers, puisque tu le vces.  
 » Thelephus fu uns pastoureaus  
 » Qui en bourses et en foureaus  
 » Avoit usage de porter  
 » Ce dont il se sot deporter,  
 » C'estoient pipes et musettes  
 » Et canimeaus à trois busettes,  
 » Dont si bien se sçavoit deduire  
 » Qu'on ne l'en peüst introduire.  
 » Cils servoit à Juno sans gages.  
 » Dont la Déesse des boscages,  
 » Des rivières et des fontaines  
 » Et des préories lontanines  
 » O ses nimphes et ses pucelles  
 » S'ombrioient dessous saucelles  
 » Qui dalès Thelephus estoient,  
 » Et souvent à lui s'arrestoient  
 » Et le sievoient hault et bas,  
 » Tant pour l'amour de ses esbas  
 » Que pour ce qu'il estoit novisces,  
 » Plains d'ignorance et vuis de visces.  
 » Dont Dyane, qui moult l'ot chier,  
 » Une heure le vint embracier  
 » Et li dist : « Il te fault venir ! »

— « Où, dame : — « Lai-moi convenir.

» Je te menrai dedens mon regne

» Où toute joliveté regne,

» Et te ferai garde des bois,

» Des grans forès et des herbois,

» Et te donrai un don moult riche,

» Que tout oizel en ton service

» Seront, et y obéiront,

» Et jà le jour ne périront

» Que tu vodras à euls parler. »

— « Haro, dist-il, laissié-me aler.

» Que diroit Juno ma maitresse

» Qui si me sieut et si m'engresse

» Que ses brebisettes je garde. »

« Et Dyane adont le regarde;

» Si le voit jone et ignorant;

» Et ses pucelles en riant

» Li dient : « Dame portons l'ent. »

« Et ceste qui en ot talent

» L'emporta. Ensi fu ravis

» Thelephus, com je te devis;

» Et ses brebisettes muées

» Qui au vol se sont remuées,

» Car ce devinrent plommion

» Trop mieulz noant que gouvion.

» Or quiert Juno son pastourel.

» Tout à esdos, sans gehorel,

» Sans selle, sans frain et sans bride

» Par le monde chevauce et ride,

» Et Thelephus partout demande.

- » Aux quatre vens dist et commande
- » Zepherus, North, Son-son-hest, Hest,
- » Que s'il le troevent où il est,
- » Comment qu'il soit on li ramainne.
- » Pour noient elle se fourmainne.
- » Je li lo qu'elle s'en apaise,
- » Car Thelephus est à son aise
- » Avec les nimphes et les fées
- » Des montagnes et des vallées,
- » Et plus honnourés qu'il ne soeille.
- » Ossi vers vestis q'une foeille
- » Qui est dessus l'arbre, en mi may.
- » Il n'a ne doubte ne esmay
- » Qu'il n'ait grandement sa chevance,
- » Car la Déesse li avance,
- » Dyane, qui bien li prommist,
- » Quant en ses bois garde le mist.
- » Méismes les oiseaus l'onneurent
- » Et au son de sa vois akeurent.
- » Il les escliffe; il les appelle;
- » Il lor est courtine et chapelle
- » A la pluie, au vent, à l'orage.
- » Il l'aïmment tout de bon corage
- » Comme leur Dieu et leur ministre;
- » Car doucement leur aministre
- » Leur pourvéance et leur pasture
- » Ensi que requiert leur nature;
- » Il les anige; il les apaire;
- » Il lor ensengne leur repaire.
- » Jà si loing ne sauront voler,

» Mès qu'au bois voeillent ravoler,  
 » Qu'il ne retroevent leurs maisons.  
 » Tout le cognoissent, c'est raisons,  
 » Fors que seulement li vaneaus.  
 » Mès s'il est lours, s'est il isneaus  
 » De demander : « Las où est-il ? »  
 » Pour ce qu'il doute le peril.  
 » Au bois se tient, non pas aux champs,  
 » Thelephus, qui entent les chans  
 » Des oizelés gais et jolis.  
 » Os tu, qui ci prens tes delis  
 » Au dormir et au reposer,  
 » Le t'ai je scéu exposer ? »  
 — « Dame, di-je, oïl, par ma foi !  
 » Mès je ris, savés vous de quoi ?  
 » J'ai usage, quant je me lieve,  
 » Afin que le jour ne me grieve  
 » De dire une orison petite  
 » Ou nom de Sainte Margherite.  
 » Hui l'ai commencié pluisours fois ;  
 » Mès, ensi m'ayt sainte Fois !  
 » Je ne l'ai poï à chief traire. »  
 — Diex te deffende de contraire,  
 Ce dist Venus qui me pressoit  
 Que son commandement près soit,  
 « Une aultre heure r'aura son lieu ;  
 » Toutdis s'acquitte-on bien à Dieu. »  
 — « Dame, di-je, je sui tous près. »  
 Et elle qui m'estoit moult près,  
 Me dist : « Afuble ton mantel. »

Et si le me met en chantel  
 Par maniere de cointerie.  
 Là y ot bonne luiterie  
 De moi à li, pour retourner  
 Mon mantel et au droit tourner.  
 Elle me fait les bras estendre.  
 Et je qui toutdis voeil entendre,  
 A faire ce qu'elle requiert,  
 Par ses parolles me conquiert,  
 J'estenc les bras, je fac la roe.  
 Je passe si roit que tout froe  
 Mon coer en grant liece flote.  
 Je sui plus legiers q'une flote.  
 « Dame, di-je, par saint François !  
 » Nous n'irons plus avant ançois  
 » Aurai chanté un Virelay,  
 » Car depuis un peu apris l'ai.

*Virelay.*

Deduit, solas et plaisance,  
 Et tout joious sentement  
 Sont en moi presentement  
 Et m'ont en leur gouvrenance;

S'en lo Amours qui me paie  
 D'un si plaisant guerredon.  
 Car il n'est bien que je n'aie  
 Quant je pense au riche don

Et à la douce ordenance  
 Dont j'ai le commencement  
 Qui tele fortune attend.  
 Moult est plains de souffisance  
 Deduit, etc.

Il n'est rien qui ne retraie  
 Par nature à sa saison.  
 Dont se mon`coer se resgaie  
 Il y a assés raison;

Car j'ai bien la cognissance  
 Que Desir grant painne y rent;  
 Et je le croi liement  
 Car j'ai de sa pourveance  
 Deduit, etc.

Ce virelay dit et chanté  
 Je ne sçai qui m'ot enchanté,  
 Mès grandement lies me sentoie  
 Et à tous deduis m'assentoie  
 De quoi Venus m'amonnestoit.  
 Et encores tele heure estoit  
 Que je m'en fusse à mains passés,  
 Car j'en faisoie plus assés,  
 Espoir, qu'il ne me fust besoing.  
 Mès Plaisance et Desir sans soing  
 Pluisours choses souvent emprendent,  
 Dont garde à nulle fin ne prendent.  
 Et nom-pour-quant, bien me ramembre,  
 Quoique legier fussent mi membre,

Mes manieres et mi atour,  
 Mes contenances et mi tour,  
 Plaisoient moult bien à Venus;  
 Et me disoit : « Nulle ne nuls  
 » Ne t'en deveroit pis voloir,  
 » Car tu fais tout de grant voloir  
 » Ens ou nom de ta droite dame;  
 » C'est ce qui te moët et entame.  
 » Et s'ensi te voes maintenir,  
 » Je ne te porai retenir  
 » Que tu ne vieignes en l'adrece  
 » Dou joli Buisson de Jonece. »  
 — « Haro : dame ! que dittes vous ?  
 » Or seroi-je li vostres tous  
 » Se droit là me voliés mener.  
 » Je n'ai cure dou ramener,  
 » Car pleuist ore au Roy celeste  
 » Que par souhet g'i peuisse estre  
 » Et je n'en partesisse mès.  
 » Vous m'auriés servi d'un hault mès  
 » S'ensegnier m'i voliés la voie.  
 » Je vous pri, dame, que je voie  
 » De Jonece le franc Buisson ;  
 » Il y a jà des ans foison  
 » Que je ne m'i poc ombryer ;  
 » Trop m'avés laissié sobryer  
 » Qui me tienc li uns de vos fils. »  
 Lors dist Venus : « Es-tu tous fis  
 » De toi sagement deporter,  
 » Et les biens et les mauls porter



» Qui d'aventure ti vendront,  
 » Car pluisours choses l'avendront  
 » Entrées que tu seras en l'ombre. »  
 Lors li di : « Mettés moi ou nombre  
 » Hardiement des avisés.  
 » Et encor, se bien y visés,  
 » Vous savés que jadis y fui ;  
 » Il n'i a chambre ne refui  
 » Où dou temps passé esté n'aie,  
 » Espinette, pertuis ne haie ;  
 » S'en cognois assés les usages.  
 » Vous m'i verés entre les sages  
 » Bellement avoir et deduire. »  
 Dist Venus : « Je t'i voeil conduire.  
 » S'en seras de tant enrichis. »  
 Et je li respont : « Grant mercis ! »  
 Moult me sambloit jolis li tamps  
 Et au regarder delittans ;  
 Li airs seris et attemprés.  
 En bois, en jardins et en prés  
 Les herbelettes se poindoient ;  
 Qui près à l'un l'autre joindoient.  
 Rentrés estoit en sa caverne  
 Yvers, qui est larghe taverne  
 De pluie, de vent et de froit.  
 Estés habondamment offroit,  
 Et juroit en sa loyauté  
 Qu'il tendroit le temps en beauté ;  
 J'en vi les lettres de quittances ;  
 Je vous dirai en quels istances.

Zéphérus, qui si souef vente,  
Avoit ses soufflès mis à vente  
Com gracieus et bien apris,  
Et là remonstroit de quel pris  
Il estoient, par tel couvent  
Car il souffloient un douc vent  
Si cler, si net et si seri  
Qu'onques foeillette n'en péri.  
El nen faisoient que crincier;  
Et en après, pour recincier  
Le doulc air qui venoit sus fautre,  
Il rendoit à la fois un aultre  
Qu'on recoilloit par grant solas.  
Je ne seroie jamès las  
D'estre en parti de tel arroi;  
Car se le temps deuist un Roy  
Recevoir, pour li bien arrer,  
Il ne se peüst mieuls parer,  
Ne vestir, ne appareillier.  
Moult avoient bel orillier  
Toutes bestelettes dormans.  
Il n'est paintres, tant soit Normans,  
Ne François, ne d'autre pays,  
Ne tant soit bons ouvriers nays,  
Ne renommés de ce mestier,  
A qui ne fesist bien mestier  
De prendre patron et exemple  
A ce temps que je vous exemple.  
Car flourestes jones et vives  
Hors de busettes et de tives

Apparoïent de toutes pars  
 Par champs, par jardins et par pars,  
 Cent mille par cent mille forges.  
 Et eil oizeillon en leurs gorges  
 Avoient notes et chançons.  
 Dont si grande estoit la tençons  
 Qu'à painnes me pooie oïr.  
 Bien se doit un coer resjoir  
 Qui en marce et en lieu sejourne  
 Où uns si beaux jours il ajourne  
 Que eils estoit qui se formoit.  
 La matinée m'enfourmoit  
 Qu'il feroit bel oultre l'ensengne.  
 Venus à chief de mois m'ensengne  
 Ce que je voi moult volentiers,  
 Ce sont roses et englentiers,  
 Flourettes et vers arbrisseaus  
 Graviers, fontenis et ruisseaus;  
 Et me dist : « Alons y séoir  
 » Pour imaginer et véoir  
 » Comment li aigue et la gravelle  
 » À l'un l'autre jue et revelle. »  
 Par grant solas y sont assis  
 Tout en alant cinc fois ou sis  
 Et rafresci à bonne entente.  
 Elle me moet encor et tempte  
 Que je voeille un virelay dire.  
 Je ne l'en ose contredire  
 Lor en di un qui se commence  
 Par une amoureuse semence.

*Virelay.*

Par une amoureuse semence  
 Que bonne amour m'a ou coer mis  
 Vostre serai, dame, à tout dis.  
 Ne pensés jà que je vous mence.

Car très dont que premièrement  
 Vi vostre doulc contenment  
 Et friche arroi  
 A vous me donnai liegement,  
 De bon coer, enterinement;  
 Car, par ma foi,

Il nest pas temps que je commence  
 De vous servir, dame de pris;  
 Car ens ou point où jà fui pris;  
 Sui et serai, qui qui me tence  
 Par une amoureuse etc.

Or vous suppli très humblement  
 Que vous mettés aliegement  
 Sus mon anoi;  
 Si seront aidié grandement  
 Les mauls passés et li present  
 Que je reçois.

Il n'est homme jour ne dimence  
 Que je pense à vo cler vis;  
 Et telement y sui ravis  
 Qu'adies ce mal me recommence  
 Par une amoureuse etc.

Moult grandement plot à Venus  
 Ce virelay; et dist que nuls  
 Ne le poroit nes un tel faire  
 Sans sentir l'amoureux afaire.  
 A ce qu'elle voelt je m'assens,  
 Et puis li di, selonc mon sens :  
 « Foi que je doi à Sainte Crois !  
 » Dame, je crienc et me mescrois  
 » Qu'à present ne vous fourvoyés.  
 » Je vous en pri, que vous voyés  
 » Se noient nous nos fourvoions  
 » Afin que nous nos ravoions;  
 » Car al homme qui se fourvoie  
 » Trop li est longe courte voie.»  
 Et elle respont en riant :  
 « S'un petit alons detriant,  
 » Tant nous est le deduit plus lons.  
 » Mès je sçai bien que nous alons  
 » Droit au Buisson sans nul fourvoi.  
 » Et jà par devant nous le voi;  
 » Car nous y vendrons temprement,  
 » Sans avoir nul encombrement.»

Lors me fu vis qu'en une lande,  
 Ne sçai se c'estoit en Irlande,  
 En Engleterre, ou en Norgalles,  
 Mès ensi qu'on ramentoit galles  
 Et aventures qui sourviennent,  
 Car à la fois souvent aviennent  
 Pluisours choses à moult de gens  
 Dont le record est beaus et gens;

Et pour ce que eils me plaist si  
Je le voeil recorder ensi  
Qu'il m'en avint, foi que vous doi!  
Venus me tenoit par le doi  
Qui moult grant solas me portoit,  
Car elle à moi se deportoit  
De pluisours choses en alant;  
Et venimes, tout en parlant,  
Parmi la lande longe et lée  
Où il n'ot terne ne vallée,  
Ce me fu vis, droit au buisson  
Dont je ne sçai pas la muison  
Volumer ne le compas prendre  
Car je poroie bien mesprendre  
Au mesurer bien et à point;  
Mès elle ne s'arresta point  
A nuls des cors ne à l'entrée.  
Ançois est par dedens entrée,  
Et je o li, sans plus d'attente.  
Or mis-je grandement m'entente;  
Et me fu adont grans eshas  
De regarder et hault et bas  
Pour imaginer de quel fourme  
Le buisson dont je vous enfourme  
Estoit; mès com plus le regarde  
Mains m'i cognois, se Diex me garde!  
Bien me sambloit, c'est fin de somme  
Tous ossi réons q'une pomme  
A maniere d'un pavillon.  
De mains assés s'esmervillon,

Car je n'i vi tuiel ne bus  
Dont j'en estoie tous abus.  
Et pensieus que ce voloit estre  
Dont il pooit croistre ne nestre  
Qui le portoit. Riens n'en savoie,  
Mès onques tel véu n'avoie  
En Vermendois, ne en Bapaumes;  
Car il estoit plus hault cens paumes  
Que nuls qu'on en peüist trouver.  
Et encores pour esprouver  
La grandeur, se je le peuisse,  
Ou se faire je le sceuisse,  
Volentiers y fuisse avenus.  
Mès je ne sçai mie se nuls  
Le poroit justement comprendre.  
Nom-pour-quant pour le compas prendre  
Dou milieu, selonc tout mon sens,  
Au cheminer avant m'assens.  
Mès tant ne me sçai eslongier  
Que j'en peuisse riens voir jugier  
Pour faire question ne prueve.  
Car tout-dis ou milieu me trueve  
Par samblance, non par raison.  
Ensi le lais par taïson,  
Et emploie aillours mon pourpos.  
Ce buisson dont je vous pourpos  
Avoit une coulour très propre  
Qui n'estoit mies de sinopre  
D'or, ne d'argent, ne de noir pur;  
Ançois se traioit sus l'azur,

Cler et fin et resplendissant;  
 Riens ne l'aloit amatissant.  
 Mès à chief de fois il s'ondoie  
 Sus le blanc; c'est raisons c'on doie  
 Parler d'ouvrage de tel pris  
 Je n'avoie noient appris  
 A véoir chose si notable.  
 Si me sambloit-il peu estable,  
 Car il se transmuoit souvent;  
 Mès c'estoit par le fait dou vent  
 Qui le demainne et le debrise.  
 Com plus le voi et mieulz le prise.  
 Mès saoulés je n'en puis estre.  
 Lors regarde, et perçoi sus destre,  
 Ce me fu vis, vers nous venant  
 Un jovencel moult avenant,  
 Friche et gai, et de bonne taille.  
 Nostre voie moult bien se taille,  
 Ce me samble, à l'aler vers li;  
 De quoi moult il m'en abelli,  
 Tant pour ent cognoissance avoir  
 Que pour plus justement sçavoir  
 Le nom dou lieu où sui remés  
 Et où je me senc enfremés  
 Qui le gouverne et qui le tient  
 Et qui le bel buisson maintient.  
 A nous s'en vint le jovenceaus,  
 Qui moult fu friches et isneaus,  
 Gent de corps et de lie maintien;  
 Sa contenance bien retien.



Assés monstroït qu'il fust mis sus,  
 De bon lieu nouris et issus.  
 Grant temps a que je n'ai vëu  
 Nul jone homme mieulz pourvëu  
 De ce qu'il affiert à cointise.  
 Vestis fu, à la bonne gise,  
 De garnement nouvel et riche  
 Ouvré de taille bonne et friche.  
 Un chapelet de flours portoit,  
 Et à la fois se deportoit  
 D'un vert bastoncel de fenoul.  
 Il s'enclina sus son genoul  
 En nous saluant doucement.  
 Et Venus n'i mist longement  
 De lui rendre, par bonne estrine,  
 Son salu; n'en fu pas estrine  
 Car de lui ne sçai mieulz parlans  
 En quelque lieu que soie alans.  
 Dont, par les parlers qu'elle dist,  
 Cognoissable de lui me fist.

Ce dist lors Venus à Jonece

« Amis qui tant amés liece,  
 » Tous deduis et esbatemens  
 » Et amoureux acointemens,  
 » Danses, parolles et depors,  
 » Bonnes nouvelles vous apors.  
 » Veci un mien ami tres grant,  
 » Pour lui fai caution et crant  
 » Qu'il a le coer d'otel taille  
 » Com ont cil de vostre bataille.

» Et encores, pour mieulz sentir  
 » Que vrai le trouvés et entir,  
 » Vous li monsterés hault et bas  
 » De vos depors pluisours esbas.  
 » Faittes li tant quil vous souffisse;  
 » Car bien affiert à vostre offisce  
 » Que vous soyés courtois et gens  
 » A toutes amoureuses gens. »

Et Jonece respondi lors :

« Dame, mon coer, aussi le corps  
 » Avés tout prest à vo service.  
 » On ne me vera jà si nice  
 » Qu'à ce que vous me commandés  
 » Vous ne autrui riens amendés.  
 » Je prenc le jone homme en ma garde. »

Et Venus qui lors me regarde  
 Prent congié et d'illoec se part.

Elle me lait, Diex y ait part!

O Jonece mon compaignon.

Ensi souvent s'accompagne on.

Je fui tos acointés de li,  
 Car je le vi friche et joli,  
 Jone et gent, courtois et discret,  
 Obéissant à tout mon gré,  
 Très enterin et moult engrant.  
 Nous sons d'un eage et d'un grant,  
 D'une maniere et d'un aler,  
 D'une vois et tout d'un parler;  
 Et c'est chose qui bien s'acorde.  
 Car le philozophe recorde

Que sannables quiert son sannable.  
 Or l'ai-je lie et raisonnable  
 Et tel que je le voeil avoir,  
 Car se riens me plaist à savoir  
 Qui me soit de nécessité,  
 Il le me dist par amisté  
 Et le me monstre et appareille.  
 A moi tent volentiers l'oreille  
 De tout ce que j'endure et sens;  
 A l'avis de son jone sens  
 Me conseille si très à point  
 Que je n'i voi de default point.

Moult a eils bon poisson peschiet  
 Quant al aventure il eschiet  
 A compagnon sage et secré,  
 Courtois, humble, lie et discré,  
 Et garni de tous tels bons mours  
 Qu'il fault à amant par amours  
 Large, loyal et bien celant  
 Et si justement conseillant  
 Qu'on ne puist sentir ne ne voie  
 Que son conseil riens se fourvoie.  
 Or l'ai tel, si le voeil garder.  
 Je ne le puis trop regarder,  
 Car je le voi moult volentiers.  
 Il m'ensengne tous beaus sentiers,  
 Et grandement me resjoïst  
 De ce que de coer conjoïst  
 Flourettes et vers arbrisseaus  
 Et quert fontenis et ruisseaus.

Quant il y est, se s'i ombrie.  
 Ensi avec moi se sobrie,  
 Si com un jone homme doit faire  
 Attaint del amouereus afaire ;  
 Tenir doit toute vie sobre,  
 Ou aultrement trop il s'obprobre  
 Et vient un temps qu'il s'en chastoie.

Une fois dalès lui estoie.  
 Si l'araisonnai dou buisson  
 Où j'avoïe jà grant fuison  
 Cheminé à mont et à val,  
 Une heure à pié l'autre à cheval.  
 Et li dis : « Compains et amis,  
 » La dame qui o vous m'a mis  
 » Me dist jà que vous me diriés,  
 » Endementroes qu'o moi seriés,  
 » De ce bel buisson l'ordenance  
 » Et grant part de la gouvrenance.  
 » Se cest chose qu'on puist savoir  
 » Cognoissance en vodroie avoir. »  
 — « Oil, ce respondi Jonece.  
 » Il nest riens de quoi on n'adrece.  
 » Tout ce que j'en sçai vous orés;  
 » Sus ce aviser vous porés.  
 » Compains, comment que par samblance  
 » J'ai la`coulour jonete et blanche,  
 » Si fui-je aux escoles jadis,  
 » Il y a des aus plus de dis;  
 » Et là nous lisoit à le fie  
 » Uns mestres en philozophie

- » Liçons d'astrologie grans;
- » Et j'estoie lors moult engrans
- » Que de retenir et d'aprendre.
- » Pluisours fois li oy comprendre
- » Le firmament, qui est réons
- » Que costumierement véons,
- » A un buisson vert en tous tamps.
- » Et encores sui bien sentans,
- » Que, pour plus plainnement parfaire
- » L'entention de son afaire,
- » Il figuroit, tout par raison,
- » Les foecilletes de ce buisson
- » Aux estoilles qui sont sans nombre.
- » Avec ce il comprendoit l'ombre
- » Dou buisson qu'il universoit
- » A nature, et li conversoit,
- » La quelle ordonne et baille et livre
- » Au monde ce dont il doit vivre,
- » Et aministre nuit et jour,
- » Sans avoir arrest ne sejour,
- » Ne garder dimences ni festes,
- » Hommes, femmes, oiseaus et bestes;
- » Et donne à cascun et cascune
- » Sa propriété si commune
- » Que cascuns a se qualité
- » Revenans à moralité
- » De la figure dessus faite,
- » Afin qu'elle soit plus parfaite.
- » En ce buisson jusqu'à sept branches
- » Mettoit, selonc les ramembrances

- » Que j'ai del astrologien;
- » Et celles de si grant engien
- » Et si magistraus faisoit estre
- » Que trestout ce qui pooit nestre
- » Ne dessous leurs èles comprendre
- » A elles estoit à reprendre.
- » Et ces branches cleres et nettes
- » Figueroit-il aux sept planettes.
- » A cascade un nom arrestoit.
- » La Lune la première estoit;
- » La seconde Mercurius,
- » Et la tierce appelloit Venus;
- » Le Soleil nommoit la quatrime;
- » Et Mars prenoit pour le cinquime.
- » La sisime, qui bien le nombre,
- » Jupiter le mettoit en nombre.
- » La septime, selonc son us,
- » Appellée estoit Saturnus.
- » Ensi les ai nombrées toutes.
- » Il en y a de moult estoutes,
- » De douces et de felenesses.
- » Et pour ce que tu es en esses
- » A penser sus ceste matere,
- » Je te dirai de quel mistere
- » Elles sont, selonc l'astrologe
- » Où grant philozophie loge.
- » La Lune coustumierement
- » Gouverne tout premierement
- » L'enfant, et par quatre ans le garde,
- » Et sus sa noureçon regarde.

- » Très quil est ou ventre sa mere  
 » Le prent; pas ne li est amere,  
 » Ains en pense moult justement,  
 » Et le nourist très muistement,  
 » C'est pour l'enfant un grant secours.  
 » Et si tost qu'elle a fait son cours,  
 » A Mercurius le delivre  
 » Lequel, ce nous dient le livre,  
 » Au nourir dis ans se delitte,  
 » Et la langue li abilite  
 » Pour parler; cilz ensi l'ordonne  
 » Et mouvement d'aler li donne,  
 » Et le fait subtil et appert;  
 » Et là où li enfès s'ahert  
 » Et le plus s'encline en ce temps,  
 » Il est volentiers arrestans.  
 » Mercurius ensi l'aprent.  
 » Puis vient Venus qui le repret  
 » Et qui dis ans après en songne,  
 » Vous devés sçavoir de quel songne.  
 » D'ignorance le leve et monde,  
 » Et li fait cognoistre le monde  
 » Et sentir que c'est de delis,  
 » Tant de viandes com de lis;  
 » Et le fait gai, joli et cointe,  
 » Et de tous esbanois l'acointe.  
 » Puis vient le Soleil cler et gens  
 » Qui n'en est mie negligens,  
 » Ains le fait à tout honnour tendre  
 » Et à plainne chevance entendre;

- » Tamaint visce en son coer pourist;
- » Et jusqu'à dis ans le nourist.
- » Apres vient Mars qui douze ans regne.
- » Celle a sus l'omme un moult grant regne,
- » Car par lui prent la cognoissance
- » Que c'est d'avoir et de poissance.
- » Adont voelt li homs qu'on l'onneure,
- » Bien li samble qu'il en soit heure.
- » D'estre appellés et avanciés
- » Ne seroit il jà estanchiés.
- » Ceste planete est dure et fière ;
- » N'est nulle qui à li saffiert
- » De grant orgoeil et de fierté.
- » Toutes guerres tient en chierté
- » Hustins, meslés et desbas.
- » A tels choses prent ses esbas,
- » Et encline l'omme à acquerre .
- » Soit par grant art ou par conquerre.
- » Puis vient Jupiter tout le cours
- » Qui à l'omme fait grant secours;
- » Car d'outrages et de folies
- » Et de pluisours melancolies
- » Oû jadis il s'est embatus
- » Et dont il a esté batus,
- » Tant par lui com par l'autrui ire,
- » Compains, vous povés moult bien dire
- » Que la planette l'en delivre,
- » Et plus segur estat li livre
- » Qu'on doit prisier et honnourer,
- » Car elle li fait savourer



- » Paix de corps et repos pour l'ame,
- » Ordonner sepulture et lame,
- » Amer l'église et Dieu cremir,
- » Reconnoistre, et de ce fremir,
- » Que cils mondes n'est q'un trespas.
- » Ceste planette ne lait pas
- » L'omme, ançois l'estoie et yverne
- » Et douze ans au plus le gouverne.
- » Puis vient Saturnus li obscure
- » Qui de nul bien faire n'a cure,
- » Ne qui ne scet servir à gré,
- » Et regne au septime degré,
- » Tant qu'à nous c'est la plus lointaine.
- » Elle est plus froide que fontaine.
- » Mault sont doubtable et dur si meur.
- » L'omme fait vivre en grant cremeur
- » Et jusques en la fin le mainne.
- » Et tout ce que nature humaine
- » Forge et oeuvre, sans nul repos,
- » Elle delivre à Atropos
- » Qui desquire tout et deveure
- » Sans regarder terme ne heure,
- » Ne n'espargne roy ne berghier.
- » Tout fait en terre herbergier
- » Maugré Cloto et Lacesis.
- » Je ne seroie jà nesis
- » De parler ent trois jours entiers;
- » Voires s'on m'ooit volentiers.
- » Et je respons, sans plus attendre :
- » Bien vous oc, mès c'est sans entendre ;

- » Car mon coer est voir si espars  
 » De tous lès et de toutes pars  
 » A véoir ces vers rainsseles,  
 » Et d'oïr ces douls oizelés  
 » Ces graviers et ces fontenis,  
 » Que je ne puis, par saint Denis!  
 » Mettre à oeuvre riens qu'on me die.  
 » J'à n'ai-je point de maladie.  
 » Je me senc, Dieu merci! tous fors;  
 » Et se m'est le temps grans confors  
 » Qui est si beaux que c'est souhés.  
 » Dont, chiers compains, c'est mieuls mes hés  
 » A moi deduire et resjoïr,  
 » Que ce ne soit à vous oïr  
 » Parler de grant astronomie;  
 » Car, au voir dire, je n'ai mie  
 » L'art ne l'arest sus tel ouvrage.  
 » Abuyré l'ai d'autre buvrage,  
 » Et nature aillours le m'adrece.  
 » Si seroie plains de rudece  
 » Se de bonne ordenance issoie  
 » Et son bien ne recognissoie.  
 » Espoir un temps encor vendra  
 » Que plus penser m'i convendra.  
 » S'en sentirai lors miculz les gloses;  
 » Car leurs saisons ont toutes choses.  
 » Si vodroi-je bien tant savoir  
 » Que pour la cognoissance avoir  
 » D'astronomie, et plus avant;  
 » Mès ensi que j'ai dit devant,

- » Mon esperit n'i poet entendre;  
 » Car il ne voelt qu'à une tendre,  
 » C'est à estre gais et jolis,  
 » A amer solas et delis,  
 » Danses, caroles et esbas.  
 » Compains, à tout ce je m'esbas.  
 » Si vous pri, laissiés moi ester;  
 » Car je ne me voeil arrester  
 » A chose de si grant raison.  
 » Je perderoie ma saison;  
 » J'auroie plus chier un chapiel  
 » Fait de flouretes, bien et bel,  
 » Donné de dame ou de touseste  
 » Jone, lie, friche et doucete,  
 » Que ne feroie tout le sens  
 » Qui est à Paris ne à Sens. »

Adont me respondi Jonece :

- » Certes, compains, en vous n'a teche  
 » Qui noient face à reprouver.  
 » Or vous vodroi-je bien rouver  
 » Se vous savés riens de nouvel  
 » En nom de joie et de revel.  
 » Volentiers le vodroie oïr  
 » Pour nous encor plus resjoïr. »  
 Et je responce : « Oïl, assés.  
 « Partons de cī avant passés,  
 » Et je dirai un virelay  
 » Pour vostre amour, sans nul delay ;

*Virelay.*

De tout mon coer vous fai don  
 Entirement,  
 Ma douce dame au corps gent,  
 Et le vous don  
 Pour tous jours en abandon  
 Tres liement.

Mon coer, m'amour, mon desir  
 Voeil dou tout mettre et offrir  
 En vo douçour,  
 Comme cils qui moult desir  
 De vous loyalment servir  
 Sans nul fauls tour.

Et il soit dou guerredon  
 A vo talent,  
 Ou petit ou grandement,  
 Com vous est bon,  
 Car il ne doit par raison  
 Estre aultrement  
 De tout etc.

Car plus me povés merir  
 Que je ne puis desservir  
 Par ma labour,  
 Las ! quant verai-je venir  
 Le reconfort où je tir  
 Et par honnour.

Je sui en vostre prison  
 Tous liegement;  
 Et coers qui merci attent,  
 Grasse et pardon,  
 Doit avoir, s'il vit, foison  
 Aliement.

De tout etc.

Moult grandement nous rafreschi  
 Le virelay que j'ai dit ci,  
 Car matère lie et nouvelle  
 Toute joie en coer renouvelle.  
 Ce doivent savoir amoureux  
 Qui ont les coers gais et joious,  
 Comment proufitent tel recort.  
 Je m'ordonne tous et acort  
 A Jonece mon chier ami.  
 Il se tient moult privés de mi  
 Et me dist : « Compains et amis,  
 » Venus qui o moi vous a mis,  
 » Me pria et me commanda,  
 » Quant à moi vous recommanda  
 » Que j'en fesisse mon devoir.  
 » Or me voeilliés cognoistre voir.  
 » Que vous samble-il de ce buisson?  
 » Il n'est riens dont ne se nuise on,  
 » Tant soit plaisant ne delitable.  
 » Savés-vous riens plus proufitable  
 » Ne qui mieulz vous viegne à plaisir?  
 » Volés vous point de ci issir

» Et aultres aventures querre,  
 » Et Diex et Déesses requerre  
 » Qui vous mesissent mieulz à main  
 » Vostre esbat de soir et de main. »  
 Et je respone : « Que ne séjourne,  
 » Compains, jà le jour ne m'ajourne  
 » Ne la nuit ensievant ne viegne,  
 » Que de ci partir me conviegne.  
 » Or me dittes à brief parler  
 » Quel part poroie mieulz aler  
 » Pour avoir ce qui me besongne  
 » Jà n'est-il riens de quoi je songne  
 » Ne qui me puist blecier ne nuire.  
 » Je ne pense qu'à moi deduire  
 » En ce bel lieu, en ce cler ombre.  
 » Il ne fait ci obscur ne sombre;  
 » On troeve bien de lieux divers,  
 » Mès cils ci est plaisans et vers  
 » Et sus tous je le recommande.  
 » Compains, encor je vous demande,  
 » Se nous avons par tout esté.  
 » Je n'i ai gaires arresté,  
 » Mès je veroie volentiers  
 » Chemins et voies et sentiers,  
 » Car moult en y a, ce me samble,  
 » Qui ne se traient pas ensamble.  
 » Je vodroie bien d'eulz aprendre  
 » Par quoi on ne me puist reprendre,  
 » Quant je venrai aillours que ci,  
 » Qu'on ne me die, Dieu merci !

» Que j'aie esté trop negligens  
 » Dou lieu cognoistre, qui est gens ;  
 » Car ce me seroit grant laidure  
 » Se je, qui bien la painne endure,  
 » Estoïe trouvés en mi voies  
 » Recréans. Compains, toutes voies  
 » Je nen vodroie pas avoir  
 » Les reproces, pour nul avoir.  
 » Pour un tant, chierement vous pri  
 » Que vous me menés sans detri  
 » Hault et bas, et ne mespargniés,  
 » Et fiablement m'ensengniés  
 » Tout ce que resjoïr me poet.  
 » Car qui bien servir à gré voelt  
 » Le jone homme, se li ensengne  
 » Son desir ne point ne l'espargne. »

Tant parlai et tant sermonnai  
 Que Jonèce et moi amenai  
 En un lieu assés agréable  
 Et moult grandement recréable,  
 Car de tous biens y ot fuison.  
 Cils lieus fu enclos ou Baisson  
 Dont je parloie maintenant.  
 Jonèce par la main tenant  
 M'ensengne tout ce que je voeil  
 Véoir. Haro ! que font mi oeil ?  
 Or se reprendent al ouvrier,  
 Car je ne les puis dessevrer  
 De ce qu'en ma presence voi.  
 Attempré sont d'un tel convoi

Que pour Polixena jadis  
Fu Acillès. Trop sui hardis  
Quant si plainnement m'abandonne  
Que mon coer entirement donne  
Et l'arreste sus mon contraire.  
Si n'ai-je pooir dou retraire;  
Car il est si entrelaciés  
Qu'il n'en poet estre deslaciés;  
Et quant je vise de quels las  
Je les recorde pour solas,  
Et y pense très volentiers.  
Jonèce qui de ses sentiers  
M'avoit jà ensegnié fuison  
En cheminant par le buisson  
Ens ou quel j'estoic ravis  
Nous amena, ce me fu vis,  
En un lieu delitable et bel.  
Moult y menoient grant cembel  
Li oizeillon par chans divers.  
Beaus fu le lieu, ombrus et vers,  
Et gracieus à regarder.  
Ne sçai qui l'avoit à garder;  
Mès g'i vi dames et pucelles,  
Dont moult me plot l'arroi dicelles  
Et plus de l'une que de toutes.  
Dures ne furent ne estoutes,  
Mès doucement enlangagiés  
Et de jone éage éagiés.  
Jonece qui de près m'acoste



Me semont, ce n'est pas reproce,  
 Que pour leur amour me renvoize  
 Et qu'esbattre o elles me voise  
 Je m'acorde à ce quil me prie.  
 Adont m'en vienc, que ne detrie,  
 Et avec elles je m'esbas.  
 Mès si tos que je m'i esbas,  
 Vis mon mal qui se renouvelle,  
 Car je voi la grande nouvelle,  
 Com plus le voi, mieulz le regard.  
 C'est ma dame, se Diex me gard!  
 D'otel fourme et d'otel samblance,  
 Ossi tendre vermeille et blanche  
 Que véu l'avoïe jadis.  
 Un peu en fui premiers adis  
 Et esbahis pour l'aventure,  
 Mès jone homme qui s'aventure  
 Ne se doit pas esmervillier  
 S'amours le voelent travillier.

Je m'avisai lors en pensant  
 Tout bellement vers li passant,  
 Et di en moi : « N'est-ce ma dame ?  
 » Oil, non est ; si est, par m'ame!  
 » Folie t'en fait or jurer ;  
 » Bien t'en poroies parjurer.  
 » Pourquoi ? pour ce qu'à ceste fois  
 » Ta souverainne pas ne vois.  
 » Pluisours gens sont qui se ressamblent  
 » Quant en compagnie il s'assamblent.  
 » Si poroit moult bien estre ensi

» Que ta dame, au corps agensi,  
 » Ressambleroit sans nul fourvoi  
 » Celle qu'en ton present je voi. »

A painnes me vint mon argu;  
 Mès mon esperit très agu  
 Et qui a grant soing et grant double  
 Que l'aventure ne redoubte  
 M'acertefie et dist tout outre,  
 Et par pluisours signes me moustre  
 Que c'est ma dame sans mentir.  
 Je ne l'en ose desmentir  
 Mès longement y pense et vise;  
 Et endementrues je m'avise  
 De l'image que je portois  
 Où jadis je me deportois,  
 Qui fu après ma dame estret  
 Bel figuré et bien pourtret.  
 Cest m'en dira tantost le voir.  
 Bon fait o luy son juge avoir.

Grant séjour ne fais sus ceste oeuvre  
 Une petite aloière oeuvre,  
 Qui estoit tresorriere et garde  
 De mon image que je garde  
 Dont je parloie maintenant.  
 Et si tos que le voi tenant,  
 Je le desploie tout dou lonc,  
 Et puis si me met tout selonc  
 Ma dame qui tant est parfette,  
 En quel nom la figure est fette,  
 Et tout couvertement le tienc;

Mès la manière bien retiene;
 Et me donne de ce grant garde
 Que ma dame pas ne regarde
 Entroes que sur moi ses yex trait
 Je l'ai lors véu si attret,
 Si bien et si à grant loisir,
 Pour mieulz saouler mon plaisir,
 Toutes fois, ensi qu'en emblant,
 Son bel maintien, son doule samblant,
 Qu'en droite verité aferme
 Par entention bonne et ferme
 Et le di tout notoirement,
 Que c'est ma dame voirement
 Que je voi, dont moult m'esmerveille.
 Mès trop grande n'est la merveille
 De ce que je le voi touscte,
 Jone, friche, lie et doucete,
 Et del éage dont j'à fu,
 Quant, pour s'amour, del ardant fu
 D'amour je fui pris et attains;
 Lequel fu n'est pas trop estains.
 Mon rolet prene et le reploie,
 Et ma parolle aillours emploie;
 C'est à Jonèce mon ami
 Qui estoit par d'encoste mi.

« O Jonece, compains entiers,  
 » Je regarde moult volentiers  
 » Ma droite dame en ma presence;  
 » Mès en regardant trop fort pense  
 » De ce que si jone le voi.

» Je ne sçai se je me fourvoi  
 » Mès ceste est maintenant touselte,  
 » Gracieuse, friche et doucette,  
 » Telle com elle estoit jadis ;  
 » Dont il y a des'ans jà dis  
 » Que ce ne fu dont je parolle. »

Et Jonece prent la parolle,  
 Et une response me fait  
 Moult courtoise, selonc mon fait.

« Compains, une figure avons  
 » Par laquelle moult bien savõns  
 » Que de vraie amour c'est grant chose.  
 » Le poëte met une glose  
 » De deus amans et si les nomme.  
 » Ydrophus appelloit on l'omme,  
 » Et la dame Neptisphoras.  
 » De ces deus merveilles oras,  
 » Car il s'amèrent jusqu'en fin.  
 » Je le vous di à celle fin  
 » Qu'en leurs coers ardoit li drois fus  
 » D'amours. Or s'en vient Ydrophus  
 » A sa dame, et se rent confès  
 » En dis, en oevres et en fès,  
 » Et dist : « Neptisphoras, ma mie ;  
 » Je vous jur, ne m'en mescrès mie,  
 » Et le vous di en loyauté,  
 » Que voi jonece en vo beauté,  
 » Vostre phizonomie douce,  
 » Vo vair oeil et vo belle bouche,  
 » Et tout vo membre mis ensamble,

» En verité ensi me samble  
 » Qu'il ne soient noient mué  
 » Ne de leur jouvent remué.  
 » Vous m'estes en un point tout-dis  
 » Et dou présent et de jadis.  
 » Et Neptisphoras li afferme,  
 » Qu'il l'amoit d'amour bonne et ferme.  
 » Ydrophus, de vous m'est otel,  
 » Soie en la ville ou en l'ostel,  
 » Oû que je soie et vous soyés.  
 » Je vous voie et vous me voyés.  
 » Vous estes tout dis en un point.  
 » Sus ce n'i a de change point. »  
 Je me retourne adont sus destre  
 Et di : « Comment poroit-ce estre  
 » Qu'on peüst sans envieillir vivre ?  
 » Vostre parolle tout m'enivre,  
 » Car vous scavés, et il est voir,  
 » Qu'il fault son cours nature avoir.  
 » Dont, s'aulture raison ni metés,  
 » De folour vous entremettés. »  
 Et Jonece qui moult fu sages,  
 Et qui cognissoit mes usages,  
 Me respondi, sans plus d'attente.  
 A l'oïr mis-je moult m'entente.  
 « Les amans ci dessus nommés,  
 » Qui grandement sont renommés  
 » Ensi que dist li escripture,  
 » Ouvroient deseure nature,  
 » Car les fais naturels sont tels

- » Que vieuls corumpus et mortels,  
 » Et nature, qui bien l'expose,  
 » Onques ne cesse ne repose,  
 » Mès continuellement chemine,  
 » Et le corps affoiblist et mine,  
 » Et n'a nulle aultre affection  
 » Fors toutdis sa destruction.  
 » Mès pour ce n'en sont pas peris  
 » Ne corumpus les esperis.  
 » Il ont commencement sans fin.  
 » Ces deus coers estoient si fin  
 » Si gai, si jone et si nouvel  
 » Si abuvrés de tout revel  
 » Et si garni d'aveulement  
 » Qu'il ne cuidoient nullement  
 » Envieillir, comment que le tamps  
 » Ne fust point sur culz arrestans.  
 » Car; quant entre euls se regardoient,  
 » Leur coer de droite amour ardoient,  
 » Et ceste amour, de sa puissance,  
 » Lor ostoit toute cognissance  
 » Et lor esconsoit leur véue.  
 » Là fust-elle bien pourvéue  
 » De sens et d'avis d'aultre part;  
 » Si n'avoit elle là point part.  
 » On dit qu'amours ne voient gouttes.  
 » Les mauls en sont plus fors que gouttes.  
 » Y ai-je mis solution ?  
 » Aurai-je or absolution ? »  
 Je respondi : « Oïl, par m'ame !

- » Neptisphoras fu vaillans dame
- » Et Ydrophus très loyaus homs ;
- » Et puisqu'en tel matere sons,
- » Chiers compains, s'on le poet savoir,
- » En poroi-je encor un avoir,
- » Car à l'oïr prene grant solas. »

Et Jonece qui n'est pas las  
Que de faire apres m'en agrée  
Amiablement le m'agrée.

Il le me compte et g'i entens  
A l'oïr l'oreille avant tens.

- » Selonc les ancyens usages,
- » Uns poëtes, qui moult fu sages,
- » Entre les cbosez qu'il exemple
- » Nous recorde encor un exemple
- » D'un amoureux qui fu jadis,
- » Qui loyalment ama tout-dis.
- » Architelès ot cils à nom.
- » Mis est ou livre de renom ;
- » Car loyalment ama Orphane
- » Qui fu Déesse et serour Dane.
- » Elle moru jone pucelle ;
- » De quoi li damozeaus pour celle
- » Apres sa mort ensi jura,
- » Dou quel veu ne se parjura,
- » Que jamès aultre n'amerait.
- » Il ne scet qui l'en blasmeroit
- » Mès onques il n'en fu blasmiés,
- » Ne fols, ne récréans clamés.
- » Ains l'escusèrent de tout vice

- » Les Diex, pour son loyal servisee !  
 » Et à sa requeste obéirent  
 » Et de conseil le pourvéirent.  
     » Architelès, quant il prioit  
 » A Morphéus, pas ne rioit;  
 » Ançois moult lamenteusement  
 » En larmes cremeteusement  
 » Disoit : « Chiers sires, Morphéus,  
 » Je seroie bien pourvéus  
 » De confort et mis à repos,  
 » S'à ce s'enclinoit vos pourpos  
 » Que Yris vostre messagière,  
 » Qui en dormant est usagière  
 » Des desconfortés ravoyer  
 » Me voliés ores envoyer,  
 » Afin que ma très douce amie  
 » Qui pour tous jours est endormie  
 » Peuisse en mon dormant véoir  
 » Avec lui parler et séoir. »  
     » Tant pria cilz de coer devot,  
 » Que Morphéus aidier le volt  
 » Et qu'en joie sa douleur mist ;  
 » Car en dormant il li tramist  
 » Sa dame qu'il desiroit si,  
 » Laquele li disoit ensi :  
 » Architelès, je sui ta mie  
 » Qui mis en oubli ne t'a mie.  
 » Haro ! pourquoi t'i metteroie ?  
 » De folour m'entremetteroie  
 » Se j'oubloie mon ami,



- » Qui onques ne pensa à mi
- » Fors estre loyaus et entiers.
- » Les Diex t'envoient volentiers
- » Cascuns parolle de cesti
- » Qui a pour moi le noir vesti.
- » Prent blanc et vert ou bleu entir.
- » Lai le noir; tu dois bien sentir
- » Que je sui tes amours, Orphane.
- » C'est bien li acors de Dyane
- » Que querre nos esbas alons
- » Et qu'à l'un l'autre nous parlons.
- » Ensi estoit reconfortés
- » Li damoizeaus, de confors tels
- » Qui grandement le consoloient,
- » Et que les Diex jadis soloient
- » Aux vrais amans donner et faire.
- » Encor, pour mon compte parfaire,
- » Cils qui vivoit en tel arroi
- » Estoit fils et frères de Roy.
- » Au dormir prenoit tel solas
- » Qu'il n'en eüst esté pas las,
- » Ce disoit-il, toute sa vie
- » Et que trop li faisoit d'envie
- » Li jours de travaux et d'anuis,
- » Il n'en voloit fors que les nuis
- » Pour ce qu'il y véoit souvent
- » Sa droite dame en grant jouvent
- » Et ce dont il s'esmervilloit
- » Par espases, quant il veilloit
- » C'estoit, de ce je vous aïe,

- » Qu'il ne pot onques véoir fie
- » Sa souverainne en vision
- » Qu'elle eüst nulle lesion
- » Ne ne fust envieillie point.
- » Tout dis li sambloit en un point
- » Jone, lie, gaie et chantans.
- » Se tint il à rieuve un grant tamps,
- » Tant que sa vie ot cours et terme.
- » Architelès encor afferme
- » Qui de soi trop bien se ramembre
- » Quoique blecié fuissent si membre,
- » De maladie et de viellece,
- » S'estoit jones et en liece
- » En dormant li siens esperis.
- » Ne onques il ne fu peris
- » Que par son samblant il n'alast
- » Et qu'à sa dame il ne parlast
- » Qui li estoit douce et humaine
- » Dou mains une fois la sepmainne.
- » Et li avenoit, je vous di,
- » Ce le plus sus le samedi.
- » Et quant il véoit le matin
- » Cils qui bien entendoit latin
- » Et qui moult se sentoit tenus
- » Aux Diex, il ne voloit que nuls
- » Fesist pour lui son offertore.
- » A Morphéus ; ce dist l'ystore
- » Offroit d'or un petit besant
- » De treze dragmes de pesant.
- » Compains, tu es en ce parti.

- » Jà le poes bien savoir par ti.  
 » Lie as le coer et non le corps  
 » Se je di voir, si le m'acors.  
 » Or chemines tout dis avant.  
 » Tu vois ta dame ci devant  
 » Qui s'esbanoie et se deduit  
 » Quant jones gens sont en deduit.  
 » On se poet d'eulz trop mieulz fyer;  
 » Et te puis je bien afyer  
 » Que dont qu'il fuissent en courous,  
 » Le coer grandement amoureux  
 » Soloies tu jadis avoir. »

Et je, qui desir à scavoir  
 Nouvelletés, responce : « Amis,  
 » Vos deus exemples m'ont jà mis  
 » En une pensée nouvelle  
 » Qui voirement me renouvelle  
 » Les amourettes de jadis,  
 » Mès je ne sui pas bien hardis  
 » Pour estre venus ne alés  
 » Là où je ne sui appellés.  
 » Bien scai comment jà il en prist  
 » A Action, qui s'i mesprist,  
 » Quant ou bois s'embari sus celles  
 » Qui furent nimples et pucelles  
 » A Dyane la tresmontainne  
 » Qui s'ombrioit à la fontainne. »  
 Dist Jonece : « En scés tu le compte »  
 — « Oïl, di-je. » — « Or le nous compte ? »  
 — « Volentiers ». Et entroes qu'il m'ot

Je li recorde mot à mot.

- » Actions fu uns damoiseaus.
- » Les chiens ama et les oizeaus.
- » Dont, pour son deduit pourchacier,
- » Un jour ala aux chers chacier
- » Aux levriers. Un en accueilli;
- » Et eils au cours les recoeilli.
- » Le cerf fuit; Action après
- » Qui le sievoit bien et de près.
- » Il a passé les bois menus;
- » Ens es landes s'en est venus:
- » Action le sievoit encor
- » Qui d'ivoire portoit un cor.
- » N'en voelt layer ne cours ne chace;
- » Mès son grant damage il pourchace.
- » Venus s'en est, ne s'en prent garde,
- » Sus Dyane qui le regarde;
- » Car pas ne li estoit lontaine,
- » Ains se baignoit à la fontaine
- » Avec les nymphes qu'elle avoit.
- » Et sitos qu'elle Action voit,
- » Si fu honteuse et très estrine.
- » Ne sot de quoi faire courtine;
- » En la fontaine se retire.
- » A Action prist lors à dire:
- » Qui ci t'envoia, saces bien,
- » Il ne t'ama gaires ne bien.
- » Tel penitence t'en fault prendre,
- » Que tout aultre y poront aprendre
- » Exemple et chastoi, je t'affi.

- » Hardis fus quan tu venis ci.  
 » Il ne nous vendroit pas à gré  
 » Se nostre afaire et no secré  
 » Estoiént revelé par toi.  
 » Et pour ce, en nom de chastoi,  
 » Tu soies tels d'or-en-avant  
 » Que le cerf qui fuit ci devant. »  
 » Là fu mués en otel fourme  
 » Que le cerf dont je vous enfourme.  
 » Les levriers qui de près le sievent  
 » Au cours moult tost le raconsievent.  
 » Ne scevent qui c'est ne qui non.  
 » Ne nommer ne scevent son nom,  
 » Ne plus ne le tiennent à mestre.  
 » Là le fault en grant dangier estre  
 » Et eschéir et demorer.  
 » Riens n'i laissent à devorer.  
 » Ensi vint Action à fin.  
 » Compains, je le vous di à fin  
 » Se maintenant je me hastoie,  
 » Et sus ces dames m'embatoie  
 » Que sçai je, se Venus y est  
 » Qui me regarde, si se test,  
 » Dont je poroie estre escarnis;  
 » Je sui ci seuls et desgarnis  
 « De conseil, hors mis que de vous. »  
 Dist Jonece : « Compains très douls,  
 « De ce ne vous convient songnier  
 » Ne les pucelles ressongnier;  
 » Elles sont jones et novisses

» Et desgarnies de tous visces  
 » Qui vous puist decevoir ne prendre;  
 » Et si feriés moult à reprendre  
 » S'ensi partiés ne le conseil;  
 » Qui m'ave pris de vo conseil. »  
 Jonece ensi m'amonnestoit  
 Et grandement songneus estoit  
 De moi remonstrer et retraire  
 Que je me vosisse avant traire  
 Pour parler à ma droite amour.  
 Je li acorde sans demour;  
 Et quoi qu'il ensi me desist,  
 Prendés quil le deffendesist,  
 Si n'avoï je pas aultre entente,  
 Selonc ce que desirs me tempte,  
 Que de là partir sans parler;  
 Més ains que g'i vosisse aler  
 Ne que je m'osaisse eslargir  
 Pour moi encor mieulz assagir,  
 A Jonece di : « Chiers amis,  
 » Venus qui avec vous m'a mis  
 » Me dist que vous m'apprenderiés  
 » Et le compte me renderiés  
 » Des merveilles de ce buisson.  
 » J'en y ai jà véu foison.  
 » A present dittes moi d'icelles.  
 » Cognissiés vous point ces pucelles  
 » Que je voi dalès ma dame estre ?  
 » Trois compagnons, qui sont sus destre,  
 » Ravise assés et recognois,

- » Car il m'ont fait pluisours anois  
 » Et mainte proyere escondit  
 » Refus, dangier et escondit.  
 » Diex les mace en male sepmainne!  
 » Je ne sçai pourquoi on les mainne  
 » En nul lieu où on se deporté.  
 » Il n'en y a nul qui ne porte  
 » Grant felonnie en son corage;  
 » Je les criene trop plus que l'orage  
 » Car il sont fel et despitous,  
 » Et aux bonnes gens peu pitous.  
 » Il me font la cher hirechier.  
 » Je n'oserai jà approcier  
 » Ma dame, tant que droit là soient,  
 » Car je sçai moult bien, s'il osoient,  
 » Il me vendroient sus courir.  
 » Me vodriés-vous point secourir,  
 » Compains, se ces trois m'acoeilloient  
 » Et au trencier me recoeilloient ? »

Et Jonece prent lors à rire

Et dist: « Amis, laissiés les dire.

- » Je sçai bien qu'il sont moult estous;  
 » Mès il se fault passer de tous.  
 » On ne poet mies caseun batre.  
 » Trop se faudroit le jour debatre  
 » Qui vodroit à caseun respondre.  
 » Alés vous mucier et repondre,  
 » Lors que vous les vés par maison.  
 » Encor y a aultre raison,  
 » Beus compains, foi que je doi m'ame!

» Vallet de seignour et de dame  
 » Est on tenu de deporter.  
 » Vous ne vous povés pas porter,  
 » Encontre euls, ensi que vodriés;  
 » Car trop mesfaire vous poriés.  
 » Souverain ont que vous doubtés.  
 » Si vous pri, que vo coer dontés  
 » Telement que de nuls des trois  
 » Vous ne soyés jà plus destrois  
 » Qu'il vous ont esté jusqu'à ci.  
 » Cryés les tout à Diex merci !  
 » Mieuls les povés ensi conquerre  
 » Que par euls fellement requerre.  
 » Vous avés souvent oy dire :  
 » Douce parolle fraint grant ire. »

Moult m'estoit la doctrine honneste  
 De Jonece qui m'amonneste  
 Si souef et si bellement.  
 Et quoique ces trois fellement  
 Me regardaissent de travers,  
 Se recommence encor ses vers  
 Jonece, qui est dalès mi  
 Et qui me clamoit son ami  
 Et me recorde des pucelles  
 Et dist : « Compains, oés d'icelles;  
 « Sept en y a tout d'un arroi.  
 » Dignes sont pour servir un Roi;  
 » Je le vous créant et prommès  
 » Les véistes vous onques mès? »  
 Et je resonc : « Je ne sçai voir;



« Mès leurs noms vodroie sçavoir  
 » Volentiers, afin que j'en soie  
 » Avisés, car si je passoie  
 » Devant elles, si com ferai,  
 » Au mains pas ne me mesferai  
 » Au recognoistre et au parler,  
 » Car celle part vodrai aler,  
 » Puisque vous le me conseilliés. »  
 Et Jonece, qui moult est liés  
 De ce qu'en ce parti me voit,  
 Au nommer errant se pourvoit,  
 Et me dist : « Compains et amis,  
 » Avec vo dame Amours a mis  
 » Ces pucelles pour li garder.  
 » Premiers vous povés regarder  
 » Maniere, Attemprance et Franchise  
 » Et Pité d'autre part assise;  
 » Vous ariés bien mestier de li,  
 » Et Plaisance à ce corps joli,  
 » Cognoissance et Humilités  
 » Faites, et vous abilités,  
 » Et vostre sens pas n'engagiés;  
 » Mès soyés si enlangaghiés  
 » Que les trois vallés dessus dis  
 » Refus, Dangier et Escondis,  
 » Ne vous puissent porter contraire. »  
 A ces mots me vois avant traire,  
 Sans mettre y nul alongement,  
 Et salue moult doucement  
 Toutes celles qu'en présent voi;

Et mes yeus plus qu'aillours convoi  
 Sus ma dame, tout en emblant.  
 Là fui saisis de Doule-samblant  
 Qui me dist : « Amis, se j'osoie,  
 « Comment que hardis asses soie,  
 » Je vous feroie millour chiere  
 » Que ne fai, et ma serour chiere,  
 » Plaisance, a bien vouloir dou faire;  
 » Mès cil vallet de put afaire,  
 » Escondit, Refus, et Dangier,  
 » Me font souvent pourpos changier.  
 » Et toutes fois, pour vostre amour,  
 » Nous commencerons sans demour  
 » Une feste et un esbanoi,  
 » Car point ne doit avoir d'anoi  
 » La où jone gent se recoeillent. »  
 Adont de toutes pars s'acoellent  
 Les pucelles au caroller.  
 Liement me vint acoler  
 Uns très gracieus jovenceaus  
 Qui est moult bien amés de ceaus  
 Qui le compaignent soir et main,  
 C'est Desirs; il me prist ma main  
 En suppliant que je li preste;  
 Je li baille et il le m'arreste,  
 Et dalès ma dame me met.  
 Je ne sçai pas qui le commet  
 A ce faire, mès quant g'i fui,  
 Je ne vosisse pour un mui  
 De florins tenir aultre doi.

Forment recommander je doi  
 Plaisance qui, par grant revel,  
 Chanta un virelay nouvel,  
 Car toutes et tous resjoïr  
 Nous fist; or le voeilliés oïr.

*Virelay.*

Se loyalment sui servie  
 Et bellement supplye  
 De mon doule ami,  
 Il n'a pas le temps en mi  
 Perdu, je li certifie.

Souvent se fault abstenir  
 Et couvertement tenir  
 Pour les mesdisans,  
 Car il n'ont aultre desir  
 Que grever et escarnir  
 Tous loyaus amans.

Trop ont pluisours gens envie  
 Dessus l'amoureuse vie;  
 Je l'ai bien senti;  
 Mès j'ai tout là Dieu merci!  
 Enduré à cière lie.

Se loyalment etc.  
 Et pour ce qu'il seet souffrir  
 Et soi sagement offrir,  
 Il vendra le tamps  
 Qui guerredon très entir

Li rendera sans mentir  
De tous ses ahans.

S'en servant n'estoit oye  
Sa proyere et recoeillie  
En trop dur parti  
Seroit, et son temps aussi  
Plorroit à chiere esbahie.  
Se loyalment etc.

Si tos que Plaisanche ot chanté,  
Jonece qui m'avoit hanté  
Et compagnié an et demi  
En dist un pour l'amour de mi,  
Lequel est tout prest del avoir  
Se celi vous volés sçavoir.

*Virelay.*

Assés je me recognoi.  
Coers qui s'esbahist de soi  
Ne seet qu'il fet;  
De joie en peril se met  
Et en anoi.  
Et pour ce qu'en ce parti  
J'ai plus avant obéy  
Dou temps passé  
Qu'il ne besongnoit à mi  
Dont j'en ai souvent senti  
Mainte durté.

En nom de tout esbanoi,  
 Ma dame, je vous envoi  
     De coer parfet  
 Tout ce q'un amant promet  
     En bonne foi  
 Assés je me recognoi etc.

Et voeil vivre sans soussi  
 Lies et gais, je le vous di;  
     Car j'ai esté  
 Trop pensieus jusques à ci  
 Car votre amour m'a saisi  
     Et si navré

Que j'en pere sens et arroi;  
 Mès li bien qu'en vous je voi  
     Me font si fel  
 Que de péril m'ont hors tret  
     Par leur chastoi  
 Assés je me recognoi etc.

Franchise, qui moult est courtoise,  
 Sa vois jolument entoise  
 Pour chanter à bonne maniere  
 Avecques sa serour, Maniere.  
 Moult furent belles et doucettes,  
 Et bel ouvroient leurs bouchettes  
 En chantant les deus damoiselles.  
 Vermeilles orent les maisselles  
 Et bel estoient coulourés.  
 Illoec furent moult aourés

Pour gracieuses et mignottes  
 Ens ou nom de lor douces notes;  
 Et d'un virelay bel et gent  
 Qui fu chantés voiant la gent.

*Virelay.*

Se par honneur sui donnée  
 Et de coer enamourée  
     A mon doule ami,  
 Qui m'aimme bien et je li,  
 Je n'en doi estre blasmée

Car je puis bien dire ensi:  
 Onques en lui je ne vi  
     Chose desriculée.  
 Mès loyamment jusqu'à ci  
 M'a honnoré et servi  
     Et trop bien m'agrée

La grasse et la renommee  
 De tous bons recommandée  
     Qui est dedens li;  
 Car onques n'en defalli  
     Soir ne matinée  
 Se par honneur etc.

Trop seroient enrichi  
 Losengier et bien parti  
     De bonne journée,  
 S'il estoient tout onni

Et les bons mis en oubli;  
 J'ai aultre pensée.

Cils l'aura, dont sui amée  
 Et souverainne clamée,  
 Bien l'a desservi,  
 Or se conforte par mi,  
 Et de riens il ne s'effrée  
 Se par honnour etc.

Ensi estoient en solas  
 Et chantoient, dont hault, puis bas,  
 Si côm les chançons l'aportoient.  
 Mès quoi qu'ensi se deportoient  
 Les damoiselles au chanter,  
 Je m'ose bien et puis vanter  
 Les trois compagnons dessus dit,  
 Refus, Dangier et Escondit  
 N'avoient cure de la feste ;  
 Ançois crolloit cascuns la teste.  
 Riens ne voient qui lor souffise.  
 Pour quoi sont tel gent en offisee ?  
 Il estoient là en la place.  
 Riens ne voi en euls qui me place ;  
 Car il avoient, li larron !  
 Trois testes en un chaperon ;  
 Ne je ne passe pié avant  
 Qu'il ne me soient droit dexant  
 Le regard, et en mi la chiere  
 Sus moi ou sus ma dame chière.

Haro ! que je les vois envis.  
 Quant il me regardent ou vis  
 A painnes pui je ouvrir la bouche  
 Pour chanter que cascuns en grouce.  
 Il sont ores de put afaire.  
 Se je ne cuidoie fourfaire  
 D'amende que quarante livres  
 J'en seroie tantos delivres,  
 Car j'ai bien volenté et ire  
 Que d'euls en mi la place occire,  
 Mès je ne les ose envair  
 Ne sus eulz montrer mon air,  
 Seulement pour ce que ma dame  
 Rit à la fois sus eulz, par m'ame!  
 Et soeffre bien qu'il soient tel  
 Soit à la feste ou à l'ostel.  
 De tout ce qu'il font elle jue,  
 Et je me defris et mengüe.  
 Je vodroie, par saint Remi!  
 Qu'il fussent ores droit en mi  
 La grant mer, en une escuielle,  
 Ou la langue euissent muielle,  
 S'auroie paix de leur parolle.  
 Car quant je danse ou je carolle,  
 Ou je fai aucun esbanoi,  
 Il en ont tristece et anoi,  
 Et me sont trop fort en aget.  
 Cure n'euisse de tel get,  
 Car je n'i puis nul bon point prendre.  
 Se me convient-il à euls rendre



Et estre en leur subjection;  
 Mès c'est voir sans devotion,  
 Car je n'i ai point d'amisté.  
 Tout le temps que jai là esté  
 Il n'orent aillours leur regart  
 Fors dessus moi, se Diex me gart !  
 Au mieulz que je puis je m'en passe.  
 Doulc-samblant pas ne me trespasse  
 Au chanter, ançois m'en requiert.  
 Par sa parolle me conquiert  
 Un virelay de tel chant qu'ai;  
 Moult bellement illoec chantai.

*Virelay.*

Mon bien, ma paix et n'amour  
 Mon souvenir nuit et jour,  
     Et toute ma joie,  
 Se vous voliés je seroie  
 Resjoïs de ma douleur.

Non, ma dame, que je voeil  
 Riens deviser sus vo voeil,  
     Ne jà il n'aviegne  
 Mès proyer que vo vair oeil,  
 Qui sont simple et sans orgueil,  
     De moi l'on souviagne ,

Quant ensi vendra à tour,  
 Car il sont d'un bel atour.  
     Trop mieulz en vaudroie

Se par vo gré en avoie  
 A chief de fois le retour  
 Mon bien etc.

Ne de riens je ne me doeil  
 Que le bien qu'avoir je seeil  
     Tout-dis ne me viegne.  
 Si tretos que je recoeil  
 Le regart de vostre accoecil,  
     Que Diex parmaintiengne!

Je me conforte en douçour  
 Et le fai pour le millour,  
     Car, voir se j'estoie,  
 Plus grans cens fois que ne soie,  
 S'ai je conquis toute honnour  
 Mon bien etc.

Humilités, qui moult est belle,  
 Ne fu pas au chanter rebelle;  
 Et pour ce qu'on n'avoit encor  
 Dit nul rondel de chief en cor,  
 Elle en dist un bel et joli,  
 Lequel voeil pour l'amour de li  
 Recorder, car de belle bouche  
 En issi la vois lie et douce

*Rondel.*

Amours je vous regrasci  
 En quan que vous m'avés fait.

Le temps me plect bien ensi.  
 Amours etc.  
 J'ai mon coer mis et censi  
 A bel et bon et parfait  
 Amours etc.

Desirs fu forment esméus  
 Et de chanter tous pourvéus  
 Un rondelet bel et plaisant.  
 Tels fu, si com je truis lisant.

*Rondel.*

Pour vous, douce créature,  
 Me fault souffrir nuit et jour  
 Maint assault plain de dolour.  
 Penses si garni d'ardure  
 Pour vous etc.

Regardés quels mauls j'endure.  
 Se briefment n'ai vo douçour  
 Morir m'estoet sans sejour.  
 Pour vous etc.

Encor en fist un aultre après  
 Desirs, qui m'estoit assés près,  
 Et lequel j'oy volentiers,  
 Car il poursievoit les sentiers  
 Que j'ai à mon pooir tenu.  
 Je l'ai assés bien retenu,  
 Car g'i mis mon coer et m'entente.  
 Si le vous dirai sans attente :

*Rondel.*

La peinture qui me point,  
 Dont conseil lier ne me sçai,  
 Nuit et jour ne cesse point.  
 La peinture etc.

Et si me point si à point  
 Que riens ne crienc son assai.  
 La peinture etc.

Pités, qui fu de bon afaire  
 Un virelay volt droit là faire,  
 Et puis le chanta doucement.  
 Proyer ne s'en fist longement,  
 Car elle estoit assés aisie  
 D'estre gaiette et envoisie.  
 Là remonstra de coer discre  
 Ce dont on li sot tres grant gré  
 Et qui grandement m'abelli.  
 Vous l'orés pour l'amour de li.

*Virelay.*

Mesdisant sont moult hardi  
 Qui s'ensonnent de mi.  
 Ne scevent comment,  
 Et mettent empecement  
 Entre moi et mon ami.

Cuident-il par leur gengler  
 Mon ami vers moi grever

Ne porter contraire ?  
 Certes, nennil; c'est tout cler  
 Que je l'aimme sans fausser  
 Et bien le doi faire.

Il m'a loyalment servi  
 Doubté, cremu, obey;  
 Si l'ai-je souvent  
 Refusé; mès vraiment  
 Onques ne s'en desconfi.  
 Mesdisant etc.

Pour faire leurs coers crever,  
 En avant li voeil monstrier  
 Chiere debonnaire;  
 Par quoi s'il les ot parler  
 Cause aura de tout porter  
 Soi souffrir et faire.

Bien le saura faire ensi,  
 Et l'a fait jusques à ci  
 Moult courtoisement.  
 S'en aura tel paiement  
 Qu'il vault et a desservi.  
 Mesdisant, etc.

Doulc-samblant, qui fu gens et cointes,  
 De tous et de toutes acointes,  
 Ot en la feste grant puissance  
 Avec sa serour Cognoissance.  
 Ne se fisent gaires pryer;  
 Ains chantèrent sans detryer

Un virelay bon et nouvel.  
 En euls oant pris grant revel,  
 Tant ens ou chant com ens ou dit  
 Vous l'orés sans nul contredit.

*Virelay.*

Je n'ai bon an ne bon jour,  
 Ne reconfort ne douçour  
 Ne souvenir qui le vaille,  
 Se vos regart ne le baille  
 Ma droite dame d'onnour.

Dont souvent sui esbahis;  
 Car je ne puis pas tout dis  
 Estre dalès vous.

Quant g'i sui c'est uns périls  
 Pour mesdisans, ce m'est vis  
 Qui voient en nous

Aucun vrai signe d'amour  
 Dont genglent li trahitour;  
 C'est la mort, c'est la bataille  
 Que j'ai bien mestier qui faille  
 Pour alegier ma dolour.  
 Je n'ai etc.

Pour ce, humblement escriis  
 A vous, ma dame de pris,  
 Com li vostres tous;  
 Et vous di que je suis cils  
 Qui plainnement est ravis  
 En vos maintiens douls.

C'est mon bien, c'est mon retour ;  
 C'est ma joie et mon sejour ;  
 Il n'est riens dont il me eaille  
 Fors que briefment vers vous aille  
 Pour remirer vo colour.  
 Je n'ai etc.

Quant Attemprance à son tour vint  
 Et que chanter il le convint,  
 Elle n'en fu pas trop escarse ;  
 Mès d'une vois à point esparsse  
 Et qui volentiers fu oye  
 Chanta. Se dist la resjoye,  
 Ce me fu vis, un Virelay  
 Le quel je dirai sans delay.

*Virelay.*

On dist que j'ai bien maniere  
 D'estre orgillousette.  
 Bien afiert à estre fiere  
 Jone pucelette.

Hui matin me levai  
 Droit à l'ajournée ;  
 En un jardinet entrai  
 Dessus la rousée ;

Je cuidai estre premiere  
 Ou clos sus l'erbette,

Mès mon doule ami y erø  
 Coeillans la flourette  
 On dist etc.

Un chapelet li donnai  
 Fait de la vesprée;  
 Il le prist, bon gré l'en sçai;  
 Puis m'a appelée.

« Voëlliés oïr ma proyere,  
 » Très belle et doucette  
 » Un petit plus que n'affiere  
 » Vous m'estes durette. »  
 On dist etc.

Jà ne seroient nul jour las  
 Jone gent d'estre en tel solas,  
 Car leur nature le requiert  
 Qui toutadies avant conquiert  
 Et les encline en tel besongne;  
 C'est la plus especiauls songne  
 Qu'il ont ne qu'il voëillent avoir.  
 Il n'ont cure de grant avoir;  
 Il on droit, car or ne argent  
 Dure petit à jone gent.  
 Quant il l'ont, liement l'espardent;  
 Et s'il ne l'ont, il s'en retardent.  
 Je, qui jà telz assaus souffri  
 Tous me deris et me defri,  
 Quant à la fois il m'en souvient  
 Des aventures qu'il convient



Un jone amoureux endurer.  
Ne sçai comment il poet durer  
Tant dou corps que de sa chevance;  
Mès fortune ou le temps l'avance  
Qui l'aydent, par soubtieus cas.  
S'il n'a rente, s'a-il pourchas;  
Car tout dis vient ors et argens  
Par droit usage aux jones gens,  
Et se lor est le temps confors.

Or revenons au fait de lors  
Et dou jour dont loer me doi,  
Que je tenoie par le doi  
Ma droite souverainne dame.  
Je ne vosisse adont, par m'ame!  
Estre Roy de Constantinoble  
Ou d'un royaume encor plus noble,  
Et je ne fuisse en ce parti.  
Je l'avoie lors bien parti  
Et grandement, au dire voir.  
Ne sçai comment poroie avoir  
La fortune à ceste pareille.  
Las mès! entroes que j'appareille  
La parolle, pour dire un mot,  
Je ne sçai se li uns d'euls m'ot  
Des vallés ci nommés devant,  
Mès il traient tous trois avant.  
Seul de leurs regards m'esbahissent;  
Il me murdrissent et trahissent.  
Pourquoi sont-il si près de moi  
Quant g'i pense tous et larmoi.

Toutes fois Franchise et Pité,  
 Cognoissance et Humilité  
 Voient bien que pas ne sui aise.  
 Nom-pour-quant cascune s'apaise  
 A ce que je remonstre et die  
 A ma dame ma maladie.  
 Mès elles n'en osent parler,  
 Ne vers moi venir ne aler.  
 Le temps en laissent couvenir,  
 Viegne ensi qu'il poet avenir.  
 Se n'i voeil-je, ne quier nul visce.

Là fui servis d'un bel service  
 De Jonece, mon compaignon;  
 Pour ce souvent s'accompaignon  
 Avec les bons qu'on en vault mieulz.  
 Il, qui tout dis avoit les yeulz  
 Sus moi et sus ma dame ouvers,  
 Et qui se tenoit tous couvers  
 Afin qu'on ne s'en presist garde,  
 Voit bien, par ce qu'il me regarde,  
 Que j'avoie très grant desir,  
 Mès que j'euisse le loisir,  
 De dire et monstrier quelque chose;  
 Et si ne puis, aussi je n'ose,  
 Pour les vallés qui sont ensamble.  
 Que fist-il? trop bien ce me samble.  
 Un anelet d'or il portoit  
 Où a la fois se deportoit;  
 Mès celi il laissa chéoir  
 Pour nous en parolle enchéoir;

Et lorsqu'il le senti chéu,  
 Si com il l'en fust meschéu,  
 Il fist forment l'ensonnyé,  
 Et là a requis et pryé  
 Que on li voeille aidier à querre.  
 Et cascune et cascuns à terre  
 S'abaissent après l'anelet;  
 Et méismes li troi vallet,  
 Lesquels je ressongnoïe si,  
 En l'erbe le quèrent aussi.  
 Lors fui boutés de Doulc-Samblant  
 Qui me dist, ensi qu'en emblant:  
 « Passe avant, car on t'a fait voie.  
 » Ne voi personne qui te voie.  
 » Parolle à ta dame; il est tamps. »  
 Et je, qui pour li sui sentans  
 Pluisours assaus, li dis : « Ma dame,  
 » Vostre amour m'a si pris, par m'ame!  
 » Que je ne puis maniere avoir;  
 » Et s'il vous plaisoit à sçavoir  
 » Dont ce vient, c'est, en loyauté,  
 » En pensant à vostre beauté.  
 » Le bien de vous et le grant sens  
 » M'a conquesté de tous assens.  
 » Cils se poroit à droit prisier  
 » De qui vous dagneriés brisier  
 » Les mauls, seul de vos douls regars.

Plus ne parlai car je regars  
 Que l'anelet si fu trouvés,  
 Et oy qu'on dist: « Vous devés,

» Jonece, par raison le vin.  
 » Vous voliés aler au devin  
 » Pour demander vostre anelet. »

Dont sallent avant li vallet  
 Qui furent fel et despitous  
 Et encontre moi peu pitous,  
 Et me disent : « Trayes en là »  
 Et je respondi : « Ve-me-là ! »  
 Tout le plus grant bien que je pris  
 De ma droite dame de pris,  
 Fu que je vis après ma note  
 Sa belle bouchette mignote  
 En riant un petit mouvoir.  
 Plus n'i ot fait ne dit non voir,  
 Ce fu assés; bien me souffist.

Or vous dirai quel chose on fist.  
 Là fu qui dist ceste parolle,  
 Qu'on laiast ester la carolle  
 Et qu'on presist aultre revel.  
 Dist l'un : « J'en sçai un tout nouvel  
 » Que je voeil monstrier et aprendre  
 » Et qui bien est tailliés dou prendre. »  
 Quel est le ju on li demande.  
 Il respondi à la demande:  
 « C'est cils de la pince merine.  
 » Enfant de Roy et de Royne  
 » Le poroient par honnour faire. »  
 Tout s'acordent à cel afaire.  
 Nuls n'i est à qui il ne place.  
 Là fu le ju jués en place.

Or nous convenoit entre nous  
 Estre en estant ou en genouls.  
 Si nous asséins environ  
 De ma dame, et en son giron  
 Mist cascade et cascade son doi  
 Pour le ju dont parler je doi.  
 Et eils qui en fist la devise  
 Disoit ensi, quant je m'avise :  
 « Robins ne poet dormir ou clos  
 » S'il n'est de flouettes enclos.  
 » Et dist que jà n'i dormira  
 » Jusqu'à tant que sa mie aura  
 » Et un et deus. — Or vous levés  
 » Dist on à moi, vous le devés. »

Je me levai sans nul delai  
 Et un petit en sus alai  
 Environ dix ou onse apas,  
 Par quoi ne les oïsse pas,  
 Et me mis en un buissoncel  
 Qui séoit dalès un moncel.  
 Je croi que il fu fais pour mi,  
 Car il estoit tous croes parmi,  
 Beaus et foellus, ombrus et vers.  
 J'estoie laiens tous couvers  
 De foillettes à toutes pars,  
 Et toutdis estoit mes espars  
 Et mon regard dessus ma dame  
 Pour qui amours le coer m'entame.  
 Elle fait bien à regarder.  
 Et celles qui l'ont à garder

Maniere, Attemprance et Beautés,  
 Et Doule-Samblant qui est bien tels  
 Qu'il ne me dagneroit mentir,  
 Et Pités qui me lait sentir  
 Qu'Umilités trop bien l'ordonne,  
 Et Cognoissance qui me donne  
 Grant confort quant ceulz voi et celles.  
 Qui sont tout vallet et pucelles  
 Pour euls plainnement asservir.  
 Je sui bien tenus de servir  
 Dame si bien acompagnie  
 D'une si douce compagnie;  
 Et pour ce que je le convoi  
 De douls regars que li envoi  
 Qui en regardant m'abilitent  
 Et qui grandement me delittent,  
 Monstrer voeil que je ne dors mie;  
 Car sa douce phizonomie  
 Me fait bonne matère avoir  
 Pour dire une balade voir.

*Balade.*

Maniere en plaisant arroi  
 Est forment recommandée  
 En Dame, et fust fille à Roy;  
 Car, quant elle en est parée,  
 Elle est de tous honnourée,  
 Amée et prisie aussi  
 Pour le bien qu'on voit en li.

Et c'est bien drois, par ma foi!  
 Car maniere à point arrée,  
 Soit à vue, ou en requoi,  
 Est volentiers regardée.  
 C'est vertus moult renommée.  
 Onques coers ne le hay  
 Pour le bien etc.

Et pour ce que je perçoi  
 Que ma dame en est armée,  
 Sui je hors de tout anoi,  
 Car elle est de bons nommée  
 De grasce et de renommée,  
 La parfette au coer garni.  
 Pour le bien etc.

Entroes que Beautés et Plaisance,  
 Desirs, Maniere et Cognoissance,  
 Doule-Samblant et Humilité  
 Franchise, Attemprance et Pité  
 Entendoient aux noms donner,  
 Ensi qu'on les doit ordonner,  
 Et que le requiert li reviaus  
 Et le ju qui est moult nouveaux,  
 J'avoie aillours mis mon entente,  
 Ensi que bonne amour me temple,  
 A la balade dessus dite,  
 Comment qu'elle fust moult petite.  
 Depuis ne fui je pas alés  
 Trop loing, quant je fui appellés,  
 Et me fu dit : « Hanin ! Haynau ! »

Je respondi : « Pié de chevau ! »  
 Et puis on dist : « Que voels que face ? »  
 Ei je respone : « Ce qu'à Dieu place. »  
 — « Or nous dittes, sans courroucier,  
 » Lequel vous avés or plus chier  
 » Qui vous raporte sans delay,  
 » Ou flour de lys, ou flour de glay,  
 » Ou la roze, ou la violette,  
 » Ou la consaude joliette,  
 » Ou bonne-aventure, ou fortune,  
 » Ou le cler soleil, ou la lune. »  
 Et je qui tout-dis m'aventure  
 Je respondi : « Bonne-aventure. »  
 Bonne-aventure avant salli.  
 J'avoie bien afaire à li.  
 Desir ot-on ce nom donné  
 Par le ju devant ordonné  
 Je fui moult lies par convenant  
 Quant je le vi à moi venant,  
 Et il se resjoy foison  
 Quant il me véy ou buisson.  
 « Amis, dist il, ci sui venus,  
 « Pour vous porter. G'y sui tenus. »  
 Et je li dis : « C'est bien mes grès. »  
 Lors est laiens o moi entrés,  
 Pourvéus pour moi enchargier,  
 Ne il ne s'en voelt atargier;  
 Mès il convient voir qu'il s'atarge;  
 Car si tre-tos com il m'encarge,  
 Il m'est avis de toutes pars



Que ce soit fus et que tous ars,  
 Et que je soie en mi la flame.  
 J'escrie lors: « J'ars tous et flame!  
 » Desir, Desir ! mettés moi jus.  
 » Jués vous ores de telz jus  
 » Qui me voles ensi ardoir?  
 » D'aler avant n'ai le pooir.  
 » Je senc le fu qui me sousprent,  
 » Qui tout me bruist et esprent.  
 » Issiés de ci et appellés  
 » Ceuls et celles que vous volés.  
 » Dittes qu'en me vigne secourre;  
 » Car vraiment j'ars tous en poure,  
 » Ne je ne senc que flame et fu.  
 » Et si ne sçai mies par ù  
 » Tele ardour puist venir ne nestre,  
 » Fors seulement q'une fenestre  
 » A la maniere d'un petruis  
 » Dedens ce buisson voi et fruis. »  
 Se li fis-je orains de mon doi.  
 Certes moult bien comparer doi  
 Ce meffait; car par là souvent  
 Ai je hui véu le doule convent  
 Que ma très souverainne garde;  
 Quant bas et hault par tout regarde.  
 « Ceste ardour est par là entrée,  
 » Car je n'i voi nulle aultre entrée,  
 » Dittes, Desir, ai je dit voir. »  
 Et eils qui bien fait son devoir  
 Que del ardant fu atisier,

Me dist : « Vous vos ahatiés hier  
» De porter, comme bons vassaus,  
» Les merveilles et les assaus  
» Qu'aux pluisours jones gens aviennent  
» Qui par ce buisson vont et viennent;  
» Et je vous voi jà recréant.  
» Amis, amis, je vous créant  
» Que quant de ci vous partirés  
» Vraies ensengnes en dirés  
» A ceuls qui oïr les vodront,  
» Par quoi mirer il s'i porront. »  
— « Haro ! di je, j'en sçai assés  
» Car je sui jà mas et lassés.  
» Estes vous pour ce ci commis ?  
» Venus le m'avoit bien prommis,  
» Que, se longement je vivoie  
» Et avecques vous arrivois,  
» Que j'auroie à souffrir foison.  
» Et se vous scavés la poison  
» De ceste ardour qui m'est si griés,  
» Je vous pri, qu'elle me soit briés,  
» Car pas ne sui fors pour porter ;  
» Se m'en poriés bien deporter,  
» Car ce fais ci trop fort me charge.  
» Je n'ai pas appris si grant charge.  
» J'estoie assés à paix avant,  
» Quoique dangiers me fust devant.  
» Mieuls ameroie o lui tout dis  
» Et refusés et escondis  
» Que d'estre en penitence tele.

» Il n'est creature mortele  
 » Qui longes porter le peüst,  
 » Que briefment la mort n'en euist,  
 » Car il me vient tout à revers.  
 » J'estoie maintenant couvers  
 » De foelletes et de vredure  
 » Et je sui tous rempli d'ardure.  
 » Or, me dittes s'onques nuls fu,  
 » Fors que moi, ens ou pareil fu;  
 » Car j'auroie bien ma part d'ire,  
 » Mès que je le puisse pardire,  
 » Se j'estoie en ce monde seuls  
 » Qui euisse esté angoisseus  
 » Et passé parmi ceste flame  
 » Qui trestout me bruist et flame. »

Desirs qui est un grans brandons  
 D'ardour, et qui en fait grans dons  
 Là où il les cuide employer  
 Me va erramment desployer  
 Figures et exemples tels,  
 Et me dist. « Or vous confortés  
 » Amis, et si escoutés voir.  
 » Vous volés, ce m'est vis, sçavoir  
 » S'onques nuls fu dou fu attains,  
 » Fors que vous, dont vous estes tains.  
 » Nommer vous en voeil jusqu'à dis  
 » Qui plus le sentirent jadis  
 » Que vous n'ayés fait, Dieu merci !  
 » A tout le mains jusques à ci.  
 » Dis! voires vingt, se mestier fait !

» Ou un cenz! qui furent si fait,  
 » Si pris, si atteint et si ars  
 » Que hardemens, avis ne ars  
 » Ne les en porent aidier onques. »  
 Et je li respondi adonques :  
 » Or les nommés; je les orai  
 » Parquoi oublyer m'i porai. »  
 — « Volentiers. Moult en fu Phebus  
 » Del ardant fu d'amours embus  
 » Pour Dane qu'il desiroit si,  
 » Et celle le fuioit ensi  
 » Qu'on fuit ce dont on ne fait compte.  
 » Onques Phebus, dont je vous compte,  
 » N'en pot belle parolle avoir,  
 » Tant li fesist-il à sçavoir  
 » Comment desirs le pooit traire.  
 » Tout dis li fu dure et contraire.

» Et Orpheus pour Proserpine  
 » Qui se pinoit dessous l'espine,  
 » Que Pluto ravi et embla.  
 » Orpheus ses chans en vuerbla,  
 » Et prist sa harpe belle et bonne,  
 » Et sen vint droit dessus la bonne  
 » D'enfer où siet la droite entrée  
 » Par où sa mie y fu entrée  
 » Que Pluto porté y avoit.  
 » Cils, qui trop bien harper savoit,  
 » Sa harpe attempra doucement.  
 » Tant harpa et si longement

- » Que les Diex, pour la melodie,  
 » N'en y a nul qui mot en die  
 » Tout ouvrirent encontre li.  
 » Et Orpheus au corps joli  
 » Trouva sa mie, ce me samble;  
 » Et parlerent lonc temps ensamble.  
 » Et l'a dou ravoir calengié.  
 » Mès on trouva qu'elle ot mengié  
 » Dou fruit d'enfer, quant elle y vint.  
 » Pour ce demorer li convint.  
 » Mès Orpheus, si com bien sçai,  
 » S'en mist toutes fois en l'assai;  
 » Ce fu amour et ardur grans;  
 » Et s'estoit dou véoir engrans  
 » Quant en enfer, où tel val a,  
 » Pour Proserpine il s'avala.  
 » Et pas ne fait à oublyer  
 » Léander, mès à publyer  
 » Et l'ardour dont tant il ama  
 » Héro pour qui il s'entama.  
 » Toutes les nuis un brach de mer  
 » Nooit li preux pour ceste amer.  
 » Point ne visoit à la tempeste  
 » Dont la mer souvent se tempeste.  
 » Tant i ala et tant y vint  
 » Qu'enfin demorer li convint.  
 » Entre Albidos et l'autre dune  
 » Fu il souspris d'une fortune  
 » Et laquele il ne pot passer.  
 » En noant le convint lasser;

- » Et là où mainte nef arrive  
 » Fu trouvés mors dessus la rive.  
 » Et ne fu plains d'ardant folie  
 » Et de grande mélancolie  
 » Pymalion, quant il bailla  
 » A l'image qu'il entailla  
 » Sa mour de si ardant entente,  
 » Espris dou brandon dont je tempte  
 » Maint baceler et mainte dame.  
 » Il, en priant, rendi là ame.  
 » Cepheus n'en ot mie mains.  
 » S'estoit il en tres bonnes mains  
 » Eschéus, s'il y presist garde.  
 » Mès les flamesches de ma darde  
 » Ne scevent nullui deporter.  
 » Grant ardour le vint enhorter,  
 » Et l'amonnesta et sousprist,  
 » Quant la melancolie il prist  
 » De monter à mont un lorier  
 » Pour véoir avant et arrier  
 » S'il veroit point venir sa dame  
 » Qui loyalment l'amoit, par m'ame!  
 » Car un usage entre euls avoient  
 » Qu'en un gardin il revenoient  
 » Parler de leurs amours ensamble.  
 » Or en defalli, ce me samble,  
 » Héro, qu'elle un jour point n'i vint;  
 » De quoi à Cepheus mesvint.  
 » Quant il voit que le soir approce  
 » Pour infortunés se reproce.

- » En tel argu pensant à li  
 » Soudainnement il tressalli,  
 » De l'arbre chéi jus à terre.  
 » Il ne le convint aillours querre.  
 » Là fu trouvés, là est ses lis,  
 » Car il y fu ensepvelis.  
     » Tubulus gousta moult mes flames.  
 » Le record n'en est mies blames,  
 » Car dou {gouster et dou sentir  
 » Peu de gens en voi repentir,  
 » S'il ne sont d'attemprance dure.  
 » Mès li touseaus en ceste ardure  
 » Persevera et rendi ame.  
 » Ensi est escrit sus sa lame.  
 » Le Dieu d'amours en leva bulles  
 » Et dist que loyal fu Tubules,  
     » Narcisus fu de franche orine,  
 » Enfés de Roy et de Royne;  
 » Tres beaus fu et de noble arroi.  
 » Fille de Royne et de Roy  
 » Enama; Equo ot nom celle.  
 » Elle moru jone pucelle.  
 » Nom-pour-quant, s'elle morte fu,  
 » Onques estaint n'en vit le fu  
 » Narcisus, tel quil le portoit;  
 » Mès nuit et jour li enhortoit  
 » Que il perseverast avant;  
 » Et li remettoit au devant  
 » Equo la belle et bonne et sage.  
 » Or avoit Narcisus d'usage

- » Que d'aler ens es bois chacier
- » Pour son esbanoi pourchacier.
- » Il, qui estoit très bons ouvriers
- » De mettre avant chiens et levriers,
- » A la chasse un cerf accoeilli ;
- » Et cils au cours le recoeilli.
- » De près le sieut li jouvenceaus ,
- » Passe vallées et monceaux,
- » Preories et grans herbois.
- » Venus s'en est en un beau bois ;
- » Et assés près d'une fontainne,
- » Qui de toutes gens fu lontaine,
- » Prist Narcisus le cerf à force.
- » Il méismes droit là l'escorce
- » Et la cuirie aus chiens en fait,
- » Car bien savoit ouvrer dou fait.
- » L'aigue qui couroit ou ruissiel
- » Rafreschissoit le jovenciel.
- » Pour la calour qui estoit grans ,
- » Fu Narcisus forment engrans
- » Que de la fontaine il peüst
- » Boire et son sool en eüst.
- » Adout à la fontainne vint.
- » Quant il y fu, se li souvint
- » D'Equo que tant amé avoit
- » Que conseiller ne s'en savoit.
- » Narcisus s'abaisse pour boire ;
- » Et l'aigue qui est clere et noire
- » Et qui siet en lieu orbe et sombre,
- » D'une personne li fait ombre.



- » Quant Narcisus en voit la fourme,  
 » Ardour l'amonnesté et enfourme  
 » Que briefment c'est Equo sa mie  
 » Et que perdu il ne l'a mie.  
 » Adont se lieve contremont;  
 » Et volentés si le semont  
 » Que de cryer envois ! envois !  
 » Equo ! Equo ! à clere vois.  
 » Le son des bois respont sans faille  
 » Tout ce que Narcisus li baille .  
 » A la fontaine s'abandonne,  
 » Car miréoir, ce dist, li donne  
 » Qu'il voit Equo en propre face.  
 » Tant li plet qu'il ne scet qu'il face.  
 » Il s'abaisse et souvent en boit.  
 » En ceste ardour s'i il s'emboit  
 » Que droit là, sans partir, se tient.  
 » Et tout entirement maintient  
 » Que il parolle bouche à bouche  
 » A Equo sa mie très douce ;  
 » Car le son retentist et dist  
 » Tout ce que de Narcisus ist.  
 » Là se plaint et pleure et souspire ;  
 » Sa vie et sa santé empire,  
 » Car il est là tant longement,  
 » Sans mettre en soi aliegement,  
 » Espris d'un tel tison ardant  
 » En la fontaine regardant  
 » Par son samblant une figure,  
 » Et tellement s'i esvigure

- » A regarder, dont près, dont loing,  
 » Qu'il n'a aillours entente et soing,  
 » Ne aultre part ne voelt aler ;  
 » Car vis li est qu'il ot parler  
 » Equo, si-tos com il parolle  
 » Soit bas ou hault une parolle.  
 » Ceste ardour ensi le demainne  
 » Jusqu'à tant qu'en la fin le mainne.  
 » Ensi Narcisus pour sa dame  
 » Rendi en cel estat là ame.  
     » Paris, qui fu à Priant fils,  
 » De son damage estoit tous fis  
 » Quant il ala en Gresce querre  
 » Feme pour lui par fait de guerre ;  
 » Car Helenus et Cassandra  
 » Disoient bien : Quant hors saudra  
 » Paris, pour faire emprise tele ,  
 » C'est no destruction mortele.  
 » Et toutes fois, pour leur parler  
 » Il n'en laissa point à aler  
 » En Gresce, ains y ravi Helainne  
 » Dont la guerre fu si villainne  
 » Com il y pert et y parra  
 » Tant que de Troies on parra.  
     » Acillès pour Polixena  
 » En amoureuse ardour regna.  
 » Et qui voelt savoir par quel tour,  
 » Il convient prendre son retour  
 » Ci devant et droitement-u  
 » Li amans à son coffre fu

- » Où il ot jà mis son image  
 » Et on vera à quel damage,  
 » Comment Acillès fu menés,  
 » Espris d'ardour et fourmenés.  
   » Tristrans aussi sus tele fourme,  
 » Si com sa vie nous enfourme  
 » Qui bien justement l'examine.  
 » Dou fu d'amour, qui maint coer mine,  
 » Telement fu examinés  
 » Que jusques en la fin menés.  
 » Maint Philozophe aussi j'en sçai  
 » Qui en chéirent en l'assai  
 » Et furent feru de la darde.  
 » Premiers qui Ovide regarde  
 » Vregile et Aristotle aussi,  
 » On voit que ce fu d'euls ensi.  
 » Compains, il n'est nuls qui ne passe  
 » Parmi ce fu, s'il a espasse,  
 » Tempre ou tart, mès c'en est l'adrece  
 » Le joli Buisson de Jonece.  
 » Foi que doi à saint Innocent !  
 » J'en nommeroie jà un cent,  
 » Voire, par Dieu ! un grant millier,  
 » Se tant voloie travillier,  
 » Qui tout en ont esté bersé,  
 » Ardament espris et arsé.  
 » Mès, nennil ; il m'en fault issir ;  
 » Car je n'ai mies le loisir ;  
 » Et se nous fault de ci vuidier.  
 » Que poent maintenant cuidier

» Ceuls et celles qui sont là-jus,  
 » Qui s'esbatent aux pluisours jus  
 » Et qui à riensnée n'entendent,  
 » Fors seulement qu'il nous attendent.  
 » Il dient ensi, et de voir,  
 » Que je ne fai pas mon devoir  
 » De vous porter, quant tant demeure.

Et je li respondi en l'eure:

» Desir ! Desir ! trop me hastés !  
 » Saciés que je ne sui pas tels  
 » Que je puisse de ci partir.  
 » Vous me véés, com un martir,  
 » En penitance et en ardure.  
 » Jà tant que ceste ardure me dure  
 » Je n'ai cure de nul revel  
 » Ne de ju, tant soient nouvel.  
 » Toute joie m'est marison.  
 » Je ne quier que ma garison.  
 » Si vous pri qu'il vous viegne à point  
 » Que vous regardés sus ce point  
 » Par quoi briefment reconfort aie  
 « De ce mal qui si fort m'esmaie. »

A ces mos Desirs me respont,  
 Qui de moi pas ne se repont:

» Compains, compains, ce ne poel estre  
 » Que nullement voyes le prestre  
 » Qui jà jour ses reliques blasme.  
 » Diex me desfende de tel blasme  
 » Que jà des miennes je mesdie  
 » Pour nulle chose qu'on m'en die.

- » Car je n'i sui mie tenus.  
» J'ai esté tous jours retenus  
» De Venus et de son conseil,  
» Pour ce que j'enhorté et conseil  
» Que ses affaires est moult gens,  
» Voires à toutes jones gens.  
» Et le fu dont elle s'esbat  
» Je le recorde pour esbat.  
» Se tu t'en plains quele est la coupe ?  
» Quant tu bois à otele coupe  
» Que les amans dessus nommés  
» Qui grandement sont renommés  
» En la vie des amoureux.  
» Tenir t'en dois pour éureus  
» Quant Venus t'a tant adagnié  
» Que le buisson t'a ensengnié  
» Par où toutes jones gens passent,  
» S'en mi chemin ne se mespassent. »  
» — Desir, di-je, point ne m'en plains ;  
» Mès pour ce que je sui tous plains  
» D'ardour, enflamés et espris,  
» Et noient ne l'avoie apris,  
» Ce me fait gémir et cryer.  
» Si vous vodroie bien proyer  
» A jointes mains et en jenous  
» Que ci bellement entre nous  
» Vous vo voeilliés tant entremettre  
» Que de ce fu à coron mettre,  
» Car de vivre en un tel parti  
» Je l'auroie trop mal parti. »

Tant parlai et si bellement  
 Que eils, qui assés fellement  
 M'avoit remonstré, ce m'est vis,  
 Une grant part de son avis,  
 A moi reconforter s'acorde  
 L'estat, comment il le recorde.  
 » Compains, dist il, je partirai  
 » Et devers vostre dame irai  
 » Et devers ses pucelles toutes  
 » Qui ne sont dures ne estoutes,  
 » Mès d'une accointance très douce,  
 » Et lor dirai, car le fait touche,  
 » En quel ardur vous sejournés. »  
 — « Haro, di-je, très bons jours nés  
 » Me seroit, s'ensi le faisies. »  
 Il me respont : « Or vous taisiés,  
 » Car ensi le ferai sans faille  
 » Que presentement le vous baille. »  
 Il prent congié ; de moi se part ;  
 Mès encor, ançois son depart  
 J'avoie une chançon petite  
 Qui estoit assés bien escrite.  
 Je le pris, et se li donnai  
 Et en li baillant ordonnai :  
 » Vous donrés, de par le malade,  
 » A ma dame ceste balade,  
 » Et li dirés, aussi à celles  
 » Qui sont lès li com ses pucelles,  
 » Comment je sui en l'ocquison  
 » De li, embrasés dou tison,

» Si qu'à painnes pais-je parler. »  
 Dist Desirs : « Laissiés moi aler ;  
 « Je vous cuide trop mieulz aidier  
 » Que vous ne sauriés souhaidier. »

Desirs se part, et se me let  
 Au partir un sien anelet  
 Ce sont ières dou revenir.  
 Il saura trop mieulz avenir  
 Et adrecier à ma besongne  
 Puisqu'il en a empris la songne  
 Que je ne feroie à nul foer,  
 Car il cognoist assés le coer  
 De ma dame, ensi q'uns servans  
 Qui lone temps a esté servans  
 Entre les dames et pucelles.  
 Je croi bien qu'il parra à celles  
 Si sagement et si à point  
 Que je ne m'en plainderai point.

De moi se part, Diex le convoie  
 Et doinst que briefment le revoie !  
 Car j'auroie trop grant mestier  
 Que bien il peuist exploitier.  
 Le retour de lui moult me tarde.  
 Souvent de celle part regarde  
 Parmi le petruis en couvert  
 Que de mon doi avoie ouvert.  
 J'en fesoie adont ma fenestre.  
 Une heure à destre et à senestre  
 Regardoie avant et arriere  
 Et me tenoie à la barrière.

Aultre remede je n'i truis  
 A present que de ce petruis ;  
 Et il m'estoit trop bien séans,  
 Car ma dame et tous les séans  
 Véoie, et point ne me véoient  
 Endementroes qu'elles séoient.

Desir, qui est bon usagier,  
 Quant il voelt, d'estre messagier,  
 Leur sourvient garnis de parolle;  
 Mès ne sçai de quoi il parolle.  
 Au retour il le me dira,  
 Ne jà riens ne m'en mentira  
 Ou cas qu'il le m'a en convent.  
 Je regardoie moult souvent  
 De ce lès et de celle part  
 Mès pour ce de moi pas ne part  
 Le fu né l'amoureuse flame,  
 Ançois me bruist et enflame ;  
 Je ne m'en puis desfinceler.  
 Car je le sene estinceler  
 Environ moi. Haro ! quel hoste !  
 Quant il avient que mes yex oste  
 De ma dame et aillours les mec,  
 En peu d'eure les y remec,  
 Ensi que cils que tout dis tire  
 A monteplier mon martire.  
 Et c'est chose legiere assés,  
 Car je ne puis estre lassés  
 De remirer et de véoir  
 Le fu qui me fait enchéoir



En l'ardour dont je sui attains.  
 Si sui je près sus l'estre estains.  
 Or nest pensée qui n'aviegne  
 Attendans que desirs reviegne  
 Et que nouvelles me raporte.  
 En pensant illoec me deporte  
 A faire un lay presentement,  
 Car j'en ai assés sentement  
 Et matère par ces deus mains.  
 Je m'en passaisse bien à mains;  
 Mès puis qu'il fault qu'il soit ensi,  
 Très humblement j'en regrasci  
 Amours qui de ses biéns m'envoie,  
 Et qui aussi m'a mis en voie  
 De faire le lay sus tel fourme  
 Que mon fait requiert et enfourme.

*Lay amoureux.*

Ardamment me voi espris  
 Et sans confort  
 De lu d'amours qui me mort,  
 Si que tous fris  
 Ou coer m'est ce fu escriis  
 Qui me remort  
 Le gent corps, le bel deport,  
 Et les douls ris  
 De ma dame qui m'a pris  
 Par son effort.

Se brief n'ai son reconfort,  
 En ce pourpris  
 Qui tous est d'ardour pourpris  
 Et oultre bort  
 Demorrai jusqu'à la mort,  
 J'en sui tous fis;

Car d'ardour  
 Plainne de vigour  
 Et de chalour  
 Très aspre et très fiere,  
 Sans douçour  
 Me voi nuit et jour  
 Espris pour  
 Vous, ma dame chiere.  
 S'en savour,  
 Si cruel estour  
 Qu'à ma dolour  
 N'est mal qui s'affiere.  
 Vostre amour,  
 Maint plaint et maint plour  
 Par grant tristour  
 M'a fait mettre en biere.

Lamenteusement  
 Cremeteusement  
 Et secretement  
 Bellement,  
 Quant j'en ai espasse,  
 Di en moi comment

Le temps me sousprent,  
 Qui point ne m'aprent  
     Nullement  
 De segure grasse;  
 Ançois me deffent  
 Tout esbatement,  
 Car je voi souvent,  
     Vraiment !  
 Qu'il me fuit et passe  
 Trop legièrement,  
 Sans aliegement  
 Ne confortement  
     Dou tourment  
 Qui si fort me lasse.

C'est bien chose pour périr  
     Quant joïr  
     Ne resjoïr  
 Ne conforter ne me puis;  
 Ains me fault ensi tenir,  
     Et sentir  
     L'ardant desir  
 Dont je sui ars et bruis,  
 Qui me fait plaindre et gemir  
     Et ouvrir  
     Tamaint sospir  
 Plains de dolours et d'anuis.  
 Et ne sçai où refuir,  
     Pour garir  
     Ne amenrir

Les griefftés qu'en moi je truis,

Mès quant mon coer examine

Et le mine

Jusques au fons de la mine,

Je m'avise nom-pour-quant,

En pensant,

Que vous estes si benigne,

Douce et fine,

Que ceste ardour qui m'afine

Me fera, je ne sçai quant,

Confort grant;

Car vostre bonne doctrine

Me doctrine

Que, s'à point estes estrine,

C'est tout en reconfortant

Le plaisant

Fait d'amours; car si bon signe,

J'adevine,

Ont leur cours un seul termine

Pour esprouver un amant

Bien servant.

Dont je ne vodroie,

Se Diex me doinst joie,

Estre en aultre voie,

C'est drois qu'on m'en croie,

Que je sui;

S'une heure m'anoie,

L'autre m'esbanoie.

Quant je me fourvoie,

Tantos me ravoie.

Par autrui

Ardour me guerroie,  
 Quel part que je soie;  
 Et si fort me loie  
 Que ne la diroie

A nullui.

Mès quoi que je voie  
 Et qu'amours m'envoie,  
 Douce, simple et quoie  
 Tantost perderoie

Mon anui,

Se vos vairs yex,  
 Frans et gentieus

Dagniés assir sus mon regart;

Mès si lentieus

Ou si hastieus

Les voi venir de celle part,

Que petit mieulz

Voir en tous lieus

En est à mon coer qui tous art.

S'en sui entieus

Et très pensieus

Quant fortune ensi me depart

De ses biens à golonnées.

Quel presse a à tels données,

Qui sont si infortunées

Et si très mal ordonnées,

Que les creatures nées

Presens et passés

Dou cognoistre acoustumées

Dient que ce sont fumées

De douleur environnées,  
 Et que de tels corrovées  
 De deus ou de trois denrées

On a plus qu'assés.

Fortune, ensi tu m'effrées,  
 Quar je crienc tant tes posnées  
 Et tes dures destinées,

Je ne sçai à quoi tu béés.

Or le voes or le devées;

De riens ne t'est sés.

J'ai jà servi matinées,

Soirs, nuitiés et journées,

Termes et mois et anées.

De quoi sont recompensées

Mes painnes et mes pensées ?

Di le, se tu scés.

Et pour ce que grant et petit  
 Te tiennent en si grant despit,  
 Je croi aussi, se Diex m'ayt !

Que tu es si despitte.

Tu as maint coer mort et murdrir.

En toi croire n'a nul proufit,

Tes oevres et tout fidelit

Ne valent une mitte.

Dangier, Refus et Escondit

Me sont contraire et ennemit.

Je n'ai ne triewes ne respit,

Heure tant soit petite.

Mon coer souspire font et frit;

Je sçai, de voir on le m'a dit  
 Que quant je ploure ton coer rit,  
 Tant es fausse et trahitte.

Trop felon  
 Sont ti don;  
 Ocquoison  
 N'i a nulle de raison,  
 Ce dient li ancïen  
 Absalon  
 Et Sanson  
 Et Noiron  
 Et le Roi Laomedon,  
 Et Grieu et li Troïen.  
 Salemon  
 Ne Caton  
 Ne Platon  
 Ne sorent comparison  
 Faire de ton fol maintien.  
 Il n'est hom,  
 Tant soit bon  
 Ne preudom,  
 Que tu prises un bouton  
 De tant te cognoi-je bien.

En toi a tant de contraire  
 Qu'on ne poet dire ne faire  
 Nul bien ne nul exemplaïre  
 Qui puist ne qui doie plaïre;  
 S'en sui tous abus.  
 Non-pour-quant je m'en voeil taïre,

Et au doule penser retraire  
De ma dame debonnaire,  
Comment en son doule viaire  
    Je sui tous embus,  
Car la douce simple et vaire  
A un doule regart pour traire  
Un coer retraire et attraire,  
Car nature y volt pourtraire  
    Moult de ses vertus,  
Tant sont ses yeus secretaire  
De gentil et noble afaire  
Et si paiant sans fourfaire,  
Que nuls coers ne poet meffaïre  
    Qui en est ferus.

Et pour ce mon esperis  
    Onques ne dort  
Ains veille et traveille fort,  
    Pensant toutdis,  
Et appelle un paradys  
    Le plaisant port  
De ma dame et le ressort  
    De son cler vis,  
Nuit et j'our y sui ravis  
    Et pas n'ai tort,  
Aussi j'ai espoir d'acort.  
    Qui m'a prommis  
Que je serai resjoïs;  
    Dont tel recort  
Rendent à mon desconfort  
    Trop grant avis.



En dementroes que Desirs songne  
De dire et monstrier ma besongne,  
Ensi qu'il seet que le fait touche  
A la simple, plaisant et douce,  
Ma droite dame, assi à celles  
Qui se tiennent pour ses pucelles,  
Et que bien estoit escolés,  
J'avoïe mis à l'autre lès  
Mon sentement, tout tel que l'ai,  
A faire et à ditter mon lay.  
Je n'estoie dont pas sans soing,  
Et il m'estoit assés besoing  
Que je présisse aucun deport;  
Car cils qui mon message port  
Demora une longe espasse.  
Or n'est anoi que soing ne passe,  
Mès qu'il soit plaisans et ouvers.  
J'estoie ou buissoncel couvers  
Et environnés de vredure.  
Quoique mon coer fust plains d'ardure  
Si estoient li mien espart  
Tout-dis tirant de celle part  
Vers ma dame; ensi que soloie,  
Au regarder me consoloie  
La maniere et la contenance  
De Desir; aussi l'ordenance  
Comment il laboure et traveille  
Pour moi, ensi q'un preud'om veille  
Qui voelt estre bons et entiers.

Je sceuisse jà volentiers  
 Quel chose il dist et qu'il procure.  
 Selonc ce qu'il y met grant cure,  
 Il deveroit bien besongnier.  
 Je le lairai faire et songnier,  
 Car je croi que c'est tout pour mi.  
 Il y a plus d'an et demi  
 Que je vosisse avoir éu  
 Tel qu'il est, ossi pourvéu  
 De bon avis que je le cuide ;  
 Mès ançois que de ci je vuide  
 Nouvelles me raporterà,  
 Ne jà ne s'en déporterà.  
 Or doinst Diex qu'elles soient belles!  
 Il ne fu mie trop rebelles  
 Quant de là aler li requis;  
 Mès seulement je le conquis  
 Par li aparler doucement.  
 Il demeure moult longement,  
 Mès il ne le poet amender,  
 Car qui bien voelt recomender  
 Une personne à pluisours gens,  
 Il fault estre moult diligens  
 Et pourvéus de grant savoir,  
 Maniere et contenance avoir,  
 Tant en maniere com en fes.  
 Je croi que Desirs soit si fes,  
 Car il exploita bien et bel;  
 Je n'i voeil mettre nul rappel;  
 Et tout ensi qu'il li avint

Il le me dist quant il revint.

    Tout premiers, de ma dame il fu  
Aparlés qui demanda : « U,  
» Desirs, avés vous mis vostre homme ? »  
Et cils, qui pas ne me sournomme,  
Respondi : « Dame, ci devant  
    « Ai je laissié vostre servant  
    » Dedens ce buissoncel tous seuls,  
    » Triste, pensieu et anguisseus.  
    » Dont, se remede n'i mettés,  
    » Il dist que vous li prommettés  
    » Et donnés la mort, tout pour voir.  
    » Quant de là le cuidai mouvoir  
    » Je le trouvai en tel parti,  
    » Que ne l'en euisse parti  
    » Bougié ne jetté nullement;  
    » Car il est attains telement  
    » Dou fu d'amours environ lés  
    » Qu'il en est jà tous afolés  
    » Et descoulourés en la face;  
    » Et quel chose qu'il die et face,  
    » Et que grevé soient si membre,  
    » Moul't grandement il se ramembre  
    » De Doule-samblant vostre vallet  
    » Qui bellement parler le let  
    » A vous, sans get et sans envie.  
    » Se dist, tant qu'il sera en vie,  
    » Loer s'en voelt, car c'est bien drois.  
    » Mès il en y a aultres trois  
    » Dont il se plaint outre l'ensengne.

- » Desirs adonques li ensengne,
- » Refus, Dangier et Escondit.
- » Certes, dame, cil dessus dit
- » Font grandement à reprocier,
- » Car il ne vous ose approcier
- » Ne remonstrer qu'il li besongne
- » Pour ces trois, tant fort les ressongne !
- » Il l'ont jà moult dur recoeillié
- » Et près au tencier accoeillié.
- » Or s'est-il sagement souffers
- » Et toutdis bellement offers
- » A vous, dame, et à ceuls servir,
- » Com eils qui se voelt asservir
- » Entirement à tous vos grés.
- » Dame, il est loyal et secrés,
- » Jones, friches et esbatans.
- » En tous lieux où il vient à tamps
- » Porte-il bonne grasse et bon los;
- » Et bon renom, bien dire l'os.
- » Et vous estes jone et jolie
- » Et par droit amoureuse et lie,
- » Et bien digne d'avoir ami
- » De bon nom, par l'ame de mi !
- » Si seroit une belle paire
- » De vous, se vos coers s'i apaire
- » Et que le voeilliés consentir.
- » Dame, vocilliés un peu sentir
- » Comment pour vous vit en ardure
- » Et la grant painne qu'il endure
- » Attendans la vostre merci.

» En tiesmoing ceste lettre ci  
» Qui represente le malade. »  
Adont mist avant la balade  
Laquele ma dame reçut,  
Car dou buissoncel le perçut.  
Si en fui un peu resjoïs,  
Car je voi qu'assés conjoïs  
Est Desir, si com que je cuide.  
Je ne me remu ne me vuide  
Dou buisson, mès ançois regarde  
Celi qui moult sagement garde  
L'ordenance de sa parolle;  
Car moult bel et à point parolle  
Par bon sens et par grant avis  
A ma dame, ce m'est avis.  
Car s'il ne l'eüst fait à point  
Ma dame ne l'eüst là point  
Oy parler si longement,  
Ne recéu si doucement  
La balade qu'elle tenoit.  
Mès trop bien elle s'abstenoit  
Dou lire; et s'elle aussi s'en garde  
A chief de fois elle ens regarde,  
Et puis ses yeus tantost en oste.  
Or avoit elle là d'encoste  
Foi, Franchise et Humilité,  
Maniere, Jonece et Pité  
Qui bien Desir oy avoient;  
Mès l'entente pas ne savoient  
De ma dame, ne son afaire;

Ne quel response elle voelt faire.  
Si sallent avant Diex leur mire,  
Car bien l'ordenance en remire  
Dou buisson où je le convoi.  
Tout premierement Pité voi  
Qui parolle comme une sage,  
Car depuis oy mon message  
Dire tout ce qu'elle parla  
Et comment la besongne alla,  
« Dame, dame, ce dist Pités,  
» De vostre servant respités  
» La vie qui en peril gist.  
» Jà oés vous qu'il s'assougist  
» Et met du tout en vo franchise.  
» Il est d'une tres belle assise,  
» Toute tele que doit avoir  
» Un amoureux. En li n'a, voir !  
» Chose qu'il ne soit tous si fes  
» En dis en parolle et en fes,  
» Que doit estre un vrai coer secrés.  
» Il est humles, lies et discrés,  
» Obéissans, courtois et gens,  
» Aointables à toutes gens,  
» Friches, loyaus et biens celans,  
» Avisés et à poïnt parlans,  
» De grant grasce et de bon renom,  
» Et porte bon los et bon nom,  
» Et s'est encores à parfaire;  
» Dont j'en prise mieuls son afaire.  
» Tant en aurés vous plus grant gré,

» Se vous le mettés ou degré  
» De toute honnour par vostre emprise.  
» Ne pensés jà que je le prise  
» Pour chose que Desir là soit,  
» Car se de gengles nous lassoit  
» Nous le saurions bien mettre arriere  
» Trop plus avant qu'à la barriere. »

Adont salli avant Joneee

Et dist ensi : « Desir, et n'es-ce  
« De celi qui gist ou buisson ?  
» Je l'ai jà compaignié foison;  
» Mes je l'ai voir toutdis véu  
» De sens et d'avis pourvéu,  
» Ensi qu'on doit véoir un homme  
» Dont le bien se nomme et renomme.  
» Tels est il; il n'est mie doubte.  
» Et se les trois vallés redoubte,  
» Dangier, Refus et Escondit,  
» Il l'ont tant de fois escondit  
» Que c'est bien drois qu'il les ressongne.  
» Nuls ne nulle pour li ne songne  
» Ne ne met sa querelle avant,  
» Fors nous qui sons vostre servant.  
» Plus prisié ne soient li troi  
» Qui nous empècent nostre otroi.  
» Or véons, et bien le sçavés,  
» Que se nouvelles n'en avés,  
» Par nous vous n'en povés avoir  
» Cognoissance, ne riens savoir.  
» Et Desirs qui pas ne vous voet

» Decevoir, aussi il ne poet,  
 » Tant que vous soyés dalés nous,  
 » Vous prie humblement en genous  
 » Que vostre servant recevés.  
 » Et bien aviser vous devés  
 » A ce qu'il vous dist et enhorté,  
 » Car lettres de créance porte;  
 » Et encores n'est pas ci ditte  
 » La balade belle et petite  
 » Qu'en vos mains avés recéu.  
 » Dont se bien l'aves concéu,  
 » Et c'est chose qu'on puist oïr,  
 » Voëilliés nous ent tous resjoïr,  
 » Car d'oïr plaisance nouvelle  
 » Toute joie s'en renouvelle. »

Et ma dame lors le desploie  
 Qui au lire le temps emploie,  
 Tout ensi qu'il y ot escript,  
 Vous en véés le contrescript.

*Balade.*

D'ardant desir pris et attains  
 Tains sui, et ceste ardour m'afine.  
 Fine dame, je sui certains,  
 Certains que la vie en moi fine.  
 Y ne me poet estre aultrement  
 Car je sui espris ardamment.

Dame en vos douls regart humains,  
 Mains jointes et la face encline,  
 Cline mes yeus tous soirs, tous mains.  
 Au mains regardés ent le signe



Si ne m'eslongiés nullement  
Car je sui etc.

Se par vous n'est eilz fus estains,  
Tains ardans, plus vermaus que mine,  
Minera mon coer, je m'en plains;  
Plains d'ardour, qui si m'examine,  
En mi ne voi aliegement  
Car je sui etc.

» Or regardés, ce dist Jonece,  
» Tres excellente dame, et n'es-ce  
» Grant chose d'amer loyalment.  
» Ceste balade est royalment  
» Fette et de sentement joli.  
» Parler voeil encor de celi  
» Dont elle vient et qui l'envoie.  
» Qui le moet et le met en voie  
» De faire ensi? je di, par m'ame!  
» Que c'est tout pour vostre amour, dame,  
» Dont il est si pris et laciés  
» Qu'il n'en poet<sup>e</sup> estre deslaciés,  
» Ne ne sera, jà jour ne heure.  
» Mès trop simplement il labeure;  
» Car pour chose qu'on vous en die  
» Ne qu'on monstre sa maladie  
» Ne qu'on le vous chante ne compte,  
» Par samblant vous n'en faites compte.  
» Dame! dame! par sainte Fois!  
» On a eslongié pluisours fois  
» Tel dont on se repentoit puis.  
» Encores bien prouver le puis

» Par une dame qui jadis,  
 » Il y a des ans deus fois dis,  
 » Fist un virelay tout pour li  
 » De sentement bon et joli.  
 » Moult fu amourouse et courtoise  
 » Née et nourie entre Esne et Oise. »  
 — « Je voeil le virelay oïr  
 » Dist-elle, s'on en poet joïr,  
 » Car comment qu'il fust jadis fes  
 » Si m'en sera nouveaus li fes. »  
 Et Jonece en present li dist,  
 Qui onques ne li contredist.

### *Virelay.*

Par un tout seul escondire  
 De bouche non de coer fait  
 Ai-je mon ami retret  
 De moi, dont je morrai d'ire.

Helas ! que ma bouche fait,  
 Ne comment ose elle dire  
 Tout le contraire dou fait  
 De ce que mon coer desire.

Lasse ! je ploure et souspire ;  
 Et si n'ai-je riens fourfret  
 Fors que de ma bouche ai tret  
 La glave pour moi occire.  
 Par un tout seul etc.

Et se jamès se retret  
 Vers moi, Diex me puisse nuire !  
 Se briefment ne me remet

On point où amours me tire.

J'en voeil mon coer assouffire,

Maugré que la bouche en et;

Ne jà, pour cri ne pour bret,

Ne s'en laira desconfire.

Par un tout etc.

- » Ensi, dame, com vous oés
- » Fu le virelay moult loés,
- » Et plus celle assés qui le fist;
- » Et encores moult il souffist
- » A ceuls del amoureux offisce.
- » Aussi croi-je qu'il vous souffisse;
- » Car bien doient les oevres plaire
- » Qui donnent voie et exemplaire
- » De toute recreation.
- » De tres grande discretion
- » Fu la dame qui volt sentir
- » Que son coer ne daignoit mentir,
- » Et de bon avis avisée
- » Quant elle arresta sa visée
- » Et qu'elle estoit trop decéue
- » Et en grant fourfet eschée,
- » Quant elle avoit donne congié
- » Celi, et de soi eslongié
- » Que si loyalment elle amoit;
- » Dont pour ignorant s'en clamoit.
- » Et volentiers, s'elle peüst,
- » Retrait et rappellé l'eüst.
- » Dame, or pensés dont sus ce fait.

- » Moult folie qui se fourfait.  
» Par ceste le monstre et ensengne.  
» Si vous pri, mettés ci ensengne;  
» Car je sui tout segur et fis,  
» Autrui doctrine est gran's proufis;  
» Et regardés à vo servant  
» Qui vous a servi, je m'en vant,  
» A son pooir très loyamment.  
» Onques ne fist ignoramment  
» Chose que il eüst à faire.  
» Encor, pour cremour de fourfaire  
» N'ose il ne venir ne aler  
» Ne à vous plainnement parler,  
» Se ce n'est ensi qu'en emblant.  
» Par l'emprise de Doule-samblant,  
» L'autre hier au parler s'enhardi,  
» Mès tantos s'en racouardi,  
» Car vo vallet avant sallirent  
» Qui au tenchier pres l'assallirent  
» Et en fu si dur reboutés  
» Que tous jours les a puis doutés.  
» Se ne sont-il pas tant prisié,  
» Comment qu'il soient offrisié,  
» Richement paré et vesti,  
» Q'un damoisel tel que cesti,  
» Qui ne voelt que bien et honneur,  
» Jà l'aient trouvé sus le leur  
» Deuissent voloir nul hansage.  
» Il ne sont ne courtois ne sage  
» Quant ensi le voelent sourquerre.

» S'il voloit ses amis requerre  
» Et par la guerre aler avant,  
» Jà lor en metteroit devant  
» Des oultrageus et des despis,  
» De quoi il vaudroient bien pis  
» Encor fuissent-il plus grant mestre.  
» Mès nennil, car pas ne voelt estre  
» Rihotous, ne trop soursallis;  
» Non, s'il n'estoit si assallis  
» Que force le fesist deffendre;  
» Mès il se lairoit ançois fendre  
» Un grant cren, qu'il li avenist  
» Ne que tencier le convenist,  
» Tant est-il paciens et douls,  
» Humbles à toutes et à tous;  
» Onques on n'i vit mesprison.  
» En toutes places le prison,  
» Et est tenu en grant chierté  
» Pour sa grant debonnaireté.  
» Las! et point vous n'i prendés garde,  
» Mès consentés trop bien qu'il arde  
» Et bruisse en flame et en pourre;  
» Se le fault-il d'illoec secourre;  
» Car comment qu'il ne soit point ci,  
» Toutes et tous crions merci  
» Pour li, et vous certefions  
» Que c'est voir aujourd'ui li homs  
» Qui plus vous aime et mieulz vous prise.  
» Se seroit la chose mal prise  
» S'il ne li estoit remeri.

» Trop sont de vous, dame, enchieri  
» Les trois vallés par leur gengler,  
» Car s'il les devoient embler  
» Les bourdes de quoi il vous cenglent,  
» Tant en dient et tant en genglent  
» Qu'il vous mettent en tel espoir  
» Qui onques ne fu, je l'espoir.  
» De quoi ce n'est mies nos grés  
» Que si legierement les crés;  
» Car vis nous est que nous faisons  
» Mieuls à croire en toutes saisons  
» Qu'il ne font jà, aient los tel  
» D'estre bien venus à l'ostel;  
» Car nous ne volons que lièce  
» Joie, esbatemens et jonèce,  
» A point prendre et à point layer,  
» Le temps et le monde payer  
» Ensi que la saisons le donne  
» Et que nature en vous l'ordonne  
» Qui estes jone, lie et friche  
» De membres et de santé riche,  
» Et bien taillié de savoir  
» Que c'est d'amourettes avoir  
» Tels que cilz est dont nous parlons.  
» Et s'il samble que nous valons  
» Que vous nous en doyés oïr,  
» Si nous en voeilliés resjoïr  
» Et li faites en avant chiere  
» Qui ne soit escarse ne chiere,  
» Quel gré que les vallés en aient

» Qui trop sans raison s'en mespaient;  
» Car s'un petit apris l'avoient,  
» Et bien justement il savoient  
» Qu'il voelt, qu'il demande et qu'il quiert,  
» Et quel chose à avoir requiert,  
» Il le lairoient sans regart  
» Parler à vous, se Diex me gart.  
» Si y deveriés conseil mettre,  
» Et donner ançois ou prommettre  
» Dou vo qu'à son acord ne fuissent;  
» Car bien saciés que, s'il le nuisent  
» D'un lés, aussi font il vous voir.  
» Quant vodrés vous le temps avoir  
» Se maintenant vous ne l'avés.  
» Par vous meïsmes vous savés,  
» Il ne vous en fault point apprendre,  
» Que vous estes en point dou prendre  
» Esbanois, joies et depors,  
» Tous deduis de coer et de corps.  
» Trop povés perdre al atargier,  
» Car si poriés le temps cargier  
» D'ans, de sepmaines et de jours,  
» Que durs vous seroit li sejours  
» Et que n'i poriés revenir.  
» Si ques laissiés nous convenir;  
» Créés nous, et amés celi  
» Oû on ne vit onques en li  
» En dis, en fais ne en pourehas,  
» Que parfette honnour en tous cas,  
» Et donnés congié de haulte heure

- » Ces vallés, car cascuns demeure  
 » Avec vous oultre no vouloir.  
 » Il vous feront encor doloir,  
 » Tant vous en voeil-je bien prommettre,  
 » Quant remede n'i porés mettre. »  
 Dist Franchise: « Par saint Remi!  
 » Il y a plus d'an et demi  
 » Que je li ai ensi monstré,  
 » Mès cil vallet sont si oultré  
 » En sen amour et en sa grasce  
 » Que pour voir on l'en hode et lasse,  
 » Et en est son coer tous ireus:  
 » Quant on parolle riens contre euls.  
 » S'ont il ores de tel afaire  
 » Qu'on en doie grant compte faire. »  
 » Mès de quoi poent il servir,  
 » Ne les grans gages desservir  
 » Qu'il ont aussi, ne les bienfais,  
 » Quant cascuns est tels et si fais  
 » Qu'il héent ceuls qui son bien voelent.  
 » Mès s'il sont tel, estre le soelent,  
 » Leur nature ne poet mentir,  
 » Il ne s'en scevent repentir.  
 » Riens ne valent au tout prisier.  
 » On ne poet le villain brisier  
 » Sa nature, bien dire l'os;  
 » Tout-dis refuit le leu au bos.  
 » Encor y a, dont plus m'anoie;  
 » Car ossi de coer s'esbanoie,  
 » Soit en estant ou en genous



» Avec euls qu'elle fait o nous,  
 » Et si ne l'en poet on à dire. »  
 Dist Desirs: « J'en sui si plains d'ire  
 « Que droit sur l'ain de marvoyer;  
 » Se le nous fault il ravoyer,  
 » Quoique la chose voist tramblant. »  
 Dont dist Desirs à Doule-samblant:  
 « Es-ce par vous, se Diex vous voie!  
 » Que no dame ensi se fourvoie? »  
 Et Doule-samblant respont adouques:  
 « Par moi, lasse! je ne cesse onques  
 » De li dire et ramentevoir  
 » Qu'elle ne fait pas sou devoir  
 » De celi amer qui le sert,  
 » Et qui si loyalment dessert  
 » L'amour de li oultre l'ensengne;  
 » Je le vous remoustre et ensengne;  
 » Et li pri qu'elle m'en descoupe.  
 » Se ce n'est ma cause et ma coupe,  
 » Dame, dame, voeilliés le dire. »  
 Et ma dame prist lors à rire  
 Qui longement s'en fu tenue  
 Et moult sagement abstenuë  
 De leurs parolles retrencier.  
 « Or est heure de commencer,  
 Dist-elle, « et que ce soit vos grés.  
 » Pour très discrettes et discretés  
 » Vous tienc toutes et tous aussi,  
 » Et croi assés qu'il soit ensi  
 » De celi dont parlé m'avés,

- » Car ses conditions scavés,  
 » Queles eles sont et con fettes ;  
 » Et se Diex m'ayt ! vous en fettes  
 » Grandement à recommander,  
 » Quant, sans riens de li demander,  
 » Bon los li portés et bon pris.  
 » Je ne le blasme ne ne pris,  
 » Ne mies n'apertient à mi ;  
 » Ne pour servant ne pour ami  
 » Je ne l'ai encor retenu ;  
 » Ne nous ne sons là pas venu ;  
 » Si voeil-je assès qu'il me souviégne,  
 » De lui, et que tous biens li viengne  
 » Ne jà ne m'en verés arrière.  
 » Mès que je sois à sa proyère  
 » Si legierement descendans,  
 » Il n'avenroit en un cent d'ans.  
 » Et aussi ce ne seroit point  
 » Son proufit, gardés sus ce point,  
 » Que je li donnasse de sault  
 » L'amour de moi sans aultre assaut.  
 » Jà nen auroit savour ne goust  
 » S'il l'avoit à si petit coust ;  
 » Plus y poroit mettre que prendre.  
 » Or primes est il à aprendre,  
 » Si n'a que faire qu'il se charge  
 » De grant soing ne de pesant charge.  
 » Et qui par amours amer voelt,  
 » Si de ce acquitter se poet,  
 » Ces deux choses li fault avoir.

- » Or devés-vous moult bien savoir
- » Qu'il n'est riens que grans soings ne brise.
- » Il n'est pas sages qui le prise
- » Ne qui le prent pour soi lasser ,
- » Ens ou cas qu'il s'en puist passer.
- » Se ne li voeil-je pas brisier
- » Son pourpos, mès très bien prisier,
- » D'estre jolis et esbatans;
- » Car jamès n'i vendra à tamps
- » Se de maintenant il n'i vient.
- » Et puis qu'amer il li convient
- » Et qu'il dist et vous met en voie
- » Que ces pensers je li envoie ,
- » Je le voeil un peu resjoïr;
- » Et, vous, voeilliés comment oïr.
- » Je me lairai de tant adire
- » Que d'esbatre parler et rire
- » Liement, sans li decevoir,
- » Le vodrai hui mès recevoir.
- » Mès que j'acorde ne ordonne
- » Qu'à mes trois vallés congié donne
- » Qui m'ont servi tres loyalment,
- » Je ne le ferai nullement,
- » Car moult j'en seroie escarnie
- » Et de grant conseil desgarnie
- » S'il estoient en sus de mi.
- » Il me sont servant et ami
- » Moult gracieus et très propisee;
- » Et bien affiert à leur offisee
- » Qu'entre euls aient la contenance

» Au revers de vostre ordenance.  
 » Mès à leur maniere m'assens,  
 » Car leur oultrages m'est grant sens,  
 » Et tout ce qu'il font bien lor siet.  
 » Voirs est qu'il n'ont mies laissiet  
 » Cesti ne venir ne aler,  
 » Ne à toute heure à moi parler  
 » Qu'il en a le voloir éu.  
 » Et pour ce que je l'ai véu  
 » Qu'il s'en est sagement souffers,  
 » Et très benignement offers,  
 » Et de grant coer, en mon servisce,  
 » Sans penser ne fraude ne visce,  
 » C'est bien raisons qu'il m'en souviagne  
 » Et qu'aucuns guerredons l'en viengne.  
 « Desir, qui son advocat estes  
 » En tous cas courtois et honnestes  
 » Par devers lui vous en irés,  
 » Et de par moi vous li dirés  
 » Qu'il viengne jusqu'à ci sans doubte,  
 » Et que les vallès qu'il redoubte  
 » Il les trouvera soir et main  
 » Plus agréable et mieuls à main  
 » Qu'il n'aient esté ci-devant.  
 » Mès je ne voeil pas qu'il s'en vant  
 » Par nulle oultrageuse parolle. »  
 Et Desir reprit la parolle  
 Et dist : « Dame, par saint François !  
 » Il se lairoit occire ançois  
 » Qu'il mesist jà hors de sa bouche

» Chose qui à vantise touche. »  
 Ensi Desir lies et joious  
 A moi qui estoie anoious  
 De ce qu'il demoroit jà tant,  
 Et qui me tenoie en estant  
 Enfremés dedens le buisson,  
 Tout ensi qu'en une prison,  
 Est revenus apertement.  
 Encor puis son departement  
 Sus l'estat dont peu me casti  
 Avoie un virelay basti,  
 Lequel vous orés sans attente  
 S'en responderés vostre entente.

*Virelay.*

Or n'est-il si grant douçour  
 Que de penser sans sejour  
 A sa douce dame gaie.  
 J'ai ce penser qui me paie  
 Ensi qu'il doit, nuit et jour;

Je vous voeil dire comment:  
 Premierement  
 Je ne cesse nullement  
 Que de penser  
 A ma dame entirement  
 Et liement.  
 Cilz pensers me vient souvent  
 Amonnester

En remirant sa coulour  
 Son bien, son sens, sa valour.  
 Dont c'est bien raisons que j'aie  
 Ou coer l'amoureuse plaie  
 Quant tel saintuaire aour.  
 Or n'est il etc.

Et ce me sont grandement  
     Esbatement,  
 Et me font legierement  
     Le temps passer;  
 Car quant je voi en present  
     Son doulc corps gent,  
 Je ne puis de ce présent  
     Mes yeus oster.

C'est mon bien, c'est mon retour,  
 C'est ma souverainne amour,  
 C'est le desir qui m'esgaie;  
 Et s'est la fortune vraie  
 Qui me fait tendre à honnour.  
 Or n'est-il, etc.

Desir me dist de branche en branche,  
 Car bien en ot la ramembrance,  
 La besongne, ensi qu'elle va.  
 A tres bonne heure il arriva  
 Quant il vint en mon purgatore,  
 Car il me rendi grant victore  
 De la flame et del ardent fu  
 Qui entours moi ou buisson fu.  
 D'illoec se part, que plus n'atarge;

Mès il me prent et si m'encarge,  
Et tout en solaçant m'aporte,  
Là où ma dame se deporte  
Ensi que le requiert li jus.  
Et quant entre elles me mist jus,  
Je fui sachiés et detirés;  
Mès je m'en fuisse enuis irés,  
Car de tout ce que je véoie  
De coer et liement rioie.  
Puisse-di au Roy-qui-ne-ment  
Juames nous moult longement.  
Entre les jus et les solas,  
Dont je ne seroie jà las  
Dou dire et dou ramentevoir,  
Car je sçai bien, et tout de voir,  
Que les recors moult en agréent  
Aux amans, car moult les recréent  
Et lor remoet et renouvelle  
Pensée joieuse et nouvelle,  
Selonc l'aventure qu'il sentent  
Dou temps passé où il s'assentent,  
Et les enflame et encourage;  
Je qui avoie mon corage  
Mis et tourné, et n'entendoit  
Fors à une, ne ne tendoit,  
C'estoit que le loisir véisse,  
Et aussi je m'en pourvéisse  
De parler à ma droite dame  
Pour qui amours le coer m'entame;  
Tant arrestai en ce sejour  
Que ma pensée vint à jour

Et que je vi heure et chevance.  
 Adonques au parler m'avance  
 Et di : « Dame, pour Dieu merci !  
 » Vostre amour m'a mis jus qu'à ci  
 » En mainte imagination,  
 » Mès n'ayés indignation  
 » Sus moi. Se vo vallet m'ont dit,  
 » Refus, Dangier et Escondit  
 » Pluisours parlens contrarious,  
 » Se j'ai esté vers eulz irous,  
 » Espoir plus qu'il n'aperceuis,  
 » Mès il n'est nuls qui soustenist,  
 » S'il navoit trop grant attemprance,  
 » Non qui portast tele souffrance  
 » Que j'ai porté, Dame, pour voir  
 » Sans li aucunement mouvoir.  
 » Il m'ont esté grand ennemi,  
 » Hélas ! il ne l'ont pas en mi  
 » Trouvé qu'il me soient si fet,  
 » Car mes parolles et mi fet,  
 » Se dire le puis sans vantise,  
 » Mès qu'il amassent ma hantise,  
 » Sont tout prest en leur ordenance.  
 » Mès de trop simple contenance,  
 » Trop ignorant et peu hardi,  
 » Cremetous et acouardi,  
 » M'ont il esprouvé et véu.  
 » Si ai-je voir tout-dis éu,  
 » Quoiqu'il m'aient fait moult doloir,  
 » Très grant corage et bon voloir



- » De vous servir par bonne entente.
- » Or me moët Desirs et me tempte
- » Que je vous remonstre et vous die
- » Une part de ma maladie.
- » Merci vous pri à jointes mains
- » Que vos frans coers me soit humains.
- » En vos douls regars me soloie
- » Consoler, ne mieuls ne voloie
- » Que la présence et le regart.
- » Et maintenant, se Diex me gart!
- » Il me murdrissent et occisent;
- » Car ardant fu ou coer m'atisent.
- » Si les voi-je très volentiers;
- » Et m'est au véoir grans dentiers;
- » Et si les crienc, bien est tele heure,
- » Car par euls je boi et saveure
- » La flamme de ce fu ardant,
- » En eulz volentiers regardant.
- » De quoi assés je m'esmerveil,
- » Quant en ces pensers je m'esveil,
- » Dont tels fus poet venir ne nestre.
- » Car je voeil vostre servant estre
- » Obéissans à tout vo gré,
- » De coer humle, vrai et secré,
- » Sans jamès partir ne mouvoir.
- » Certes, dame, je di tout voir;
- » Non que je taille ne devis
- » Riensuée sus vostre devis;
- » Car vous povés, sans rien fourfaire,
- » De moi tout vostre bon gré faire,

» Mès j'ai en vous tant de fiance,  
» Et en la très douce alliance  
» D'amours, qui les loyaus coers voit  
» Et qui de grasce les pourvoit,  
» Que vous metterés temprement  
» En ma douleur attemprement.  
» Dame, si j'ose dire ou puis  
» Comment il m'a esté depuis  
» Que premièrement avisai  
» Vostre gent corps, bien avisai  
» Dou dire et dou ramentevoir.  
» Et quoique j'en die le voir  
» Et qu'au recorder je m'assens,  
» Les biens de vous et les grans sens  
» M'ont conquesté plain et entiere.  
» Mès tant qu'au fait de mon martyre  
» Que j'ai enduré et souffert  
» Et les pensées m'ont offert  
» Pour vostre amour, qui si me lime,  
» Je n'en diroie la centime;  
» Car ce mal est jà si espars  
» De tous lès et de toutes pars,  
» Et si fort en sui abuvrés  
» Que, se temprement n'i ouvrés  
» Vous verés bien que ce sera.  
» Mès jamès il ne cessera  
» Jusqu'à tant que de votre bouche  
» Qui est si plaisans et si douce  
» Aucuns courtois parlens saudront,  
» Et lors ma douleur assaudront,

» Et le desconfiront de sault.  
 » Chiere dame, se Diex me sault,  
 » Qui prie il est en grant merci.  
 » Toutes fois je vous remerci  
 » Quant ores me dagniés oïr;  
 » Et moult me povés resjoïr  
 » Par mettre un seul parler avant:  
 » Je te retienc pour mon servant!  
 » Dame, vocilliés le dire ensi  
 » Et vous me verés sans nul si  
 » Gai, joli et enventureus  
 » Et me tendrés tres éureus  
 » Et tout conquesté de vo droit. »

Et ma dame qui ne vodroit,  
 Ce m'est vis, selonc mon afaire,  
 Que toutes choses à point faire,  
 Me respondi, tout en apert:  
 « Fols est qui sert, que son temps pert;  
 » Mès service fait loyamment  
 » A personne d'entendement  
 » Ne fu onques mors ne peris  
 » Qu'en la fin ne soit remeris. »

Nos parolles atant fallirent,  
 Car les vallès avant sallirent,  
 Refus, Escondis et Dangier  
 Qui me fisent mon sens changier.  
 Sitos que je les voi venant  
 Bien perçoi par leur convenant  
 Qu'il se tiennent pour decéu  
 Dou grant loisir que j'ai éu

De parler à ma droite dame.  
 Encontre euls n'alai pas, par m'ame!  
 Pour demander : « Que querés-vous? »  
 Ançois fis le simple et le douls  
 Et cline mes yeus contre terre.  
 Par ensi n'i ot point de guerre.  
 Haro ! en doi je estre blasmés,  
 Se de tels vassauls enflamés  
 Et appareilliés de tencier  
 Sai les parolles retrencier  
 Par euls a parler doucement?  
 Depuis ne remest longement  
 Que Pités, Franchise et Maniere  
 Qui reconfortent ma banière,  
 Plaisance, Jonece et Desir  
 Prisent entreuls un grant loisir  
 Que de solacier et d'esbatre.  
 Ma dame ne lor volt debatre,  
 Mès s'acorda à leur bon gré.  
 Et droitement en un vert pré,  
 En l'ombre d'un vert arbrissiel  
 Tout joindant un joli ruissiel  
 Oû l'aigue couroit rade et vive  
 Qui d'une fontaine y arrive  
 Fu li esbanois ordenés.  
 Là estoie moult adonnés  
 A moi deduire et solacier;  
 Car ma dame a tous solas chier  
 Et li viennent à grant revel.  
 Qui savoit là riens de nouvel

Pas ne l'en convenoit proyer,  
 Ains le disoit sans detryer;  
 Bien estoit oys et véus.  
 Jonece, qui est pourvéus  
 Tout dis que de faire et de dire  
 Choses pour solacier et rire,  
 Mist là parolles en avant,  
 Et dist : « J'ai véu, je m'en vent,  
 » Que jone gent, telz que nous sons,  
 » Et qui par bien le temps passons,  
 » S'esbatoïent au souhedier;  
 » Je vous pri, voeilliés nous aidier  
 » A faire et ordener souhès,  
 » Et ce soit vos gous et vos hès.  
 » Et eils qui bien s'i aidera,  
 » Ou celle, et mieuls souhaidera,  
 » Un vert chapelet bel et gent  
 » Où il n'aura or ne argent,  
 » Mès de flourettes fais sera,  
 » Sus son chief on li assera. »  
 Tout s'acordent à son devis.  
 Et Jonece, qui est de vis  
 Beauls et douls, et de simple afaire  
 Va errant un chapelet faire  
 De flourettes bel et joli,  
 Et dist : « Pour l'amour de celi  
 » Que présentement vous véés  
 » De souhedier vous pourvéés. »  
 Là fumes nous en un detri,  
 Sans avoir tençon ne estri

A savoir qui doit commencer,  
 Ne nuls ne s'en voet avancier.  
 Là fu à la busquette tret  
 Ordonnéement et attret;  
 Et là le gagna de son droit  
 Plaisance, qui pas n'en vodroit  
 Pour nulle rien estre escusée,  
 Car elle est assés bien usée  
 De souhedier. Si dist ensi,  
 Par langage tres agensi.

*Le Souhet de Plaisance.*

Je souhede qu'il fust toutdis estés  
 Beaus et jolis, et li airs attemprés,  
 Clers et seris, gracios et soués,  
 Et qu'on véist, par vregiers et par prés  
 Roses et lys et flourettes assés,  
 Et qu'on eüst en partie ses grés  
 De ce qui est pure necessités.

Secondement :

Cascun amant fu loyal et secrés,  
 Obeissans, percevans et discrés,  
 Et de parler si bien acoustumés  
 Que de tous fust prisiés et honnourés,  
 Et de sa dame entirement amés,  
 Et à la fois liement escoutés.  
 Et dame aussi, c'est bien ma volentés,  
 Certainement  
 Euist en li un si bon sentement

Si grant avis et tel entendement  
 Qu'elle peüst cognoistre clerement  
 Le vrai amant, qui prie loyalment,  
 Et à celi donnast entirement  
 Son coer, s'amour, sans nul departement.  
 Et cel estat pour l'amoureuse gent  
                     Fust ordenés,  
 Et se tenist tous jours en un moment.  
 Encor avant je vous dirai comment  
 En bon deduit, en grant esbatement,  
 On ne parlast jamais d'or ne d'argent  
 Mès on eüst tantost presentement  
 Ce c'on vodroit à son commandement,  
 Et cascuns fust en demandant briefment  
                     Bien avisés.

Lors que Plaisance ot souhedié,  
 Afin que mieulz soient aidié  
 Leur souhet et mis en recort,  
 Il orent entre euls un acort  
 Qu'on les escrise et les registre.  
 Lors me delivrent le registre  
 Encre et papier, ce me fu vis.  
 Puis mis mon sens et mon avis  
 A l'escrivre et au registrer.  
 Adont leur oy reitrer  
 L'ordenance de leurs souhès.  
 C'estoit grans biens, et un douls hès,  
 Douls oïr, véoir et entendre.  
 Et là fu requis, sans attendre,

Desirs que son souhet il die.  
 Et cils qui peu y estudie,  
 Car il fut assés bien sentans,  
 Respondi: « Certes il est tamps! »  
 Lors souheda de coer parfet,  
 Et je l'escrisi tout à fet.

*Desirs.*

Je souhede toutdis joie et liece,  
 Et que soussis nul vrai amant ne blece,  
 Ne jà ne soit riens qui leur grasse empece,  
 Ne il ne soit chastiaus ne forterece  
 Où mesdisans puist avoir son adrece,  
 Envie soit morte et mise en tristrece,  
 Et bonne amour en son estant se drece  
                                   Pour resjoir  
 Les jolis coers qui vivent en noblece,  
 Et cil entre eulz aient sens et proece  
 Et bien de quoi faire honnour et larghece,  
 Et se ne soit estas qui les courece  
 Ne qui les puist amener en foiblece  
 Ne savourer les dangiers de viellece,  
 Mès tout adiés aient force et jonece,  
                                   Et grant desir  
 De toute honnour conquerre et poursievir,  
 Et volentes de leurs dames servir,  
 Parfètement honnourer et cremir,  
 Et à tous fais amoureux obéir,  
 Vertus amer et tous visces haïr,  
 Et loyauté tout adiés maintenir;



Ne pour refus qui fait souvent sentir  
 Mainte destrece  
 On ne se puist tourbler ne afoibler,  
 Et tous jours vivre en joie sans morir.  
 Et si trestos qu'on die: je desir  
 A avoir ce par souhet, sans fallir  
 Presentement on le voie venir  
 A son commant tout prest et tout entir;  
 Ne entre nous on ne puist ja veir  
 Nulle rudece.

Bien fu qui reprist la parolle  
 Humilités, qui bel parolle;  
 Car elle en fu toute enseigne,  
 Et s'en vient de droite lignie  
 A parler bel et doucement.  
 Se dist sans mettre y longement  
 Un souhet lequel j'escrisi;  
 Moult me plot quant je le lisi.

*Humilités.*

Je souhede d'estre lie et leghiere,  
 Esbanians, friche gaie et entiere,  
 En tous deduis gracieuse et mesniere,  
 Au bel parler aussi très coustumiere,  
 Au bien danser avoir grasse et maniere,  
 De tous depors estre nommée ouvriere,  
 Et que jamès je ne véisse en chiere  
 Nul mesdisant;

Car il n'est griés que leur langue ne fiere.  
 Pluisours fois m'ont fait clore la miniere  
 De tous solas, dont je sui trezoriere.  
 Et mon ami refuse sa proyere  
 Et estre à lui orgillousete et fiere.  
 Pour ce les voeil mettre de moi arriere.  
 Pleuist à Dieu quil fuissent tout en biere  
     Sans remanant,  
 Ou telement converti en avant  
 Qui fuissent plus dou fu d'amours ardant,  
 Et embrase, et tout en bien faisant,  
 Que ne sont cil qui vivent maintenant  
 En cel estat amoureux et plaisant.  
 Si en seroit exaucie de tant  
 La douce vie ou leur lange s'espant  
     La mal parliere.  
 Et quanqu'il ont des gengles en parlant  
 Fuissent mottet bien ordonné en chant.  
 A eulz oïr y auroit presse grant.  
 Et que tout-dis, sans mouvoir tant ne quant,  
 Fors en solas usissiens no vivant;  
 Et tous souhès euissent vrai amant  
 A leur plaisir tout-dis en accroissant  
     Joie pleniere.

Jonece qui fu beaus et douls,  
 Amés de toutes et de tous,  
 Tant pour ses bons parlens savoir  
 Que pour ce qu'il se scet avoir  
 Gentement et de maintien friche,



En terre sainte où Dieus reçut souffrance  
 La targe au col et ens ou poing la lance,  
 Pour remonstrer no force et no puissance  
 Aux coers malvès.

Et jusqu'en fin bonne persevéance,  
 Victoire et gloire et joie et souffissance;  
 Et ma dame eüst la cognoissance  
 Dou grant desir qui pour s'amour me lance,  
 Et me donnast confort et espérance  
 D'estre escoutés selonc ma penitance;  
 Et se tenist ferme ceste ordenance  
 A tous jours mès.

Endementroes que j'escrisoie  
 Ce souhet, forment le prisoie;  
 Et me sambloit au voir entendre  
 Que eils a bon voloir de tendre  
 A toute honnour qui fait l'avoit.  
 Maniere qui moult bien savoit  
 Qu'elle ne poet estre escusée,  
 S'est moult doucement acquittée  
 D'un souhet dire tout ensi  
 Par langage com ve-le-ci.

*Le Souhet de Manière.*

Parfette amours qui onques ne se part  
 Des loyaus coers, car elle y claimme part  
 Et de ses biens largement lor depart,  
 Presentement m'esmoet, Diex y ait part!

Que je souhede, et je souhede à part,  
 Que tous les biens qu'elle donne et depart  
 Soient à nous desployé et espart,  
 Si que tous plains.

Cascune en soit et cascuns temprè et tart;  
 J'aie le corps jone, friche et gaillart,  
 Très amourens et plaisant en regart,  
 Et que le bon et le bel que Diex gart  
 Que j'ai amé et aime sans fauls art,  
 Sente que c'est parfètement dou dart  
 Dont bonne amour les siens enflame et art.

A tout le mains

S'atainte en sui il en puist estre attains;  
 Et nompourquant de lui pas ne me plains,  
 Car je cognoi et voi par ses complains  
 Que eils assaus li est assés proçains  
 Et qu'il en est euvironnés et chains,  
 Car il ne s'est pas jusques à ci fains  
 De moi proyer; et pour ce voir je l'ains  
 Sans nul depart;

Et oultre plus en os quant je remains  
 En bon pourpos, afin que je ramains  
 Toute raison que je n'en vaille mains,  
 Mon afaire soit pitous et humains,  
 Et aie assés de quoi entre les mains  
 Pour donner à tamaintes et tamains.  
 Tout bon éur soit mon cousin germain  
 Sans fol regart.

Pités ne fu pas esbahie

Car sans ce que nuls li aye  
 Ne nulle aussi, c'est bien m'entente,  
 Fors Amours qui le moet et tempte,  
 Souheda un souhet moult bel.  
 Ne sçai s'elle aura le chapiel;  
 Mès le souhet je registrarai  
 Où les aultres registré ai.

*Le Souhet de Pités.*

Je souhede qu'il fust tous jours ensi  
 Que dame eüst de son servant merci,  
 Et avec ce le sens si grant en li  
 Que de cognoistre le vrai et le garni,  
 Le pourvéu, l'amoureux, le joli,  
 Et le peüst veoir ou coer parmi,  
 Par quoi le don dou gracios otri  
     Ne fust bailliés  
 Fors à celui qui l'auroit desservi,  
 Et les malvais fuissent si asservi  
 Que de tous lieux debouté et bani  
 Ou par raison vivent li resjoï;  
 Et se peüsse avoir si gai ami  
 Que je sceüsse et véisse de fi  
 Nulle n'eüst le pareil dessus mi,  
     Par quoi plus liés  
 En fust mon coer et le plus renvoisiés,  
 Et mon ami fust si bien conseilliés  
 Si gracios et si appareilliés  
 A toutes gens qu'on me desist getiés

Comment cilz est courtois et esvilliés,  
 Et doucement et bien enlangagiés,  
 Dessus tous est ydones et tailliés

Sans nul detri

Que en priant soit pris et recoeilliés,  
 Reconfortés, resjoïs et aidiés.

Vive tel coer qui est acompagniés  
 De toute honnour, pourvéus et aisiés;  
 Caseune dame où tout bien est fichiés  
 Dont le coer est en bonne amour lyé.  
 L'eüst tout tel non aultre, ce saciés,  
 Tel l'ay l'ami.

Sitos que Pités ot parlé,  
 On n'enüst gaires lonc alé  
 Que Doulc-Samblant, un siens germains,  
 Qui moult fu courtois et humains,  
 Jetta en place un beau souhet,  
 C'est bien raisons qu'on l'oc et ait,  
 Car je l'escrişi; je m'en vant  
 Apres ceuls qui sont ci devant.

*Le Souhet de Doulc-Samblant.*

Je souhede joie païx et repos,  
 L'esbatement des plains champs et des bos,  
 Cours de levriers et des oiseaus beaux vols,  
 Et à véoir jardins vreghiers et clos  
 Bien ordonnés et rieuléement clos,  
 Arbres et fruis, tant meniers que gros,

Fuissent dedens grant quantité enclos,  
 Pour solacier,  
 Cardeneruels, merles et rosegnols  
 Et tous oiseauls amoureux et mignos,  
 Et tous les jours en oïsse les mos.  
 Encor vodroi-je ou vregié dou parclos  
 Arbres et flours naissans de leurs estos  
 De tous regards et de divers compos  
 Ma dame aussi qu'on poet de tous bons los  
 Agracyer

Pour li et moi ensamble esbanoyer  
 En toute honnour. Là ne fault riens cuidier  
 Parlans d'amours et dou joli mestier  
 Et tous nos bons avoir et souhedier.  
 Nulle ne nuls, ne refus ne dangier,  
 Ne mesdisant qui font à ressongnier  
 Ne puissent tourbler ne empecier  
 Nostre pourpos.

En tel estat non pas un an entier  
 Mès jusqu'à dont que Diex, pour nous jugier,  
 Vodra ça-jus ses signes envoyer,  
 Peuissions nous ensi solacyer,  
 En l'éage que nous aurons plus ehier.  
 Se j'ai bien dit plus requerir n'en quier,  
 Mès en esté tout-dis sans point divier  
 Fust le temps nos.

Or voi assés qui me constraint ;  
 Car com plus gelle et plus destraint  
 Aussi plus viennent en avant



Les darrains passent ceuls devant.  
 Haro: que di? je me reprens.  
 En parlant un peu me mesprens.  
 Pas ne sui juges de la cause;  
 Ce n'est pas drois que je le cause;  
 Si men tairai, par saint François!  
 Car vraiment il faut ançois  
 Que le chapelet soit donnés  
 Q'uns vrais juges soit ordonnés  
 Qui en rendera la sentence.  
 Là ni aura estri ne tensee;  
 Je croi qu'il seront bien d'acort.

Cestui souhait mis en recort  
 Et registrai ensi qu'il doit.  
 Franchise qui el n'attendoit  
 Fors tant que elle fust pryé  
 Pour souhedier, on li escrie  
 En disant: « Damoiselle douce  
 » Il vous convient ouvrir la bouche  
 » Et payer ce que vous devés: »  
 Elle respont: « Pas ne me vés  
 » Arriere que je ne le face  
 » Mon souhet, mettés-le en escrit. »  
 Lors l'ai incontinent escrit,  
 Mot à mot et bien rassamblé.  
 En escriant m'a beaus samblé.

*Le Souhet de Franchise.*

Je souhede joie et paix en tous tamps,

Liece en coer et bien estre esbatans,  
 Sus toutes riens bien dansans et chantans,  
 Friche de corps amoureuse et sacans,  
 Bien avisée et sagement parlans,  
 Chevance avoir et seignouries grans,  
 Destriers, coursiers et palefrois amblans,  
 Et compagnie

Lie et joieuse; et se fust mes commans  
 Tos accomplis par villes et par champs,  
 L'estat d'amours aussi je recommans,  
 Et vodroie qu'il ne fust nuls amans  
 Qui loyalment ne fust toutdis servans  
 Dame et amours, et tres obéissans,  
 Et avec euls fuisse persevrans  
 En l'éage de quinze ou de seze ans,  
 Plus n'en voeil mie;

Et tout-dis fust honnour et courtoisie  
 Et unité entre amant et amie,  
 Hardiement un peu de jalousie  
 Euist son cours en l'amoureuse vie,  
 Car cel estat, quoi qu'on le contredie,  
 L'avance moult, exauce et monteplie.  
 Pour ce le voeil, car il est à le fie  
 Trop bien séans;

Et cilz aussi qui de m'amour me prie  
 Fust si garnis de grant bacellerie  
 Que son bon los et sa chevalerie  
 Par tout le monde euist grasse et prisie,  
 Et nettement fuisse tout-dis servie  
 De jone gent et de friche mesnie

Nulle ne nuls n'eüst sus moi envie,  
Villains ne frans.

Après ces souhès fais et dis,  
Desir qui me semont tout-dis  
Et me requiert que je m'avance  
Et deffent que point ne me vance,  
Me prie q'un souhet là face ;  
Et je le regarde en la face  
Et li di : « Compains et amis,  
» Vous m'avés o ma dame mis  
» Dont grandement vous merci ;  
» Mès je vous pri, pour Dieu merci !  
» Que vous ne mettés ce avant ;  
» Car pas n'affiert à un servant  
» Tels que je sui et que voeil estre  
» Que je face droit ci le mestre.  
» Jà poroie tout en gabois  
» Dire tel chose en ce beau bois  
» Dont je seroie à tous jours mès  
» Reprociés, je le vous prommès.  
» Souffire doit, bien le savés,  
» Ce que fait et dit en avés ;  
» Ils sont mis devers moi en garde. »  
Desirs se faist ; si me regarde  
Et jette aillours tout son avis  
Droit sus ma dame, ce m'est vis ;  
Et de faire un souhet l'accuse.  
Mès elie bellement s'escuse,  
Et tant dist qu'il n'i a celi

Ne celle qui ne soit de li  
 Très bien contens de sa parolle.  
 Et adont Jonece parolle  
 Et demande: « Qu'en devons faire?  
 » Jà savés vous par quel afaire  
 » Il furent premiers commencié.  
 » Nous avons enconvenencié,  
 » Celle ou cils qui mieulz parleroit  
 » Le chapelet par droit aroit.  
 » Dont, nous convient eslire un juge  
 » Qui dou chapelet donner juge,  
 » Car tant qu'à moi, pas n'en sui sages;  
 » Et se n'est pas uns beaux usages  
 » Que cilz méisme qui devise  
 » Soit jugéour de la devise.  
 » Or nous fault entre nous savoir  
 » Oû nous en porons un avoir. »  
 Et Desirs s'est lors tres avant  
 Et dist: « J'en sçai un, je m'en vant;  
 » Qui est sages et bien appris,  
 » Plains d'onnour, de los et de pris. »  
 — « Et qui est cils? » on li demande.  
 Il respondi à la demande:  
 « C'est cilz qui vault, il n'est pas doubte,  
 » Qu'on l'aime et prise et serve et doubte;  
 » Le dieu d'Amours! Or l'ai nommé,  
 » Et non mie si renommé  
 » Que je sui bien tenus dou faire.  
 » Mès pour nostre esbanoi parfaire  
 » Et nos souhès mettre à bon chief

» Je le vous monstre de rechief,  
 » Entroes que nous sommes ensamble.  
 » Se le prendés, se bon vous samble;  
 » Encor vault il miculz qu'il nous voie,  
 » Ens ou cas qu'il nous est en voie,  
 » Que nul aultre, mès qu'il souffisse;  
 » Car nous sommes tout d'un offisee.  
 » Tres volentiers il nous vera;  
 » Et saciés qu'il nous pourvera  
 » De jugement bon et joli.  
 » Ni aura celle ne celi  
 » Qui au partir ne s'en contente. »  
 Tout s'acordent à ceste entente  
 Et disent: « Ensi le ferons.  
 » Au dieu d'Amours nous offerons  
 » Tous nos souhès, au dire voir,  
 » Car cognoissance en doit avoir. »  
 Et quant ce dire leur oy,  
 Le corage m'en resjoy  
 Pour ce qu'en ce voiage iroie,  
 Car grandement je desiroie.  
 A véoir et cognoistre aussi  
 Le Dieu d'Amours qu'on prise si;  
 Quels homs c'est, ne de quel eage.  
 En cheminant en ce voiage,  
 En paix, en joie et en revel,  
 En chantant un motet nouvel  
 Qu'on m'avoit envoyé de Rains,  
 Premiers n'estoie ne darrains,  
 Mès en mi lieu par grant solas

Parés d'uns noes solers à las,  
Ensi qu'amant vont à la veille.  
On me boute, adont je mesveille.

Homs qui s'esveille en tels pensées  
Qui ci ont esté recensées  
On ne s'en voist esmervillant  
S'il s'esmerveille en esvillant.  
Pour moi le di, c'est bien raisons;  
Car pas n'adonnoit la saisons  
Qui estoit yvrenouse et froide;  
Et li airs qui le temps refroide  
Que j'euisse lors nul revel.  
Mès ce que je voi de nouvel  
Et que g'i recognois et sens,  
Tant m'a Diex envoyé de sens  
En reconfortant la merveille  
Dont en veillant je m'esmerveille  
Di et dirai, où que je soie,  
Que c'est pour ce que je pensoie  
A ma dame, sans nul sejour.  
Or fault ou de nuit ou de jour  
Soit en dormant ou en veillant,  
On ne sen voist esmervillant,  
Que les pensées à chief traient  
Et que leur cours par nature aient.  
Et ce qui en veillant habonde  
En dormant volentiers redonde.  
Ensi, ce vous ai-je en convent,  
Aviennent les songes souvent

Les grans merveilles invisibles  
Qui samblent en dormant visibles.  
Et lors comme on est esvillié,  
Quoi qu'on y aie travillié,  
De tout ce qui est avenu  
On ne sctet que c'est devenu.  
Se demeurent les visions,  
Voires se bien y visions  
Ens ou mémoire dou veillant  
Sitos qu'il se va esveillant  
Aucunes fois, non pas tout-dis;  
Mès noient je ne m'escondis,  
Ne je ne puis ne ne poroie,  
Ne faire aussi je ne vodroie  
Que quant je me fui esvilliés,  
Et une espasse ermervilliés  
Que je n'euisse en droit de mi  
Plain memoire, sans nul demi,  
De mon songe tel et si fait  
Qu'en dormant je l'avoie fait.  
Assés legièrement m'acorde  
A ce que par moi le recorde,  
Et quant je l'ai bien recordé  
Riens n'i perçoi par le corps dé  
Qui bien à recorder ne face,  
Car g'i voi en première face  
Ce qui forment me resjoïst  
Et que mon coer moult conjoïst.  
Encores fui-je adont si fols,  
Si n'ayent Diex et Sains Pols!

Que je tastai à mon grenon  
 A sçavoir s'il estoit ou non  
 Mués. Mès je senti pour voir  
 Qu'il ne s'estoit dagniés mouvoir,  
 Fors tant qu'il fu passés avant  
 Sis heures puis la nuit devant.  
 Et ce dont le plus m'esmerveil,  
 En pensant, entroes que je veil  
 C'est de ce qu'en ou buissoncel,  
 En l'éage d'un jouvencel  
 Fui de fu et de flame attains;  
 Si n'en sui-je mors ne estains.  
 Mès adont il me fu avis,  
 Par le songe où je fui ravis  
 Sitos que Desirs o moi fu,  
 Que j'estoie en flame et en fu  
 De tous lès et de tous assens  
 Et à present riens je n'en sens.

En ceste imagination  
 Fis un peu de colation  
 Contre ma vie et mon afaire  
 Et di: Je n'euisse que faire  
 De penser à teles vuisseuses,  
 Car ce sont painnes et nuiseuses  
 Pour l'ame qui noient n'i pense,  
 Et qui il fault en fin de cense  
 Rendre compte de tous fourfais  
 Que li corps aura dis et fais  
 Qui n'est que cendre et pouriture;



Et la bonne âme est nourriture  
De joie et de perfection,  
Et a tous jours affection  
Ensi que dient li auctour  
Que de tendre à son créateur;  
Car si tretos que le corps peche,  
Sa gloire et son proufit empeche.  
Pour ce me vodrai retrencier  
Que d'acroire à un tel crencier  
Que pechiés est, qui tout poet perdre.  
Je ne mi doi ne voeil aherdre  
Et s'en moi se sont espani  
Aucun villain visce, pas n'i  
Voil arrester, mès mettre y ces  
Et principalement pour yees  
Fourfaitures à coron traire.  
Humblement je me voeil retraire  
Vers la mere dou Roy celeste,  
Et li prie qu'elle voille estre  
Pour moi advocate et moyeune  
A son fil, qui tout amoyeune  
Et qui est vrais fus habondaus,  
Caritables et redondans  
Pour coers enflamer et esprendre,  
Et pour grasee à ce saint fu prendre.  
Et que mon coer en soit espris  
Viergne royal, j'ai or empris  
A ordonner presentement  
Un lay de nouvel sentement;  
Et vous le voeilliés oïr, dame,  
Car je vous offre et corps et ame.

*Lay.*

Flour d'onnour très souverainne  
 En qui virginité maint  
     Et parmaint,  
     Euls tamaint  
 Sont gari del ardant painne  
 Que temptation amainne  
 Par l'anemi qui nous chaint  
     Et destraint  
     Et constraint  
 A toute heure et nous fourmainne ;  
 Mès de tous biens est si plainne  
 Qu'ens es sains cielz ne remaint  
     Sainte ou saint  
     Qui se faint  
 De loer à longe alainne  
 Ta vertu noble et hautainne  
 Qui n'amendrist ne ne fraint,  
     Mais estaint  
     Et restraint  
 Nostre adversité proçainne.

    Et pour ce te doi  
     De coer et de foi  
 Honnourer loer et servir,  
     Car cils ou je croi  
     Descendi en toi  
 Sans virginité amendrir.  
     Saint Jehan au doi

Nous enseigne quoi  
 Ton fil, qui pour nous volt morir,  
 No nouvelle loi  
 Confrema par soi  
 Quant hom mortel volt devenir.

Anciennement,  
 Par mainte gent  
 Et justement  
 Selonc l'ancyen testament  
 Estoit prophetisié et dit  
 L'avenement  
 Dou saint advent;  
 Et proprement,  
 Par les signes dou firmament  
 Véoient li saint homme escrit  
 Tout clerement  
 L'aliegement  
 Dou dampnement  
 Qu'Eve et Adam par le serpent  
 Avoient fait et entredit.  
 Dont purement,  
 Divinement  
 Et castement  
 Conçüis viergne et dignement  
 Le fil et dou saint esperit.

Edefye  
 Et raemplie,  
 Et ceste oeuvre auctorisie

Estoit un grant temps devant  
     Apparant  
 Demonstrée et prononcie  
     Par Ysaye  
     Et Jheremie,  
 Par David et par Helye,  
 Et par la vois dou criant  
     En criant  
 Ou desert fu averie  
     La prophezie,  
     Lorsque Marie  
 Se dist ancelle et amie  
 De Dieu, en li saluant.  
     Fu errant  
 Parolle en car convertie,  
     Dont la lignie  
     D'Adam perie  
 Confremée et baptizie  
 Est sauvée, parmi tant  
     Qu'en créant  
 Le glorious fruit de vie.

Qui desconfi  
     L'ennemi,  
 Quant en celi  
     Descendi  
 Qui nous rendi  
     Et ouvri  
 De tenebres joie et lumiere.  
     Moult nous chieri;

Et aussi  
 Bien nous servi,  
 Quant ensi  
 Il se vesti  
 Et offri  
 A nostre humanité legiere.  
 Homs nous perdi  
 Et je di  
 Que cils homs ci  
 Acqueri,  
 Quant mort souffri  
 Et pendi  
 En croix, nostre gloire hiretiere.  
 Je sçai de fi  
 Et affi  
 Que puisse-di  
 Tout par li  
 Resurrexi  
 Et issi,  
 Hors dou saint monument de pierre.

Par vertu noble et divine  
 Lois juïse, or adevine  
 Comment et par quel doctrine  
 Cils qui le monde enlumine  
 Couchiés ou monument digne  
 Ressuscita dou tombiel.  
 On te dist et endoctrine  
 Que Jhesucris, face encline,  
 Moru en croix par hayne ;

Au tierc jour, à bonne estrine,  
Brisa d'enfer la saisine  
Et issi dou saint vaissiel.  
Bien en trouverent le signe  
La Magdelainne benigne  
Et la Cléophée fine,  
Et Salomé leur cousine.  
Qui bien no loy examine  
Riens n'i troeve que tout bel.  
Croi dont en la vertu trine,  
Un seul dieu qui tout afine,  
Et en la viergne royne,  
Et en sa sainte gesine,  
Et le salu imagine  
Dou saint Angel Gabriel;  
    Si saras  
    Et aras  
    Grant douçour,  
    Car en l'errour  
    Que tu as,  
Cest uns estas  
    Sans honnour.  
    Que diras  
    Quant veras  
    Ton signour  
    Au darrain jour?  
    Mas et las  
Tu trembleras  
    De paour.  
    Tu oras

En ce cas  
Que pluisour  
Aront sa mour  
A plains bras,  
Et tu iras  
En tristour.  
Là plorras,  
Gemiras  
Sans sejour  
En grant dolour,  
Ne poras  
Avoir un pas  
De retour.

Dont entroes  
Que bien tu te poes  
Et as loisir dou retourner,  
Si t'esmoes,  
Et ton coer promovees  
Au justement considerer  
Quelconquès  
Le viés ou li noés  
Testament le poet profiter,  
Se tu voels.  
Tu es ci a lués  
Pour toi perdre et pour toi sauver.

Met ton advis,  
Et soies fis  
Qu'il est enfers et Paradys,

Et que tous corps humains a ame.

Peres et fils,

Sains esperis

En ces trois noms est un seul pris ;

Et le fil conçu nostre dame.

Dont se tu lis

Tous nos escriis ;

C'est eils qui à Moise jadis

Parla ens ou buisson sans flame.

S'estoit il vis

Qu'il fust espris.

La viergne, ensi pense-y, Juis,

Conçut le fil de Dieu sans blasme.

N'a oeuvre noble et secrée

Tres discrée,

Acordée

Et ordonnée

De la sainte trinité

Onques n'en fu violée

Ne grevée;

Mès parée

Et aournée

Sa sainte virginité;

Et pour ce l'a très loée

Honneurée

Est nommée

Et figurée

A la racine jessé;

Car en li vint la rousé.



Des cieulz née  
 Inspirée,  
 En car fourmée  
 Quant li angles dist: Ave.

C'est le buisson resplendissans  
 Non amenrissans,  
 Mès croissans  
 Et edefians  
 Tous biens par divine ordenance.  
 Et son fils, ce dist sains Jehans,  
 Est li fus plaisans,  
 Non ardans  
 Mès enluminans  
 Tous coers qui en lui ont fiance,  
 Qui descendi, jà fu li tamps,  
 Entre ses enfans  
 Inspirans  
 Et euls alenans,  
 Et lor donna plainne puissance  
 De convertir tous coers errans,  
 Et les fist si grans  
 Que parlans  
 Et bien entendans  
 Toutes langues sans variance.

Viergne, c'est chose certaine :  
 Tout dis le bien faire vaint  
 Et convaint  
 Et rataint,

En la creature humaine,  
Le pechié qui le demainne ;  
Dont la sainte ame se plaint  
Et complaint.  
Mès no plaint  
Sont remis à voie saine  
Par ton fil, qui nous ramainne  
La croix où on le vit taint  
Et destraint  
Et attaint  
De mort horrible et villainne.  
Or te pri, viergne purainne,  
Que se pechiés nous constraint  
Et nous taint,  
Que no claint  
Aient vois en ton demainne  
Là où toute joie maint.

EXPLICIT LE TRETTIÉ AMOUROUS DOU JOLI BUISSON  
DE JONECE.

---

FIN DU TOME DIXIÈME DE LA COLLECTION.

---

# TABLE

## DES MATIÈRES.

---

|                                                                                     |             |    |
|-------------------------------------------------------------------------------------|-------------|----|
| MÉMOIRES sur la Vie de Jean Froissart, par M. de la CURNE DE<br>STE-PALAYE. . . . . | <i>Page</i> | 1  |
| Mémoires concernant les ouvrages de Froissart, par le même. . .                     |             | 45 |
| Jugement sur l'histoire de Froissart, par le même. . . . .                          |             | 78 |

---

### POÉSIES DE JEAN FROISSART.

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| Le Dit dou Florin. . . . .                       | 102 |
| Le débat dou Cheval et dou Levrier. . . . .      | 118 |
| Le Dittie de la flour de la Margherite. . . . .  | 124 |
| Plaidoirie de la Roze et de la Violette. . . . . | 131 |
| Dittie d'Amour, ou le Orloge amoureux. . . . .   | 143 |
| Le Trettie de l'Espinette amoureuse. . . . .     | 183 |
| Le Trettie du Joli Buisson de Jonece. . . . .    | 326 |

FIN DE LA TABLE.















GETTY RESEARCH INSTITUTE



3 3125 01360 9991

